

CONSIDÉRATIONS

S U R

LES ŒUVRES DE DIEU,

DANS LE REGNE DE LA NATURE ET
DE LA PROVIDENCE.

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

Ouvrage traduit de l'Allemand

DE M. C. C. STURM.

TOME III.

À LONDRES:

CHEZ' G. & J. ROBINSON, PATERNOSTER-ROW ;
& G. KEARSLEY, FLEET-STREET.

1798.



CONSIDÉRATIONS

SUR

LES ŒUVRES DE DIEU,

DANS LE REGNE DE LA NATURE ET DE
LA PROVIDENCE.

PREMIER SEPTEMBRE.

Cantique à la louange du très-haut.

CHANTEZ avec un saint ravissement, chantez un nouveau cantique à notre Dieu! Le Seigneur est grand! je veux le célébrer à jamais, cet Etre tout bon, tout sage, et au regard duquel rien n'échappe.

C'est lui qui a étendu, comme un pavillon au-dessus de nos têtes, le ciel étoilé; c'est-là qu'environné de la clarté des soleils, il a établi son trône; c'est-là qu'il habite dans une lumière inaccessible aux mortels.

O Dieu, je me perds dans cette splendeur; mais toi, Etre tout bon, je te retrouve sans cesse, tu es aussi présent au milieu de nous. Ravi de la sagesse de tes voies et pénétré d'admiration, je loue et j'exalte ton saint nom.

Je te glorifie, toi! qui gouvernes la terre avec un soin paternel, qui l'éclaires par les rayons de l'astre du jour, qui l'arroses par les pluies, qui la rafraîchis par la rosée.

Qui la couvres d'une riante verdure, qui couronnes sa tête de fleurs, qui l'enrichis de moissons, et qui tous les ans renouvelles sa parure et tes bienfaits.

Tes soins s'étendent sur tout ce qui existe, et la moindre de tes créatures est l'objet de ta bienveillance. Le jeune

PREMIER SEPTEMBRE.

corbeau qui, couvert de neige, crie à toi du sommet d'un aride rocher, est rassasié de ta main.

C'est toi qui fais couler l'onde rafraîchissante du sein des montagnes désertes, qui ordonnes au soleil de mûrir et les vignes qui parent nos coteaux et les fruits de nos vergers ; c'est toi qui envoies le zéphir dans nos forêts.

Le soleil, lorsqu'il vient éclairer le monde de la splendeur de ses feux, invite les créatures au travail ; tout est actif dans la nature jusqu'au moment où l'ombre et le silence de la nuit amènent le repos désiré.

Mais dès que le jour commence à naître, le chœur des oiseaux entonne des chants de reconnaissance et de joie ; alors de toutes les nations du monde, de toutes les zones du ciel, s'élève vers toi un concert de louange.

Vers toi, père de tous les êtres, qui les aimes tous, qui les combles de tes dons, qui leur destines à tous le bonheur, pourvu qu'euxmêmes ils veuillent être heureux.

Que son nom soit glorifié dans tous les mondes qui forment son empire, que toutes les voix se réunissent pour chanter un hymne universel à l'Etre, tout bon et tout sage.

PREMIER SEPTEMBRE.

La toute présence de Dieu.

Tu es présent par-tout, ô Dieu fort ! Oui, tu es ici, tu es loin de moi, tu remplis l'univers. Ici croît une fleur, là brille un soleil, tu es là, tu es encore ici. Tu es dans le souffle et dans la tempête, dans la lumière et dans les ténèbres, dans un atôme et dans un monde. Tu es présent ici sur ce vallon fleuri, tu prêtes l'oreille à mes faibles accens, et tu entends aux pieds de ton trône les chants sublimes qu'accompagne la lyre du séraphin. O toi ! qui es le Dieu du séraphin, et qui es aussi mon Dieu, qui nous entendis l'un et l'autre, et qui entendis aussi les sons joyeux dont cette alouette remplit les airs, le bourdonnement de cette jeune abeille qui voltige sur la rose. Etre présent par-tout, si tu m'entends, exauce aussi ma requête ; que jamais je n'oublie que je suis sous tes yeux ; que je pense, que j'agisse comme étant en ta présence, afin que, cité au tribunal de mon juge

DEUXIEME SEPTEMBRE.

3

avec tout le monde des esprits, je ne suis point réduit à fuir de devant la face du saint des saints.

DEUXIEME SEPTEMBRE.

Beauté et diversité des papillons.

CONSIDERONS ces jolies créatures avant qu'elles aient cessé de vivre, peut-être cet examen fera-t-il intéressant et pour l'esprit et pour le cœur.

La première chose qui fixe notre attention en voyant ces habitans de l'air, c'est la parure dont ils sont ornés. Quelques-uns cependant n'ont rien qui frappe nos regards de ce côté-là, leur vêtement est simple et uniforme; d'autres ont quelques ornemens sur les ailes; mais chez quelques-uns ces ornemens vont jusqu'à la profusion, et ils en sont tout couverts. Cette dernière espèce de papillons va nous occuper quelques instans. Qu'elles sont belles les nuances qui les décorent! quel agrément dans ces mouchetures qui relèvent d'autres parties de leur vêtement! avec quelle délicatesse la nature les a dessinés! Mais quelle que soit mon admiration quand je considère cet insecte à l'œil nud, combien n'augmente-t-elle pas quand j'examine ce bel objet à travers un microscope? Quelqu'un auroit-il jamais imaginé que les ailes des papillons fussent garnies de plumes? Rien de plus vrai cependant; et ce qu'on nomme communément poussière se trouve en effet être des plumes. Leur structure, leur arrangement sont aussi symétriques que leurs couleurs sont belles. Les parties qui font le centre de ces petites plumes, et qui touchent immédiatement l'aile, sont les plus fortes; celles au contraire qui forment la circonference extérieure sont beaucoup plus délicates et d'une finesse extraordinaire. Toutes ces plumes ont un tuyau à leur base, mais la partie supérieure est plus transparente que le tuyau dont elle sort. Si l'on fait l'aile trop rudement, on détruit la partie la plus délicate des plumes; mais si on en essuie tout ce qu'on nomme poussière, il ne reste plus qu'une peau fine et transparente, où l'on distingue les petites logettes ou les creux dans lesquels le tuyau de chaque plume étoit arrêté. Cette peau, par la manière

4 DEUXIÈME SEPTEMBRE.

dont elle est ouvragée, se distingue du reste de l'aile, à-peu-près comme on distingue une dentelle fine de la toile sur laquelle elle est cousue ; elle est plus poreuse, plus délicate, et semble brodée à l'aiguille ; enfin son contour se termine par une frange dont les fils infiniment déliés se succèdent dans l'ordre le plus régulier. Qu'est-ce que nos parures les plus recherchées, en comparaison de celle dont la nature a fait don à cet insecte ? Nos plus belles dentelles ne sont qu'une toile grossière, en comparaison du tissu délicat qui couvre les ailes du papillon, et notre fil le plus fin paroît une corde. Telle est la différence extrême qui s'observe entre les ouvrages de la nature et ceux de l'art quand on les considère à travers un microscope. Les premiers ont tout le fini, toute la perfection imaginable ; les autres, même les plus jolis dans leur espèce, n'ont rien d'achevé et paroissent grossièrement travaillés. Combien une belle toile de Cambrai ne nous paroît-elle pas fine ? rien de plus délié que les fils, rien de plus régulier que le tissu ; et cependant au microscope ces fils si fins ressemblent à des ficelles de chanvre, et l'on feroit plutôt tenté de croire qu'ils ont été entrelassés par la main d'un vannier, que mis en œuvre sur le métier d'un tisseran habile.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce brillant insecte, c'est qu'il provient d'un ver dont l'apparence n'a rien que d'abject et de vil. Regardez comme le papillon déploie au soleil ses ailes éclatantes, comme il se joue dans ses rayons, comme il se réjouit d'exister et de respirer l'air du printemps, comme il voltige sur la prairie de fleur en fleur. Ses riches ailes nous offrent la magnificence de l'arc-en-ciel. Comme il est beau maintenant ! Combien n'a-t-il pas changé depuis le temps où, sous la forme d'un ver rampant, il s'agitoit dans la poussière, toujours en danger d'être écrasé ! Qui l'a élevé au-dessus de la terre ? qui lui a donné la faculté d'habiter les plaines de l'air ? qui l'a pourvu de ses ailes colorées ? C'est Dieu, c'est son auteur et le mien. Il m'a montré dans cet insecte extraordinaire l'image de la transformation qui m'attend ; un jour viendra où quittant ma forme actuelle, je cesserai de ramper sur la terre : alors, saint et glorieux, je m'élèverai au-dessus des nuées, et rien ne bornant mon essor, je pourrai m'élancer au-delà des étoiles.

TROISIEME SEPTEMBRE.

Accroissement des arbres.

CHAQUE arbre, quelque touffu qu'il puisse être, reçoit néanmoins sa principale nourriture de ses parties inférieures, et on a lieu de croire qu'il s'y fait une circulation de sucs assez analogue à la circulation du sang dans les animaux. Les pointes extérieures des racines sont un amas prodigieux de fibres spongieuses et de bulles d'air, mais qui sont toujours ouvertes afin de pouvoir se remplir du suc que leur fournit la terre. Ce suc n'est d'abord que de l'eau chargée d'une matière terreuse ; puis, au moyen d'une sorte de matière laiteuse qui est propre à chaque arbre et qui le distingue, ce suc acquiert une qualité nutritive avant que de monter aux parties de l'arbre, qui s'élèvent au-dessus de la superficie de la terre. On trouve, à l'aide du microscope, que le bois n'est autre chose, malgré sa dureté, que l'assemblage d'une multitude infinie de petites fibres creuses. La plupart, sur-tout dans les arbrisseaux, montent perpendiculairement ; mais pour donner à ces fibres plus de consistance, il y a dans certains arbres, particulièrement dans ceux qui sont destinés à être plus forts ou plus durs, des tuyaux qui vont horizontalement de la circonference au centre. Attiré par la chaleur du soleil, le suc s'élève par degrés dans les branches et dans leurs parties extérieures, de même que le sang parti du cœur est porté par les artères jusqu'aux extrémités du corps de l'animal. Quand le suc s'est répandu suffisamment partout où il étoit nécessaire, ce qui en reste monte par de grands vaisseaux posés entre l'écorce intérieure et extérieure, de même que le sang retourne en arrière par les veines. Il en résulte un accroissement qui se renouvelle chaque année, et c'est là ce qui forme l'épaisseur de l'arbre. Pour s'en convaincre, il suffit de couper transversalement une branche, et l'on peut connoître alors quel est l'âge de l'arbre. Pendant que la tige croît de plus en plus en hauteur, la racine ne cesse de croître en bas en même proportion. Quant à l'écorce extérieure, elle paroît destinée à servir en quelque sorte de vêtement à l'arbre, à unir fortement entr'elles les

parties qui le composent, et à garantir les parties délicates, mais essentielles, des accidentés extérieurs et de l'intempérie de l'air.

C'est ainsi que le sage Créateur a formé un système admirable de matières solides et fluides, afin de procurer la vie et l'accroissement à ces arbres, qui parent nos campagnes, qui ombragent nos troupeaux, nos bergers et nos hameaux; et qui, une fois abattus, servent à tant d'usages utiles à l'homme. Ici l'on découvre une sagesse qui ne se trompe jamais, qui prescrit à la nature des loix immuables à certains égards, et qui agissent sans interruption sous l'œil de la Providence. Une sagesse si profonde, un art si merveilleux, tant de préparatifs et de combinaisons pour chaque arbre doivent nous exciter à vénérer, à admirer de plus en plus la main créatrice. La contemplation de cette sagesse est une étude ravissante, et nous anime à glorifier ce Dieu si grand dans ses conseils et dans ses plans, si merveilleux dans leur exécution; et plus nous découvrons de traces de cette sage Providence, plus nous devons être portés à remettre tous nos intérêts entre les mains de celui qui ne sauroit manquer de moyens pour faire tourner toutes choses au bien de ses créatures, plus enfin nous devons être encouragés à éléver nos regards vers lui, pour le supplier d'enrichir notre ame du don de la sagesse, et de la faire croître dans le bien.

Puissé-je, à l'égard de mes progrès, ressembler un arbre, puissé-je croître sans-cessé et m'élever à de grandes vertus, porter au-dehors des fruits convenables à la place qui m'est assignée, assortis aux facultés dont Dieu m'a doué. Puissé-je en même tems croître intérieurement, afin de fortifier mon ame dans le bien, de l'affermir contre les orages de la vie, et d'y entretenir une salutaire humilité! Mais puissé-je ne jamais trouver mon emblème dans ce vieux arbre, qui, à proportion de son âge s'attache toujours plus à la terre. Plus j'approche du tombeau, plus je dois éviter de m'enraciner dans le monde.

QUATRIEME SEPTEMBRE.

Le fourmi-lion.

AUCUN insecte n'est plus renommé pour son adresse que le formica-leo, quoique sa figure n'annonce rien de remarquable. Il ressemble assez au cloporte ; son corps pourvu de six pieds, et composé de plusieurs anneaux membraneux, se termine en pointe. Sa tête plate et quarrée est armée de deux cornes mobiles et crochues, dont la singulière structure montre combien la nature est admirable, même dans ses plus petits ouvrages.

Cet insecte est le plus rusé et le plus dangereux ennemi de la fourmi ; les dispositions qu'il fait pour attraper sa proie sont des plus ingénieuses. Il mine une portion de terrain en forme d'entonnoir, afin d'y attendre et d'attirer au fond les fourmis que le hasard peut amener au bord de ce précipice. Pour le creuser, il trace d'abord dans le sable un sillon circulaire, dont la circonférence fait précisément l'ouverture de l'entonnoir ; ouverture dont le diamètre se trouve toujours égal à la profondeur qu'il veut donner à sa fosse. Quand il a déterminé l'espace de cette ouverture, et tracé le premier sillon, il en creuse aussi-tôt un second concentrique à l'autre, afin de jeter dehors tout le sable renfermé dans le premier cercle. Il fait toutes ces opérations avec sa tête, qui lui sert de pelle, et la forme plate et quarrée de cette tête la rend propre à cet office. Il prend aussi du sable avec un de ses pieds de devant, pour le jeter au-delà du premier sillon, et cet ouvrage se répète jusqu'à ce que l'insecte soit parvenu dans le sable à une certaine profondeur. Quelquefois il rencontre en bêchant des grains de sable un peu gros, ou de petits morceaux de terre sèche qu'il ne peut pas souffrir dans son entonnoir ; il s'en débarrasse par un mouvement de tête prompt et bien mesuré. Trouve-t-il des corps plus gros encore, il tâche de les pousser dehors avec son dos, et il est si assidu dans ce travail qu'il le répète jusqu'à six ou sept fois.

Enfin le fourmi-lion va recueillir le fruit de ses peines. Ses filets une fois dressés, il est aux aguets ; immobile et caché au bas de la fosse qu'il a creusée, il y attend la proie

8 QUATRIÈME SEPTEMBRE.

qu'il ne sauroit poursuivre. Si quelque fourmi vient sur le bord du précipice, elle roule presque toujours jusqu'au fond, parce que le bord va en pente et s'éboule aisément ; ainsi entraîné par la mobilité du sable qui s'écroule sous ses pieds, l'insecte tombe au pouvoir du chasseur, qui, au moyen de ses cornes, l'attire sous le sable, le suce et en fait son repas. Quand il ne reste plus que le cadavre sans suc et sans humeur, il le jette hors de la fosse ; et si celle-ci est dérangée il la répare, puis se remet de nouveau en embuscade. Il ne réussit pas toujours à saisir sa proie au moment où elle vient à tomber ; souvent elle lui échappe et s'efforce de remonter jusqu'au haut de l'entonnoir ; mais alors le fourmi-lion travaille de la tête, et fait partir sur sa capture une pluie de sable qu'il lance plus haut que la fourmi, et qui la précipite de nouveau dans la fosse.

Toutes les actions de ce petit animal renferment un art si admirable, qu'on ne peut se lasser de l'examiner souvent. Le fourmi-lion s'occupe à préparer des fosses, même avant d'avoir vu l'animal destiné à lui servir de nourriture ; et cependant ses actions sont réglées de manière qu'elles deviennent les moyens les plus propres à fournir à sa subsistance. Comment un animal aussi peu agile que celui-ci, aurait-il pu à trapper plus facilement sa proie qu'en creusant dans un sable mobile, en donnant de la pente à cette fosse, et en couvrant d'une pluie de sable les insectes qui viennent à y glisser ? Toutes ses actions ont des principes fixes sur lesquels il se dirige. Sa fosse devoit être creusée dans le sable, sans quoi elle ne seroit plus propre à attirer sa proie ; il devoit, felon la structure de son corps, labourer à reculons, et se servir de ses cornes comme de deux pincettes pour jeter le sable sur les bords de l'entonnoir. L'instinct qui dirige cet insecte nous découvre une première cause, dont l'intelligence a connu et ordonné tout ce qui étoit nécessaire à la conservation et au bien être de cet animal. L'habileté qu'il manifeste n'est pas chez lui le fruit de l'expérience et de l'exercice, elle est née avec lui. Il faut donc en chercher l'origine dans la sagesse, la puissance et la bonté du grand Etre, qui a proportionné l'instinct des animaux à la diverse mesure de leurs besoins.

Ces réflexions sont un nouvel encouragement à te glorifier, ô toi ! qui es le Créateur de l'homme, et qui l'es

CINQUIEME SEPTEMBRE. 9

aussi du fourmi-lion. Source de la vie, tu aimes à la répandre, et tu as formé cet insecte de manière que l'existence est pour lui un bien; tu lui as donné tous les moyens qui lui étoient nécessaires pour jouir de la vie, et par l'instinct que tu as gravé dans cet animal, d'ailleurs si-borné, il s'élève à une habileté qui approche de la raison, et même la surpassé en quelque sorte. Et dans tout ceci quel a été ton but, sinon de me fournir, même par les plus chétives créatures, une occasion d'apprendre à te connaître. C'est aussi à cet usage que je veux rapporter cette partie de l'histoire naturelle, et chaque insecte, quelque méprisable qu'il paroisse, élèvera mes pensées vers toi, qui as créé le plus petit vermis au si bien que l'éléphant, et qui étends tes soins sur l'un comme sur l'autre.

CINQUIEME SEPTEMBRE.

Conformités des plantes & des animaux.

IL est plus difficile qu'on ne pense de déterminer la différence qu'on trouve entre les plantes et les animaux. C'est par des degrés imperceptibles que la nature descend de ceux-ci à celles-là; et pour distinguer exactement tous ces degrés, il faudroit la pénétration d'un archange. Mais ce que nous pouvons remarquer, c'est qu'avec toutes les différences qu'on apperçoit entre ces deux espèces de corps organisés, il s'y trouve néanmoins beaucoup de ressemblances.

La graine est à la plante ce que l'œuf est à l'animal. De la première sort une tige auparavant cachée sous les peaux de la graine, et cette tige fait effort pour s'élever hors de la terre; de même l'animal, une fois développé dans l'œuf, perce la coque pour respirer en plein air.— L'œil, ou le bouton de l'arbre, est dans le règne végétal ce que l'embryon, est chez l'animal: cet œil ne perce au travers de l'écorce que lorsqu'il est parvenu à une certaine grosseur, et il y reste attaché, afin d'en recevoir sa nourriture aussi bien que des fibres de la plante. L'embryon, au bout d'un tems déterminé, sort de la matrice et vient

10 CINQUIÈME SEPTEMBRE.

au jour, et alors encore il ne pourroit vivre long-tems s'il n'étoit nourri par sa mère. La plante se nourrit des sucs alimentaires qui lui sont amenés de dehors, et qui, passant par divers canaux, viennent ensuite se changer en sa propre substance. La nutrition de l'animal a lieu de la même manière. Il reçoit aussi sa nourriture de dehors, et après avoir passé par différens vaisseaux, elle se transforme en sa propre substance. La fécondation du germe s'opère dans le règne végétal lorsque la poussière des étamines pénètre dans les pistils; de même la fécondation a lieu dans le règne animal lorsque la liqueur pénètre dans l'ovaire ou dans la matrice.—La multiplication des plantes se fait non-seulement par les graines et par la greffe, mais encore par bouture. De même aussi les animaux se multiplient non-seulement en pondant des œufs, ou en mettant au monde des petits vivans, mais encore par bouture, comme on le voit dans les polypes.—Les maladies des plantes ont des causes, soit externes, soit internes; et il en est de même des maladies des animaux. Enfin la mort est le sort commun des uns et des autres, quand la vieillesse ayant durci et obstrué les vaisseaux, la circulation des sucs se trouve arrêtée.—Les plantes et les animaux habitent les mêmes lieux. La surface et l'intérieur de la terre, l'air, la mer et les fleuves sont remplis d'animaux et de plantes.—Les uns et les autres sont extrêmement nombreux, quoique les plantes soient moins multipliées que les animaux.—La mesure du plus grand arbre se rapproche assez de la mesure du plus grand animal.

Ainsi l'on feroit presque tenté de croire que les animaux et les plantes sont des êtres de la même classe, puisque la nature paroît passer des uns aux autres par des degrés imperceptibles. Ce qui est sûr au moins, c'est qu'on a bien découvert jusqu'ici des ressemblances générales et essentielles entre ces deux règnes, mais qu'on n'y a point encore démêlé de différences vraiment essentielles. Et quand on viendroit à en découvrir quelqu'une qui n'eût pas encore été remarquée, toujours il reste certain que la nature diversifie ses ouvrages par des nuances si fines, que l'intelligence humaine a de la peine à les discerner. Et qui fait quelles découvertes sont encore réservées à nos neveux? Peut-être à l'avenir connoîtra-t-on des plantes dont les propriétés

se rapprocheront plus encore de celles des corps animaux ; peut-être on découvrira-tels animaux, qui, plus encore que les polypes, se rapprocheront de la classe des végétaux.

Faisons de ces connaissances, mon cher lecteur, l'usage auquel toutes les vérités de la nature et de la révélation sont destinées, et employons-les à glorifier Dieu et à nous affermir dans la vertu. Que la grande ressemblance qui se trouve entre les animaux et les plantes nous rende sensibles la puissance et la sagesse de cet Etre, qui, sur toutes les créatures, a imprimé, en quelque sorte, un caractère d'infiniété. Mais, ô homme, apprends aussi à devenir humble. Toi-même tu participes à la nature de la plante et à celle de l'animal, et ce n'est qu'à Jésus que tu as l'obligation d'être placé entre la brute et l'ange. Tâche par la piété de te rapprocher de plus en plus des esprits célestes. Et puisqu'il t'est donné d'avoir une sorte de ressemblance avec l'Être des êtres, cherche sans-cessé à parvenir à cette sublime félicité. Songe à ce que tu es, songe à ce que tu dois être un jour.

“ Quelle est merveilleuse cette créature, qui, semblable à la brute, tire sa nourriture du sein de la terre, et, semblable à l'ange, élève sa pensée vers le ciel : Créature dont une moitié périra, comme périra la brute, et dont l'autre moitié vit d'une vie immortelle, destinée à la sainteté et à la perfection, à être libre et cependant soumise à Dieu, à le louer à jamais, à vivre à jamais heureuse.”

SIXIÈME SEPTEMBRE.

Nature et propriétés du son.

CHAQUE son est produit au moyen de l'air ; mais il faut pour cela que celui-ci soit en mouvement. Ce n'est pas que chaque agitation de l'air occasionne un son, car en ce cas il faudroit que tout vent fût accompagné d'un son. Pour que le son se forme, il faut que l'air soit subitement comprimé, et qu'il se dilate et s'étende ensuite de nouveau par sa force élastique. Par-là il se fait une sorte de tremblement et d'ondulation, à-peu près comme il se forme dans l'eau des ondes et des cercles concentriques lorsque l'on y

jette une pierre. Mais si ce mouvement ondulatoire n'avoit lieu que dans les particules d'air qui sont comprimées, le son ne parviendroit point jusqu'à nos oreilles. Il faut donc que le corps sonore ayant fait son impression sur l'air contigu, cette impression soit continuée de particule en particule, et cela circulairement de toutes parts. Au moyen de cette propagation, les particules d'air arrivent dans notre oreille, et nous avons alors la perception du son. Cette propagation, se fait avec une vitesse prodigieuse. Le son parcourt mille pieds dans une seconde, et par conséquent une lieue d'Allemagne en vingt secondes. Ce calcul, vérifié par une multitude d'expériences, peut être fort utile en plusieurs cas. Cette connoissance contribue à notre sécurité, en ce qu'elle nous apprend à quelle distance la foudre est éloignée de nous, et conséquemment nous avertit si nous sommes en sûreté ou non dans l'endroit où nous l'entendons gronder : on n'a qu'à compter les secondes ou les pulsations du pouls entre l'éclair et le coup, et l'on saura au juste à quel éloignement est la foudre. Par le même moyen on peut déterminer la distance respective des différens endroits, et celle qui sépare deux vaisseaux. Mais il est très-remarquable, qu'un son foible se propage avec la même vitesse qu'un son plus fort. L'agitation de l'air est cependant plus forte lorsque le son a plus de force, parce qu'une plus grande masse d'air est mise en mouvement. Le son est donc fort lorsqu'il y a beaucoup de particules d'air en mouvement ; il est foible lorsqu'il y en a peu.

Mais de quoi me serviroient ces observations, que les physiciens ont faites avec tant d'exactitude sur la nature et les propriétés du son, si mon corps n'étoit pas construit de manière que je pusse avoir la perception du son ? Je te bénis donc, ô mon Dieu ! de ce que tu as non-seulement disposé l'air de manière que le son puisse être produit par ses vibrations, mais de ce que tu m'as aussi donné un organe capable de recevoir les trémoussemens sonores. Une membrane fine et élastique, qui est tendue sur le fond de mon oreille, comme une peau sur un tambour, reçoit les vibrations de l'air, et par-là j'ai la faculté de distinguer toutes les espèces de sons. Voilà jusques où s'étendent nos lumières ; mais si nous demandons comment il se fait que

lorsque l'on prononce une parole, cela nous fasse naître l'idée d'un mot et non pas d'un simple son; ou comment un ton peut agir sur notre ame et y produire tant de notions différentes, nous sommes obligés de reconnoître sur tout cela notre ignorance.

Il suffit d'être convaincu en ceci, comme en toute autre chose, de la sagesse et de la bonté de mon Créateur. S'il n'y avoit point de son, tous les hommes seroient muets, et nous serions aussi ignorans que les enfans qui n'ont pas encore l'usage de la parole. Mais au moyen du son chaque créature peut faire connoître ses besoins, ou exprimer son bien-être. Au reste, l'homme a de grands avantages sur les autres animaux. Il peut aussi exprimer les sentimens de son cœur, et exciter même toutes les passions par certains tons de sa voix. Dieu ne nous a pas seulement doués de la faculté de distinguer les sons par l'organe de l'ouïe, mais il nous a encore fourni divers moyens de conserver cette précieuse faculté. Lorsqu'une oreille vient à être endommagée, l'autre peut encore faire son service. Et un homme dont l'ouïe est foible peut s'aider d'un cornet acoustique. Lors même qu'il arrive que le conduit auditif externe soit blessé, l'interne, dont l'ouverture aboutit dans la bouche, peut ne pas l'être.

Il y a plus: le Créateur a même daigné pourvoir à cet égard à nos plaisirs. Une multitude d'instrumens de musique peuvent nous récréer et nous charmer, et nous avons la faculté d'en distinguer les divers tons. Nos nerfs auditifs nous transmettent, avec la plus grande fidélité, les tons d'une infinité de corps fonores.—De quels sentimens de reconnoissance ne suis-je pas pénétré, ô mon bienfaisant Créateur, lorsque je considère cette grace que tu me fais. Ne permets pas que j'en perde jamais le souvenir. Mes cantiques d'actions de graces s'étendront aussi loin que le son, l'univers retentira de tes louanges, le ciel et la terre entendentront les grandes choses que tu as faites pour moi.

SEPTIEME SEPTEMBRE.

Mystères de la nature.

Des que les hommes veulent approfondir les choses, et pénétrer les causes des effets dont ils font les témoins, ils font obligés de reconnoître combien leur entendement est foible et borné. La connoissance que nous avons de la nature, et dont nous sommes quelquefois si fiers, ne s'étend guère plus loin qu'à connoître quelques-uns des effets des choses que nous avons le plus sous les yeux, et qu'à les appliquer à notre usage autant qu'il nous est possible. Mais de savoir quelles sont les causes de ces effets, et comment ils s'opèrent, c'est presque toujours pour nous un mystère impénétrable. Il y a même mille effets dans la nature qui restent cachés à nos yeux : et dans ceux que nous sommes en état d'expliquer, il s'y mêle presque toujours une certaine obscurité qui nous fait souvenir que nous sommes hommes. Il y a bien des phénomènes dont nous ignorons les causes prochaines ; celles de plusieurs autres sont encore douteuses, et il y en a très-peu que nous connoissions avec certitude.

Nous entendons le vent souffler, nous éprouvons ses grands et différens effets ; mais nous ne savons pas au juste ce qui le produit, ce qui augmente sa violence, et ce qui l'appaise. D'une petite graine nous voyons sortir de l'herbe, des tuyaux, des épis, et nous ignorons comment cela se fait. Nous comprenons encore moins comment d'un petit tuyau il peut venir une plante, et puis un grand arbre, à l'ombre duquel les oiseaux font leurs nids, qui se couvre de feuilles et de fleurs pour nous récréer, qui donne des fruits pour nous nourrir, et du bois pour nos besoins et nos commodités.—Tous les alimens dont nous faisons usage, et qui font de nature si différente, se transforment au dedans de nous par un mécanisme incompréhensible, et s'assimilent à notre chair et à notre sang.—Nous voyons les effets merveilleux de l'aimant, et nous croyons qu'il faut qu'il y ait une certaine matière qui les opère ; mais si elle agit par une force attractive qui lui est propre, ou si elle circule sans cesse autour de l'aimant, si elle forme une espèce de tourbillon, c'est

ce que nous ne saurions déterminer. Nous sentons le froid, mais aucun naturaliste n'a pu découvrir ce qui le produit.— Nous sommes plus instruits sur le tonnerre que ne l'étoient nos ancêtres : mais quelle est la nature de cette matière électrique, qui se manifeste d'une manière si terrible dans les orages ?— Nous savons que l'œil reconnoît les images qui se peignent sur la rétine, et que l'oreille a la perception des vibrations de l'air : mais qu'est-ce qu'avoir des perceptions, et comment cela se fait-il ?— Nous avons la conscience de l'existence d'une ame dans notre corps : mais qui peut expliquer l'union de l'ame et du corps, et les influences réciproques ?— Les effets du feu et de l'air sont continuellement sous nos yeux : mais quelle est proprement leur nature, quelles sont leurs parties intégrantes, et comment s'opèrent leurs différens effets ? En un mot, sur la plupart des objets, nous n'avons point de principes sûrs et incontestables : nous en sommes réduits à des conjectures et des probabilités. Mais que sont les hypothèses des philosophes, que des aveux tacites des bornes de leurs lumières ? La nature nous offre à chaque pas des merveilles qui nous confondent ; et quelques recherches, quelques découvertes que nous ayons faites, il reste toujours mille choses que nous ne saurions comprendre. On parvient, il est vrai, quelquefois à donner des explications heureuses de certains phénomènes ; mais les principes, les premiers ressorts, leur nature et leur manière d'opérer, sont certainement élevés au-dessus de la sphère de notre intelligence.

Les mystères de la nature nous donnent tous les jours des leçons de sagesse au sujet des mystères de la religion. Dans la nature, Dieu a mis à notre portée les moyens de passer heureusement notre vie temporelle, quoiqu'il ait voilé les causes à nos yeux. C'est ainsi que, dans le règne de la grace, il nous fournit les moyens de parvenir à la vie spirituelle et éternelle, quoique la manière dont ils opèrent nous reste cachée. Y a-t-il personne qui refusât de manger et de boire jusqu'à ce qu'il fût comment il se fait que les alimens lui conservent la vie et les forces ; qui ne voulût ni semer ni planter, tant qu'il n'auroit pas une idée juste de la manière dont la végétation s'opère ; qui ne voulût se servir de la laine de ses brebis que lorsqu'il sauroit comment elle est produite ? L'homme ne poussé pas l'ex-

travagance à ce point. Il observe, au contraire, les productions de la nature, l'expérience lui montre leur utilité et l'usage qu'il en doit faire, et il s'en sert avec reconnaissance pour son Créateur. Mais pourquoi donc les hommes ne se conduisent-ils pas avec la même sagesse, relativement aux mystères de la grâce? On dispute sur la nature des moyens de salut, sur leur efficace, sur leur manière d'opérer, et on néglige d'en faire le salutaire usage auquel ils sont destinés. Oh! que ne sommes-nous aussi sages dans les choses spirituelles, que nous le sommes dans les temporelles! Au lieu de nous livrer à de vaines et d'inutiles spéculations, prévalons-nous des moyens de grâce que Dieu nous fournit, et servons-nous-en avec fidélité. C'est pour cela qu'ils nous sont accordés, et non afin que nous recherchions curieusement leur nature et leur manière d'opérer. S'il se trouve des choses que nous ne puissions pas comprendre ou approfondir, recevons-les avec humilité, et en reconnaissant la foiblesse de notre entendement. Il suffit que l'utilité qui nous en revient par le bon usage que nous en faisons, nous convainque qu'elles sont l'ouvrage d'un Etre infiniment sage et bien-faisant.

A Dieu ne plaise que je sois assez présomptueux pour me flatter d'approfondir les mystères du règne de la nature et de celui de la grâce, ou même assez téméraire pour oser les critiquer et les blâmer! Je reconnaîtrai plutôt la foiblesse de mes lumières, et l'infinité grandeur de Dieu: ainsi chaque mystère m'excitera à adorer cet Etre infini, dont les œuvres sont si merveilleuses et si supérieures à mon intelligence.

HUITIEME SEPTEMBRE.

Des yeux des animaux.

LA simple considération des yeux des diverses espèces d'animaux suffit pour me convaincre de la sagesse avec laquelle Dieu a formé le corps de ses créatures. Il ne leur a pas communiqué à toutes de la même manière le sens de la vue, mais il en a diversifié les organes de la façon la plus convenable aux diverses espèces d'animaux. Je vous in-

vité, mon cher lecteur, à réfléchir avec moi sur ce sujet, et je vous promets que vous goûterez, dans cette méditation, un des plaisirs les plus nobles dont l'ame soit susceptible.

La plupart des yeux des animaux ont ceci de commun, qu'ils paroissent être ronds. Mais dans cette figure sphéroïde, il ne laisse pas d'y avoir une grande diversité. Leur situation dans la tête, où ils sont près du cerveau, la partie la plus sensible du corps, est sujette à bien des variétés. L'homme et la plupart des quadrupèdes ont à chaque œil six muscles, pour le faire mouvoir de côté et d'autre. La position des yeux est telle qu'ils peuvent regarder droit devant eux, et décrire presque un demi-cercle. Mais ici déjà il y a une diversité. Les chevaux, les bœufs, les brebis, les pourceaux, et la plupart des quadrupèdes ont encore un septième muscle pour suspendre et retenir le globe de l'œil; ce qui leur est nécessaire parce que leur tête et leurs yeux sont penchans et penchés vers la terre pour y chercher leur nourriture. Les yeux des grenouilles diffèrent des nôtres, en ce qu'elles peuvent les couvrir d'une membrane transparente, quoique d'un tissu assez ferré: cette particule défend leurs yeux, et les garantit des dangers auxquels pourroient les exposer le genre de vie de ces animaux, qui séjournent tantôt dans l'eau, tantôt sur la terre. Les mouches, les moucherons, et les autres insectes semblables, jouissent de la vue plus parfaitement que les autres créatures. Ils ont presqu'autant d'yeux qu'il y a d'ouvertures dans leur cornée. Au lieu que les autres animaux, qui n'ont que deux yeux, sont obligés de les tourner, au moyen des muscles, vers les objets; les mouches peuvent voir très-distinctement de tous côtés sans interruption, et sans avoir la peine de tourner leurs yeux, parce que les uns ou les autres de ces petits yeux sont naturellement et toujours dirigés vers quelqu'un des objets qui les environnent. Les poissons, qui vivent dans un élément plus dense que le nôtre, n'y verroient point; et par la forte réfraction des rayons de lumière, ils seroient aveugles, quoiqu'avec des yeux ouverts et bien conformés, s'ils n'avoient pas un cristallin presque sphérique pour mieux rassembler les rayons. Ils n'ont point de paupières, et ils ne peuvent pas retirer leurs yeux; mais leur cornée, qui est aussi dure que de la corne,

suffit pour les garantir de tout danger. On refusoit autrefois à la taupe le sens de la vue. Il est cependant certain qu'elle a de petits yeux noirs, mais qui ne sont pas plus grands qu'une tête d'épingle. Comme cet animal est presque toujours sous terre, il falloit que ses yeux fussent très-petits, enfoncés dans la tête, et couverts de poil. On fait que les yeux des limaçons sont placés au bout de deux longues cornes, et qu'ils ont la faculté, tant de les retirer en dedans que de les éléver au-dessus de leur tête, pour découvrir les objets de plus loin. Dans quelques animaux, dont les yeux ni la tête n'ont aucune mobilité, ce défaut est compensé par la multitude des yeux ou de quelqu'autre manière. Les yeux des araignées sont au nombre de quatre, de six, et quelquefois de huit, tous placés sur le front d'une tête ronde et sans col. Ils sont clairs et transparents comme un bracelet garni de diamans. Selon le genre de vie et les divers besoins de certaines espèces d'araignées, ces yeux sont distribués fort différemment sur leur tête, afin que leur vue puisse s'étendre de tous côtés, et que, sans mouvoir la tête, elles puissent découvrir d'abord les mouches qui doivent leur servir de pâture. Le caméléon, espèce de lézard, a la propriété singulière de mouvoir un de ses yeux pendant que l'autre reste immobile, de tourner l'un vers le ciel, tandis que de l'autre il regarde la terre, et de voir ce qui se passe devant et derrière lui. On observe la même faculté dans quelques oiseaux, dans les lièvres, et dans les lapins, dont les yeux sont fort convexes, ce qui les garantit de plusieurs dangers, et les met en état de découvrir leur nourriture avec moins de peine.

Tous ces exemples, qu'il seroit si facile de multiplier, montrent bien visiblement les tendres soins du Créateur pour la conservation des organes les plus nécessaires des sens. Il s'est plu à communiquer de différentes manières à ses créatures, l'heureux sentiment de la lumière. Et l'on ne peut qu'être frappé d'étonnement lorsque l'on considère l'art admirable qui se remarque en tout cela, et les précautions qui ont été prises pour maintenir les créatures en possession de cet organe si précieux, et pour le garantir des dangers auxquels il pourroit être exposé. Toutes les parties du corps des animaux sont disposées dans la plus exacte proportion, et de la manière la plus convenable à leurs di-

NEUVIEME SEPTEMBRE. 19

vers besoins et à leur destination. La situation des yeux, leur arrangement, leur nombre, leur figure ne pouvoient être autrement qu'ils ne sont dans chaque animal, sans qu'il en résultât les plus grands inconvénients. Car ce n'est pas seulement pour l'ornement et pour la décoration, mais aussi pour le bien-être des animaux, que le Créateur a mis tant de diversité dans la structure et dans l'arrangement de leurs yeux. Et l'une de ses vues a été sans doute de nous apprendre à reconnoître sa sagesse en toutes choses, et à la célébrer. Appliquez cette méditation, mon cher lecteur, à ce salutaire usage. Si vous réfléchissez sérieusement sur les fins que le Seigneur s'est proposées, vous ne pourrez qu'être excité à magnifier sa puissance et sa bonté.

NEUVIEME SEPTEMBRE.

Les poisssons.

Qui auroit jamais pu imaginer qu'il y eût des créatures telles que le sont les poissons, s'il ne les avoit pas vues ? Si un naturaliste ne connoissoit d'animaux que ceux qui marchent sur la terre, et qui respirent comme les rennes ; et qu'on lui dit qu'il y a dans l'eau une espèce de créatures formées de manière qu'elles peuvent vivre dans cet élément, s'y mouvoir, s'y propager, et remplir toutes les fonctions animales avec facilité et avec plaisir, ne traiteroit-il pas ce récit de visions, et ne concluroit-il point de ce qui arrive à nos corps lorsqu'on les plonge dans l'eau, qu'il est absolument impossible de vivre dans cet élément ?

Il est certain que le genre de vie des poissons, leur structure, leur mouvement et leur propagation sont tout-à-fait merveilleux, et fournissent de nouvelles preuves de la toute-puissance et de la sagesse infinie de notre souverain Créateur. Pour que ces créatures pussent vivre dans l'eau, il falloit que leur corps fût tout autrement arrangé, relativement à ses parties essentielles, que celui des animaux terrestres. Et c'est aussi ce que nous trouvons en examinant la structure, tant intérieure qu'extérieure, du corps des poissons. Pourquoi le Créateur a-t-il donné, à la plupart des poissons, un corps effilé, mince, aplati sur les côtés,

et toujours un peu aiguisé par la tête, si ce n'est afin qu'ils pussent nager plus facilement et fendre les eaux? Pourquoi sont-ils couverts d'écailles de substance cornée, si ce n'est afin que leur corps ne puisse pas être si facilement endommagé par la pression de l'eau? Pourquoi plusieurs poissons, et particulièrement ceux qui sont destitués d'écailles, ou qui n'en ont que de fort molles, sont-ils enveloppés d'un enduit gras et huileux, si ce n'est afin de les préserver de la pourriture, et de les garantir contre le froid? Pourquoi, au lieu d'os, ont-ils des arrêtes, si ce n'est afin que leur corps soit plus léger et plus flexible? Pourquoi tous les poissons ont-ils les yeux enfoncés dans la tête, et pourquoi le cristallin en est-il sphérique, si ce n'est afin qu'ils ne soient pas si facilement endommagés, et que la lumière puisse mieux s'y concentrer? Il est manifeste que, dans l'arrangement de toutes ce parties, le Créateur a eu égard au genre de vie et à la destination de ces animaux.

Mais ce n'est point là tout ce qu'il y a de merveilleux dans la structure des poissons. Les nageoires sont presque leurs seuls membres, mais elles suffisent pour exécuter tous leurs mouvemens. Au moyen de la nageoire de la queue ils se meuvent en avant; la nageoire dorsale dirige les mouvemens du corps; ils s'élèvent par la nageoire pectorale, et la nageoire ventrale leur sert à se tenir en équilibre. Les ouïes sont les organes de leur respiration: elles se trouvent derrière la tête; de chaque côté il y en a quatre, dont les plus grandes sont les superieures. Ils avalent l'eau continuellement par la bouche, ce qui est leur inspiration, et ils la rejettent par les ouïes, ce qui est leur expiration. Le sang qui sort du cœur, et qui se porte dans les veines des ouïes, ne retourne pas au cœur par les poumons, comme dans les animaux terrestres, mais il est directement distribué à toutes les parties du corps. Un des organes dont les poissons ont le plus besoin pour nager, c'est la vessie d'air qui est dans leur ventre, et qui communique avec l'estomac. Au moyen de cette vessie, ils se rendent le corps plus ou moins pesant. Dès que cette vessie s'étend et s'enfle, ils deviennent plus légers, s'élèvent et peuvent nager vers la surface de l'eau. Mais quand elle se resserre, et qu'ainsi l'air est comprimé, le corps devient

plus pesant que l'eau, et conséquemment il s'y enfonce. Aussi quand on pique cette vessie avec une épingle, le poisson va d'abord à fond, et il ne peut plus se tenir sur la superficie de l'eau, et moins encore s'y éléver.

Ce qui mérite encore notre admiration, c'est la prodigieuse quantité des poissons, et la grande diversité de leurs formes et de leur grandeur. Dans les seules eaux d'Allemagne, il y a au-delà de quatre cent espèces de poissons : quel ne doit donc pas être le nombre de chaque espèce ? Leur figure extérieure est aussi extrêmement variée. On trouve parmi les poissons, non-seulement les plus grands, mais presqu'aussi les plus petits des animaux. Quelques-uns sont longs et minces comme un fil ; d'autres courts et larges ; d'autres plats, cylindriques, triangulaires, ronds, etc. Il y en a qui sont armés d'une corne ; d'autres d'une espèce d'épée ; d'autres encore d'une sorte de scie. On en voit qui ont des naseaux par lesquels ils rejettent et lancent avec force le superflu de l'eau qu'ils ont avalée.

Que doit-on le plus admirer en tout cela, de la puissance et la sagesse du Créateur dans la production et la conservation de ces animaux, ou de sa bonté qui nous les a donnés pour notre usage ? Tout doit exciter un observateur attentif des œuvres de Dieu à magnifier son nom. Quelle grandeur ne manifestes-tu pas, ô mon Créateur ! dans tous les élémens, dans tous les animaux, soit qu'ils habitent l'air, la terre ou la mer ; dans la baleine, dont le dos est comme un isle au milieu de la mer ; dans le poisson d'or, qui brille dans les ruisseaux ! Et quelle n'est pas en tout cela ta bonté envers nous ! De combien d'alimens ne serions-nous pas privés, si ces grandes plaines, où il ne croît ni arbre ni fruits, n'étoient peuplées de créatures aussi fécondes qu'elles sont délicieuses, et qui satisfont abondamment à nos besoins !

DIXIEME SEPTEMBRE.

De la propagation des animaux.

ON croyoit autrefois que les insectes, la vermine, et même quelques quadrupèdes, naisoient de corruption, et

sans l'entremise d'autres animaux de la même espèce. Mais cette hypothèse, qui est manifestement contraire à la raison, est aussi démentie par les expériences les plus incontestables. On fait aujourd'hui que tous les animaux peuvent produire leurs semblables, et que cette propagation se fait d'ordinaire de deux manières: par des œufs, ou par des petits vivans. Tous les animaux à mamelles sont vivipares. Tous les oiseaux sont ovipares; mais pour que leurs œufs soient utiles à la propagation de l'espèce, il faut qu'ils soient fécondés par le mâle. Dans la plupart des animaux, il est absolument nécessaire que la femelle reçoive la liqueur prolifique au moyen de la copulation. On ne connaît que les poissons qui soient exceptés de cette règle. Jusques ici on n'a pas découvert qu'ils s'accouplassent; mais les mâles répandent leur laite, qui est avalée par la femelle, ou qui, tombant sur les œufs que celle-ci a déposés dans l'eau, les féconde. Les poissons sont les plus féconds des animaux. Quand on pense à tant de millions de harengs que l'on pêche tous les ans, on ne peut qu'être surpris qu'il s'en trouve encore. Mais la multiplication des poissons est prodigieuse: on a trouvé, par exemple, que le brochet a plus de trois cent mille œufs, un carpe au-delà de deux cent mille, et le maquereau près d'un demi-million. L'anguille est vivipare. - La plupart des amphibiens s'accouplent comme les autres animaux; quelques uns répandent leur laite comme les poissons; il y en a de vivipares, d'autres sont ovipares; mais ceux-ci ne couvent point leurs œufs: ils les abandonnent à la chaleur de l'air ou de l'eau, et quelque-fois ils les font éclore dans le fumier. Quant aux vers, il y en a de vivipares et d'ovipares. Leur génération offre bien des singularités. La plupart, et peut-être tous, sont hermaphrodites, et ils peuvent se féconder eux-mêmes, ou bien ils se fécondent réciproquement les uns les autres. La différence des sexes est très sensible dans la plupart des insectes: il y en cependant qui n'ont point de sexe, et d'autres où les deux sexes paroissent être réunis dans le même animal. Les insectes sont pour la plupart ovipares: il s'en trouve cependant quelques-uns de vivipares. Les œufs des premiers n'éclosent que par la chaleur de l'air. Mais dans cette espèce d'animaux on remarque une singu-

larité, qui, à la première vue, pourroit faire croire que la copulation ne fauroit y avoir lieu. Les pucerons sont ordinairement vivipares. Un insecte de cet ordre, pris au moment de sa naissance, séparé de ses semblables, et renfermé dans la plus parfaite solitude, né laisse pas de faire des petits. Voici comment la chose se passe. Au printemps, et pendant l'été, les femelles des pucerons mettent au jour, sans copulation précédente, des petits vivans : elles sont donc alors vivipares. Une seule puceron peut avoir cent petits en moins de trois semaines. Tous ceux qui naissent dans cette saison sont femelles, mais il en naît aussi de mâles vers l'automne. Alors les pucerons s'accouplent, et les femelles pondent des œufs : elles cessent donc alors d'être vivipares, et deviennent ovipares. Ces œufs éclosent au printemps. Ainsi un seul accouplement fert au moins à dix générations consécutives, dont les individus sont fécondés dans l'œuf de la mère.

Quand je réfléchis sur ces différentes manières dont les animaux se propagent, j'y reconnois les merveilles de la puissance et de la sagesse de Dieu. D'abord cet instinct même, qui porte les deux sexes à s'approcher, est admirable. Ce penchant naturel n'est produit par aucune circonstance extérieure. Il se manifeste avec autant d'énergie dans les animaux solitaires, que dans ceux qui vivent en société. La sagesse du Créateur se remarque encore, en ce que d'ordinaire les femelles ont leur tems marqué pour mettre leurs petits au monde. Les loups et les renards entrent en rut au mois de Janvier, les chevaux en été, les cerfs en Septembre et Octobre. Les insectes s'accouplent en automne, les oiseaux et plusieurs poissons au printemps, les chevreuils en Septembre, les chats en Janvier, Mai et Septembre. Si l'accouplement des animaux ne se faisoit pas dans des tems marqués, les races se confondroient et la génération en souffriroit. N'est-il pas étonnant que, tandis qu'ils jouissent de leur liberté naturelle, il ne se fasse entre tant d'espèces différentes aucun mélange qui puisse les faire dégénérer, et par où il arrive que quelqu'une des races primitives vienne à se perdre et à s'éteindre ? Qui n'admireroit ce rapport si exact qui se trouve entre les organes de la génération, et cette multitude de fins particulières qui toutes aboutissent à un grand but général ; savoir,

24 ONZIEME SEPTEMBRE.

la conservation et la multiplication constante de toutes les espèces d'animaux !

Quel ne devroit donc pas être l'aveuglement des hommes qui méconnoîtroient en tout cela la sagesse de Dieu ! et qui voudroient lui substituer un aveugle hasard ! Dans la douce espérance que vous, mes chers lecteurs, n'êtes pas du nombre de ces insensés, je m'adresse à vous, et je vous invite à réfléchir sur la sagesse divine qui se manifeste si sensiblement dans la propagation des brutes. Combien ces méditations ne seront-elles pas satisfaisantes, et que de motifs ne vous fourniront-elles pas d'aimer ce Dieu, qui, pour le bien du monde et des hommes, a pourvu avec tant de sagesse à la conservation et à la multiplication des animaux !

ONZIEME SEPTEMBRE.

Influence de la lune sur le corps humain.

ON attribuoit autrefois à la lune certaines influences, qui étoient extrêmement propres à entretenir la superstition et des terreurs mal fondées. Le jardinier ne plantoit pas avant d'avoir observé la lune ; le laboureur attendoit pour semer qu'il se fût bien assuré de l'heureuse influence de cet astre. Les malades étoient attentifs avec une scrupuleuse superstition aux variations de la lune, et les médecins eux-mêmes y avoient égard dans leurs ordonnances. On s'est peu-à-peu défait de ces préjugés. Il est au moins certain que l'empire de la superstition, relativement aux influences de la lune, n'est plus aussi universel qu'il l'étoit autrefois. C'est-là un des avantages de notre siècle sur ceux qui l'ont précédé ; avantage trop peu senti, et qui mérite bien que nous en bénissions Dieu. Il est de notre devoir de le rendre encore plus universel, et de travailler de plus en plus à extirper les anciennes superstitions.

A l'égard des effets de la lune sur notre corps, le plus sûr est de tenir un juste milieu. Car comme il seroit déraisonnable d'attribuer à cette planète une trop grande action sur le corps humain, il ne seroit pas moins téméraire de lui refuser toute influence. On ne fauroid en effet discon-

venir que la lune ne produise de grandes variations dans l'air, et que par-là même elle ne puisse occasionner certains changemens dans notre corps. La lune peut causer dans l'athmosphère supérieure des mouvemens et des altérations si considérables, qu'il en résulte des tremblemens de terre, des vents, de la chaleur, du froid, des exhalaisons, des brouillards, etc. et en ce cas-là le bien-être de notre corps, dépendra en grande partie de l'influence de la lune. On remarque en effet que dés gens qui ont certaines infirmités éprouvent des redoublemens et des douleurs plus vives dans le tems de la nouvelle et de la pleine lune. Et cela n'est pas étonnant, car s'il est vrai qu'un air froid, humide, nébuleux et orageux, influe tout autrement sur notre santé qu'un air chaud, sec, pur et serein, il faut bien que la lune ait de l'influence sur l'économie animale, puisqu'elle produit tant de variations dans la température de l'air. L'action de cette planète sur le corps humain est fondée sur un principe qui ne fauroit être contesté, c'est que notre santé dépend en grande partie du tems qu'il fait, et de la constitution de l'air que nous respirons; or personne ne nierai que la lune ne puisse occasionner bien des arrangemens dans l'athmosphère. Peut-être même qu'il y a dans le corps humain un flux et un reflux qui est produit par la lune, comme celui de l'air et de la mer. Pourquoi la plupart des maladies qui ont quelque chose de périodique, reviendroient-elles au bout de quatre semaines, plutôt que dans des périodes plus longs ou plus courts, si elles n'avoient quelque relation avec les influences de la lune sur le corps humain?

En général, c'est un principe que nous devons admettre à la gloire de notre sage Créateur, qu'entré toutes les choses naturelles, il est certains rapports qui influent de diverses manières sur l'économie animale. Il y a sans doute dans l'athmosphère bien des merveilles qui nous sont encore inconnues, et qui occasionnent diverses révolutions considérables dans la nature. Qui sait si plusieurs phénomènes du monde corporel, auxquels nous ne pensons point, ou que nous attribuons à d'autres causes, ne dépendent pas de la lune? Peut-être que la lumière dont elle nous favorise pendant la nuit, n'est qu'une des moindres fins que le

26 DOUZIEME SEPTEMBRE.

Créateur s'est proposées en formant cette planète ? Peut-être que si elle est si voisine de notre terre, c'est pour y produire certains effets que les autres corps célestes ne pourroient occasionner vu leur grand éloignement. Au moins est-il certain que tout dans l'univers a des rapports plus ou moins éloignés avec notre globe. Et c'est là précisément ce qui rend le monde un chef-d'œuvre de la sagesse divine. La beauté de l'univers consiste dans la diversité et dans l'harmonie des parties qui le composent, dans le nombre, dans la nature, dans la variété de leurs effets, et dans la somme de bonheur qui résulte de toutes ces combinaisons.

Comment se pourroit-il donc, chrétien ! que l'influence de la lune et des autres astres fît naître dans votre esprit des idées et des craintes superstitieuses ! Si vous croyez que c'est Dieu qui a tout arrangé, et qui a établi les rapports qui se trouvent entre tous les globes, comment pourriez-vous nourrir de vaines terreurs, qui sont si contraires à l'idée que vous devez vous faire de la sagesse divine ? Et si vous êtes véritablement persuadé que ce grand Etre gouverne toutes choses avec une sagesse et une bonté infinies, n'est-il pas naturel que vous vous confiez en lui, et que vous vous reposiez avec tranquillité et avec joie sur sa bonne providence ?

DOUZIEME SEPTEMBRE.

Des feux follets.

Les feux follets sont de petites flammes légères qui voltigent dans l'air à quelques pieds de terre, et qui paroissent aller ça et là à l'aventure. Ces feux semblent quelquefois disparaître et s'éteindre tout d'un coup, apparemment lorsque des broussailles ou des arbres dérobent leur lumière ; mais ils se rallument d'abord en d'autres endroits. Ils sont assez rares dans les pays froids, et l'on assure qu'en hiver ils se montrent principalement en des lieux marécageux. En Espagne, en Italie, et dans d'autres pays chauds, ils sont communs en toute saison, et ni la pluie ni le vent ne les éteignent. On en voit très-fréquemment dans les endroits où il y a des plantes et des

matières animales putréfiées, comme dans les cimetières, les voiries, les lieux gras et marécageux. On a fait encore trop peu d'expériences sur ces espèces de feux aériens, pour déterminer avec précision leur nature. Mais les endroits où on les voit d'ordinaire peuvent donner lieu à des conjectures vraisemblables. Car comme ils se montrent presque toujours dans des contrées marécageuses, il est naturel de penser que ce sont des exhalaisons sulfureuses qui s'enflammatent. On fait que des cadavres et des plantes pourries jettent quelque-fois de la lueur. Peut-être que des exhalaisons condensées par le froid de la nuit deviennent des feux follets. Peut-être aussi sont-ce les effets d'une électricité foible, produite par le mouvement intérieur des exhalaisons qui s'élèvent en l'air. Les chevaux, les chiens, les chats, et quelquefois même des hommes peuvent devenir si électriques, qu'ils jettent étinoelles lorsqu'on les frotte ou qu'on les met en mouvement de quelqu'autre manière. La même chose ne pourroit-elle pas arriver à quelques contrées de la terre? Il se peut que dans certaines circonstances un champ soit électrisé en quelques endroits, et pour lors il n'est pas étonnant qu'il paroisse lumineux. L'air même peut produire des feux follets lorsqu'il est électrisé d'une certaine façon.

Si la manière dont ces phénomènes aériens sont produits est encore incertaine, il est au moins indubitable qu'ils ont des causes naturelles, et qu'ainsi on n'est pas obligé d'avoir recours à des causes superstitieuses. La superstition regarde ces flammes avec tant-de frayeur, qu'il y a peu de spectateurs qui aient le courage d'en approcher. Le peuple croit que ce sont les ames des trépassés, ou même des esprits malins, qui errent ça et là, et qui se plaisent à égarer les voyageurs pendant la nuit. Ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion superstitieuse, c'est qu'on a remarqué que les feux follets suivent tous les mouvements de l'air, et qu'ainsi ils fuient ceux qui les poursuivent, et suivent au contraire ceux qui cherchent à les éviter en courant devant eux, et qu'ils s'attachent aussi aux voitures qui roulent avec rapidité. Mais la raison de ce phénomène est bien aisée à trouver; car la personne qui poursuit un de ces feux chasse l'air, et par conséquent aussi le feu devant soi; au lieu que la personne qui fuit laisse après elle un espace

vuide, que l'air ambiant remplit incessamment; ce qui produit un courant d'air qui va du feu à la personne, et qui entraîne ce feu nécessairement; c'est pourquoi on observe qu'il s'arrête quand la personne cesse de courir.

Combien les hommes ne se tourmentent-ils pas eux-mêmes par de vaines frayeurs, qui n'ont d'autre fondement qu'une imagination déréglée! Nous pourrions nous épargner bien des craintes, si nous voulions nous donner la peine de mieux examiner les objets qui nous effraient, et de rechercher leurs causes naturelles. Il nous en arrive de même à l'égard des choses morales. Avec quelle ardeur ne poursuivons-nous pas les biens de la fortune, sans examiner s'ils méritent tant d'empressement, et s'ils pourront nous procurer le bonheur que nous en attendons! La plupart des ambitieux et des avares ne sont pas plus heureux dans la poursuite des honneurs et des richesses, que ne le fut Robert Flud, qui courroît après les feux follets sans pouvoir parvenir à les attraper. Qu'obtenons-nous au bout du compte par les efforts continuels que nous faisons pour acquérir des biens, qui par leur nature et leur durée sont si semblables à des feux follets? D'ordinaire les biens terrestres échappent à celui qui les poursuit, et tombent en partage à celui qui paroît les fuir.

TREIZIÈME SEPTEMBRE.

Du règne minéral.

POUR se procurer des demeures faines et commodes, les hommes ont besoin de bien des provisions et de bien des matériaux. Si ces matériaux avoient été répandus sur la surface de la terre, elle en seroit toute couverte, et il ne seroit point resté de place pour les animaux et pour les plantes. Notre séjour se trouve heureusement débarrassé de tout cet attirail. La surface de la terre a été rendue libre, et mise en état d'être cultivée et parcourue sans obstacle par ses habitans. Les métaux, les pierres, et cent autres matières que nous mettons sans cesse en œuvre, ont été enfermés sous nos pieds dans de vastes celliers où nous les trouvons au besoin. Ces matières ne sont point cachées

vers le cœur de la terre, ni à une profondeur qui nous les rende inaccessibles ; mais elles ont été rapprochées à dessein vers la surface, et logées sous une voûte qui est à la fois assez épaisse pour suffire à la nourriture de l'homme, et assez mince pour être percée au besoin, en sorte qu'il puisse descendre quand il veut dans le magasin des provisions sans nombre qu'elle renferme pour son service.

Toutes les substances du règne minéral peuvent être divisées commodément en quatre classes, qui ont des caractères très-distinctifs. La première contient les terres. On donne ce nom aux minéraux qui ne peuvent être dissous, ni dans l'eau, ni dans l'huile, qui ne sont point malleables, qui résistent au feu et qui n'y perdent rien de leur substance. A cette classe appartiennent non-seulement les terres simples, mais aussi les pierres qui sont composées de ces sortes de terres. Il y a deux espèces de pierres ; les précieuses et les communes. Celles-ci sont les plus nombreuses, et nous offrent des masses différentes en figure, en couleur, en grosseur et en dureté, selon les terres, les soufres, etc. dont elles sont composées. Les pierres précieuses sont aussi très-diverses. Les unes sont parfaitement transparentes, et paroissent être les plus simples. D'autres sont plus ou moins opaques, selon qu'elles sont composées de parties plus ou moins hétérogènes.

Les sels forment la seconde classe du règne minéral. Elle comprend les corps qui sont solubles dans l'eau, et qui produisent de la saveur. Les uns se liquéfient dans le feu, les autres y demeurent inaltérables. On les divise en sels acides, qui sont aigres et piquants ; et en alkalis, qui impriment sur la langue une saveur acre, brûlante et lixiviale : ceux-ci ont la propriété de changer en verd les liqueurs ou teintures bleues des végétaux. Du mélange et de la combinaison juste et exacte de ces deux différens sels saturés l'un par l'autre, résultent les sels neutres ou moyens. On compte parmi ceux-ci le sel commun ou sel de cuisine, qui est, tiré de la terre, ou préparé avec l'eau de mer, ou obtenu en faisant évaporer sur le feu dans de grandes chaudières, l'eau des puits et des fontaines salées. Tous ces sels sont une des principales causes de la végétation des plantes. Ils servent aussi peut-être à les unir et à les affermir, de même que tous les autres corps compo-

sés; enfin ils produisent les fermentations, dont les effets sont si nombreux et si divers.

La troisième classe du règne minéral comprend les corps inflammables, auxquels on donne le nom général de bitumes. Ils brûlent dans le feu, et quand ils sont purs, ils se dissolvent dans les huiles, mais jamais dans l'eau. Ces corps se distinguent des autres minéraux, en ce qu'ils contiennent plus de cette substance inflammable, qui rend combustibles les corps où elle se trouve en quantité suffisante. Du reste, il y en a plus ou moins dans presque tous les corps.

La quatrième classe du règne minéral contient les métaux. Ce sont des corps beaucoup plus pesans que les autres; ils deviennent fluides dans le feu, mais ils reprennent ensuite leur solidité lorsqu'ils sont refroidis. Ils ont de l'éclat et s'étendent sous le marteau. Parmi les métaux il s'en trouve qui, se fondant par le feu, n'y éprouvent aucune diminution de poids, ni aucune autre altération sensible, c'est ce qui les fait nommer métaux parfaits: il y en a deux de cet ordre; savoir, l'or et l'argent. D'autres métaux qu'on appelle imparfaits, se détruisent plus ou moins promptement par l'action du feu, et se convertissent d'ordinaire en chaux. L'un d'eux, le plomb, a la propriété de se changer en verre et de vitrifier aussi tous les autres métaux, excepté l'or et l'argent. Les métaux imparfaits sont au nombre de cinq: le vif argent, le plomb, le cuivre, le fer et l'étain. Enfin, il y a des corps que l'on distingue de ces métaux, en ce qu'ils ne sont ni ductiles ni malleables; on les appelle demi-métaux, et l'on en compte sept: la platine, le bismuth, le nickel, l'arsenic, l'antimoine, le zinc et le cobalt.

Tout le règne minéral est l'atelier de la nature, où elle travaille en secret pour le bien du monde. Aucun naturaliste n'a encore pu la surprendre dans ses opérations, et lui dérober l'art avec lequel elle prépare, assemble et compose les terres, les sels, les bitumes et les métaux. Si l'on ne peut deviner comment la nature emploie les matières qui s'engendent encore tous les jours, il n'est pas moins difficile de découvrir comment les parties s'allient, se combinent, s'atténuent et forment enfin les différens corps que le règne minéral présente. Nous ne connaissons qu'assez

QUATORZIEME SEPTEMBRE. 31

imparfaitement la surface de la terre ; mais nous en connaissons encore beaucoup moins l'intérieur. Les mines les plus profondes ne descendent qu'à six cent trente toises, ce qui ne fait pas la six millième partie du diamètre de la terre. Cela seul suffit pour nous faire comprendre combien il est impossible d'avoir une connaissance exacte et universelle de la nature et de la formation des diverses substances du règne minéral. Heureusement dans l'usage que nous faisons des dons de la nature, il importe peu que nous connaissons exactement leur origine et leurs premiers principes. Il suffit que nous ayons les lumières nécessaires pour les appliquer à notre usage. Nous en savons assez pour glorifier notre Créateur, puisque nous sommes convaincus qu'il n'y a pas un point, ni sur la terre, ni au-dessous de la terre, où il n'ait manifesté sa puissance, sa sagesse et sa bonté.

QUATORZIEME SEPTEMBRE.

De quelques-unes des principales plantes exotiques.

Nous ne faisons pas assez d'attention aux bienfaits de Dieu, et particulièrement à ceux qui nous viennent des pays tontains, et qui nous sont devenus si nécessaires. Si nous considérions que de peines il en coûte, que de roues, pour ainsi dire, doivent être mises en mouvement dans la machine du monde, et quelle réunion de forces et d'industrie humaines il faut pour nous procurer un seul morceau de sucre ou de cannelle, nous ne recevrions pas les présens de la nature aussi froidement que nous le faisons pour l'ordinaire ; mais nous remonterions avec la plus vive reconnaissance vers cet Etre bienfaisant, qui se fert de tant de canaux pour faire parvenir ses biens jusqu'à nous. Nous allons nous occuper à présent de quelques-unes de ces productions exotiques qui sont devenues pour nous des besoins, et dont nous aurions tant de peine à nous passer. Peut-être qu'il en résultera quelques bonnes réflexions, et que nous penserons au moins avec attendrissement à nos frères infortunés, à ces malheureux esclaves dont les travaux infatigables nous procurent tant de choses propres à flatter notre goût.

32 QUATORZIEME SEPTEMBRE.

Le sucre est proprement le sirop qui se trouve dans le jus ou dans la moelle d'un certain roseau qu'on cultive principalement au Brésil et dans les îles voisines; mais qui se trouve aussi en abondance aux Indes Orientales et dans quelques îles de l'Afrique. La préparation du sucre n'exige pas beaucoup d'art; mais elle est extrêmement pénible, et l'on y emploie presque toujours les mains des esclaves. Quand les cannes sont parvenues à leur maturité, on les coupe, et on les porte au moulin pour les briser et en tirer le jus. On fait d'abord bouillir ce suc, qui sans cela fermenteroit et s'aigrirroit. Pendant qu'il bout on l'écumé pour en ôter les saletés, et l'on répète quatre fois cette cuisson dans quatre chaudières différentes. Pour le purifier et le clarifier davantage, on y jette une forte lessive de cendres de bois et de chaux vive. Enfin, on le verse dans des formes où il se coagule et se sèche.

Le thé n'est autre chose que la feuille d'un arbrisseau qui croît au Japon, à la Chine et dans d'autres provinces asiatiques. Pendant le printemps on cueille deux ou trois fois ces feuilles. Celles de la première récolte sont les plus fines et les plus délicates: c'est le thé impérial; mais il ne vient jamais en Europe. Celui que les Hollandais vendent sous ce nom, est du thé de la seconde récolte.

Le café est le noyau d'un fruit semblable à la cerise. L'arbre qui le porte est originaire de l'Arabie, mais on l'a transplanté dans plusieurs pays chauds. Celui où on le cultive le mieux, après l'Arabie, c'est l'île de la Martinique. Nous appelons fève le noyau qui se trouve au milieu du fruit. Cette fève, dans sa fraîcheur, est jaunâtre ou grise, ou d'un verd pâle, et elle conserve assez cette couleur lorsqu'elle se sèche. On étend le fruit sur des nattes pour le faire sécher au soleil, et on le brise ensuite avec des rouleaux pour en faire sortir le noyau. De-là vient que chaque fève est partagée en deux moitiés. On séche encore une fois les fèves au soleil avant de les transporter sur les vaisseaux.

Les clous de girofle sont les boutons ou les embryons des fleurs desséchées d'un arbre qui croissoit autrefois sans culture dans les îles Moluques, mais que les Hollandais ont transplanté à Amboine. Cet arbre est de la forme et de la grandeur du laurier. Son tronc est revêtu d'une

écorce, comme celle de l'olivier. Des fleurs blanches naissent en bouquet à l'extrémité des rameaux, et elles ont la figure d'un clou. Les boutons sont d'abord d'un verd pâle, ensuite ils deviennent jaunes, puis rouges, et enfin d'un brun noirâtre, tels que nous les voyons. Ils ont une odeur plus pénétrante ou plus aromatique que le clou matrice ; nom qui désigne le fruit sec de l'arbre.

La cannelle est la seconde écorce d'une espèce de laurier qui ne croît presque à présent que dans l'île de Ceylan. La racine du cannellier se divise en plusieurs branches : elle est couverte d'une écorce grisâtre au dehors, mais rouge en dedans. La feuille ressembleroit assez à celle du laurier, si elle étoit plus courte et moins pointue. Les fleurs sont petites et blanches : elles ont une odeur très-agréable, qui approche de celle du muguet. Quand l'arbre a quelques années, on en détache les deux écorces, l'extérieure n'est bonne à rien, et on la jette ; pour l'écorce intérieure, on la séche au soleil : elle s'y roule elle-même de la grosseur du doigt ; c'est ce qu'on appelle la cannelle.

La noix muscade, et la fleur de muscade, viennent d'un même arbre qui croît dans les îles Moluques. La noix est couverte de trois écorces. La première tombe d'elle-même dans le tems de la maturité. On voit alors la seconde, qui est mince et très-délicate. On la détache, avec beaucoup de précaution, de la noix fraîche, et on l'expose au soleil pour la sécher. C'est ce qu'on appelle macis aux Moluques, et qu'ici on nomme improprement fleur de muscade. La troisième écorce enveloppe immédiatement le noyau ou la noix muscade. On tire cette noix de sa coque, et on la met dans de l'eau de chaux : elle y reste pendant quelques jours, et pour lors elle est bien préparée et propre pour passer la mer.

Le coton croît dans la plupart des pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Il est renfermé dans le fruit d'un certain arbuste. Ce fruit est une sorte de gousse qui, lorsqu'elle est mûre, s'entrouvre et laisse voir une bourre, où un duvet à flocons d'une blancheur extrême ; c'est ce qu'on appelle le coton. Quand cette bourre se gonfle par la chaleur, elle devient grande comme une pomme. Avec

34 QUATORZIEME SEPTEMBRE.

an moulinet, on fait tomber la graine d'un côté, et le coton de l'autre ; puis on le file pour en faire toutes sortes d'ouvrages.

L'huile d'olive est le suc exprimé de ce fruit, qui est si abondant en France, en Espagne, en Portugal & en Italie, qu'on y trouve des forêts entières d'oliviers. Les habitans des provinces, où il y a beaucoup de ces arbres, se servent de cette huile au lieu de beurre, parce qu'ils ont peu de bestiaux, d'autant que l'extrême chaleur de la terre dessèche l'herbe.

Le poivre est le fruit d'un arbrisseau dont la tige a besoin d'un échalas pour se soutenir. Son bois est noueux comme la vigne, à laquelle il ressemble beaucoup. Ses feuilles, qui ont une odeur très-forte, sont ovales et se terminent en pointe. Au milieu et à l'extrémité des rameaux il y a des fleurs blanches, d'où sortent des fruits en grappes comme celles des groselliers. Chaque grappe porte vingt à trente grains.

Ce n'est pas une médiocre satisfaction pour des esprits qui réfléchissent, que de penser à cette grande variété d'alimens, destinés nonseulement à nos besoins, mais aussi à nos plaisirs. Considérez, mon cher lecteur, cette profusion de biens que la divine bonté répand sur vous. Voyez comment tous les pays vous paient leur tribut, pour fournir aux nécessités et aux commodités de votre vie. On travaille pour vous dans les climats les plus reculés ; et ces infortunés, hélas ! qui mériteroient aussi bien que vous de manger tranquillement leur pain & de mener une heureuse vie, vous préparent, au prix de leurs sueurs, ces nourritures délicates que vous consommez avec tant de profusion. Si vous ne pensez pas à votre bienfaiteur céleste, pensez au moins aux instrumens dont il se sert pour vous procurer une partie de votre subsistance. Mais comment pourriez-vous oublier ce Dieu, qui dresse par-tout votre table, & qui dans toutes les parties du monde signale sa bonté envers vous ?

QUINZIEME SEPTEMBRE.

Réflexions sur moi-même.

Je vis, mon sang circule, sans que j'y pense, dans mes veines, agencées & garanties avec un art si merveilleux. Je puis goûter les douceurs du sommeil, & dans un état où je m'ignore moi-même, dans ce corps qui paraît sans mouvement & sans vie, mon ame existe encore. Je me réveille, mes sens reprennent leurs fonctions, & mon ame reçoit des idées plus vives & plus nettes. Je mange, je bois ; &, tout environné des beautés & des richesses de la nature, j'éprouve mille sensations agréables ! Est-ce moi qui suis la cause de ces effets ? Ai-je imprimé aux premiers principes, aux premiers linéaments de mon corps ce mouvement merveilleux, lorsque j'étois plongé dans la nuit du néant, & que je ne favois ce que c'étoit que le mouvement ? Ai-je formé l'assémlage des diverses parties de mon corps, moi qui ne connois pas même à présent leur agencement & leurs combinaisons ? Etois-je plus sage, plus habile, lorsque je n'existois point encore, ou bien mon existence a-t-elle précédé celle de mon principe pensant ? Comment arrive-t-il que je ne puisse pas déterminer le point qui sépare le sommeil & la veille ? Quel est le mécanisme de mon estomac, qui digère les alimens sans mon ordre & sans que j'y contribue en rien, & comment s'opère cette digestion ? D'où vient que toutes les créatures de mon espèce ont la même structure que moi, & pourquoi ne me suis-je pas formé d'une autre manière ? Est-ce moi qui ai créé toutes les beautés de la nature, ou bien se sont-elles aussi produites elles-mêmes ? Qui est-ce qui m'a rendu susceptible de plaisir & de chagrin ? Qui est-ce qui fait sortir le pain & fourdre les eaux de la terre, pour que mon corps ne se dessèche pas, & que le mouvement de mes membres ne s'arrête point ? Qui fait tomber sur mes yeux des rayons de lumière, pour que je ne sois pas enveloppé dans des ténèbres perpétuelles ? D'où me vient le bien que j'éprouve, & d'où procèdent le mal & la douleur qui me sont si sensibles ? Pourquoi ne jouirois-je pas d'un bien-être continual ? & pourquoi ai-je été assez cruel envers moi-même pour me former

avec tant d'imperfections ? Tout procède-t-il de moi, ai-je assez de puissance & d'activité pour cela ; & ceux de mes semblables que je vois, que j'ai vus, & que je verrai peut-être encore, sont-ils doués des mêmes facultés ?

Pensées extravagantes & contradictoires, qui décelent là perversité de ceux qui les forment ! Mon ame, malgré toutes ses imperfections & ses bornes, atteste la grandeur de l'Etre qui l'a créée, d'un Etre nécessaire, infiniment parfait, de qui je dépends entièrement. Ce corps que je porte, & dont je ne connais pas moi-même la structure, montre qu'il doit y avoir un sage ouvrier dont ma foible intelligence ne sauroit sonder la grandeur, & qui a fait & agencé d'une manière si admirable ces muscles, ces nerfs, ces veines, en un mot, toutes les parties qui me composent. Comment l'homme, cet être si foible & si borné, pourroit-il concevoir & exécuter l'original d'une machine si artistement construite, & dont les parties se rapportent les unes aux autres avec tant d'harmonie, lui qui n'est pas seulement en état d'en faire à présent la copie & une exacte représentation ! Il n'y a pas jusqu'à la moindre particule de notre corps qui n'ait sa raison suffisante, qui ne soit indispensable, ou qui du moins n'ait une liaison nécessaire avec toutes les autres parties. L'expérience, aussi-bien que le raisonnement, ne laisse aucun doute là-dessus. Et certes le Créateur doit être infiniment grand, puisque je ne suis pas le seul être qui puisse se glorifier d'avoir été formé avec tant de sagesse & un art si merveilleux. Des millions de mes semblables, des multitudes innombrables de créatures animées & inanimées semblent me crier d'une voix unanime : Regarde l'invisible, reconnois-le dans ses ouvrages, vois comment sa grandeur & ses perfections se manifestent en nous tous & en moi-même. Considère le moindre d'entre nous : il vit comme toi, il a reçu comme toi le mouvement & l'être. Ah ! béni celui qui nous a tous formés d'une manière si merveilleuse.

Oui, ô mon Dieu ! adorable auteur de mon être, je te dois des actions de grâces éternelles. C'est par toi que je vis, c'est en toi que j'ai le mouvement & l'être, c'est par ta bonté que mon ame pense & réfléchit encore dans un corps fain & bien disposé ; c'est uniquement à toi que je suis redevable de tous les plaisirs que les créatures dont je

suis environné me procurent. C'est par ton ordre, Seigneur, que toute la nature remplit mon cœur de joie. Tu arrosois la terre, afin qu'elle ne devienne pas pour moi une terre d'airain, & que je ne périsse point faute de subsistance. C'est toi dont j'adore, avec toutes les créatures intelligentes, la puissance, la bonté & la sagesse ; c'est ta Providence que je bénis : c'est à tes soins paternels que je me recommande pour l'avenir. Tu connois tous les hommes, tu as l'œil sur nous, tu observes toutes nos actions. Tu n'exiges pas que nous passions nos jours dans les ténèbres & dans la tristesse, & que nous regardions notre existence comme un malheur ; tu nous permets de jouir, avec un cœur reconnoissant, des plaisirs innocens de la vie. Lorsque l'oiseau qui vole dans les airs me ravit en admiration par la rapidité de son vol, par l'élégance de sa figure, & par la douceur de ces accens, n'est-il pas juste que je me rappelle qu'il est ton ouvrage ; que ses chants sont autant d'hymnes au Créateur, & qu'ils doivent m'exciter à te célébrer à mon tour ? Tu pourvois à sa subsistance comme à la mienne. Il se nourrit des grains que tu fais croître pour lui, de même que le bled qui paroît se pourrir en terre devient par ton ordre le soutien de ma vie. Tu envoies la pluie & les rayons du soleil pour faire sortir de la terre les fruits les plus délicieux, tandis que tous mes efforts ne sauroient produire le moindre brin d'herbe. Et ce ne sont pas seulement les choses nécessaires à la vie que tu distribues, tu nous accordes encore ce que le monde appelle fortune, richesses, plaisirs. Tu diriges même les événemens de manière que ceux qui paroissent les plus fâcheux contribuent cependant à notre bonheur. En un mot, après nous avoir formés d'une manière admirable, tu nous conserves par une suite continue de merveilles.

O que les heures si précieuses & si courtes de mon pélérinage terrestre, ces heures qui ne reviendront point, je les emploie d'une manière qui réponde si bien au but de mon existence ; que lorsque je sortirai de ce monde je passe à un bonheur plus parfait encore, & je sois mis en état de mieux approfondir les mystères de la nature & de la grâce ! Puisse la contemplation de tes merveilles, accompagnées de la vertu de ton esprit saint, m'exciter à te célébrer, ô toi qui es mon Créateur & mon rédempteur, & à te glorifier aussi

long-tems que tu seras l'Etre des êtres, le souverain bien des créatures, d'éternité en éternité !

SEIZIEME SEPTEMBRE.

Comparaison des forces de l'homme avec celle des animaux.

QUOIQU'É le corps de l'homme soit à l'extérieur plus délicat que celui de la plupart des animaux, il est cependant très-nerveux, & peut-être plus fort, par rapport à son volume, que celui des animaux les mieux partagés à cet égard. Car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme, nous devons considérer que cet animal étant armé de griffes, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fausse idée, & nous leur attribuons mal-à-propos ce qui n'appartient qu'à ses armes. Mais il y a une meilleure manière de comparer la force de l'homme avec celle des animaux, c'est par le poids qu'il peut porter. S'il étoit possible de réunir en un seul point, ou dans un seul tout, les forces particulières que l'homme emploie chaque jour, il se trouveroit qu'un homme de moyenne grandeur seroit en état de lever tous les jours à un pied de terre, sans nuire à sa santé, un poids d'un million sept cent & vingt-huit mille livres. En général des gens endurcis au travail peuvent, sans trop d'efforts, soulever des fardeaux de cent cinquante & quelquefois de deux cent livres. Les portefaix se chargent souvent d'un poids de sept à huit cent livres. A Londres, ceux qui travaillent sur les quais, & qui chargent ou déchargent des navires, portent quelquefois des fardeaux qui tueroient un cheval. Le volume du corps de l'homme est, relativement au volume du cheval, comme un à six ou sept; de sorte que si le cheval étoit à proportion aussi fort que l'homme, il pourroit être chargé de douze à quatorze milliers. Mais il s'en faut bien qu'il puisse porter un tel fardeau; & il est certain que sa force est finon moindre au moins égale à celle de l'homme, à proportion de sa grandeur. Un savant François a fait une expérience au sujet de la force de l'homme: il fit faire une espèce de harnois, par le moyen duquel il distribuoit sur toutes les parties du corps d'un homme debout un certain

nombre de poids, en sorte que chaque partie du corps supportoit tout ce qu'elle pouvoit supporter relativement aux autres, & qu'il n'y avoit aucune partie qui ne fût chargée comme elle devoit l'être; on portoit, au moyen de cette machine, sans être fort surchargé, un poids de deux milliers.

Nous pouvons encore juger de la force de l'homme, par la continuité de l'exercice & par la légéreté des mouvements. Les hommes qui sont exercés à la course dévancent les chevaux, ou du moins soutiennent ce mouvement bien plus long-tems; & même, dans un exercice plus modéré, un homme accoutumé à marcher fera chaque jour plus de chemin qu'un cheval; & s'il ne fait que le même chemin, lorsqu'il aura marché autant de jours qu'il sera nécessaire pour que le cheval soit épuisé de fatigue, l'homme fera encore en état de continuer sa route sans en être incommodé. A Ispahan les coureurs de profession font près de trente lieues en dix ou onze heures. Les voyageurs assurent que les Hottentots dévancent les lions à la course, & que les sauvages d'Amérique qui vont à la chasse de l'orignal, poursuivent ces animaux, qui sont aussi légers que des cerfs, avec tant de vitesse qu'ils les lassent & les attrapent. On raconte mille autres choses prodigieuses de la légéreté des sauvages à la course, & des longs voyages qu'ils entreprennent & qu'ils achèvent à pied dans les montagnes les plus escarpées, dans les pays les plus difficiles, où il n'y a aucun chemin battu, aucun sentier tracé. Ces hommes font, dit-on, des voyages de mille & douze cent lieues en moins de six semaines ou deux mois. Y a-t-il aucun animal, à l'exception des oiseaux, qui ait les muscles assez forts pour soutenir cette longue fatigue? L'homme civilisé ne connaît pas ses forces; il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, & combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice. Il se trouve cependant quelquefois parmi nous des hommes d'une force extraordinaire; mais ce don de la nature, qui leur seroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense, ou pour des travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée, où l'esprit fait plus que le corps, & où le travail de la main ne peut être que celui des hommes du dernier ordre.

40 DIX-SEPTIEME SEPTEMBRE.

Ici encore je reconnois la sagesse admirable avec laquelle Dieu a formé mon corps, & l'a rendu capable de tant d'activité. Mais en même tems je ne puis que regarder en pitié ces hommes indolens, qui passent leur vie dans l'inaction, la fainéantise, la mollesse, & qui ne peuvent se résoudre à agir & à mettre leurs forces en exercice, de peur de nuire à leur santé ou même à leur vie. Et pourquoi Dieu nous a-t-il donné tant de forces, si ce n'est afin que nous en fassions usage? Lors donc que nous les consumons dans une indolente mollesse, nous refusons de nous conformer à l'ordre & aux intentions de notre Créateur, & nous nous rendons coupables d'une ingratitudo inexcusable. Ah! je veux désormais employer toutes mes forces au bien de mes semblables, selon la condition où Dieu m'a placé dans ce monde; & si les circonstances l'exigent, je mangerai mon pain à la sueur de mon visage. Ne suis-je pas plus heureux que tant de milliers de mes frères, qui sont excédés de peines & de fatigues, qui gémissent sous le joug & dans les travaux insupportables de l'esclavage, dont le front honnête est couvert de sueur, & qui, lorsque leurs forces sont presqu'épuisées, n'ont pas le moyen de procurer aucun soulagement, aucun repos à leur corps abattu. Plus je me trouve heureux en comparaison de ces infortunés; plus je veux m'appliquer à remplir tous mes devoirs, & le succès de mes travaux m'excitera à bénir avec reconnaissance ce bon Dieu, qui a daigné m'accorder les forces qui me sont nécessaires, & me les conserver jusqu'à ce jour.

DIX-SEPTIEME SEPTEMBRE.

Instinct naturel du papillon, relativement à la propagation de son espèce.

LES papillons, dans la saison où nous sommes, ont disparu tout-à coup du règne de la création. Mais feroit-elle entièrement détruite? Non, assurément: cet insecte vit encore dans la postérité; & par un instinct merveilleux, il a eu soin de pourvoir à la conservation de son espèce. Des œufs qu'il pond sortiront de nouvelles générations; mais où les déposera-t-il aux approches de la saison rigour-

reuse, & comment les garantira-t-il des pluies de l'automne & du froid de l'hiver ? Ne sont-ils pas en danger d'être ou noyés ou gelés ?

L'Etre bienfaisant, qui donne la sagesse à l'homme, a aussi daigné instruire le papillon à mettre en sûreté l'unique legs qu'il fait au monde qui doit lui survivre, en enduisant ses œufs d'une matière gluante qu'il tire de son corps. Cette espèce de colle est si tenace que la pluie ne peut y pénétrer, & que le froid ordinaire de l'hiver ne sautoit tuér les petits que ces œufs renferment. Mais il est à remarquer que, quoique chaque espèce suive toujours la même méthode de génération en génération, il y a cependant bien de la diversité dans les mesures que les différentes espèces de papillons prennent pour la conservation de leur race. Les naturalistes nous ont appris que quelques-uns de ces insectes pondent leurs œufs au commencement de l'automne, & meurent peu après couchés & collés sur leur chère famille. Le soleil, qui a encore de la force, échauffe les œufs : il en sort même avant l'hiver quantité de petites chenilles qui se mettent d'abord à filer, & de leurs fils se font des lits & un logement très-spacieux, où elles passent la froide saison, sans manger & presque sans mouvement. Quand on ouvre leur retraite, on trouve que ce qu'elles ont filé leur sert de tente, de rideau & de matelas. Il est encore bien remarquable que le papillon, de même que d'autres insectes, ne dépose ses œufs que sur des plantes choisies qui conviendront à ses petits, & où ils trouveront la nourriture qui leur sera nécessaire : ainsi lorsqu'ils viendront à éclore, ils seront d'abord environnés des alimens qui leur sont propres, sans être obligés de se déplacer dans un tems où ils sont encore trop faibles pour entreprendre de longs voyages.

Toutes ces choses, & quantité d'autres de même nature sont bien propres à nous faire admirer les sages arrangements d'une Providence conservatrice. Si pour nous toucher & nous rendre attentifs il ne falloit pas des miracles & des choses qui soient absolument hors du cours de la nature, la considération des soins que ces insectes ont pour leur postérité, soins si divers dans les différentes espèces, mais toujours si uniformes & si constants dans chacune en particulier, nous remplirait du plus grand étonnement. — Nous qui

42 DIX-HUITIÈME SEPTEMBRE.

sommes des êtres raisonnables, apprenons de ces petites créatures à entretenir dans notre cœur l'amour de la postérité, & à nous intéresser efficacement à ceux qui viendront après nous. Dans les projets & les entreprises que nous formons, ne nous décourageons pas par la pensée que la mort nous surprendra peut-être avant que nous les ayons exécutés. Souvenons-nous que nous nous devons au public, & qu'il convient de nous occuper au moins autant des intérêts de la postérité, que ceux qui nous ont précédés se sont occupés des nôtres. Sur-tout, c'est en particulier le devoir des parens, d'apprendre des mères des papillons à pourvoir au bien-être des enfans qui leur survivront, & à les placer d'avance, autant qu'il leur sera possible, dans une situation agréable & avantageuse. On ne fauroit sans doute prévoir, ni par conséquent prévenir, les besoins & les malheurs auxquels ils pourroient être exposés par des accidens imprévus ; mais il faut au moins que leur condition ne devienne pas triste & fâcheuse par notre propre faute. Ah ! plût-au-ciel que tous les parens s'occupassent, comme ils le devroient, du bonheur futur de leurs descendants, qu'ils ne fussent jamais assez imprudens pour laisser leur succession dans le désordre, & qu'ils régllassent si bien leurs affaires domestiques, qu'après leur mort leurs enfans ne fussent pas exposés à de fâcheux embarras, & à voir peut-être des étrangers manger leurs biens & s'emparer de leur patrimoine.

DIX-HUITIÈME SEPTEMBRE.

La vigne.

IL ne faut que considérer les vignes pour sentir combien les plaintes que l'on fait souvent des inégalités de la terre sont mal fondées & déraisonnables. La vigne ne réussit jamais bien sur un terrain uni, & ce n'est pas même sur toutes sortes de coteaux qu'elle se plaît ; mais seulement sur ceux qui sont tournés au levant ou au midi. Les collines sont en quelque sorte les boulevards de la nature, qu'elle nous invite à garnir comme autant de grands espaliers, où la vivacité de la réflexion se trouve unie à la bonté du plein air. Les coteaux les plus arides, & tous ces terrains pen-

dans où l'on ne peut mettre la charrue, ne laissent pas de se couvrir tous les ans de la plus belle verdure, & de produire le plus délicieux de tous les fruits. Si le terrain qui nourrit la vigne paroît si maigre & si peu agréable, la plante qui nous donne le vin n'a pas plus d'apparence. Qui auroit cru, avant l'expérience, qu'un vil bois, le plus informe de tous, le plus fragile, le plus inutile à tout usage pût produire une liqueur si précieuse? Et cependant le feu qui anime le cep est tel, que la sève est poussée avec cinq ou même huit fois plus de force que le sang dans les veines des animaux. De plus, l'évaporation de la vigne est si considérable, que, pour remplacer ce qui s'évapore par les feuilles, il faut que cinquante deux pouces de sève montent dans le cep dans l'espace de douze heures. Qui a donné à la vigne des qualités si supérieures à la basseſſe de son origine & à la sécheresse de sa terre natale? Qui lui a donné tant d'esprit & tant de feu, qui nonſeullement ſe conſeruent pendant plusieurs années, mais qui peuvent même recevoir de nouveaux degrés de force?

Et avec quelle ſageſſe Dieu n'a-t-il pas distribué les vignobles ſur la terre? Ils ne réussifſent pas également partout; & pour qu'ils proſpèrent, il faut qu'ils ſoient ſitués entre le quarantième & le cinquantième degré de latitude, par conſéquent au milieu du globe. L'Asie eſt proprement la patrie de la vigne. De-là ſa culture s'étendit peu-à-peu en Europe. Les Phéniciens, qui voyagèrent de bonne heure ſur toutes les côtes de la Méditerranée, la portèrent dans la plupart des îles & ſur le continent. Elle réussit merveilleuſement dans les îles de l'Archipel, & fut dans la ſuite portée en Italie. Les vignes s'y multiplièrent conſidérablement, & les Gaulois qui en avoient goûté la liqueur, voulant s'établir dans les lieux où on la recueilloit, paſſèrent les Alpes, & allèrent conquérir les deux bords du Pô. Peu-à-peu les vignes furent cu'tivées dans toute la France, & enfin auſſi ſur les rives du Rhin, de la Moselle, du Neckeſſer, & dans d'autres provinces de l'Allemagne.

Ces remarques peuvent, mon cher leſteur, donner lieu à diverses réflexions importantes. Comme les terroirs les plus arides ſont très-propres à la culture des vignobles, de même il arrive ſouvent que les pays les plus disgraciés ſont favorables aux ſciences & à la ſageſſe. On a vu s'élever

44 DIX-HUITIÈME SEPTEMBRE.

dans des provinces, que leur pauvreté faisoit universellement mépriser, des génies dont les lumières ont éclairé les autres contrées. Il n'y a point de pays si désert, de ville si petite, de village si misérable, que certaines branches de sciences n'y puissent être cultivées avec succès. Il ne s'agit que de les y encourager. Et quel bien inestimable ne pourrions-nous pas procurer, si nous voulions nous donner la peine de favoriser, autant qu'il nous est possible, la culture du cœur humain ! Souverains, pasteurs, instituteurs de la jeunesse, combien ne pourriez-vous pas contribuer au bonheur de vos contemporains & de la postérité, si par des exhortations, des récompenses, d'utiles établissements, & d'autres encourageemens semblables, vous vouliez vous efforcer de ramener la sagesse, la religion, & toutes les vertus sociales dans des villes déchues, ou dans de malheureux villages ! De tels efforts ne sont jamais entièrement inutiles. Nous en sommes récompensés, ou du moins nos descendants en recueilleront le fruit, & nous serons mis au rang de ces hommes respectables, qui, en devenant les bienfaiteurs de l'humanité, se sont assurés l'approbation de Dieu & les bénédicitions de leurs semblables.

La vigne, avec son bois sec & informe, est l'image de ces personnes qui, destituées de l'éclat extérieur de la naissance & des dignités, ne laissent pas de faire beaucoup de bien. Combien de fois n'arrive-t-il pas que des hommes qui vivent dans l'obscurité, & dont l'extérieur ne promet rien, sont cependant des actions, & exécutent des entreprises qui les élèvent au dessus de tous les grands de la terre ? Et ici, mon cher lecteur, je vous invite à penser à Jésus-Christ lui-même. A en juger par l'état abject où il paroissoit, on n'auroit pas attendu de lui des œuvres si grandes, si admirables, si salutaires au genre humain. Il les a faites cependant : ce Jésus, qui, comme un cep aride, avoit été planté dans un terroir stérile, a porté des fruits qui ont été en bénédiction & en salut à toute la terre. Et il nous a montré, que l'on peut être pauvre, méprisé, misérable dans ce monde, & travailler cependant avec succès à la gloire de Dieu & au bien des hommes.

DIX-NEUVIEME SEPTEMBRE.

Cantique pour célébrer les œuvres de la création & de la Providence.

LOUEZ notre Dieu! Que tous les peuples le célèbrent avec des chants d'allégresse: Louez-avec des sons éclatans sa puissance & sa bonté! Adorez-le, prosternez-vous devant lui. Chantez, exaltez, glorifiez le roi des nations!

C'est lui dont la puissance tira du néant les élémens, les cieux & la lumière, qui sépara la terre de l'eau qui l'environnoit. C'est sa main qui forma la mer, & cette armée innombrable de créatures qui existent par sa bonté.

C'est lui qui doua le soleil de chaleur & de clarté, qui régla les divers aspects de la lune, qui enseigna aux étoiles la route qu'elles doivent parcourir; c'est lui qui allume les éclairs & qui parle dans le tonnerre.

C'est lui qui se fait entendre dans les mugissements de la tempête. La force du lion & l'organisation de l'insecte font des monumens de sa puissance; & pour réjouir les humains, il enseigne au rossignol à former de mélodieux accens.

Il donne aux fleurs les parfums balsamiques que je respire; il pèse & agite l'air; il appelle & dirige les vents. La mer, qui mugit à sa parole puissante, obéit & se tait quand il la menace. Dieu règne dans les profondeurs de l'abyme.

Etre suprême! Combien ta magnificence éclate dans tes créatures! Combien les traces de ta puissance y sont merveilleuses! Toute la création te prêche; elle me crie: "compte-moi, & glorifie mon auteur!"

Je m'empresse, ô mon Créateur & mon maître, à t'offrir un tribut d'adoration & d'actions de graces. Venez, êtres divers, unissez-vous à moi pour célébrer le Créateur. Prosternons-nous, adorons-le: le Dieu qui a créé l'univers mérite son hommage.

DIX-NEUVIEME SEPTEMBRE.*

Merveilles que Dieu opère tous les jours.

L'UNIVERS entier, qui subsiste toujours dans toute sa beauté & dans l'ordre une fois établi, est un miracle que nous avons constamment sous les yeux. Quel monde en effet que celui que nous habitons ! Quelle n'est pas la multitude, la grandeur, la variété, la beauté des créatures qu'il renferme ! Quelle autre main que celle du très-haut a placé dans l'immense étendue le soleil & tous ces astres, dont la grandeur & la prodigieuse distance où ils sont de nous étonnent l'imagination ! Qui leur a marqué la carrière qu'ils parcourent depuis tant de milliers d'années ? Qui a mesuré avec tant d'exactitude les forces respectives de tous ces globes, & qui a établi un si parfait équilibre entr'eux & l'air qui les soutient ? Qui a placé la terre à une si juste distance du soleil, en sorte qu'elle n'en est ni trop éloignée ni trop voisine ? Les vicissitudes du jour & de la nuit, les révolutions des saisons, la multitude innombrable d'animaux & de reptiles, d'arbres & de plantes, & tout ce que la terre produit, tout est l'ouvrage du Seigneur. Si un monde aussi admirable étoit actuellement créé sous nos yeux, qui ne le regarderoit comme le plus grand des miracles de la toute-puissance divine ?

La Providence particulière de Dieu est une preuve toujours existante de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse & de sa toute présence. Les soins continuels que Dieu a de nous, & cette protection si marquée dont il n'y a personne qui n'ait des preuves particulières ; les moyens divers que le Seigneur emploie pour attirer les hommes à son service ; les routes par lesquelles il les conduit au bonheur ; les adversités dont il se fert pour les réveiller & les faire rentrer en eux-mêmes ; les événemens extraordinaires qu'il ménage pour le bien de son empire ; événemens qui d'ordinaire sont produits par de petites causes, & dans des circonstances qui paroissent les rendre impossibles ; les grandes révolutions qu'il opère pour faire passer son évangile & sa connoissance d'une contrée du monde à l'autre : ce sont là tout autant d'effets où nous devrions reconnoître la main

toujours agissante de Dieu, & qui, si nous y apportions l'attention convenable, devroient nous faire dire : "Ceci a été fait par l'Éternel, & a été une chose merveilleuse devant nos yeux." Ps. CXVIII. 23.

Soyons attentifs, mes frères, à tout ce qui s'offre à nos regards, & nous retrouverons Dieu par tout ; nous verrons que, par les moyens ordinaires de sa grâce, il travaille continuellement à notre sanctification ; que sa parole habite au milieu de nous, & que sans cesse il nous fait entendre sa voix salutaire. Assurément ceux qui refusent de l'écouter, qui résistent aux mouvements de son esprit, & qui ne se rendent point à ses opérations miséricordieuses, ne se convertiroient pas davantage quand même de nouveaux miracles viendroient à frapper leurs yeux. Un homme qui voit que Dieu a créé ce monde, qui lui offre de toutes parts tant de merveilles, un homme qui est à toute heure comblé des bienfaits du Seigneur, & qui lui doit tous les avantages dont il jouit, ne devroit-il pas croire en lui, l'aimer & lui obéir ? Il lui résiste cependant.—Qu'est-ce donc qui pourroit le toucher, & à quoi ne résisteroit-il pas ?

Chrétien, qui es tous les jours le témoin des merveilles de ton Dieu, sois-y enfin attentif, & ne ferme plus ton cœur à la vérité. Que les préjugés & les passions ne t'empêchent plus de réfléchir sur les œuvres admirables du Seigneur. Contemple ce monde visible, considère-toi toi-même & tu trouveras assez de sujets de reconnoître celui qui opère tous les jours tant de miracles sous tes yeux : occupé pour lors de ces grandes idées, & frappé d'étonnement & d'admiration, tu t'écrieras : "Louange, honneur & gloire à ce Dieu, qui est mon souverain bien & le rédempteur de mon ame ; à ce Dieu, qui seul fait des choses merveilleuses ; à ce Dieu qui remplit mon cœur des plus douces consolations ; à ce Dieu qui calme nos peines, qui soulage nos maux, & qui effuie toutes les larmes de nos yeux : à lui soit gloire d'éternité en éternité !"

VINGTIEME SEPTEMBRE.

De la digestion des alimens.

LA digestion est un mécanisme admirable & très-compliqué, que nous exécutons tous les jours sans savoir comment, & sans nous donner même la peine d'apprendre à connoître ce qu'il y a de plus remarquable & de plus essentiel dans cette fonction si importante du corps humain. Tant de millions d'hommes prennent tous les jours leur nourriture, sans avoir peut-être pensé une seule fois dans leur vie à ce que deviennent ces alimens, qu'ils font disparaître en les avalant. Heureusement pour nous, il n'est pas nécessaire pour bien digérer de savoir comment la digestion se fait; mais il est toujours agréable d'en être instruit, & d'avoir au moins une idée des opérations de la nature à cet égard. Nous élaborons les alimens de manière qu'après avoir été broyés, atténués, humectés, ils sont en état d'être poussés de la bouche dans l'œsophage. C'est-là, relativement à la digestion des alimens, la dernière fonction à laquelle notre volonté ait part; car tout le reste se fait à notre insu, & sans même que nous puissions l'empêcher au cas que nous le voulussions. Dès qu'un morceau est porté dans l'œsophage, celui-ci le pousse par un mécanisme qui lui est propre, & le fait descendre dans l'estomac, car il n'y arriveroit point par sa propre pesanteur. Parvenus dans l'estomac, les alimens y sont réduits, par quelque vertu que ce soit, en une pâte molle, de couleur grisâtre, qui, après avoir été suffisamment atténuée, passe dans le premier intestin, qu'on appelle le duodenum. La masse alimentaire y subit de nouvelles révolutions. Divers petits vaisseaux qui partent de la vesicule du fiel, & d'une glande située derrière le fond de l'estomac & qu'on appelle le pancréas, aboutissent dans le duodenum, & y versent la bile & le suc pancréatique, qui se mêlent avec les alimens. Il y a encore dans les intestins une multitude de glandes qui répandent leurs humeurs sur la pâte alimentaire & la pénètrent intimement. C'est après ce mélange qu'on découvre un vrai chyle parmi cette masse; & il y a tout lieu de croire que c'est dans le duodenum que la digestion s'achève & se per-

fectionne. La masse alimentaire continue sa route dans les autres intestins, où elle est continuellement humectée par les sucs qui se séparent dans leur cavité; le chyle commence alors à passer dans des veines lactées qui s'ouvrent de tous côtés dans les intestins, & qui vont aboutir au réservoir du chyle. Celui-ci est situé à l'endroit du dos où commence la première vertèbre des lombes, & il donne naissance au canal thoracique qui remonte le long de la poitrine. Le chyle parcourt ce canal, & allant enfin se mêler au sang, il va se rendre dans le cœur & de-là dans toutes les veines de notre corps, après avoir perdu sa couleur blanche ou grisâtre.

Mais il y a toujours quelques parties des alimens qui sont trop grossières pour être converties en chyle & pour entrer dans les veines lactées: que devient ce résidu? Les intestins ont un mouvement péristaltique ou vermiculaire, au moyen duquel ils se contractent & se relâchent alternativement, & poussent ainsi vers le bas les matières qu'ils contiennent. Ce mouvement ayant fait avancer la masse alimentaire jusqu'au troisième intestin, pousse ensuite le résidu grossier dans le quatrième, le cinquième & le sixième boyau. Les matières, que l'on peut regarder comme le marc des alimens, étant arrivées à l'issu du rectum, ou dernier gros boyau, s'évacueroient lentement & continuellement, ce qui seroit très-incommode pour tous les animaux, si la nature n'avoit environné cette issue d'un muscle appelé sphincter, qui la ferme. Ainsi les résidus de chaque digestion s'accumulent dans le rectum, & y séjournent jusqu'à ce que la quantité de ces matières, & l'irritation qui en résulte, avertissent de la nécessité de les déposer. Alors les muscles du bas-ventre & le diaphragme aidant l'action du rectum, & surmontant la résistance du sphincter, les matières superflues sont expulsées.

Voilà une légère idée de la manière dont la digestion s'opère dans notre corps; digestion si nécessaire à notre santé, à notre bien-être, & même à notre vie. Considérez à présent, mon cher lecteur, combien la sagesse de Dieu se manifeste en tout cela. Que de circonstances merveilleuses ne doivent pas se réunir pour que la digestion s'execute! Il faut que votre estomac ait non-seulement une chaleur in-

terne & un suc dissolvant, mais aussi un mouvement périflattique, afin que les alimens soient atténus & réduits en une pâte molle & convertis ensuite en chyle, qui se distribue dans tous les membres du corps & qui leur donne du sang & de la nourriture. Il faut que vous ayez une liqueur, qu'on appelle salive, qui a les propriétés du savon, & la vertu de pouvoir mêler les matières huileuses & celles qui sont aqueuses. Il faut qu'il y ait sur toute la route que parcourent les alimens, certaines machines qui séparent du sang diverses humeurs nécessaires pour leur entière élaboration & pour la perfection du chyle. Il faut que la langue, les muscles des joues, les dents, & d'autres organes encore, divisent, broient, atténuent les alimens avant même qu'ils descendent dans l'estomac. Quelle sagesse ne se découvre point en tout cela, & que nous serions inexcusables si nous y étions inattentifs, & si ces merveilles ne nous excitoient point à glorifier notre Créateur!

VINGT ET UNIEME SEPTEMBRE.

La somme des biens l'emporte de beaucoup dans le monde sur celle des maux.

RIEN n'est plus propre à nous consoler dans les revers & les disgraces qui peuvent nous survenir, que d'admettre pour principe qu'il y a plus de bien que de mal dans le monde. Consultons, en effet, le plus misérable de tous les hommes, & demandons-lui s'il pourroit articuler autant de sujets de se plaindre qu'il a de motifs à la reconnaissance : il se trouvera que, quelles que puissent être ses infortunes, elles ne sont pas à comparer à la multitude de bien-faits qu'il a reçus dans le cours de sa vie.

Pour vous rendre cette vérité bien sensible, faites le calcul de tous les jours que vous avez passé en santé, & du petit nombre de jours que vous avez été malades. Opposez au petit nombre de peines & de chagrins que vous éprouvez dans la vie civile & domestique, les plaisirs si multipliés que vous y goûtez. Comparez toutes les actions bonnes & innocentes par lesquelles la plupart des hommes le rendent utiles, soit à eux-mêmes, soit à leurs semblables,

avec le petit nombre d'actions par lesquelles ils se nuisent à eux-mêmes ou aux autres. Comptez, si vous pouvez, toutes les sensations agréables que chaque sens procure aux hommes. Comptez tous les plaisirs qui sont attachés à chaque âge, à chaque état, à chaque profession. Comptez les présens que la nature nous fait avec tant d'abondance, & que l'industrie humaine fait mettre en œuvre pour nous procurer une infinité d'agrémens & de commodités. Comptez tous les plaisirs que l'on goûte quand on a évité ou surmonté quelque danger, quand on a remporté quelque victoire sur soi-même, & qu'on a fait quelqu'acte de vertu & de sagesse. Comptez tous les biens dont vous vous souvenez d'avoir joui, & considérez que vous ne pouvez vous rappeler que la moindre partie de vos jouissances. Pensez que c'est l'habitude du bien qui nous rend si sensibles au mal; que nos nouvelles prospérités nous font oublier les premières, & que si nos maux se gravent si profondément dans notre mémoire, c'est précisément parce que nous n'y sommes pas accoutumés & qu'ils sont rares. Comptez les heureux événemens dont vous pouvez vous souvenir, & qui ne font cependant que la moindre partie de l'ensemble du bien-être dont vous avez joui. Opposez-leur ensuite les maux dont vous vous souvenez, & dont vous ne reconnoissez pas encore la grande utilité. Prenez garde que je ne dis pas tous les maux dont vous vous souvenez, car je ne parle point de ceux qui, de votre propre aveu, ont été pour vous l'affaiblissement du bien, ou qui sont devenus la source de plusieurs avantages considérables; je ne parle point de ces maux qui, étant les préservatifs de maux plus grands, sont dispensés aux hommes pour les rendre meilleurs & plus heureux, ou pour instruire les autres par leur exemple: ces sortes de maux sont compensés par des suites très-avantageuses au genre humain. Dans le calcul que je vous exhorte à faire, il ne faut donc opposer aux biens dont vous vous rappelez la jouissance, que les maux dont vous ne reconnoissez pas à présent l'utilité; & je dis que si vous entreprenez ce calcul dans des momens de calme & de sérénité, & non pas dans des tems d'affliction, de chagrin, d'inquiétude ou de maladie, vous vous convaincrez qu'ici-bas le bien l'emporte de beaucoup sur le mal.

Mais pourquoi donc l'homme s'occupe-t-il si peu des œuvres continues qu'il reçoit de la bonté de Dieu ? Pourquoi aime-t-il mieux voir les choses du mauvais côté, & se tourmenter lui-même par des soucis & des inquiétudes hors de saison ? La divine Providence ne nous environne-t-elle pas d'objets agréables ! Pourquoi, donc arrêter toujours nos regards sur nos infirmités, sur ce qui nous manque, ou sur les malheurs qui peuvent nous arriver ? Pourquoi les grossir dans notre imagination, & détourner obstinément nos yeux de tout ce qui pourroit nous tranquilliser & nous réjouir ? Mais c'est ainsi que nous sommes faits. Les moindres disgraces qui nous arrivent fixent toute notre attention, tandis qu'une longue suite de jours heureux s'écoulent sans que nous y prenions garde. Nous nous attirons à nous-mêmes des chagrins & des malheurs qui ne nous arriveroient pas si nous étions plus attentifs aux biens de Dieu. Renonçons, mes frères, à une façon de penser si propre à nous rendre misérables. Soyons fortement convaincus que Dieu a répandu impartiallement ses biens sur toute la terre, & qu'il n'y a point d'homme qui soit fondé à se plaindre, & qui n'ait au contraire les plus justes & les plus nombreux sujets de se répandre en cantiques de louange & d'actions de grâces. " Béni soit donc ce Dieu qui est mon souverain bien ! Il remplit mon cœur d'allégresse & de joie ; & s'il m'exerce quelquefois par des afflictions, ses consolations ne tardent pas à récréer mon ame, & sa bonté daigne me promettre un bonheur sans nuage & sans fin. Il nous conduit, par des voies secrètes qui nous sont inconnues, aux grandeurs qu'il nous destine. Les épreuves mêmes qu'il nous envoie de tems en tems ont un but miséricordieux que nous reconnoîtrons un jour. En attendant, il nous épargne les maux qui surpasseroient nos forces ; sa main puissante & paternelle nous protège, & ses yeux sont toujours ouverts sur nous."

VINGT-DEUXIEME SEPTEMBRE.

De la guerre que les animaux se font entr'eux.

Il y a une guerre constante entre les animaux : ils s'attaquent & se poursuivent continuellement les uns les autres. Chaque élément est un champ de bataille pour eux : l'aigle est la terreur des habitans de l'air ; le tigre vit de carnage sur la terre ; le brochet dans les eaux, la taupe sous terre. Dans ces espèces d'animaux, & dans plusieurs autres, c'est le besoin de se nourrir qui les force à s'entre-détruire les uns les autres. Mais il se trouve entre certaines bêtes une antipathie qui ne procède point de la même source. Il est manifeste, par exemple, que les animaux qui s'entortillent autour de la trompe de l'éléphant & qui la pressent jusqu'à ce qu'ils l'aient étouffé, ne le font pas dans le dessein de se procurer de la nourriture. Lorsque l'hermine saute & s'établit dans l'oreille de l'ours & de l'élan & qu'elle les mord avec ses dents aiguës, on ne peut pas dire que ces hostilités soient occasionnées par la faim. Du reste, il n'y a point d'animal sur la terre, quelque petit qu'il soit, qui ne serve de pâture à d'autres animaux.

Je fais bien qu'il y a des gens à qui cet arrangement de la nature paroît cruel & peu convenable. Mais je ne crains pas de soutenir que cette antipathie même & ces inimitiés, qui ont lieu entre les animaux, fournissent une excellente preuve que tout est bien. Oui, à considérer les animaux dans l'ensemble, il leur est avantageux que les uns servent à la subsistance des autres ; car d'un côté un grand nombre d'espèces ne pourroient pas exister sans cela ; de l'autre, ces nouvelles espèces, bien loin de nuire aux autres, leur sont très utiles. Les insectes & plusieurs reptiles se nourrissent de charognes. D'autres s'établissent dans le corps de certains animaux, & y vivent de leur chair & de leur sang. Et ces insectes mêmes servent de pâture à d'autres bêtes. Les animaux carnassiers & les oiseaux de proie tuent d'autres créatures pour s'en nourrir. Il y a des espèces qui multiplient si prodigieusement, qu'elles deviendroient à charge si leur population n'étoit troublée. S'il n'y avoit point de moineaux qui détruisissent les insectes, que devien-

droient les fleurs & les fruits ? Sans l'ichneūmon, qui, a ce qu'on dit, cherche les œufs du crocodile pour les briser & les détruire, ce terrible animal se multiplieroit d'une manière effrayante.

Une grande partie de la terre seroit déserte, & quantité d'espèces de créatures n'existeroient point, s'il n'y avoit point de bêtes carnassières. On dira peut-être qu'elles se nourriroient de végétaux : mais en ce cas nos champs suffisroient à peine à la subsistance des moineaux & des hirondelles. Il faudroit aussi que la structure du corps des animaux carnivores fût toute différente de ce qu'elle est à présent ; & comment les poissons pourroient-ils trouver leur subsistance, s'ils ne pouvoient pas se nourrir des habitans des eaux ? Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que les animaux perdroient beaucoup de leur vivacité & de leur industrie, sans les guerres continues qui règnent entr'eux. La création ne seroit pas si animée, les bêtes seroient engourdiées, & l'homme même perdroit beaucoup de son activité. Ajoutons que plusieurs preuves frappantes de la sagesse de Dieu nous manqueroient, s'il y avoit une paix universelle entre les animaux, car l'adresse, la sagacité, & l'instinct merveilleux avec lesquels ils guettent & surprennent leur proie, nous découvrent bien sensiblement la sagesse du Créateur.

Tant s'en faut donc que les guerres des animaux répandent quelques nuages sur la sagesse & la bonté de Dieu, que ces perfections en reçoivent au contraire un nouvel éclat. Il entroit dans le plan du monde qu'un animal en persécutât un autre. J'avoue que nous pourrions nous plaindre de cet arrangement, s'il en résultoit l'entière destruction de quelques-espèces ; mais c'est ce qui n'arrive point, & les guerres continues des animaux font au contraire que leur nombre est toujours conservé dans un parfait équilibre. Ainsi les bêtes carnassières sont des chaînons indispensables dans la chaîne des êtres ; mais par cette même raison leur nombre est très-petit, si on le compare à celui des animaux utiles. Il est encore à remarquer que les plus nuisibles & les plus forts sont d'ordinaire ceux qui ont le moins d'intelligence, & le moins d'adresse. Ils se détruisent mutuellement, ou leurs petits servent de pâture à d'autres animaux. De-là vient aussi que la nature a accordé aux espèces les plus faibles tant d'industrie & tant de moyens de défense.

VINGT-TROISIEME SEPTEMBRE. 55

Elles ont les instincts, la finesse des sens, la vitesse, l'adresse & la ruse nécessaires pour contrebalancer la force de leurs ennemis. Qui n'apercevroit en tout cela l'infinie sagesse du Créateur, en reconnoissant que cet état de guerre, qui paroît d'abord si étrange dans la nature, est au fond un véritable bien ! Nous en serions plus convaincus encore si nous connoissions mieux l'ensemble des choses, les liaisons & les rapports que toutes les créatures ont les unes avec les autres. Mais c'est là une connaissance qui est réservée à l'économie future, où les perfections divines nous seront manifestées avec infiniment plus de clarté.

Ici-bas cependant nous pouvons déjà comprendre, en quelque sorte, pourquoi les hostilités des animaux sont nécessaires. Mais ce qui m'est absolument incompréhensible, c'est qu'entre des créatures plus nobles, entre les hommes, on voie régner tant de divisions & des guerres si déstructives. Hélas ! il faut avouer à la honte de l'humanité & du christianisme, qu'il y a aussi parmi les hommes des animaux féroces & destructeurs, avec cette différence que leurs hostilités sont plus multipliées, & qu'ils se servent souvent de voies plus détournées & plus secrètes pour se nuire les uns aux autres. Rien de plus contraire à notre destination qu'une telle conduite. L'intention de Dieu est, que chaque homme se rende utile à ses semblables, qu'il leur rende la vie douce & agréable autant qu'il lui est possible, qu'il soit leur défenseur, leur bienfaiteur, leur Dieu tutélaire ; en un mot, qu'il leur rende tous les bons offices qui dépendent de lui. Ne traversons point ces vues miséricordieuses du Seigneur, mais appliquons-nous à vivre ici-bas en paix & en miséricorde. Que les animaux destitués de raison se persécutent, se haïssent, se détruisent mutuellement ; mais pour nous, aimons-nous à l'exemple de Jésus-Christ, & tâchons de nous rendre heureux les uns les autres.

VINGT-TROISIEME SEPTEMBRE.

Utilités morales des nuits.

Les jours commencent à devenir plus courts & les nuits plus longues. Et combien n'y a-t-il de pas gens qui sont

56 VINGT-TROISIEME SEPTEMBRE.

inécontents de cet arrangement de la nature? Ils souhaitent peut-être en secret qu'il n'y eût point de nuit, ou que du moins dans tout le cours de l'année, les nuits ne fussent pas plus longues qu'elles ne le font dans les mois de Juin & de Juillet. Mais de tels souhaits sont déraisonnables, & déclinent notre ignorance. Si nous voulions nous donner la peine de réfléchir sur les avantages qui résultent de la vicissitude des jours & des nuits, nous ne nous précipiterions pas ainsi dans nos jugemens, & nous ne ferions pas des plaintes si mal fondées; mais nous reconnoîtrions les bienfaits de la nuit & nous en bénirions Dieu.

Ce qui est déjà bien propre à nous faire sentir l'utilité morale de la nuit, c'est qu'elle interrompt le cours de la plupart des vices, ou du moins de ceux qui sont les plus funestes à la société. Les ténèbres forent l'homme mal-faisant à prendre du repos, & elles procurent quelques heures de soulagement à la vertu opprimée. Le négociant injuste & frauduleux cesse pendant la nuit de tromper son prochain, & l'arrivée des ténèbres arrête mille désordres. Si les hommes pouvoient veiller le double de ce qu'ils font à présent, à quel point effrayant les mauvaises actions de toute espèce ne se multiplieroient-elles pas! Les méchants, en se livrant au vice sans interruption, acquerroient une horrible facilité à pécher. En un mot, on peut dire que plus les nuits sont longues, moins il se commet de crimes dans l'espace de vingt quatre heures; & ce n'est certainement pas là un des moindres avantages que nous procure la nuit.

De combien d'instructions & de plaisirs notre esprit ne seroit-il pas privé, s'il n'y avoit point de nuits? Les merveilles de la création que le ciel étoilé offre à nos yeux, seroient perdues pour nous. Mais à présent que chaque nuit nous manifeste dans les étoiles la grandeur de Dieu, nous pouvons éléver notre cœur vers lui & sentir d'autant plus vivement notre néant. Si chaque occasion qui rappelle Dieu à notre esprit doit nous être précieuse, combien ne devons-nous pas aimer la nuit, qui nous prêche d'une manière si énergique les perfections du Seigneur! Ah! si nous voulions y être attentifs, il n'y a point de nuit qui nous parût trop longue; il n'y en a point qui ne pût nous être très-avantageuse, & une seule nuit où nous méditerions sur les œuvres de Dieu, auroit les plus salutaires influences sur toute

notre vie. Contemplez donc désormais avec attention le théâtre immense des merveilles de Dieu, que la nuit découvre à nos yeux. Une seule bonne pensée que ce grand spectacle fera naître, pensée avec laquelle vous vous endormirez, qui vous reviendra à votre réveil, & que vous entendrez ensuite pendant la journée, pourra être de la plus grande utilité pour votre esprit & pour votre cœur.

En général, la nuit est un temps très-heureux pour ceux qui aiment à méditer & à réfléchir sur eux-mêmes. Le tumulte & la dissipation où nous vivons d'ordinaire pendant le jour, ne nous laissent que peu de temps pour nous recueillir, pour nous détacher de la terre, & pour nous occuper sérieusement de notre destination & de nos devoirs. Mais la tranquillité de la nuit nous invite à ces salutaires occupations & nous les facilite. Nous pouvons alors, sans être interrompus, nous entretenir avec notre cœur, & acquérir la science importante de la connaissance de nous-mêmes. L'âme peut recueillir ses forces & les diriger sur les objets qui se rapportent à son bonheur. On peut alors effacer les mauvaises impressions qu'on a reçues dans le monde, & se munir contre les exemples séduisants du siècle. C'est le moment de penser sans distraction à la mort, & de s'occuper des grandes suites qu'elle doit avoir. La tranquillité & la solitude de nos cabinets favorisent les pensées religieuses, & nous inspirent le désir de nous en occuper de plus en plus.

Toutes les nuits qu'il plaira à Dieu de m'accorder encore, feront donc sanctifiées par ces méditations salutaires. Bien loin de murmurer de la vicissitude des ténèbres & de la lumière, j'en remercierai Dieu: & je bénirai chaque nuit dans laquelle j'aurai mieux appris à connoître ma misère, la gloire du Seigneur, & les choses qui appartiennent à mon salut.

VINGT-QUATRIÈME SEPTEMBRE.

Sur l'indifférence que l'on a pour les œuvres de la nature.

D'où vient que l'on est si indifférent & si froid à l'égard des œuvres de Dieu dans la nature ? La réponse à cette question peut donner lieu à diverses réflexions importantes.

L'une des causes de cette indifférence, c'est l'inattention. Nous sommes si accoutumés aux beautés de la nature, que nous négligeons d'admirer la sagesse dont elles portent l'empreinte, & que nous ne sommes pas aussi reconnoissans que nous le devrions pour les avantages sans nombre qui nous en reviennent. Il n'y a que trop de gens qui ressemblent au bétail stupide qui paît l'herbe des près, & qui se désaltère le long des ruisseaux, sans rechercher le moins du monde d'où lui viennent les biens dont il jouit, & sans reconnoître la bonté & la sagesse de celui qui les lui a donné. Ainsi les hommes, quoiqu'ils soient doués de facultés plus excellentes, & qu'ils aient par cela même plus de part aux bienfaits de la nature, ne pensent presque jamais à la source d'où ils émanent. Et lors même que la sagesse & la bonté de Dieu se manifestent le plus sensiblement, ils n'en sont point frappés, parce qu'ils y sont accoutumés : l'habitude les rend indifférens & insensibles, au lieu d'exciter leur admiration & leur reconnoissance.

Bien des gens sont froids sur le spectacle de la nature par ignorance. Combien n'y en a-t-il pas qui n'ont aucune connoissance des phénomènes même les plus ordinaires ? Ils voient tous les jours le soleil se lever & se coucher ; leurs champs sont humectés tantôt par la pluie & la rosée, tantôt par la neige ; les plus admirables révolutions s'opèrent sous leurs yeux à chaque printemps : mais ils ne se mettent point en peine de rechercher les causes & les fins de ces divers phénomènes, & ils vivent à cet égard dans la plus profonde ignorance. Il est vrai qu'il y a toujours mille choses qui restent incompréhensibles pour nous, avec quelque soin que nous les étudions, & jamais les bornes de nos lumières ne se découvriront mieux que lorsque nous entreprenons d'approfondir les opérations de la nature. Mais nous pourrions au moins en acquérir une connoissance historique ? & le

moindre laboureur pourroit comprendre comment il arrive que le grain dont il ensemence ses terres vienne à germer & à pousser, s'il vouloit se donner la peine de s'en instruire.

D'autres dédaignent les œuvres de la nature, parce qu'ils ne sont occupés que de leurs intérêts actuels. Je suis persuadé qu'il y auroit des observateurs plus attentifs de la nature, si, par exemple, les araignées filoient des toiles d'or, si les écrevisses renfermoient des perles, si les fleurs de nos prairies avoient la vertu de rajeunir les vieillards. Nous n'estimons d'ordinaire les choses que relativement à notre intérêt & à nos fantaisies. Les objets qui ne satisfont pas immédiatement & d'une manière sensible nos désirs effrénés, nous les jugeons indignes de notre attention. Notre amour-propre est même si déraisonnable, & nous connoissons si mal nos vrais intérêts, que nous dédaignons les choses qui nous sont les plus utiles. Le bled, par exemple, est une des plantes les plus indispensablenement nécessaires à notre subsistance, & cependant nous voyons des champs entiers, couverts de cette production si utile de la nature, sans les considérer avec réflexion.

Plusieurs personnes négligent la contemplation de la nature par paresse. Elles aiment trop leur repos & leurs aises, pour prendre quelques heures sur leur sommeil afin de contempler le ciel étoilé; elles ne peuvent se résoudre à quitter leurs lits d'assez bonne heure pour voir le lever du soleil; elles craindroient de se trop fatiguer si elles se courroient vers la terre pour observer l'art admirable qui se découvre dans la structure de l'herbe. Et ces mêmes gens qui sont si attachés à leurs aises & à leurs commodités, sont cependant pleins d'ardeur & d'activité quand il s'agit de satisfaire leurs passions. Ce seroit une espèce de martyre pour l'intempérant & le joueur, que d'être obligé de consacrer à la contemplation d'un beau ciel étoilé les heures qu'il a coutume de passer à boire & à jouer. Un homme qui aime la promenade, & qui seroit plusieurs lieues à pied pour aller voir un ami, seroit de mauvaise humeur si on vouloit l'engager à faire un voyage de deux lieues pour observer une singularité de la nature.

Quantité de gens dédaignent les œuvres de Dieu dans la nature par irréligion. Ils ne se mettent point en peine d'apprendre à connoître la grandeur de Dieu. Ils n'ont

60 VINGT-CINQUIÈME SEPTEMBRE.

point de goût pour la piété, ni pour les obligations qu'elle prescrit. Louer Dieu, l'aimer & reconnoître ses bienfaits, sont pour eux des devoirs désagréables & pénibles. Nous ne sommes que trop fondés à croire que c'est là une des principales causes de l'indifférence des hommes pour les œuvres du Seigneur. S'ils estimoient par-dessus tout la connoissance de Dieu, ils faisoient avec empressement & avec plaisir toutes les occasions de s'affermir & de se perfectionner dans la connoissance & dans l'amour de leur Créateur.

Les deux tiers, peut-être, des habitans de la terre peuvent être rangés dans les diverses classes que nous venons d'indiquer. Au moins est-il certain qu'il y a peu de personnes qui étudient d'une manière convenable les œuvres de Dieu, & qui s'y plaisent. C'est là une triste vérité dont nous voyons tous les jours des preuves. Ah ! plût à Dieu que nous sentissions enfin combien peu il convient à des hommes d'être si insensibles, si inattentifs aux œuvres du Créateur, & combien nous nous dégradons, nous nous ravalons par-là au-dessous des brutes mêmes ! Quoi ! nous aurions des yeux, & nous ne contemplerions pas les merveilles qui nous environnent de toutes parts ! Nous aurions des oreilles, & nous n'écouterions pas les hymnes que toutes les parties de la création entonent à la louange du Créateur ! Nous souhaiterions de contempler Dieu dans le monde à venir, & nous refuserions de le considérer dès ici-bas dans ses admirables ouvrages ! Ah ! renonçons à une indifférence si criminelle, & tâchons désormais de sentir quelque chose de cette joie dont David étoit pénétré toutes les fois qu'il pensoit aux œuvres, à la magnificence & à la gloire de son Dieu.

VINGT-CINQUIÈME SEPTEMBRE.

Sur divers phénomènes & météores nocturnes.

DANS un tems à-peu-près serein, on voit souvent autour de la lune une clarté circulaire, ou un grand anneau lumineux, que l'on appelle halo ou couronne. Son contour extérieur à quelquefois les foibles couleurs de l'arc-

en-ciel. La lune se trouve au milieu de cet anneau, & l'espace intermédiaire est d'ordinaire plus obscur que le reste du ciel. Quand la lune est dans son plein & fort élevée sur l'horizon, l'anneau paroît plus lumineux. Il est souvent d'une grandeur considérable. Il ne faut pas croire que cette espèce de couronne soit réellement autour de la lune : la cause doit en être cherchée dans notre atmosphère, dont les vapeurs font subir aux rayons de lumière qui les pénètrent une réfraction propre à produire cet effet.

On remarque quelquefois autour ou à côté de la véritable lune quelques fausses lunes, que l'on appelle parasélènes. Ces phénomènes ont la même grandeur apparente que la lune ; mais leur lueur est plus pâle. Ils sont presque toujours accompagnés de quelques cercles dont les uns ont les mêmes couleurs que l'arc en-ciel, tandis que les autres sont blanches, & plusieurs ont de longues queues lumineuses. Tout ce phénomène n'est encore qu'une illusion produite par la réfraction. La lumière de la lune, tombant sur des vapeurs aqueuses & souvent glacées, se réfracte de diverses manières & se sépare en rayons colorés qui, parvenant à l'œil, lui présentent de nouveau l'image de la lune. Quelquefois, mais très-rarement, on voit au clair de lune, après une forte pluie, un arc en-ciel lunaire, qui a les mêmes couleurs que le solaire, excepté qu'elles sont presque toujours plus faibles. Ce météore est aussi occasionné par la réfraction des rayons.

Lorsque dans l'atmosphère supérieure, des vapeurs sulfureuses, & autres, viennent à s'enflammer, nous voyons souvent des sillons de lumière partir rapidement comme des fusées. Quand ces vapeurs se réunissent en une masse, & qu'êtant enflammées elles tombent en bas, on croit voir de petits globes de feu tomber du ciel ; & comme dans l'éloignement ils paroissent avoir la grandeur d'une étoile, on les nomme à cause de cela des étoiles tombantes. Le peuple s'Imagine alors, que ce sont de véritables étoiles qui se déplacent, se dissipent, ou du moins se purgent & se purifient. Quelquefois on voit ces prétendues étoiles, très-brillantes & magnifiquement colorées, descendre lentement & acquérir toujours un nouvel éclat, jusqu'à ce qu'enfin elles s'éteignent dans les

vapeurs de l'athmosphère inférieure, & tombent sur la terre, où l'on dit qu'elles laissent une matière gluante & visqueuse. On a vu aussi de grands globes de feu qui sont plus lumineux que la pleine lune, & qui ont quelquefois des queues derrière eux. Il est vraisemblable que des vapeurs sulfureuses & nitreuses s'y sont accumulées & enflammées ; car d'ordinaire elles traversent l'air avec beaucoup de rapidité, & crèvent ensuite avec éclat : quelquefois aussi, lorsque les parties enflammées qui les composent sont d'une autre nature, elles se dispersent sans bruit dans les hautes régions de l'athmosphère.

Les petits éclairs que l'on voit si souvent dans les nuits d'été après de fortes chaleurs, sont produits par les vapeurs de l'athmosphère ; vapeurs que l'on voit d'autant moins qu'elles sont plus élevées. Ce météore se distingue des vrais éclairs en ce qu'il n'est jamais suivi du bruit du tonnerre. Ces feux sont proprement la réverbération d'un éclair trop éloigné pour que l'on puisse entendre le coup qui l'accompagne. Car un éclair qui est à la hauteur d'un quart de lieue d'Allemagne, peut-être vu à une distance de vingt-deux lieues & demie, & sa réverbération plus loin encore ; au lieu qu'on peut à peine entendre le tonnerre à un éloignement de deux ou trois lieues.

Le dragon volant, la chèvre dansante, la poutre brûlante, & divers autres météores, doivent les noms bizarres qu'ils portent aux figures singulières sous lesquelles on croit les voir. Ce ne sont que des exhalaisons grossières & visqueuses qui fermentent dans les régions humides de l'air inférieur, & qui étant pressées en divers sens par l'athmosphère agitée, prennent différentes figures auxquelles le peuple donne des noms extraordinaires. Plusieurs naturalistes ont produit en petit, par le mélange de certaines matières, quelques-uns de ces phénomènes.

De tous les phénomènes nocturnes, il n'en est point de plus remarquables & souvent de plus brillans, que les aurores boréales. On les observe d'ordinaire depuis le commencement de l'automne jusqu'à l'entrée du printemps, lorsque le temps est clair & serein, & que la lune n'a pas beaucoup de lueur. Les aurores boréales ne sont pas toujours accompagnées des mêmes phénomènes. D'ordinaire ce n'est que vers minuit qu'on apperçoit une lueur qui

ressemble à celle de l'aube du jour. Quelquefois aussi on observe des sillons, des jets de lumière, des nuées blanches & lumineuses qui sont dans un mouvement continual. Mais lorsque l'aurore boréale doit se montrer dans toute sa perfection, on voit presque toujours, dans un tems calme & serein, vers le septentrion, un espace obscur, une nuée noire & épaisse, dont le bord supérieur est entouré d'une bande blanche & lumineuse, d'où partent bientôt des rayons, des jets brillans, des colonnes très-resplendissantes qui, en s'élevant de moment en moment, prennent des couleurs jaunes & rouges, se rapprochent ensuite, se joignent & forment des nuées lumineuses & denses, & se terminent enfin par des couronnes blanches, bleues, couleur de feu ou du plus beau pourpre, d'où partent continuellement des jets de lumière: c'est alors que le phénomène est dans toute sa pompe & dans toute sa splendeur.

Quelle n'est pas la magnificence de Dieu ! La nuit même annonce sa majesté. Et comment pourrois-je me plaindre de ce que dans cette saison les nuits deviennent de plus en plus longues, puiqu'elles m'offrent des spectacles si magnifiques & qui peuvent intéresser mon esprit & mes sens ? Les phénomènes dont nous venons de parler rendent les longues nuits des peuples septentrionaux non-seulement supportables, mais même brillantes & agréables. Les nôtres, qui sont bien plus courtes, pourroient cependant nous procurer des plaisirs très-diversifiés, si nous voulions être attentifs à de tels phénomènes. Je veux donc m'accoutumer à éléver non-seulement mes sens, mais aussi mon cœur vers le ciel. Je prendrai mon essor au-delà de toutes les lunes & de toutes les étoiles pour m'élançer jusqu'à toi, ô mon Createur ! pour penser à ta grandeur, pour t'adoren en silence lorsque le magnifique spectacle de la nuit frappera mes yeux. "Car tu es " grand, ô éternel ! La tranchante nuit parle à haute voix " de ton amour & de ta puissance. La lune annonce ta " majesté dans les plaines azurées. L'armée des étoiles " qui brillent au firmament te loue & te célèbre. Et la " douce lueur de l'aurore boréale, que nous voyons sur " nos têtes, nous découvre ta grandeur."

VINGT-SIXIÈME SEPTEMBRE

Formation de l'enfant dans le sein de sa mère.

Il semble que ce soit ici un des mystères les plus impénétrables de la nature. Depuis plusieurs siècles les plus habiles naturalistes n'ont rien négligé pour découvrir comment s'opère la génération de l'homme; mais jusqu'ici ils n'ont pu faire que quelques conjectures qui approchent plus ou moins de la vérité. Voici celles qui me paroissent les plus vraisemblables.

La liqueur séminale est proprement ce qui féconde l'œuf dans le sein de la mère, & la matrice est le lieu où se fait cette fécondation. La liqueur fécondante est enfermée dans les vésicules séminales, & au microscope on y découvre une multitude de corpuscules longs & réguliers, qui paroissent se diviser en une infinité de petites globes. Aux deux côtés de la matrice, il y a deux corps de figure ovale, que l'on prend pour des ovaires, & où l'on trouve certaines vésicules rondes remplies d'une lymphe limpide. Quand les parties les plus spiritueuses de la liqueur séminale ont pénétré, par la matrice, jusque dans les ovaires, la fécondation s'opère. L'œuf fécondé se détache alors des ovaires, passe dans la matrice, s'y arrête, & s'y développe. Peut-être que tout l'embryon se trouve déjà en petit dans l'œuf avant la fécondation, & que la liqueur séminale ne fert qu'à le réveiller, à l'animer, à mettre en jeu le principe de mouvement qui s'y trouve, & à le dispenser à se développer par le secours de la chaleur.

Quoiqu'il en soit de la manière dont la conception se fait, il est certain que peu après la fécondation l'accroissement du scotus devient sensible. Trois ou quatre jours après on trouve dans la matrice une bulle ovale, formée par une membrane extrêmement fine, qui renferme une liqueur limpide & assez semblable à du blanc d'œuf. On peut déjà appercevoir dans cette liqueur quelques petites fibres réunies, qui sont les premiers linéaments du scotus. Sept jours après on distingue une petite masse oblongue, du milieu de laquelle sortent des fibres qui doivent former dans la suite le cordon ombilical. Quinze jours après la

conception, on distingue le nez comme un petit filet proéminent, la bouche comme une ligne, les yeux comme deux petits points noirs, & les oreilles comme deux petits trous. Les bras & les jambes commencent aussi à pousser comme de petites protubérances. Au bout de vingt & un jours les bras & les jambes sont très-sensibles, les côtes, les doigts, les orteils se montrent comme de petits filets. A un mois, le fœtus a un pouce de longueur; il est un peu courbé au milieu de la liqueur qui l'environne. A présent la figure humaine n'est plus équivoque, toutes les parties en sont apparentes: les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres, la peau est extrêmement mince & transparente, les viscères sont menus comme des fils, les os sont encore miouls, les vaisseaux qui doivent composer le cordon ombilical sont encore en ligne droite les uns à côté des autres. Le placenta n'occupe plus que le tiers de la masse totale, au lieu que dans les premiers jours il en occupoit la moitié; mais il augmente beaucoup en épaisseur & en solidité. Toute la masse est toujours de figure ovoïde, & elle est alors d'environ un pouce & demi sur le grand diamètre, & d'un pouce & un quart sur le petit diamètre: les deux petites peaux deviennent de plus en plus sensibles. A six semaines, la figure humaine commence à se perfectionner, le tête est seulement beaucoup plus grosse à proportion des autres parties du corps. On apperçoit du mouvement dans le cœur à-peu-près dans ce tems; on l'a même vu continuer de battre assez long-tems après que le fœtus fut tiré hors du sein de la mère. A deux mois, le fœtus a deux pouces de longueur, l'osification est sensible dans les jambes, dans les bras, & dans la pointe de la mâchoire inférieure, qui est alors fort avancée au-delà de la supérieure; le cordon ombilical commence à se tourner & à se tordre. Trois mois après la conception le fœtus a près de trois pouces de longueur, & il en a six ou sept à quatre mois & demi. Les ongles paroissent alors. Si c'est un mâle, on découvre les testicules, enfermés dans le ventre au dessus des reins. L'estomac est rempli d'une humeur un peu épaisse & assez semblable à celle où nage l'embryon; on trouve dans les petits boyaux une matière laiteuse, & dans les gros une matière noire & liquide; il y a un peu de bile dans la

66 VINGT-SEPTIEME SEPTEMBRE.

vésicule du fiel, & un peu d'urine dans la vessie. La tête est courbée en avant, le menton pose sur la poitrine, les genoux sont relevés, & quelquefois ils touchent presque aux joues ; les jambes sont repliées en arrière ; l'une des mains, souvent toutes les deux, touchent le visage, quelquefois aussi les bras sont pendans à côté du corps. Les accroissemens du fœtus continuent alors sans interruption & très-sensiblement, jusqu'à ce qu'au neuvième mois, il abandonne sa prison pour voir le jour.

Voilà l'histoire abrégée de la formation de l'enfant dans le sein de sa mère. Que de choses se trouvent réunies ici, qui doivent nous remplir d'étonnement, & nous faire admirer la puissance & la sagesse de Dieu ! depuis le moment de notre conception jusqu'à celui de notre naissance, c'est une suite continue de merveilles. Et combien peut-être n'y en a-t-il pas qui nous échappent, & que nous ne saurions découvrir ! Mon ame ! que cet assemblage de merveilles t'excite à adorer le Dieu qui t'a formé. Regarde en arrière & remonte seulement à quelques années : tu n'étois encore rien ; & comment es-tu sortie du néant ! Tu n'as pu te produire toi-même : l'Etre infini qui a créé le monde est donc aussi celui qui t'a donné l'existence. Et pourquoi te l'a-t-il donnée, si ce n'est afin que tu vives d'un manière qui réponde à la dignité d'une créature intelligente, & comme il convient à un être créé & racheté pour l'éternité.

VINGT-SEPTIEME SEPTEMBRE.

Des animaux amphibies.

OUTRE les quadrupèdes, les oiseaux & les poissons, il y a encore une sorte d'animaux qui peuvent aussi bien vivre dans l'eau que sur la terre, & que l'on appelle, à cause de cela, amphibies. Ils ont tous le sang-froid, quelque chose de triste & de rebutant dans les traits & dans toute la figure, des couleurs sombres & désagréables, une odeur dégoûtante, & la voix rauque : plusieurs sont même très-venimeux. Au lieu d'os, ces animaux n'ont que des cartilages. Leur peau est tantôt unie, tantôt

couverte d'écaillles. La plupart se cachent & vivent dans des lieux sales & infects. Quelques-uns sont vivipares, d'autres ovipares. Ceux-ci ne couvent pas eux-mêmes leurs œufs ; mais ils les abandonnent à la chaleur de l'air ou à celle de l'eau, ou bien ils les déposent dans du fumier. Presque tous les animaux de cette espèce vivent de proie, dont ils s'emparent, soit par force, soit par ruses. Ils peuvent d'ordinaire soutenir long-tems la faim, & en général ils ont la vie très-dure. Quelques-uns marchent, d'autres rampent, ce qui les fait diviser en deux classes.

Dans la première se trouvent les amphibiies qui ont des pieds. Les tortues, qui appartiennent à cette classe, sont couvertes d'une forte écaille qui ressemble à un bouclier. Celles qui vivent sur terre sont les plus petites ; parmi celles de mer, il s'en trouve dont la longueur est de cinq aunes, & qui pèsent jusqu'à huit ou neuf cent livres. Il y a diverses sortes de lézards : les uns ont la peau unie, d'autres sont couverts d'écaillles ; il y en a d'ailes, d'autres qui ne le sont point. On appelle dragons ceux qui ont des ailes. Parmi ceux qui n'en ont point, on compte le crocodile ; le caméléon, qui peut vivre six mois sans prendre aucune nourriture ; la salamandre, qui a la propriété d'être quelque tems dans le feu sans être consumée, parce que la viscosité froide & glaireuse qu'elle déjecte de toutes parts, éteint les charbons. De tous ces animaux, le crocodile est le plus redoutable. Cet amphibia, sorti d'un œuf qui n'est pas plus gros que les œufs d'oie, parvient à une grandeur si monstrueuse, qu'il a quelquefois vingt à trente pieds de long. Il est vorace, cruel & très rusé.

Les serpens forment la seconde classe des amphibiies. Ils n'ont point de pieds, mais ils rampent par un mouvement sinueux & vermiculaire, au moyen des écaillles & des anneaux dont leur corps est couvert : leurs vertèbres ont une structure particulière qui favorise ce mouvement. Plusieurs de ces serpens ont la propriété d'attirer les oiseaux ou les petits animaux dont ils veulent faire leur proie : faisis de frayeur à la vue du serpent, & peut-être étourdis par ses exhalaisons venimeuses & par sa puanteur, ces oiseaux n'ont pas la force de fuir, & ils tombent dans la gueule béante de leur ennemi. Comme les mâchoires

des serpens peuvent s'étendre considérablement, ils avalent quelquefois des animaux dont le volume est plus gros que celui de leur tête. Plusieurs serpens ont dans la gueule certaines armes qui ressemblent beaucoup à leurs autres dents. Ce sont des espèces de dards qu'ils lancent & retirent à volonté, & c'est par là qu'ils glissent dans les plaies qu'ils font une humeur venimeuse, qui sort d'une bourse placée à la racine de la dent. Ce venin a la propriété singulière de n'être nuisible que dans les plaies, tandis qu'il peut être pris intérieurement sans danger. Les serpens qui sont pourvus des armes dont nous venons de parler ne font que la dixième partie de l'espèce entière : tous les autres ne font point venimeux, quoiqu'ils s'élancent sur les hommes & sur les animaux avec autant de fureur que s'ils pouvoient leur faire du mal. Le serpent à sonnettes est le plus dangereux de tous. Il a d'ordinaire trois à quatre pieds de longueur, & il est de la grosseur de la cuisse d'un homme fait. Son odeur est forte & désagréable. Il semble que la nature la lui ait donnée, de même que les sonnettes, afin que les hommes fussent avertis de son approche, & qu'ils pussent l'éviter. Ce reptile n'est jamais plus furieux & plus terrible que lorsqu'il pleut, ou qu'il est tourmenté par la faim. Il ne mord que lorsqu'il s'est replié en cercle ; mais ce mouvement se fait avec une vitesse incroyable : se rouler sur lui-même, s'appuyer sur sa queue, s'élançer sur sa proie, la blesser & se retirer, c'est pour lui l'affaire d'un instant.

Plusieurs de mes lecteurs se diront peut-être : mais pourquoi donc Dieu a-t-il créé ces espèces d'animaux, dont presque tous semblent n'exister que pour le tourment & la destruction de l'homme ? Cette question & d'autres semblables montrent que nous ne pensons qu'à nous-mêmes, que nous nous précipitons dans nos jugemens, & que nous sommes enclins à blâmer les œuvres de Dieu. Considérées sous ce point de vue, ces questions sont indécentes & condamnables ; mais si nous les faisons pour nous convaincre de plus en plus de la sagesse & de la bonté de Dieu, à l'égard de toutes les choses créées, il est non-seulement convenable, mais c'est même un devoir pour toute personne qui réfléchit, de demander : pourquoi Dieu a-t-il produit telles choses qui paroissent nous être

nuisibles? C'est donc à ceux qui sont dans ces louables dispositions, & qui cherchent à s'instruire, que je m'adresse à présent. Il vous semble peut-être que des animaux, tels que les lézards & les serpents, ne fauroient avoir été créés pour le bien général du monde. Mais ce jugement est précipité. Car si parmi les amphibiés il y en a quelques-uns qui font beaucoup de mal, il est d'un autre côté certain que la plupart n'en font point. Et n'est-ce pas une preuve de la bonté de Dieu, qu'il n'y ait que la dixième partie des serpents qui soient venimeux? D'ailleurs, ceux même qui sont nuisibles ont le corps formé de manière qu'on peut leur échapper & se garantir de leurs attaques. Quelque redoutable, par exemple, que soit le serpent à sonnettes, il ne peut point cacher sa marche: son odeur & ses sonnettes nous avertissent de ne point l'approcher. Il est encore à remarquer que la Providence a opposé à cet animal si dangereux un ennemi qui peut le dompter. Le cochon-marin cherche partout le serpent à sonnettes, & le dévore avec avidité. Il y a plus: un enfant est assez fort pour tuer le plus terrible de ces reptiles. Un très-léger coup de baguette frappé sur leur dos les fait mourir incontinent, ou tout au plus tard un quart d'heure après. Et corabien ne feroit-il pas injuste de ne porter en compte que le mal que ces animaux nous font, sans penser aux avantages qu'ils nous procurent! Quelques amphibiés nous servent de nourriture; d'autres nous fournissent des remèdes; les tortues nous sont très-utiles par leurs écailles, &c.

En un mot, la sagesse & la bonté de Dieu se manifestent ici comme en toute autre chose. Réfléchir sur ces perfections du Seigneur, les admirer & les adorer, voilà quel est notre devoir à l'aspect des créatures qui paroissent nous être nuisibles; mais il ne nous convient jamais de blâmer ses arrangements, & d'en murmurer. Cela feroit d'autant plus condamnable, que nos lumières sont trop courtes pour pouvoir toujours découvrir les usages auxquels ces créatures sont destinées.

VINGT-HUITIÈME, SEPTEMBRE.

Perfection des œuvres de Dieu.

QUE pourroit-on comparer à la perfection des œuvres du Seigneur, & qui pourroit décrire l'infinie puissance qui s'y manifeste ! Ce n'est pas assez que leur grandeur, leur multitude, leur variété nous remplissent d'admiration ; il faut encore que chaque ouvrage en particulier soit fait avec un art infini, que chacun soit parfait en son genre, & que l'exactitude & la régularité des moindres productions annoncent la grandeur & l'intelligence sans bornes de leur auteur. On s'étonne avec raison des différens arts que les modernes ont inventés, & aux moyens desquels ils exécutent des choses qui auroient paru furnaturelles à nos ancêtres. Nous mesurons la hauteur, la largeur, la profondeur des corps ; nous connoissons les routes que parcourent les étoiles ; nous dirigeons le cours des fleuves ; nous pouvons éléver & comprimer les eaux, nous construisons des bâtimens mobiles sur la mer, & nous venons à bout de quantité d'autres ouvrages qui font honneur à l'entendement humain. Mais que sont toutes les inventions des hommes, que sont leurs ouvrages les plus beaux & les plus magnifiques, en comparaison de la moindre des œuvres de Dieu ! Quelles foibles, quelles imparfaites imaginations ! Combien la copie n'est-elle pas au-dessous de l'original ! Que le plus habile artiste s'applique de tout son pouvoir à donner à son ouvrage une forme agréable & utile, qu'il le travaille, qu'il le perfectionne, qu'il le polisse avec tout le soin imaginable, & qu'après toutes ses peines, toute son industrie, tous ses efforts, il vienne à considérer ce chef d'œuvre à travers le microscope, combien ne lui paroîtra-t-il pas informe, rude & grossier ? Quels défauts de régularité & de proportion n'y découvrira-t-il pas ? Mais que l'on examine à la simple vue, ou bien à l'aide des meilleurs verres, les ouvrages de la toute-puissance, on les trouvera toujours admirables, toujours de la plus grande beauté. Peut-être qu'au microscope, ils paroîtront moins reconnaissables, & qu'on croira voir des corps tout différens de ceux que l'on apperçoit à la simple

vue ; mais on y trouvera toujours des formes exquises, une justesse, un ordre, une symétrie incomparables.

Oui, la sagesse divine a formé & arrangé toutes les parties de chaque corps avec un art infini, & selon le nombre, le poids & la mesure. Telle est la prérogative d'une puissance qui n'a point de bornes, que toutes ses œuvres sont régulières & parfaitement proportionnées. Depuis la plus grande jusqu'à la moindre de ses productions, par-tout on voit régner un ordre admirable. Tout est dans une si parfaite harmonie, tout est si bien lié, qu'on ne trouve aucun vuide, & que dans cette chaîne immense d'êtres bien créés, il ne manque aucun chaînon, rien n'est informe, tout est nécessaire à la perfection de l'ensemble, comme chaque partie, considérée séparément & en elle-même, a toute la perfection qui lui convient. Pourriez-vous décrire les beautés innombrables, les charmes si variés, le mélange gracieux des couleurs, les teintes & les décosrations si diversifiées des prairies, des vallons, des montagnes, des forêts, des plantes, des fleurs, &c.? Y a-t-il aucune œuvre de Dieu qui n'ait sa beauté propre & distinctive? Ce qui est le plus utile, n'est-il pas en même tems le plus beau? Quelle étonnante variété de formes, de figures, de grandeurs ne découvre-t-on pas dans les créatures inanimées? Mais une diversité bien plus considérable encore a lieu entre celles qui sont animées; & cependant chacune d'elles est parfaite, & l'on ne sauroit y trouver rien à reprendre. Quelle ne doit donc pas être la puissance de l'Etre, qui par un seul acte de sa volonté a donné l'existence à toutes ces créatures!

Mais pour admirer la grandeur de la puissance de mon Dieu, il n'est pas nécessaire que je remonte à ce tems, où à sa parole, tous les êtres sortirent du néant, où tout fut créé dans un instant, & toutefois dans un état de perfection. Ne vois-je pas encore, à chaque printemps, une nouvelle création? Quoi de plus admirable que les révolutions qui se font pour lors! Les vallons, les champs, les prairies, les forêts, tout meurt en quelque sorte sur la fin de l'automne, & la nature est dépouillée de tous ses ornemens pendant l'hiver. Tous les animaux languissent, les oiseaux se cachent & se taisent, tout devient désert, & la nature paroît insensible & engourdie. Cependant une vertu divine agit en secret, & travaille sans que nous le reconnoissions au renou-

72 VINGT-NEUVIÈME SEPTEMBRE.

vellement de la nature. La vie rentre dans les corps engourdis, & tout est dans l'attente d'une espèce de résurrection.

Mais comment puis-je être si souvent le témoin de ce magnifique spectacle, sans admirer avec la plus profonde vénération la puissance & la gloire du très-haut ! Ah, que jamais il ne m'arrive de respirer un air frais & vivifiant, sans me livrer à de semblables méditations ! Dieu ne se manifeste-t-il pas dans la nature aussi bien que dans la révélation ? Non, jamais je ne reposerai à l'ombre d'un arbre touffu, jamais je ne verrai une prairie émaillée de fleurs, une belle forêt, des blés ondoyans ; jamais je ne cueillerai une fleur, je n'entrerai dans un jardin, sans me souvenir que c'est Dieu qui a donné à l'arbre son feuillage, aux fleurs leur beauté & leurs parfums, aux bois & aux prairies leur agréable verdure ; que c'est lui qui "fait sortir de la terre le pain, l'huile & le vin, qui réjouissent le cœur de l'homme." Ps. CIV. 14. 15. Ravi alors d'admiration, pénétré de reconnaissance & d'amour, je m'écrierai : "Eternel, que tes œuvres sont grandes & nombreuses ! Tu les as toutes faites avec sagesse : la terre est pleine de tes richesses." Ibid. 24.

vingt-neuvième septembre.

Les fruits.

Nous voici dans l'heureuse saison où la bonté divine nous prodigue avec tant d'abondance des fruits de toute espèce. "Les charmes de l'été ont fait place à des plaisirs plus solides, des fruits délicieux ont remplacé les fleurs. La pomme dorée, dont l'éclat est encore réhaussé par des filets couleur de pourpre, fait plier la branche qui la porte. Les poires fondantes, les prunes dont la douceur égale celle du miel, étalement leurs beautés, & semblent appeler la main de leur maître." Ne serions-nous pas inexcusables, si à la vue de tous ces biens, dont la munificence de Dieu nous comble, il ne nous venoit pas quelques bonnes pensées, & si nous ne sanctifions pas ainsi les plaisirs de l'automne ?

Avec quelle sagesse le Créateur n'a-t-il pas distribué les fruits dans les différentes saisons de l'année! Il est vrai que d'ordinaire c'est en été & dans l'automne que la nature nous fait ces présens; mais avec le secours de l'art nous en sommes aussi favorisés au printemps & en hiver, & nos tables peuvent être fournies au moins de quelques fruits pendant tout le cours de l'année. Dès le mois de Juin la nature nous fournit d'elle-même, & sans le secours de l'art, des framboises, des groseilles, & les cerises communes. Le mois de Juillet garnit nos tables de cerises, de pêches, d'abricots, & de quelques espèces de poires. Le mois d'Août semble moins donner que prodiguer ses fruits: les figues, les cerises tardives, & une foule d'excellentes poires. Le mois de Septembre nous pourvoit déjà de quelques raisins, des poires d'hiver & des pommes. Les présens du mois d'Octobre sont diverses sortes de poires, de pommes, & le délicieux fruit de la vigne. C'est avec cette sage économie que la nature nous mesure & nous départit ses dons; d'un côté, afin que leur trop grande abondance ne nous soit point à charge, & de l'autre afin de nous procurer des plaisirs toujours successifs & variés. Il est vrai qu'à mesure que nous avançons dans l'hiver, le nombre des bons fruits commence considérablement à diminuer; mais l'art nous a appris à en conserver quelques-uns pour cette saison même. Dieu n'a pas voulu dispenser l'homme des soins qu'il faut pour cela, afin de le tenir toujours en activité & de l'exciter au travail par ses besoins. Delà vient que Dieu a distribué ses biens avec tant de diversité, & qu'il a voulu qu'ils se gâtassent ou qu'ils perdissent de leur valeur dès qu'on n'auroit pas les attentions convenables pour les conserver.

Quelle n'est pas l'abondance des fruits, & la profusion avec laquelle Dieu nous les distribue! Nonobstant la guerre que leur font les oiseaux & les insectes, il nous en reste en assez grande quantité pour nous dédommager de cette perte. Calculez seulement, s'il est possible, le fruit que cent arbres portent dans les bonnes années, vous serez étonné du résultat, & vous admirerez cette multiplication prodigieuse, qui s'étend à l'infini. Et pourquoi toute cette abondance de fruits? Il en faudroit, sans comparaison, moins s'il n'é-

toit question que de conserver & de propager les arbres. Il est donc évident que le Créateur a voulu pourvoir à la nourriture des hommes, & en particulier à celle des pauvres & des nécessiteux. En donnant à ceux-ci tant de fruits, il leur a fourni un moyen de subsistance peu coûteux, nourrissant, salubre, & si agréable qu'ils n'ont aucun sujet d'envier au riche ses mets recherchés & si souvent nuisibles.

Il y a peu de nourritures plus saines que les fruits. C'est une attention bienfaisante de la Providence, de nous les avoir donnés dans une saison où ils sont pour nous, non-seulement des rafraîchissements agréables, mais aussi d'excellens remèdes. Les pommes nous viennent fort à propos pendant les chaleurs de l'été, parce qu'elles tempèrent l'ardeur du sang, & qu'elles rafraîchissent l'estomac & les intestins. Les prunes ont une douceur acide, & un suc onctueux & émollient, qui peuvent les rendre utiles dans bien des cas. Elles purgent doucement & corrigeant cette acréte de la bile, & des autres humeurs, qui occasionne si souvent des inflammations. Et s'il y a quelques fruits dont l'usage peut devenir nuisible, comme on l'assure des pêches, des abricots & des melons; c'est une preuve qu'ils ne sont pas destinés pour notre climat, ou du moins pour les personnes qui ne peuvent pas obvier, par du vin & des aromates, aux mauvais effets de ces fruits trop rafraîchissans.

Rien de plus agréable enfin, & de plus délicieux, que les fruits. Chaque espèce a un goût qui lui est particulier; & il est certain qu'ils perdroient beaucoup de leur prix, s'ils avoient tous la même saveur, au lieu que cette diversité nous en rend l'usage plus agréable & plus piquant. Ainsi Dieu, semblable à un tendre père, pourvoit non-seulement à l'entretien de ses créatures, mais encore à leurs plaisirs.

Que je n'oublie donc jamais, en faisant usage des fruits, la bonté de l'Être bienfaisant qui me les dispense. Que mon devoir le plus cher soit toujours de me consacrer au service d'un père si tendre. Quel ne sera pas mon bonheur si je me dévoue sincèrement à lui! Quelle douce satisfaction, quels plaisirs purs & nobles ne goûterai-je pas! Et à quelles magnifiques espérances ne pourrai-je pas me livrer pour l'avenir!

TRENTIEME SEPTEMBRE.

Cantique de louange, imité du Pseaume CXLVII.

LOUEZ le Seigneur, car il est tout-puissant ! Il compte le nombre des étoiles ; il les appelle toutes par leurs noms. Terre & cieux célébrez-le ; son nom est grand & glorieux ; son sceptre gouverne avec majesté : célébrez le tout-puissant.

Unissez vos accords pour bénir le Dieu de charité. Ames humiliées, venez à lui, venez à votre père, car il est doux, clément & miséricordieux : tout nous apprend qu'il est un Dieu d'amour & de grace.

Son ciel s'obscurcit : mais c'est pour arroser la terre de pluies bienfaisantes. La verdure couvre nos champs, l'herbe croît, les fruits mûrissent ; car de ses nuées découle la bénédiction. L'Eternel est plein de gratuité.

Que tout ce qui respire glorifie le Seigneur ! Oiseaux, poissons, quadrupèdes, insectes, rien n'est oublié, tous sont l'objet de ses soins, tous se nourrissent de ses dons. Louons, célébrons notre père.

O combien il cherit ceux qui le craignent & qui se confient en sa bonté ! Souvent l'ami ne peut aider son ami, & l'homme eût-il la force d'un géant ne peut se sauver du danger. Malheur, malheur au mortel qui cherche de vains appuis ! Reposez-vous sur le rocher des siècles : il est votre Sauveur.

Rendez-lui graces de ce qu'il a fait connoître sa volonté, de ce qu'il a donné ses loix & ses préceptes. Sa parole est une-source de vie & de salut. O peuple de son alliance, quel est ton bonheur ! Loue, célèbre, exalte le Dieu de vérité !

O C T O B R E.

P R E M I E R O C T O B R E.

Hymne à la louange de Dieu.

TOUTES les armées célestes glorifient la force & la majesté de mon Créateur, & toutes les sphères qui roulent dans l'immense espace célèbrent la sagesse de ses œuvres; la mer, les montagnes, les forêts, les abymes, qu'un acte de sa volonté a créés, sont les hérauts de son amour, sont les hérauts de sa puissance.

Dois-je seul garder le silence? n'entonnerai-je point une hymne à sa louange? Ah! je veux que mon ame s'élance jusqu'à son trône; & si ma langue ne fait que bégayer, au moins les douces larmes qui coulent de mes yeux exprimeront l'amour que j'ai pour lui.

Où ma langue bégaye, mais tu le vois, ô très-haut! l'autel de mon cœur brûle des plus saints feux. Ah! quand je pourrois tremper mon timide pinceau dans les flammes du soleil, encore ne pourrois-je tracer un foible crayon, une légère esquisse, un seul trait de ton essence. Même les esprits purs ne peuvent t'offrir que d'imparfaites louanges.

Par quel pouvoir des millions de soleils brillent-ils avec tant de splendeur? Qui détermine le cours merveilleux des sphères roulantes? Quel lien les unit? Quelle force les anime? C'est ton souffle, ô Eternel? c'est ta voix puissante.

Tout est par toi. Tu appelas les mondes, & ils accourent dans l'espace. Alors notre globe naquit: les oiseaux & les poissons, le bétail & les bêtes sauvages, qui se plaisent dans les bois, l'homme enfin vinrent l'habiter & y goûter la joie.

Tu réjouis nos yeux par des aspects riens & variés; tantôt ils se promènent sur la verte prairie, ou bien ils con-

templent des forêts qui semblent toucher les nués; tantôt ils voient briller la rosée que tu verses sur les fleurs, & suivent dans son cours le ruisseau limpide où la forêt vient se réfléchir.

Pour rompre la violence des vents, & tout à la fois pour nous offrir un spectacle enchanteur, s'élèvent les montagnes, d'où jaillissent des sources salutaires. Tu abreuves de pluies & de rosée les vallons arides, tu rafraîchis l'air par le souffle du zéphir.

C'est par toi que la main du printemps étend sous nos pas des tapis de verdure; c'est toi qui dores nos épis, qui colorés de pourpre nos raisins; et quand le froid vient engourdir la nature, tu l'enveloppes d'un voile éclatant.

Par toi l'esprit de l'homme pénètre jusque dans la voûte étoilée; c'est par toi qu'il connoît le passé, qu'il fait discerner le faux d'avec le vrai, l'apparence d'avec la réalité; c'est par toi qu'il jugé, qu'il desire ou qu'il craint, qu'il échappe au tombeau & à la mort.

Seigneur, ma bouche fera éternellement retentir tes hauts faits; seulement ne dédaigne pas la louange de celui qui devant toi n'est qu'un foible vermisseau. Toi qui lis dans mon cœur, agree les mouvemens qu'il éprouve sans pouvoir les exprimer.

Quand le front ceint d'une couronne immortelle, je me présenterai devant ton trône, alors j'exalterai ta majesté par des chants plus sublimes. O moment si long-tems désiré, hâtez vous de paroître, hâtez-vous, moment fortuné, où des joies sans mélange & sans fin inonderont mon cœur.

DEUXIEME OCTOBRE.

Effets du feu.

RIEN dans la nature ne surpassé la violence du feu, & l'on ne peut considérer sans étonnement les effets qu'il produit dans tous les corps, & l'extrême vitesse avec laquelle ses parties se mettent en mouvement. Mais combien peu de personnes s'occupent de ses effets, & les jugent dignes de leur attention! Tous les jours cependant, au milieu de nos affaires domestiques, nous éprouvons la bienfaisante in-

fluence du feu ; mais c'est peut-être à cause de cela même que nous n'y sommes pas d'ordinaire assez attentifs. Je crois donc devoir faire souvenir mes lecteurs de ce bienfait de Dieu, &, s'il est possible, leur en faire sentir tout le prix.

Il y a un effet du feu qui tombe sous les sens d'un chacun, c'est qu'il dilate les corps qu'il pénètre. Les fers que l'on fait passer dans une plaque de métal, s'ils sont encore neufs, se gonflent au feu de manière qu'ils ont de la peine à entrer ; mais aussi-tôt qu'ils sont refroidis, on les en fait sortir très-facilement. Cette dilatation, produite par le feu, est encore plus sensible dans les corps fluides ; par exemple, dans le vin, la bière, & sur-tout dans l'air. Sans cette propriété le thermomètre, d'après lequel nous mesurons les divers degrés de chaleur, nous seroit tout-à-fait inutile.

Observez les effets du feu sur les corps inanimés & compactes ; en peu de tems il les fond & les change, partie en matière fluide, partie en matière solide d'une autre espèce ! Il communique sa fluidité à l'eau, à l'huile, à toutes les graisses & généralement à tous les métaux, & les met en fusion. La raison qui rend ces corps susceptibles de ce changement, c'est que leur combinaison est plus simple, & que les parties qui les composent sont plus homogènes que dans d'autres corps. Le feu pénètre donc plus aisément dans leurs pôres, & parvient plutôt à séparer les parties les unes des autres. De-là il arrive aussi que ces matières s'évaporent quand le feu y pénètre en grande quantité & avec véhémence. Certains corps solides subissent d'autres changemens ; le sable, le caillou, l'ardoise, le quartz & le spath se vitrifient ; l'argille s'y change en pierre ; le marbre, les pierres calcaires & la craie s'y transforment en chaux. La diversité de ces effets ne vient pas du feu, mais des différentes propriétés des matières sur les-quelles le feu agit. Il peut manifester trois sortes d'effets sur le même corps, le fondre, le vitrifier & le réduire en chaux, pourvu toutefois que ce corps soit composé de trois matières différentes dont l'une soit métallique, l'autre vitrifiable, & la troisième calcaire. Ainsi le feu par lui-même ne produit rien de nouveau ; il ne fait que développer dans les corps des parties qui auparavant étoient cachées. Quant aux fluides, le feu opère sur eux deux effets : il les fait bouillir & il les réduit en vapeurs. Ces vapeurs sont for-

mées des parties les plus subtiles du fluide ; unies à des particules du feu ; de-là vient qu'elles peuvent monter, parce qu'elles sont moins pesantes que l'air. A l'égard des créatures vivantes, le feu produit dans toutes les parties de leurs corps la sensation de la chaleur : sans cet élément l'homme ne pourroit conserver la vie ; car pour vivre, il faut avoir dans le sang une certaine quantité de feu qui entretienne le mouvement. Pour entretenir ce mouvement & cette chaleur, nous respirons à chaque instant un air frais, auquel le feu se trouve toujours uni ; tandis que, d'un autre côté, nous rejetons l'air qui, ayant séjourné dans nos poumons, a perdu son ressort & se trouve chargé d'humeurs superflues.

Toutes les réflexions que nous venons de faire doivent nous confirmer cette vérité importante : que Dieu a tout rapporté au bien-être des humains ; & qu'il a cherché à mettre par-tout sous nos yeux des preuves de son amour. Combien d'avantages les seuls effets du feu ne nous procurent-ils pas ? Par l'union du feu & de l'air les faisons se renouvellent, l'humidité du sol & la santé de l'homme se conservent ; c'est par le feu que l'eau est mise en mouvement, & sans lui elle perdroit bientôt sa fluidité. Par le doux mouvement qu'il entretient dans tous les corps organisés, il les amène par degrés à leur entière perfection. Il conserve la branche dans le bouton, la plante dans la graine, & l'embryon dans l'œuf ; il procure à nos alimens la préparation nécessaire ; il contribue beaucoup à la formation des métaux, & les rend propres à notre usage. Enfin, quand nous rassemblons les diverses propriétés du feu, nous voyons que le Créateur a répandu par son moyen une multitude de bienfaits sur notre globe ; vérité qui devroit faire la plus grande impression sur notre cœur, nous exciter à aimer l'auteur de notre être, et nous inspirer le contentement d'esprit. Plus nous recherchons la nature, des choses, plus nous découvrons que tout concourt au but le plus parfait. Par-tout nous découvrons des plans magnifiques ; un ordre admirable, une liaison, une harmonie constante entre les parties & l'ensemble, entre les fins & les moyens. Pour s'en convaincre, il n'est pas besoin d'une grande contention d'esprit ; il suffit de contempler tranquillement la nature, & dans la

plupart des cas de faire usage de nos sens pour reconnoître, que tout ce que Dieu a fait est rempli de sagesse & de bonté.

TROISIEME OCTOBRE.

De l'instinct & de l'industrie des oiseaux.

BIEN souvent déjà les oiseaux nous ont procuré d'innocens plaisirs. A présent qu'une grande partie de ces joyeux habitans de l'air vont disparaître pour long tems à nos yeux, occupons-nous d'eux encore une fois; que leur aspect nous récrée et nous excite à penser avec un vif sentiment de reconnoissance & de joie à Dieu, leur auteur & le nôtre. Au moins il est certain que j'éprouve toujours un singulier plaisir en contemplant les divers instincts dont le Créateur a doué chaque oiseau. Aucun de ces instincts n'est inutile ou superflu, chacun est indispensible nécessaire à la conversation ou au bien-être de l'animal; & quelque peu que nous en connoissions, ce peu suffit pour nous donner la plus haute idée de la sagesse & de la bonté de Dieu.

Quand je réfléchis en premier lieu sur l'instinct qui porte les oiseaux au mouvement, je trouve en cela seul un juste sujet d'admiration. L'expérience peut me convaincre que le mouvement corporel exige quelque chose de plus que de la force & des membres souples & bien conformés. Ce n'est qu'après beaucoup d'essais & de chutes, que je suis parvenu à garder l'équilibre, à marcher avec aisance, à courir, à sauter, à m'asseoir & à me lever; cependant pour un corps construit comme le mien, ces mouvements paroissent de beaucoup plus faciles qu'ils ne le sont pour les oiseaux. Ces animaux n'ont aussi que deux pieds, mais leur corps n'y repose pas perpendiculairement; il dépasse les pieds par devant comme par derrière, & cependant un poulet peut se tenir debout & se mettre à courir dès qu'il sort de l'œuf. Les jeunes canards qui ont été couvés par une poule connoissent leur élément, et nagent dans l'eau sans avoir été dirigés par l'exemple ou l'instruction. D'autres oiseaux savent d'abord s'elever de leur nid dans les airs, s'y tenir en équilibre, poursuivre leur route en faisant des battemens d'aile égaux & mesurés, étendre leurs

pieds, déployer leur queue & s'en servir en guise de rame,achever même de longs voyages qui les conduisent dans des contrées bien éloignées du lieu de leur naissance.— Combien n'est pas admirable encore l'art qu'on leur voit employer pour fournir à leur subsistance ; art qu'ils apportent en naissant ? Certains oiseaux, qui d'ailleurs ne sont pas aquatiques, se nourrissent cependant de poissons. Nécessairement ils doivent avoir plus de peine à saisir cette proie que n'en ont les oiseaux aquatiques. Que leur apprend leur instinct naturel dans ce cas-ci ? Ils se tiennent au bord de cet élément étranger, & quand les poissons viennent à nager en grand nombre, ce qu'ils peuvent appercevoir de loin, ils les poursuivent, planent au-dessus d'eux, plongent subitement dans l'eau & en enlèvent un poisson. Qui a donné aux oiseaux de proie la vue perçante, le courage & les armes sans lesquels il leur seroit impossible de subsister ? Qui montre à la cicogne les lieux où elle découvrira les grenouilles et les insectes qui lui servent de nourriture ? Pour les trouver, il faut qu'elle parcourt soigneusement les prairies aussi-bien que les sillons des champs, il faut même qu'elle prolonge ses recherches bien avant dans la nuit, lorsque les autres oiseaux commencent à se réveiller. Quelle force incroyable ne doit pas avoir le contour ou condor, puisqu'il peut, dit-on, enlever un daim & faire sa proie d'un bœuf ? Comment accorder avec le naturel sauvage de la caille, caractère que l'éducation ne corrige jamais entièrement, l'instinct maternel qui lui fait adopter de petits oiseaux de toute espèce, que non-seulement elle prend sous sa protection, mais à qui elle prodigue les plus tendres soins. Quelles ruses la corneille n'emploie-t-elle point pour mettre à couvert la proie qu'elle ne sauroit dévorer en une seule fois ? elle la cache dans des lieux où d'autres corneilles n'ont pas coutume de venir ; & lorsque la faim la presse de nouveau, comme elle fait bien retrouver l'endroit qu'elle a choisi pour magasin !

On pourroit employer un grand nombre d'années à multiplier des observations de ce genre, sans parvenir cependant à expliquer les principaux mystères que nous offre l'instinct des oiseaux. Mais le peu que nous en savons suffit pour occuper de la manière la plus agréable ceux

dont le cœur est disposé à contempler les merveilles de la nature, & pour les éléver à des vues plus nobles encore. C'est-là, mon lecteur, où je voudrois vous conduire: ne vous arrêtez pas uniquement à considérer l'instinct & les facultés des oiseaux, ce ne doit être qu'un premier pas qui vous conduise à des méditations plus sublimes. Que l'admiration que vous inspirent ces facultés, vous élève au Dieu de qui ces animaux les ont reçues, & qui a préparé & combiné tant de choses pour la subsistance de la multiplication de cette partie de ses créatures. Ne dites point que c'est la nature qui apprend aux oiseaux cet art, cette industrie qui nous surprennent en eux; la nature, si vous la séparez de son auteur, n'est qu'un mot vaste de sens. Glorifions plutôt le Créateur en reconnaissant que c'est lui qui a formé les oiseaux avec tant de sagesse.

QUATRIEME OCTOBRE.

Reproductions animales.

Ici se découvre un nouveau théâtre de merveilles qui paroissent contredire totalement les principes qu'on aïoit adoptés touchant la formation des corps organiques. On a cru long-tems que les animaux ne pouvoient se multiplier que par des œufs ou par des petits vivans. Mais il se trouve à présent que ce principe doit être restreint, & qu'il est sujet à diverses exceptions, puisqu'on a découvert certains corps animaux qu'on peut partager en autant de corps complets qu'on le juge à propos, parce que les parties qui manquent à chaque portion du tout, ainsi divisé, ne tardent point à se réparer. Maintenant on ne doute plus que les polypes n'appartiennent à la classe des animaux, quoiqu'ils ressemblent beaucoup aux plantes, quant à la figure & à la manière de se propager. On peut couper le corps de ces insectes en travers ou en long, & de ces débris se formeront autant de nouveaux polypes qu'on aura coupé de morceaux. Même de la peau & des plus petites parties qu'on aura retranchées du corps, naîtront un ou plusieurs polypes; et si l'on rapproche par les bouts les divers morceaux coupés, ils se réunissent si bien les uns aux autres,

qu'ils se nourrissent réciproquement & ne forment plus qu'un seul & même tout. Cette découverte a donné occasion à d'autres expériences, & l'on a trouvé que les polypes ne sont pas les seuls animaux qui puissent vivre & croître après qu'on a partagé leur corps. Le ver de terre se multiplie aussi après qu'on l'a coupé en deux : à la partie de la queue recroît une tête, & les deux morceaux sont alors deux vers. Après les avoir coupés on auroit beau les rapprocher, ils ne se rejoignent plus ; ils restent quelque tems dans le même état, si ce n'est qu'ils maigrissent plus ou moins, puis on voit paroître à l'extrémité d'un de ces morceaux un petit bouton blanchâtre, qui grandit & s'allonge peu-à-peu. Bientôt après on y apperçoit des anneaux, d'abord très-étroitement serrés l'un contre l'autre, mais qui s'étendent insensiblement de tous côtés. Il se forme de nouveaux poumons, un nouveau cœur, un nouvel estomac, & avec eux se développent beaucoup d'autres organes. On peut journellement faire l'expérience suivante avec les limaçons de terre : coupez-leur la tête, sans cependant porter le coup fort au delà des deux principales cornes ; & au bout d'un certain tems cette tête se reproduira. Un changement pareil peut s'observer dans les écrevisses ; si on rompt une de leurs jambes & qu'on les remette ensuite au fond d'un ruisseau, on s'apercevra au bout d'un certain tems que la jambe retranchée est remplacée par une autre. Une autre expérience très-étonnante est celle que M. Duhamel a faite sur la cuisse d'un poulet. Après que l'os de cette cuisse, qui avoit été rompu, se fut parfaitement rétabli, au point qu'un calus s'y étoit formé, il coupa toute la chair de ce membre jusqu'à l'os : ces parties recurent peu-à-peu, & la circulation du sang s'y rétablit de nouveau.

Nous savons donc qu'il se trouve des animaux qui se perpétuent en se divisant, & maintenant l'on ne doute plus que les petits de certains insectes ne soient produits de la même manière que la branche sort du tronc de l'arbre ; qu'ils peuvent être coupés en morceaux, & se reproduire dans les plus petits de ces morceaux ; qu'on peut les tourner comme un gant, les morceler & puis les retourner de nouveau sans qu'ils cessent pour cela de vivre, de manger, de croître & de se perpétuer. Ici se présente une quel-

tion qu'aucun naturaliste peut-être ne peut résoudre d'une manière pleinement satisfaisante. Comment arrive-t-il que ces parties une fois retranchées viennent à se reproduire ? Il est à présumer qu'ici les germes sont répandus par tout le corps, tandis que dans le reste des animaux, il n'y a que certaines parties qui en renferment. Ces germes se développent d'eux-mêmes dès qu'ils reçoivent la nourriture convenable : ainsi, en coupant l'animal, on ne fait autre chose que de fournir au germe les sucs nourriciers, qui eussent été conduits ailleurs si on n'avoit détourné leur cours. Le superflu de ces sucs a développé des parties qui sans eux seroient restées unies & attachées les unes aux autres. Chaque morceau de polype ou de ver contient en soi, ainsi que le bouton d'un arbre, tous les viscères nécessaires à l'animal. Ces parties essentielles à la vie sont dispersées dans tout le corps, & la circulation a lieu jusque dans les moindres particules.

Du reste, nous ne comprenons pas tous les moyens dont l'auteur de la nature a pu se servir pour distribuer à cette prodigieuse multitude d'êtres le sentiment & la vie. Aussi peu sommes-nous en droit de soutenir que les animaux dont nous venons de parler, soient les seuls qui, par rapport à la manière de se propager, fassent exception aux règles générales. La fécondité de la nature, ou plutôt la sagesse infinie du Créateur, surpassé toujours nos foibles conceptions. La main qui a formé le polype & le ver de terre nous a montré qu'elle fait simplifier, quand il le faut, la structure & la constitution animale. Ailleurs elle les a simplifiées davantage encore ; et en descendant toujours par degrés insensibles, elle est arrivée aux dernières limites de la nature animale. Mais ces dernières limites encore nous ne les connoissons point du tout. O, mes frères, ayons un humble sentiment de notre ignorance ! admirons et adorons la sagesse suprême : jamais elle n'est plus sublime que là où nous ne saurions plus en découvrir les traces.

Les reproductions animales me rappellent l'idée des grands changemens qui doivent s'opérer au jour de la résurrection. Ce qu'on voit actuellement en petit, se manifesterá alors en grand ; ce que nous observons dans des corps étrangers, nous l'éprouverons dans nos propres corps, & des plus petites parties proviendra un corps destiné à la jouissance d'une félicité éternelle.

CINQUIEME OCTOBRE.

Des organes du goût.

JE ne serois point aussi heureux que je le suis effectivement, si je n'avois pas la faculté de distinguer, au moyen du goût, les diverses espèces d'alimens & de boissons. Ce qui me conduit naturellement à penser à cette faculté, c'est la diversité des fruits dont je fais usage dans cette saison. Mes plaisirs diminueroient de beaucoup, si la pomme, la poire, la prune & le raisin avoient tous pour moi la même saveur : le pouvoir de les discerner, ou le sens du goût, est donc un présent de la bonté de Dieu, comme il est une preuve de sa sagesse ; il mérite bien que j'y réfléchisse & que j'en rende grâces à mon Créateur.

Mais comment arrive-t-il que je goûte, que je discerne les alimens chaque fois que j'en fais usage ? C'est ma langue qui est le principal organe du goût. Pour remplir cette fin, elle est pourvue vers sa superficie de petits mamelons ou papilles nerveuses, par le moyen desquelles je goûte la saveur des sels qui viennent se fondre sur ma langue. Le goût dépend ainsi des nerfs, & l'on s'en apperçoit en disséquant la langue ; car après avoir enlevé la membrane qui la couvre, on observe une multitude de racines où des nerfs aboutissent, & c'est précisément où les papilles nerveuses se trouvent, que nous avons la sensation du goût ; là où elles manquent, la sensation manque aussi. Quand nous mettons sous la langue des choses de haut goût, nous n'en avons presqu'aucun sentiment avant qu'elles soient atténuées, & ce n'est qu'à l'instant qu'elles le sont, & quand nous les faisons venir sur la superficie de la langue, que nous éprouvons leur saveur : par conséquent la sensation du goût n'a toute sa force que là où les papilles nerveuses se trouvent en plus grande quantité, & cet endroit est l'entrée du gosier. Pour se convaincre davantage que le goût provient des nerfs, on n'a qu'à examiner la langue d'un chien ou d'un chat. Chez ceux-ci les papilles nerveuses ne sont situées que sur les parties postérieures de la langue, celles de devant en sont privées. Au contraire, leur palais est parsemé de ces mamelons nerveux : de là vient que chez ces animaux, le bout de la langue n'est point susceptible de goût.

Ici je voudrois que mon lecteur s'arrêtât pendant quelques instans aux réflexions suivantes. Combien est artistement formé cet organe du goût, dont néanmoins aucun anatomoïste n'a pu observer encore toutes les parties ! N'est-ce pas l'effet d'une grande sagesse, que la langue ait, de préférence à tous les autres membres, une abondance de nerfs & de fibres, & qu'elle soit remplie de petits pôres, afin que les sels & toutes les parties savoureuses pénètrent plus profondément & en plus grand nombre jusqu'aux papilles nerveuses. N'est-ce pas un effet de cette même sagesse, que les nerfs dont les branches s'étendent dans le palais & le goſier pour favoriser la mastication, prolongent aussi leurs rameaux vers le nez & les yeux, comme pour avertir les organes de ces sens de contribuer de leur part à discerner les alimens. Une autre chose, aussi digne d'admiration, c'est la durée des organes du goût. Quelque délicate qu'en soit la structure, on les voit se conserver plus long-tems que des instrumens d'acier ou de pierre. Nos habits se déchirent, notre chair se flétrit, nos os se dessèchent ; mais le sens du goût leur survit, pourvu toutefois que nous ne le détruisions pas de gaieté de cœur. Quelles fins admirables ne découvre-t-on pas seulement dans l'appareil de ces organes ! O homme, tu es l'unique créature qui sache qu'elle est douée de sens, la seule qui soit capable de s'élever à Dieu par la contemplation & l'usage de ses sens. Efforce-toi de faire, avec le secours de la grace divine, un bon usage de ces facultés. Si tu ne veux pas reconnoître la sagesse & la bonté de ton Créateur, qui est-ce donc qui lui rendra cet hommage ? Tu jouis plus qu'aucune autre créature du sens du goût ; car les animaux n'ont que peu d'alimens dont ils aiment à se nourrir ; au lieu que ton Créateur t'a préparé des nourritures & des boissons aussi variées qu'abondantes. Réfléchis aux richesses que te procurent en ce genre le règne animal, le règne végétal, & même le règne minéral.

“ Le ciel & la terre, l'air & l'océan m'offrent leurs tributs,
“ par-tout où je porte mes regards, je découvre les dons
“ de Dieu. Le sommet des montagnes, le creux des val-
“ lons, le fond des lacs me fournissent des alimens & des
“ plaisirs.”

C'est avec raison que nous faisons un très-grand cas de ce don de notre Créateur ; cependant ne l'estimons pas au-de-

là de ce que demande le but pour lequel ce présent nous a été fait. Le sens du goût n'est même qu'un moyen pour nous conduire à des fins plus nobles. On seroit donc souverainement insensé, si l'on faisoit consister tout son bonheur à goûter les plaisirs dont ce sens est l'organe, si l'on n'aimoit à vivre que pour flatter son palais par l'usage d'alimens savoureux & de boissons délicieuses. Non, mes frères, gardons-nous bien de nous rabaisser ainsi jusqu'à la brute, dont la principale félicité consiste dans le manger & dans le boire. Souvenons-nous plutôt que nous avons une ame immortelle, qui ne peut-être rassasiée que par de vrais biens ; avoir du goût pour ces biens, aimer à s'en nourrir, c'est en cela que consiste la sagesse & la félicité de l'homme & du chrétien.

SIXIÈME OCTOBRE.

Du gouvernement de Dieu à l'égard des événemens naturels.

Tous les événemens qui arrivent dans le ciel, sur la terre, dans la mer & dans l'air, se règlent d'après les loix qui leur sont prescrites par la nature. Mais il seroit insensé de ne pas y reconnoître une influence particulière de la divinité, qui dirige selon ses vues les choses naturelles, & qui les fait concourir à ses desseins. Il se fert des causes naturelles pour châtier ou pour récompenser les hommes, & c'est ainsi, par exemple, qu'à son ordre l'air se corrompt ou se purifie, les saisons deviennent fertiles ou stériles. Il arrête ou il favorise les entreprises des humains, tantôt par les vents, tantôt par des orages, tantôt par le flux & le reflux de la mer. Il est vrai que Dieu n'interrompt pas d'ordinaire le cours de la nature, mais il est certain aussi que la nature ne sauroit agir efficacement sans son assistance & son concours. Les parties qui constituent le monde visible, n'ont pas la faculté de se servir de leurs forces comme bon leur semble ; cependant Dieu peut influer sur ses créatures, sans renverser pour cela l'ordre de la nature. Le feu, l'eau, le vent, la pluie ont leurs causes naturelles & leurs vertus particulières. Mais Dieu s'en fert d'une manière convenable à leur nature pour exécuter ses desseins. Il se fert de la chaleur du soleil pour réchauffer la terre & pour la rendre fertile. Il em-

ploie la pluie & les vents pour purifier l'air & pour le refraîchir, mais c'est toujours de la manière & au degré qui convient à ses vues.

Une grande partie des biens & des maux que nous éprouvons ici-bas, procèdent des objets dont nous sommes environnés ; or, comme Dieu s'intéresse à tout ce qui arrive à l'homme, il faut nécessairement qu'il influe sur ces objets & sur toute la nature. C'est sur quoi sont fondées les récompenses qu'il promet à la vertu, & les châtiments dont il menace le vice. Il donne la paix & la prospérité pour couronner l'une, & il envoie, quand il lui plaît, la famine & la contagion pour punir l'autre. En un mot, toutes les causes naturelles sont dans la main de Dieu, & sont immédiatement soumises à sa Providence. Les hommes eux-mêmes peuvent nous fournir un exemple de cette conduite du Seigneur. Combien de fois leur industrie ne triomphe-t-elle pas de la nature ? A la vérité, ils ne peuvent pas changer l'essence des choses, mais ils savent se servir des causes naturelles de manière qu'il en résulte des effets qui n'auraient point eu lieu sans l'art & la direction de l'homme. Or si le très-haut a soumis, en quelque sorte, les causes naturelles à l'industrie humaine, à combien plus forte raison s'en sera-t-il réservé à lui-même la direction & le gouvernement !

De tout cela nous pouvons conclure combien il est nécessaire qu'une Providence particulière & immédiate veille sur la conduite du monde. Les causes naturelles sont sans doute d'exceliens instrumens ; mais pour qu'ils soient utiles, il faut qu'ils soient mis en œuvre par un sage ouvrier. Il seroit déraisonnable de souhaiter que Dieu changeât à chaque instant les loix de la nature qu'il a une fois établies ; que si, par exemple, nous tombons dans l'eau ou dans le feu, nous ne soyons pas noyés dans l'une & consumés dans l'autre. Ainsi encore la Providence divine n'est pas obligée à nous conserver, lorsque nous abrégéons nous-mêmes notre vie par notre intempérance. Car Dieu n'est pas obligé de faire des miracles pour sauver les hommes des malheurs qu'ils s'attirent par leur inconduite & leurs désordres. Du reste, il est de notre devoir d'attribuer à la Providence toutes ces dispensations particulières & bienfaisantes, qui remédient à nos besoins & qui ramènent la joie dans nos cœurs. Mais tous les désordres de la nature sont en même tems des effets

de la colère de Dieu, qui les fait servir à la punition des hommes. C'est sur cette vérité que se fondent, d'un côté, les prières par lesquelles nous implorons la bénédiction céleste, la paix & des saisons fertiles ; & de l'autre, les actions de grâces qui expriment notre reconnaissance pour tous les biens dont Dieu nous comble.

SEPTIEME OCTOBRE.

Richesses inépuisables de la nature.

LA nature est si libérale à notre égard, si abondante en moyens de pourvoir aux besoins des créatures, si riche dans ses dons, qu'ils surpassent peut-être le nombre des gouttes de l'océan.

De combien de choses un seul homme n'a-t-il pas besoin pendant une vie d'une soixantaine d'années ! Que ne lui faut-il pas pour le manger & pour le boire, pour le vêtement, pour les douceurs & les commodités de la vie, pour les plaisirs, les amusemens & les devoirs de la société ; sans parler des cas extraordinaires, des besoins & des accidens imprévus. Depuis le roi jusqu'au mendiant, dans tous les états, toutes les conditions & tous les âges des hommes, depuis le nourrisson jusqu'au vieillard, dans toutes les contrées de la terre, & selon les divers genres de vie des peuples, chaque homme a ses besoins particuliers ; ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre, & il leur faut à tous des provisions, des alimens, des moyens de subsistance différens. Et cependant nous voyons que la nature suffit à tous, qu'elle pourvoit libéralement à tous les besoins, & que chaque individu reçoit tout ce qui lui est nécessaire. Depuis que le monde existe, la terre n'a pas discontinué d'ouvrir son sein, les mines ne sont point épuisées, la mer fournit toujours la subsistance à une infinité de créatures, les plantes & les arbres ont toujours des graines & des germes qui poussent dans leur tems, & qui deviennent fertiles. La bienfaisante nature diversifie ses richesses pour ne pas trop s'épuiser dans un même endroit ; & lorsque quelques espèces de plantes, de fruits,

de provisions viennent à diminuer, elle en produit d'autres; & elle fait en sorte que l'instinct & le goût des hommes se portent vers les productions les plus abondantes.

La nature est une sage économie qui a toujours soin que rien ne se perde. Elle fait tirer parti de tout. Les insectes servent de pâture à de plus grands animaux; & ceux-ci sont toujours utiles à l'homme de manière ou d'autre. S'ils ne le nourrissent point, ils l'habillent; si ceci ne peut avoir lieu, ils lui fournissent des armes & des moyens de défense; & s'ils ne sont bons à rien de tout cela, ils lui procureront au moins des remèdes salutaires. Lors même que la contagion diminue quelques espèces d'animaux, la nature fait réparer cette perte par l'accroissement d'autres espèces. Il n'y a pas jusqu'à la poussière, aux cadavres, aux matières putréfaites & corrompues, qu'elle ne mette en œuvre, soit pour la nourriture de quelques insectes, soit pour servir d'engrais à la terre.

Combien la nature n'est-elle pas riche en beautés & en agréments! Sa plus belle parure n'exige que de la lumière & des couleurs; elle en est abondamment pourvue; & le spectacle qu'elle offre est continuellement varié selon les points de vue où l'on se place. Ici l'œil est frappé de la beauté des formes; la l'oreille est charmée par des sons mélodieux, & l'odorat est récréé par des parfums agréables. Ailleurs l'art vient ajouter encore de nouveaux embellissements à la nature, par mille ouvrages, mille tissus industriels. Les dons de la nature sont même si abondans, que ceux dont tous les hommes se servent une infinité de fois, ne viennent jamais à manquer, nonobstant l'usage continual qu'on en fait. Elle a distribué ses richesses par toute la terre, elle diversifie ses dons selon les divers pays, elle prend & elle donne, elle établit au moyen du commerce de tels rapports, de telles liaisons entre les différentes contrées, que ses présens passent par une infinité de mains, profitent & augmentent de prix par cette circulation continue. Elle combine ses dons & les mélange comme le médecin les ingrédients de ses remèdes. Le grand & le petit, le beau & le laid, le vieux & le nouveau, combinés par elle & artistement mêlés, forment un ensemble également agréable & utile. Telles sont entre les mains de Dieu les inépuisables richesses de la nature.

Et qui suis-je moi pour y participer journellement? Com-
bien de fois la bienfaisante nature n'a-t-elle pas ouvert en
ma faveur sa main libérale, & répandu sur moi l'abondance
de ses dons! Mais ce qui est infiniment plus précieux, com-
bien de richesses spirituelles ne me font pas tombées en par-
tage? La nature est riche, mais la grâce l'est infiniment
plus encore. L'une ne pourvoit qu'à mes besoins corporels;
l'autre supplée à l'indigence & à la nudité de mon ame.
La première me procure, il est vrai, des plaisirs très-variés;
mais je dois à la seconde des biens qui dureront à jamais.
La nature flatte & récrée mes sens; la grâce s'empare de
mon ame entière & la pénètre d'une joie ineffable. Ah!
puissé-je connoître & sentir, comme je le dois, toute la bon-
té de mon Dieu! Puissent tous les bienfaits dont il me com-
ble dans le règne de la nature & dans celui de la grâce, al-
lumer de plus en plus mon amour, & perfectionner ma con-
fiance en lui! Quoi! je ne glorifierois pas un Dieu si bon,
je ne reconnoîtrois pas sa bonté! Je fermerois l'oreille lors-
qu'il m'appelle! je refuserois de marcher dans la route
qu'il daigne me tracer! Ah! plutôt que mon plus grand,
mon plus cher devoir soit toujours de penser à l'amour dont
il m'honore, & d'y répondre par un amour réciproque.
Jamais encore le Seigneur ne m'a oublié: que mon cœur
aussi ne l'oublie jamais!

HUITIEME OCTOBRE.

Des pétrifications.

Le passage de diverses substances du règne animal ou du végétal, au règne minéral, est une particularité de l'histoire naturelle qui mérite bien notre attention. Les pétrifications sont réellement des espèces de médailles, dont l'explication peut répandre beaucoup de jour sur l'histoire naturelle de la terre.

La première chose qu'il faut remarquer dans les pétrifications, c'est leur figure extérieure: elle montre que ces fossiles ont indubitablement appartenu au règne animal ou au règne végétal. Il est très-rare de trouver des hommes pétrifiés: les pétrifications des animaux quadrupèdes sont

aussi assez peu communes. La plupart des squelettes extraordinaires que l'on rencontre dans la terre, sont des squelettes d'éléphans, & l'on en voit même en divers endroits de l'Allemagne. Les pétrifications d'animaux aquatiques se rencontrent fréquemment ; il y a quelquefois des poissons entiers dont on distingue jusques aux moindres écailles. Mais tout cela n'est rien en comparaison de la multitude de coquillages & de vermisseaux convertis en pierres, que l'on trouve dans le sein de la terre. Non-seulement leur nombre est prodigieux, mais il y en a tant de différentes espèces que les animaux vivans de quelques-unes d'entr'elles sont encore inconnus. Les pétrifications des dépouilles de la mer se trouvent en grande abondance dans tous les pays. Il y en a sur les sommets de hautes montagnes, en sorte qu'elles sont élevées de plusieurs millions de pieds au-dessus de la surface de la mer. Quantité se voient dans la terre à différentes profondeurs. On rencontre aussi dans les divers lits de la terre toutes sortes de plantes ou de parties de plantes pétrifiées ; mais souvent aussi on n'en voit que les empreintes, les corps mêmes ayant été détruits. En plusieurs endroits on trouve des arbres entiers ensevelis plus ou moins avant dans la terre, & convertis en pierres ; mais ces pétrifications ne paroissent pas être d'ancienne date.

Mais comment toutes ces substances pétrifiées sont-elles venues dans la terre, & sur-tout comment est-il possible qu'il s'en trouve sur des montagnes assez hautes ? Comment des animaux qui vivent d'ordinaire dans la mer, & qui n'appartiennent pas même à notre climat, ont-ils été transportés si loin de leur séjour naturel ? On peut indiquer diverses causes de ce phénomène. Peut-être que ces pétrifications sont une preuve que l'eau a couvert autrefois la plus grande partie de la terre. Et véritablement comme dans tous les lieux où l'on fouille depuis le sommet des montagnes jusqu'à de grandes profondeurs dans la terre, on trouve toutes sortes de productions marines, il semble qu'on ne puisse guère en rendre raison d'une autre manière. La grande quantité de coquillages pétrifiés que l'on voit sur des hauteurs souvent assez considérables, & qui forment des couches régulières, donnent lieu de croire que ces montagnes faisaient autrefois le fond de la mer, d'autant plus que l'on sait que le fond actuel de la mer ressemble entièrement à la terre

ferme. Nous ne connaissons encore que fort imparfaitement la manière dont la nature opère ces pétrifications. Il est certain déjà qu'aucun corps ne peut se pétrifier à l'air libre, car les corps des animaux & des végétaux se consument ou se pourrissent dans cet élément ; de sorte qu'il faut exclure l'air des endroits où les pétrifications doivent se faire, ou du moins empêcher son action. Une terre aride & sans humidité n'a aussi aucune vertu pétrifiante. Quant aux eaux courantes, elles peuvent incruster certains corps, mais elles ne fauroident les changer en pierre : le cours même de l'eau s'y oppose. Il est donc vraisemblable qu'il faut pour les pétrifications une terre humide & molle, mêlée à des particules pierreuses & dissoutes. Ces sucs lapidifiques pénètrent dans les vides où les cavités du corps animal ou végétal l'imprègnent & s'unissent à lui, à mesure que les parties du corps même se dissipent par l'évaporation, ou qu'elles sont absorbées par des matières alcalines. De tout ceci nous pouvons tirer quelques conséquences qui éclaircissent beaucoup ce phénomène de la nature. Tous les animaux & tous les végétaux ne sont pas également propres à être convertis en pierre : il faut pour cela qu'ils aient une certaine dureté qui empêche qu'ils ne pourrissent avant qu'ils aient eu le tems de se pétrifier. Les pétrifications se font principalement dans l'intérieur de la terre, & il faut que le lieu où se trouvent les corps ne soit ni trop sec ni trop humide. Toutes les espèces de pierres qui renferment des pétrifications, ou qui en constituent la matière, sont l'ouvrage du tems, & par conséquent elles se produisent encore journellement. Telles sont les pierres calcaires, argileuses, sablonneuses, l'aimant & autres semblables ; & les corps pétrifiés prennent la nature de ces pierres, & deviennent tantôt calcaires, tantôt semblables à de l'ardoise.

Quand les pétrifications n'auroient d'autre utilité que celle de répandre beaucoup de jour sur l'histoire naturelle de notre globe, elles mériteroient sans doute par cela seul notre attention. Mais nous pouvons aussi les regarder comme des preuves des opérations & des transmutations que la nature produit, pour ainsi dire, en secret ; & ici encore se manifestent admirablement la puissance & la sagesse du Seigneur.

NEUVIEME OCTOBRE.

Tout se fait par degrés dans la nature

ON remarque dans la nature une gradation admirable, ou un progrès insensible d'une perfection plus simple à une perfection plus composée. Ainsi il n'y a point d'espèce mi-
toyanne qui n'ait quelque caractère de celle qui la précède & de celle qui la suit. En un mot, il n'y a ni vuide ni saut dans la nature.

La poudre & la terre sont le principe & la matière de la composition de tous les corps solides ; aussi la trouve-t-on dans tous les corps que l'art humain décompose. De la réunion de la terre avec des fels, des huiles, des soufres, &c. il résulte diverses sortes de terres plus ou moins composées, légères ou compactes. Celles-ci nous conduisent insensiblement au règne minéral. Les diverses espèces de pierre sont très-nombreuses, & leur figure, leur couleur, leur grandeur & leur dureté sont fort différentes. On y trouve toutes sortes de parties métalliques & salines, d'où naissent des minéraux & des pierres, précieuses. Dans la dernière classe des pierres, il y en a qui sont fibreuses, & qui ont des lames ou des espèces de feuilles, comme l'ardoise, le talc, les litophytes ou plantes marines pierreuses, & les amianthes ou les fleurs pierreuses des mines ; ce qui nous conduit du règne minéral au végétal. La plante qui paraît être au plus bas degré des végétaux, c'est la truffe. Après elle viennent les nombreuses espèces des champignons & des mousses, entre lesquelles les moisissures semblent tenir le milieu. Toutes ces plantes sont imparfaites, & ne forment proprement que les limites du règne végétal. Les plantes plus parfaites se divisent en trois grandes familles, qui sont distribuées sur toute la terre : les herbes, les arbrisseaux & les arbres. Le polype semble unir le règne végétal au règne animal. A l'extérieur on ne prendroit cette singulière production que pour une plante, si on ne lui voyoit pas exécuter de vraies fonctions animales : ce zoophyte forme apparemment le passage des plantes aux animaux. Les vers ouvrent le règne animal, & ils nous conduisent aux insectes. Les vers, dont le corps est ren-

fermé dans un tuyau écailleux ou pierreux, semblent unir les insectes aux coquillages. Entre eux, ou plutôt à côté d'eux, se trouvent les reptiles : ceux-ci, au moyen du serpent d'eau, tiennent aux poissons. Le poisson volant nous conduit à l'espèce des oiseaux. L'autruche dont les pieds sont assez semblables à ceux des chèvres, & qui court plutôt qu'elle ne vole, semble enchaîner les oiseaux avec les quadrupèdes. Le singe donne la main aux quadrupèdes & à l'homme. Il y a des dégradations dans la nature humaine, comme dans toutes les autres choses. Entre l'homme le plus parfait & le singe, il y a une multitude étonnante de chainons. Et combien n'y en a-t-il pas entre l'homme & l'ange ! Combien entre l'archange & le Créateur de tout ce qui existe ! Ici se découvrent de nouvelles suites d'échelons, de nouveaux plans, de nouvelles beautés, de nouvelles perfections. Mais un voile impénétrable nous dérobe ces gradations du monde à venir. Ce qui me console, c'est que je fais, par la révélation, que l'espace immense qui se trouve entre Dieu & le chérubin, est rempli par Jésus, le Verbe incarné, le Fils unique du père. Par lui la nature humaine a été exaltée & glorifiée, par lui j'ai été élevé au premier rang des êtres créées, & je puis m'approcher du trône de l'Éternel.

Réfléchissez, mon cher lecteur, sur ces gradations de la nature. Le peu que nous en avons dit suffit pour vous montrer que tout est nuancé dans l'univers, que tout se tient, que tout est enchaîné par des liaisons & des rapports intimes. Il ne s'y trouve rien qui n'ait sa raison suffisante, rien qui ne soit l'effet immédiat de quelque chose qui a précédé, ou qui ne détermine l'existence de quelque chose qui suivra. La nature ne va point par sauts : tout va par degrés, du composant au composé, du moins parfait au plus parfait, du plus prochain au plus éloigné, de l'inanimé à l'animé, de la perfection corporelle à la perfection spirituelle. Mais combien la connaissance que nous avons de cette immense suite d'êtres est encore imparfaite ! Nous ne faisons qu'entrevoir cette gradation, nous n'en connaissons qu'un petit nombre de termes, quelques chainons mal liés & interrompus. Quelques défectueuses cependant que soient à cet égard nos lumières, elles suffisent pour nous donner la plus haute idée de cet admirable enchaînement, & de

l'infinité diversité des êtres qui composent l'univers. Et tout nous ramène vers toi, Etre infini, quoiqu'il y ait entre toi & nous une distance qu'aucun entendement ne sauroit mesurer. Tu es le seul Etre qui soit hors de la chaîne de la nature. Depuis le grain de sable jusqu'au séraphin, toutes les êtres te doivent leur existence & leur perfection. Souvent j'essaie de m'élever en esprit sur l'échelle de tes créatures ; & de la poussière où je rampe, & dont je suis formé, je voudrois sur les ailes de la dévotion m'élancer vers toi, Seigneur, qui es le premier des Etres, l'Etre infini, incompréhensible, éternel ! Ah ! puis-je être bientôt introduit dans cette bienheureuse assemblée des esprits glorifiés, où l'univers se dévoilera à mes yeux, & où je reconnoîtrai Dieu comme j'en ai été connu ! Tant que je vis ici-bas, je ne vais aussi à la perfection que par degrés. Je passe insensiblement de l'ignorance à plus de lumières & de sagesse, du corporel au spirituel, des foibleesses aux vertus. " Ma vie ne fait que commencer & n'est encore qu'à " son aurore ; mais mon ame se prépare à une plus grande " lumière. Je ne murmure pas contre celui qui me fait " vivre ici dans la poussière & dans les ténèbres : je fais " qu'il aime cette poudre qu'il a daigné former, & qu'il " me destine des grandeurs qui ne sont que différencées."

DIXIÈME OCTOBRE.

Chute des feuilles.

Nous commençons peu-à-peu à nous appercevoir des ravages que l'approche de l'hiver fait dans les forêts et dans les jardins. Toutes les plantes, à la réserve d'un petit nombre d'entr'elles, perdent leurs feuilles, qui faisoient un de leurs principaux ornement. Mais quelle peut en être la cause ? Celle qui se présente le plus naturellement, c'est l'arrivée du froid. Car à peine les feuilles sont-elles couvertes du premier givre, qu'on les voit tomber en quantité, & bientôt tous les végétaux sont dépouillés de leur parure. Et cela ne sauroit être autrement, puisque le froid occasionne une stagnation dans la sève des plantes, & empêche qu'elle ne se dissipe par la transpiration des feuilles. Mais

le froid n'est pas l'unique cause de leur chute, car elles ne laissent pas de tomber lorsqu'il ne gèle point de tout l'hiver, & cela arrive même aux arbres que l'on a mis dans des serres pour les garantir du froid. Il est donc vraisemblable que d'autres causes encore contribuent à dépouiller les arbres de leurs feuilles ; & peut-être que celles-ci se dessèchent, parce que la racine ne fournit plus ce qui est nécessaire pour leur transpiration. Car il est incontestable que les branches croissent encore quelque tems en grosseur, lors même qu'elles ne croissent plus en longueur. Quand donc au tems où les branches grossissent encore journallement, les queues ou les pédicules des feuilles ne grossissent point de leur côté ; il faut nécessairement que les fibres des feuilles se détachent des fibres des branches, & pour lors les feuilles tombent.

Mais il ne faut pas croire que ces feuilles tombées se perdent entièrement, & ne soient d'aucune utilité. La raison & l'expérience nous apprennent le contraire. Rien ne périt, rien n'est inutile dans le monde, & par conséquent la feuille qui tombe des plantes & des arbres a aussi son usage. Ces feuilles, qui se pourrissent après leur chute, font la graisse de la terre. La neige & les pluies en détachent les sels qui y restent, & les conduisent aux racines des arbres. Cette jonchée de feuilles préserve sous son épaisseur les racines des jeunes plantes ; elle couvre les graines & entretient autour d'elles la chaleur & l'humidité nécessaires. C'est ce qu'on remarque sur-tout à l'égard des feuilles de chêne. Elles fournissent un excellent engrais, non-seulement à l'arbre même, mais aussi à ses rejetons ; & elles sont d'ailleurs très-avantageuses aux pâtures qui se trouvent dans les forêts, en ce qu'elles favorisent l'accroissement de l'herbe qu'elles couvrent & sur laquelle elles pourrissent. Ces avantages sont si importans que l'on ne ramasse jamais les feuilles tombées pour en faire du fumier, à moins qu'elles ne se trouvent en si grande abondance dans les forêts que l'herbe en soit plutôt étouffée que nourrie. Les feuilles peuvent servir d'engrais de diverses manières : on les répand dans les étables, au lieu de paille, & on en fait une bonne litière pour les bestiaux ; ou bien on les mêle avec du fumier ordinaire. Ce terreau est sur-

tout d'une grande utilité dans les jardins, où l'on en fait des couches qui contribuent beaucoup à l'accroissement des fruits & des jeunes arbres.—Mais, dira-t-on, combien la chute des feuilles n'est-elle pas destructive pour une infinité d'insectes qui font leur demeure sur les feuilles des arbres & des plantes ? Il est vrai que l'automne abat des armées entières d'insectes avec leur couvée ; mais s'en suit-il de-là que ces petites créatures périssent ? Qui empêche que sur la terre même elles ne vivent sous les feuilles qui les couvrent & qui les garantissent du froid ?

La chute des feuilles est une image de ma vie, & de la fragilité de toutes les choses terrestres. “ Je suis une feuille qui tombe, & la mort marche à mes côtés. Dès aujourd’hui peut-être je me flétrirai, & demain je ne serai plus qu'un peu de poussière.” Je ne tiens qu'à un fil, & je puis à toute heure être dépourvu de toute ma beauté & de toute ma vigueur. Un air froid, le moindre vent peut me renverser, & mon corps rentrera dans la poussière. Mais si je laisse après moi des fruits parvenus à leur maturité, des fruits de justice, de charité & de sainteté, je pourrai sortir avec gloire de ce monde terrestre.

ONZIÈME OCTOBRE.

Differentes espèces de terres.

ON ne connoit l'intérieur de la terre que par conjectures. Ceux qui travaillent aux mines n'ont pu parvenir encore qu'à la profondeur de neuf cent pieds, ce qui fait à peine la vingtième partie d'une lieue d'Allemagne. Si l'on voulloit pénétrer plus avant, la trop grande pression de l'air tuerait les hommes, supposé même que l'on pût se garantir des eaux qui croissent à mesure que l'on descend. Or, qu'est-ce que la vingtième partie d'une lieue d'Allemagne, en comparaison du demi-diamètre de la terre, qui est de huit cent soixante lieues ? Il faut donc nécessairement que l'intérieur de la terre nous soit en grande partie inconnu : à peine les travaux des mineurs en ont-ils effleuré la première écorce. Tout ce que nous savons, c'est que lorsqu'on la creuse de quelques centaines de pieds,

cette écorce est composée de différentes couches placées les unes sur les autres. Ces couches sont fort mêlées, & leur direction, leur matière, leur épaisseur, leurs positions respectives, varient considérablement d'un lieu à l'autre. D'ordinaire, sous la terre commune des jardins, on trouve de l'argille & des terres grasses ; mais quelquefois le sable alterne avec l'argille & la marne. Les divisions que l'on donne des différentes couches sont donc assez arbitraires : on peut les étendre plus ou moins ; mais en les comparant les unes aux autres, la division qui nous paroît la plus commode est celle qui rapporte les terres à sept classes.

La terre noire est composée de substances végétales & animales putréfiées : elle contient beaucoup de sels & de matières inflammables. C'est proprement du fumier. L'argille est plus compacte que la terre noire, & elle retient plus long-tems l'eau à sa surface. La terre sablonneuse est dure, légère et sèche ; elle ne retient point l'eau & ne s'y dissout pas. C'est de toutes les terres la plus mauvaise, quoique certaines plantes puissent y croître. La marne est plus douce, plus farineuse, moins dure & plus propre à attirer l'eau. La terre limoneuse contient un sel vitriolique qui est trop acré pour les plantes. La craie est sèche, dure & calcaire : quelques plantes y croissent cependant. Il en vient même dans les terres pierreuses : les pierres les plus unies & les plus dénuées de terre, sont au moins couvertes de mousse, qui appartient au règne végétal ; & l'on voit du bouleau croître entre les pierres & dans les crevasses des rochers, & parvenir à une assez grande hauteur.

Le Créateur a disposé avec beaucoup de sagesse & de bonté ces différentes sortes de terres, dont les couches sont composées. Car, pour ne parler que des principaux avantages qui en résultent, ces divers lits de sable, de gravier & de terre légère, favorisent le passage de l'eau douce, qui se filtre en traversant ces couches, qui s'adoucit & se distribue ensuite de tous côtés pour les besoins des hommes & des animaux. Ces lits sont les réservoirs & les canaux des sources & des fontaines. Et il est remarquable que ces canaux se trouvent dans tous les pays sur la superficie de la terre, & que presque toujours ils sont composés d'une ter-

légère. Si quelquefois elle est mêlée avec une terre plus dure & pierreuse, cela même sert encore davantage à purifier l'eau. Cette diversité des terres a aussi des utilités très-sensibles relativement au règne végétal. Car de-là il arrive que des herbes, des plantes & des arbres croissent d'eux-mêmes dans certains pays, tandis qu'ailleurs ils ne peuvent être produits que par le secours de l'art. Tout ce que l'art peut faire en cela, c'est d'imiter la nature, qui a préparé & ménagé aux plantes qui viennent d'elles-mêmes le terroir, les sucs nourriciers & la chaleur, qui sont les plus convenables à leur végétation. Cette même diversité des terres fait qu'en certains endroits il croît des herbes, des légumes, des arbres, dont la structure intérieure diffère à quelques égards de celle des autres, quoiqu'ils soient de la même espèce. Souvent dans le même terroir certaines plantes prospèrent, tandis que d'autres languissent ; les mêmes fruits ont un goût différent dans certaines contrées de celui qu'ils ont dans d'autres ; les plantes dont les racines sont foibles, minces & chevelues, & qui n'ont pas beaucoup de fève, doivent être semées & plantées dans une terre sablonneuse et légère, afin que les racines puissent s'étendre sans rencontrer trop de résistance, que la pluie puisse pénétrer plus facilement, & qu'elles ne rencontrent pas trop de parties salines, acides & oléagineuses. On prétend que dans l'espace de quarante-huit heures on peut se procurer des laitues, des choux-fleurs, de la salade, &c. bonnes à manger, si l'on fait tremper les graines dans de l'eau-de-vie, & que la terre où on les met ensuite soit mêlée avec du fumier de pigeon, & avec de la poussière de chaux éteinte. La préparation du terroir est donc indispensablement nécessaire pour la végétation.

Tout cela, mon cher lecteur, doit vous faire reconnoître avec quelle sagesse les terres ont été disposées par le Créateur, pour la production des plantes, & pour le bonheur des créatures. Il seroit donc très-injuste de se plaindre de la stérilité de tels ou de tels terroirs. Car la bonté divine a toujours eu soin que les contrées qu'elle a assignées à l'homme pour y faire sa demeure, produisissent aussi tout ce qui est nécessaire pour sa subsistance. Et s'il se trouve des terres qui ne paroissent pas aussi fertiles que d'autres, le Créateur a compensé cette perte par des avantages plus

confidérables, ou bien il a inspiré à l'homme une ardeur d'autant plus vive pour le travail.

DOUZIEME OCTOBRE.

Le vin.

Le vin est un présent de la bonté divine, qui doit exerciter notre admiration & notre reconnaissance. Ce feroit déjà beaucoup que Dieu nous eût donné en abondance le pain & les autres alimens, qui sont nécessaires à notre entretien. Mais il ne s'en est point tenu là. Il a daigné pourvoir aussi à nos plaisirs & à notre récréation, & c'est pour nous rendre la vie plus agréable & pour affermir notre santé, qu'il a créé la vigne.

Les autres boissons, qu'elles soient naturelles ou artificielles, ne produisent pas ces effets au même degré. Le vin seul a la vertu de dissiper la tristesse, & de nous inspirer cette joie qui est également nécessaire au bien-être de l'âme & du corps. Ses esprits réparent d'abord les forces épuisées par la fatigue : le pain met l'homme en état d'agir ; mais le vin le fait agir avec courage, & lui rend son travail agréable. Des liqueurs spiritueuses & produites par l'art ne fauroient répandre sur le visage cet air de gaieté que le vin lui donne. Ici, mon lecteur, pensez à Dieu, qui a communiqué à ce jus bienfaisant des qualités si supérieures à la bassesse de son origine & à la sécheresse de sa terre natale. Le Créateur a produit ces effets, uniquement par le mélange des trois parties principales dont toutes sortes de vins sont composées : l'huile, le sel & le voilatil.

Et combien la bonté divine ne se manifeste-t-elle pas dans l'abondance & dans la diversité des vins ! Les différentes espèces en sont sans nombre : elles varient par la couleur, par l'odeur, par le goût, par la qualité, par la durée. On peut dire qu'il y a presqu'autant de sortes de vins que de terroirs ; & le Créateur a assigné à chaque pays les vins les plus analogues au climat, aussi-bien qu'au naturel & au genre de vie des habitans.

Mais qu'il est triste de voir comment les hommes se conduisent à l'égard du vin ! Il y a eu des législateurs qui en ont sévèrement interdit l'usage ; & cela non point par des considérations tirées de la santé ou des mœurs des peuples, mais pour de fausses raisons d'économie, ou même uniquement par fanatisme. Il est au moins certain que c'est à ces causes réunies qu'il faut attribuer la défense que fit Mahomet d'user de cette liqueur. Cette aversion pour le vin est d'autant plus déraisonnable, que la plupart des peuples qui en défendent l'usage permettent cependant de manger des raisins. Un autre reproche que l'on n'a que trop de sujet de faire à bien des gens, c'est la falsification des vins, sur-tout celle qui se fait avec de la chaux, de la céruse, de la litharge d'argent, ou d'autres ingrédients nuisibles. C'est ici que le cœur humain se découvre dans toute sa laideur & toute sa perversité. Se peut-il en effet rien de plus horrible ! un pauvre, un malade, cherche à se recréer dans la misère ; il emploie une partie du gain si chétif que lui a valu son travail à se procurer un peu de vin pour se restaurer & adoucir ses peines ; & l'on a la barbarie d'aggraver ses maux, & de le rendre plus misérable encore en lui présentant une coupe empoisonnée, où, au lieu de la vie & des forces qu'il cherchoit, il ne trouve que la mort ! Mais un abus bien honteux & bien déplorable encore, c'est que les hommes s'empoisonnent eux-mêmes par l'excès qu'ils font dans l'usage du vin. Cette liqueur est un remède salutaire, en ce qu'elle soutient la vie animale, & qu'elle contient des esprits vitaux qui peuvent réchauffer & animier nos humeurs, rétablir & renouveler nos forces. Mais l'usage continual & excessif du vin n'est plus un remède. Cette liqueur est pour le corps humain ce que le fumier est pour les arbres : il hâte les fruits, mais il nuit à l'arbre. Un sage jardinier ne fume & n'amende pas continuallement : il ne le fait qu'à propos. Il donne de l'engrais à ses arbres quand ils en ont besoin ; il ne leur en donne que proportionnellement à leurs besoins & à leur nature. Voilà toute la diététique du vin : celui qui ne l'observe pas nuit & à son corps & à son ame.

Profite donc, lecteur, de ce conseil que je te donne sur l'usage du vin. N'en bois jamais sans réflexion, & uniquement pour le plaisir de boire. Souviens-toi toujours que

sans la bénédiction, les alimens même les plus nécessaires te manqueroient ; que c'est ton père céleste qui te donne cette agréable liqueur pour te restaurer & pour te réjouir, que sans sa Providence le vin pourroit devenir pour toi un poison & un principe de mort. Si tu te représentes vivement tout cela, & si tu penses aussi au compte que tu auras à rendre de l'usage des alimens que la bonté divine te fournit, tu n'en abuferas jamais, tu seras modéré dans la jouissance du vin, & tu n'en boiras pas au point de nuire à ta santé, de troubler ta raison, & de te mettre hors d'état de remplir les devoirs de ta vocation & du christianisme. Tu ne chercheras point ton bonheur dans le vin, & t'en abstiendras même quelque-fois afin de le consacrer au soulagement de quelque pauvre ou de quelque malade. Les alimens que la bonté divine daigne te fournir, exciteront de plus en plus ta reconnoissance & ton amour pour le dispensateur de tous les biens ; tu te serviras du vin & des autres choses agréables & restaurantes pour t'animer à servir Dieu, & à remplir les devoirs de ton état avec d'autant plus d'ardeur, de zèle & d'allégresse ; sur-tout tu te souviendras toujours que ces présens du ciel sont les moindres de ceux dont Dieu te comble, & que, dans le monde à venir, il récompensera ta piété par des biens & des plaisirs infiniment plus parfaits.

TREIZIEME OCTOBRE.

Migrations des oiseaux.

VOICI le tems où la plus grande partie des oiseaux, qui pendant l'été trouvoient leurs demeures & leur nourriture dans nos campagnes, nos jardins et nos forêts, vont quitter nos climats pour passer dans d'autres pays. Il n'y en a que peu qui passent l'hiver avec nous, comme le loriot, le grimpereau, la corneille, le corbeau, le moineau, le roitelet, la perdrix & la grive. Les autres s'absentent pour la plupart, ou nous abandonnent entièrement. Cette migration est, à tous égards, merveilleuse ; et si pendant le séjour que ces créatures ont fait parmi nous, nous ne les avons pas assez étudiées, nous devrions au moins leur donner quelque'attention à présent qu'elles prennent congé de nous.

Cela nous engagera peut-être à les mieux observer lorsqu'ell s reviendront au printemps.

Qu'iques espèces d'oiseaux, sans prendre leur essor fort haut & sans partir de compagnie, tirent peu-à-peu vers le sud, pour aller chercher des grains & des fruits qu'ils préfèrent ; mais ils reviennent bientôt. D'autres, que l'on appelle oiseaux de passage, se rassemblent dans certaines saisons, partent par troupes & se rendent dans d'autres climats. Quelques espèces se contentent de passer d'un pays à un autre, où l'air & les nourritures les attirent en certains tems. D'autres traversent les mers & entreprennent des voyages d'une longueur qui surprend. Les oiseaux de passage les plus connus sont les cailles, les hirondelles, les canards sauvages, les pluviers, les becasses & les grues, avec quelques autres oiseaux qui se nourrissent de vers. Les cailles au printemps passent d'Afrique en Europe, pour y jouir d'une chaleur modérée. Elles vont par troupes, quelquefois comme des nuées : assez souvent elles tombent de la latitude sur les vaisseaux, & on les prend sans aucune peine. La méthode des hirondelles paroît différente. Plusieurs passent la mer, mais il y en a beaucoup qui s'arrêtent en Europe, & se cachent dans des trous sous terre ou dans des marais, en s'accrochant les unes aux autres, pattes contre pattes, bec contre bec. Elles se mettent par tas dans des endroits éloignés du passage des hommes & des animaux. Les canards sauvages & les grues vont aussi, aux approches de l'hiver, chercher des climats plus doux. Tous s'assemblent à un certain jour, & partent de compagnie. Ils s'arrangent ordinairement sur deux lignes, réunies en un point, comme un V renversé ; un oiseau à la tête, & puis les autres dans des rangées qui s'étendent toujours davantage. Le canard ou la grue, qui fait la pointe, fend l'air & facilite le passage à ceux qui suivent, & dont le bec est toujours posé sur la queue de ceux qui les devancent. L'oiseau conducteur n'est qu'un tems chargé de la commission, il passe de la pointe à la queue pour se reposer, & il est relevé par un autre. Mais tous les oiseaux de passage ne se rassemblent pas en troupes. Il y en a qui font le voyage tout feuls, d'autres avec leurs femelles & tout leur famille, d'autres encore en petite compagnie. Ils font leur trajet en assez peu de tems. On a compté qu'ils peuvent

facilement faire deux cent milles, en ne volant que six heures par jour, dans la supposition qu'ils se reposent par intervalles & durant la nuit. Selon ce calcul, ils pourroient se rendre de nos climats jusque sous la ligne en sept ou huit jours. Et cette conjecture s'est vérifiée, puisqu'aux côtes du Sénégal on a vu des hirondelles dès le 9 Octobre, c'est-à-dire, huit ou neuf jours depuis leur départ de l'Europe.

On ne sauroit trop admirer ces migrations des oiseaux. Sans doute que la diversité du chaud & du froid, & le défaut de nourriture, les avertissent de changer de demeure. Mais d'où vient que lorsque la température de l'air leur permettroit de rester, & qu'ils trouvent encore des alimens, ils ne laissent pas de partir au tems marqué ? D'où savent-ils qu'ils trouveront dans d'autres climats la nourriture & le degré de chaleur qui leur sont convenables ? D'où vient que tous s'éloignent de nos contrées de tems en tems, comme s'ils avoient unanimément fixé d'avance le jour de leur départ ? Comment dans l'obscurité des nuits, & sans connoître les pays ni les climats, poursuivent-ils si constamment leur route ? Ces questions, & d'autres encore que l'on peut faire sur cet intéressant sujet, sont embarrassantes, & jusqu'ici on n'a pu y répondre d'une manière satisfaisante, parce que nous ne connoissons pas assez la nature & l'instinct de ces animaux. Au moins nous pouvons reconnoître dans ces migrations les sages & bienfaisantes directions de la Providence. Quels moyens n'emploie-t-elle pas pour conserver & pour nourrir certaines espèces d'oiseaux ! Avec quels tendres soins ne pourvoit-elle pas à leur subsistance, lorsqu'elle vient à leur manquer dans quelques régions ! Apprenons de-là que tout, dans le vaste empire de la nature, est arrangé avec la plus grande sagesse. L'instinct n'est-il pas pour les oiseaux de passage, ce que la raison est pour l'homme ; & ne leur enseigne-t-il pas à faire ce qu'ils ferroient s'ils avoient de l'intelligence, savoir, à changer à propos de demeure ?

Combien ne dois-je pas être honteux de mon incrédulité, de mes défiances & de mes inquiétudes, lorsque je réfléchis sur ces admirables directions de la Providence ! Les voyages des oiseaux devroient m'instruire de mon de-

voir. Comment puis-je me livrer, comme je le fais si souvent, au découragement, aux craintes & aux soucis ! Ce Dieu qui guide si bien les oiseaux du ciel, ne me conduira-t-il pas avec la même tendresse, moi qu'il a daigné douter de raison ? L'homme, ce roi des animaux, sera-t-il moins qu'eux l'objet des tendres soins du Créateur ! Toute la terre appartient au Seigneur, & si je me trouve dans une contrée où je ne puisse pas remplir le but auquel Dieu m'a destiné, sa main bienfaisante saura bien me conduire dans des lieux qui me seront plus convenables. Je suivrai donc avec confiance & avec joie ses miséricordieuses directions. " Je marcherai d'un pas ferme dans la voie qu'il lui plaira de me marquer, & je ne choisirai point des sentiers détournés. Il ne veut que mon bonheur, & je ne saurois manquer d'être heureux, en me laissant conduire par mon père. Je le suivrai pas à pas avec une confiance filiale."

QUATORZIEME OCTOBRE.

Diversité entre les arbres.

ON observe parmi les arbres la même diversité qui se voit dans toutes les productions du règne végétal. Les uns, comme le chêne, se distinguent par leur force & leur dureté. D'autres sont minces & hauts, comme l'orme & le sapin. Il y en a qui, comme l'épine & le buis, ne sauroient parvenir à une hauteur considérable. Quelques-uns sont raboteux, & leur écorce est inégale, tandis que d'autres sont unis & beaux, tels que l'érable, le bouleau & le peuplier. Il y en a qui sont destinés à être la matière des ouvrages précieux qui ornent les appartemens des grands & des riches, pendant que d'autres sont mis en œuvre pour des usages plus communs & plus nécessaires. Les uns sont si foibles & si délicats, que le moindre vent peut les renverser ; d'autres sont immobiles & résistent à la violence des aquilons. On en voit qui parviennent à une hauteur & une grosseur extraordinaires, & depuis un siècle, chaque année semble avoir ajouté à leur circonférence, tandis qu'il ne faut à d'autres qu'un petit nombre d'années pour acquérir toute la grandeur qu'ils peuvent avoir.

Pline admiroit de son tems ces grands arbres, de l'écorce desquels on pouvoit construire des barques capables de contenir une trentaine de personnes. Mais qu'auroit-il dit de ces arbres du Congo, lesquels, quand on les creuse, forment des bateaux où deux cent hommes peuvent tenir; ou de ces arbres qui, selon les relations des voyageurs, ont onze pieds de largeur, & sur lesquels on peut transporter quatre à cinq cent quintaux. Il y en a un de cette espèce dans le Malabar, que l'on prétend avoir cinquante pieds de tour. Tel est encore le cocotier: c'est une espèce de palmier; & il s'en trouve dont les feuilles sont si larges qu'elles peuvent couvrir vingt personnes. Le tallipot, arbre qui croît dans l'isle de Ceylan, & qui par sa longueur & sa hauteur ressemble à un mât de vaisseau, est aussi célèbre par ses feuilles: elles sont si vastes qu'une seule suffit, dit-on, pour mettre quinze à vingt hommes à couvert de la pluie. Elles se conservent si souples en séchant, qu'elles se plient à volonté comme des eventails; elles sont alors extrêmement légères, & ne paroissent pas plus grosses que le bras d'une homme. On voit encore sur le Mont Liban vingt-trois cèdres antiques, que l'on dit avoir échappé aux ravages du déluge; & si cela est, ce sont vraisemblablement les arbres les plus forts qu'il y ait dans le monde. Un savant qui les a vus assure que dix hommes ne pourraient embrasser un seul de ces cèdres: il faudroit donc qu'ils eussent trente à trente-six pieds de tour, ce qui paroît trop peu pour des arbres qui ont quelques milliers d'années. Les gommiers, que l'on trouve aux isles de l'Amérique, ont ordinairement vingt-six pieds de circonférence. Il n'est donc pas apparent que les cèdres du Liban soient aussi vieux qu'on le dit. Du reste, il est certain que les arbres peuvent parvenir à un très-grand âge. Il y a des pommiers qui ont certainement au-delà de mille ans; & si l'on fait le calcul des fruits qu'un tel arbre porte annuellement, on ne peut qu'être surpris, comme nous l'avons dit ailleurs, de la prodigieuse fécondité d'un seul pepin, qui auroit suffi à fournir toute l'Europe d'arbres & de fruits de cette espèce.

Cette grande diversité, qui a lieu entre les arbres, me fait penser à celle qu'on observe entre les hommes, relativement aux postes qu'ils occupent dans ce monde, à leur

façon de penser, à leurs talens, & aux services qu'ils rendent. Comme il n'y a pas dans les forêts un seul arbre bien constitué, qui ne puisse être de quelqu'utilité à son propriétaire, il n'y a aussi personne dans la société qui ne puisse être utile dans la profession qu'il a embrassée. L'un, tel que le chêne, se fait admirer par une fermeté, une constance inébranlable, & rien ne sauroit le faire plier. Un autre n'a pas la force du précédent, mais il a plus de complaisance & de souplesse ; il se fait tout à tous ; il est flexible comme le saule aquatique, & il plie au moindre vent. S'il est vertueux, il ne sera complaisant que dans les choses innocentes & légitimes ; mais s'il n'a que de l'indifférence pour Dieu, pour ses devoirs, pour la religion, il embrassera toujours le parti du plus fort.

Quelques différens que les arbres puissent être les uns des autres, ils appartiennent cependant tous également au roi du monde, tous sont nourris par la même terre, tous sont vivifiés par les pluies, & réchauffés par le même soleil. Et plutôt au ciel que tous les hommes, quelque diversité qu'il y ait entr'eux, se réunissent à reconnoître qu'ils sont tous également les créatures de Dieu, également soumis à sa puissance, également les objets de ses tendres soins, qu'ils lui doivent tous leur nourriture & leur entretien, & que c'est de lui qu'ils tiennent les talens divers dont ils sont enrichis ! Le cèdre qui s'élève majestueusement sur la cime du Liban ; & la ronce, qui croît à ses pieds, sont également nourris des sucs de la terre & des pluies du ciel. Ainsi le riche ne peut pas plus se passer que le pauvre de la bénédiction divine. Les plus grands & les plus élevés d'entre les hommes devroient toujours se souvenir, que c'est uniquement à Dieu qu'ils doivent toute leur élévation & toute leur grandeur, qu'ils ne se soutiennent que par lui, & que dans un instant il peut les déraciner & les renverser dans la poudre. Une telle pensée réprimera tous les mouvements d'orgueil qui pourroient s'élever dans notre cœur, & nous inspirera la soumission & l'obéissance que nous devons à l'auteur & au conservateur de notre vie.

QUINZIEME OCTOBRE.

De la température dans les différens climats de la terre.

IL semble que la température & la chaleur des pays de-
vroient se régler sur leur position, relativement au soleil,
puisque cet astre darde ses rayons de la même manière sur
les contrées qui sont au même degré de latitude. Mais l'ex-
périence nous apprend que le chaud, le froid & toute la
température dépendent de plusieurs autres circonstances.
Les saisons peuvent être très-différentes dans les lieux pla-
cés sous le même parallèle ; & au contraire elles sont
quelquefois assez semblables sous des climats très-différents.
Comme donc des causes accidentelles peuvent faire que la
chaleur soit fort différente à la même latitude, & qu'il s'en
faut bien qu'elle ne soit toujours telle que la distance du so-
leil sembleroit l'exiger, il est difficile de déterminer exacte-
ment les saisons & la température pour chaque pays.

Le voisinage de la mer rend le climat plus doux. L'An-
gleterre & les côtes de la Norvège en sont des preuves in-
contestables. La mer peut se couvrir de glaces près du
rivage, parce qu'elle s'y mêle avec beaucoup d'eau douce ;
mais cela n'arrive point à un éloignement considérable de
la terre, tant à cause du sel dont la mer est remplie, qu'à
cause de son agitation continue. Ainsi le froid de la
mer n'étant point glacial pendant l'hiver, les pays adjac-
cens s'en ressentent, & leur température est plus douce.
Au contraire, plus un lieu est élevé au-dessus de la surface
de la mer, plus il y fait froid. Non-seulement l'air y est
plus subtil, & par-là même il ne s'y échauffe pas si fort ;
mais la plus grande partie de la chaleur qui est produite
par la réflexion que fait la terre des rayons du soleil, n'ar-
rive point sur les hauteurs, & s'arrête dans les lieux bas &
dans les vallées, où il fait toujours plus chaud. D'ail-
leurs s'il y a, comme on le prétend, un feu souterrain &
central, les lieux élevés en sont plus éloignés. Quito est
presque sous la ligne ; mais son élévation fait que la cha-
leur y est très-modérée. Du reste, ces sortes de pays ont
d'ordinaire un air serein & léger, & une température assez
égale. De hautes montagnes attirent les nuées, de-là vient
que les pluies & les orages sont plus fréquens dans les pays
montagneux qu'ailleurs ; & l'on a observé qu'il ne pleut

presque jamais dans les plaines de l'Arabie. Les pays où il y a de grandes & de vastes forêts sont très-froids : la glace s'y fond plus lentement pendant l'hiver, parce qu'elle est couverte de l'ombre des arbres. Cette glace refroidit l'air supérieur, & ce nouveau froid retarde le dégel.

Ce qui tempère encore la chaleur dans les climats chauds, c'est que les jours n'y sont pas fort longs, & que le soleil ne reste pas long-tems sur l'horizon. Dans les contrées plus froides, les jours d'été sont très-longs, ce qui fait que la chaleur y est plus grande qu'on ne s'y attendoit. La sérénité du ciel, le beau clair de lune, & les longs crépuscules, rendent les longues nuits plus supportables. Sous la zone torride, on ne distingue pas tant les saisons par l'été & par l'hiver, que par le tems sec, & le tems humide & pluvieux ; car lorsque ce devroit être proprement l'été, ou lorsque le soleil s'élève le plus sur l'horizon, & que ses rayons tombent le plus directement qu'il est possible, alors viennent les pluies, qui durent plus ou moins long-tems. Mais dans ces contrées, la saison la plus agréable est celle où le soleil est à son moindre degré d'élévation. Dans les pays qui sont au-delà du tropique, le tems est d'ordinaire plus inconstant qu'en dedans du tropique. C'est au printemps & pendant l'automne que les vents règnent le plus. En hiver la terre se gèle à plus ou moins de profondeur, mais rarement au-delà de trois pieds dans notre climat. Dans les contrées plus septentrionales, il gèle plus profondément pendant l'hiver, & il ne dégèle que de quelques pieds pendant l'été. Les eaux dormantes, & puis aussi les rivières se couvrent de glaces, d'abord près du rivage, & ensuite sur toute la superficie de l'eau. La différente qualité des terrains, & la faculté qu'ils ont de conserver plus ou moins la chaleur acquise, contribuent aussi en quelque chose à la différence du climat.

Dans tous ces arrangemens, on découvre une sagesse & une bonté qu'on ne fauroit trop admirer. En réglant ainsi les saisons & la température dans les diverses contrées, le Créateur a rendu chaque partie de la terre propre à être habitée par les hommes & les animaux. Nous nous faisons souvent de fausses idées des zones glaciales & torrides, & nous croyons mal-à-propos que les habitans de ces régions doivent être les hommes les plus infortunés de la terre.

Heureusement pour le monde, & à la grande satisfaction de tous les cœurs sensibles, il est certain que les peuples des contrées les plus éloignées, sans en excepter même ceux qui vivent sous la ligne ou sous le pôle, jouissent d'une portion de bonheur assorti à leur nature & à leur destination sur la terre. Chaque pays a ses avantages & ses inconvénients, qui se contrebalaient de manière qu'à en juger sans prévention, il feroit difficile de décider quelle de ces contrées mérite la préférence. Il n'y a pas un coin de la terre où Dieu n'ait manifesté sa bonté. " Depuis nos climats jusqu'aux zones les plus éloignées, tout est rempli de la gratuité du Seigneur. Tous les habitans du globe éprouvent ses soins paternels. Aucune de ses créatures n'est oubliée. Tout ce qui respire tient de lui la vie, la nourriture, le bonheur & l'allégresse."

SEIZIEME OCTOBRE.

Athmosphère de la terre.

L'AIR dont la terre est environnée n'est pas aussi pur & aussi subtil que l'éther, puisqu'il est chargé d'une multitude de particules ou d'exhalaisons qui se détachent continuellement de la terre & sur-tout des eaux. On l'appelle atmosphère. Sa région inférieure, c'est-à-dire, celle qui est plus voisine de la terre, est pressée par l'air supérieur, & par-là même elle est plus épaisse & plus dense. C'est ce qu'éprouvent ceux qui montent sur de hautes montagnes : leur respiration devient plus pénible à mesure qu'ils montent. Mais il n'est pas possible de déterminer au juste la hauteur de l'atmosphère, parce qu'on ne sauroit s'élever fort haut dans l'air. De la durée même des crépuscules, on ne pent inférer avec certitude jusqu'où s'étend cette masse d'air qui environne notre globe. Car en supposant que le crépuscule du matin commence & que celui du soir finit lorsque le soleil est à dix-huit degrés sous l'horizon, & que le dernier crépuscule est produit par les rayons qui frappent la terre, & qui sont réfléchis par les parties les plus élevées de l'atmosphère, il resteroit toujours, en tout cela, bien des difficultés à éclaircir. Quoiqu'il en soit, on divise l'ath-

mosphère en trois régions. L'inférieure s'étend jusqu'à la hauteur où l'air n'est plus échauffé par les rayons que la terre réfléchit. Cette région est donc la plus chaude. La région moyenne commence où finit la précédente, & va jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, ou même jusqu'aux nuées les plus élevées, en sorte qu'elle est l'espace où se forment la pluie, la grêle & la neige. Cette région est beaucoup plus froide que l'inférieure, car elle n'est échauffée que par des rayons qui y tombent directement & à plomb. Mais la troisième est vraisemblablement plus froide encore : elle s'étend depuis la moyenne jusqu'à l'extrémité de l'athmosphère ; mais on ne sauroit déterminer précisément ses limites.

Les particules qui s'élèvent de la terre dans l'athmosphère sont de diverse nature : il y en a d'acqueuses, de terrestres, de métalliques, de sulfureuses, &c. Or, comme les unes abondent plus que les autres dans certains endroits de la terre, il en résulte une grande diversité dans l'air, & cette différence est très-sensible, même à une petite élévation. Un air pesant est plus favorable à la santé qu'un air léger, parce que la circulation du sang & la transpiration insensible s'y font mieux. Quand l'air est pesant, il est d'ordinaire serein ; au lieu qu'un air léger est toujours accompagné de nuages, de pluie ou de neige, ce qui le rend humide. Les exhalaisons augmentent la pesanteur de l'air ; & lors surtout que la chaleur les fait monter fort haut, l'air reste léger nonobstant les vapeurs aqueuses dont il est rempli. Une trop grande sécheresse dessèche le corps humain, & lui est par conséquent très-nuisible ; mais elle n'a guère lieu que dans des contrées fort sablonneuses. Un air humide est aussi très-mal sain, car il relâche les fibres, il arrête la transpiration insensible ; & s'il est chaud avec cela, il dispose les humeurs à se putréfier. La chaleur de l'air dilate tous les fluides du corps humain, & occasionne des sueurs qui assoupissent & qui affoiblissent. Quand, au contraire, l'air est trop froid, les parties solides se contractent excessivement, & les fluides s'épaississent, d'où résultent des obstructions & des inflammations. Le meilleur air est donc celui qui est plutôt pesant que léger, qui n'est ni trop sec, ni trop humide, & qui n'est que peu ou point chargé de vapeurs naissables.

C'est dans l'athmosphère que se forment les nuées, la pluie, la neige, la rosée, la foudre, & plusieurs phénomènes aériens. C'est encore à l'athmosphère que nous devons les crépuscules du matin & du soir : comme les rayons se brouillent, se plient & se courbent dans cette masse d'air, nous les voyons avant que le soleil se montre, & nous en jouissons encore quelque tems après qu'il s'est couché. De-là vient que les peuples qui vivent sous le pôle, jouissent pendant l'hiver de quelques rayons du soleil, lors même qu'il est encore sous leur horizon. L'athmosphère est le séjour des vents, qui ont une si grande influence sur la fertilité de la terre & sur la santé des hommes. Les villes & les provinces seroient bientôt privées de leurs habitans, & changées en un triste désert, si l'air étoit dans un repos continu, & s'il n'étoit jamais agité. Le monde entier deviendroit un cimetière, s'il ne s'élevoit de tems en tems des orages & des tempêtes qui purifient l'air, & qui dispersent au loin ces vapeurs & ces exhalaisons nuisibles, ces miasmes des hommes & des animaux qui s'élèvent continuellement dans l'athmosphère.

Quel juste sujet n'avez-vous donc pas, mon lecteur, de bénir Dieu pour cet arrangement si avantageux de la nature ! S'il n'y avoit point d'athmosphère, ou si elle étoit différente de ce qu'elle est, notre globe seroit un cahos, & le plus triste séjour pour ses divers habitans. Reconnoissez donc avec gratitude la sage bonté du Créateur, qui a tout réglé dans la nature de la manière la plus propre à faire le bonheur des êtres qu'il a formés. A chaque avantage que l'athmosphère de la terre vous procure à vous & à vos semblables, souvenez-vous que c'est de Dieu que procèdent tous les biens de la nature ; & livrez-vous alors à tous les mouvements de piété & de reconnaissance, que la considération des bienfaits de Dieu est si propre à exciter. Louez votre Créateur, aimez-le de toute votre ame, & dévouez-vous entièrement à lui.

DIX-SEPTIEME OCTOBRE.

Proportion entre les naissances & les morts.

QUE le très-haut n'ait point abandonné à un aveugle hasard la vie des hommes & la conservation du genre humain, mais qu'il veille sur nous avec des soins paternels ; c'est ce qui paroît évidemment par l'exacte proportion selon laquelle, dans tous les pays & dans tous les tems, les hommes paroissent sur le théâtre du monde, & en sortent. Au moyen de cet équilibre, la terre n'est ni trop déserte, ni trop chargée d'habitans.

“ Le nombre de ceux qui naissent est presque toujours plus grand que celui de ceux qui meurent ; ” car on observe que s'il meurt annuellement dix personnes, il en naît douze ou treize. Ainsi le genre humain multiplie continuellement. Si cela n'étoit pas, si le nombre des morts l'emportoit sur celui des naissances, un pays devroit naturellement être dépeuplé d'habitans au bout de quelques siècles, d'autant plus que la population du genre humain peut être arrêtée par divers accidens. Ces obstacles à la multiplication des hommes sont principalement la peste, ensuite les guerres, la famine, le célibat, & enfin les villes, sur-tout celles qui sont les plus peuplées, car il y meurt au moins autant de personnes qu'il en naît.

Les registres des baptêmes montrent qu'il naît plus de garçons que de filles. La proportion est assez constamment de vingt à vingt-un, en forte que s'il naît mille enfans du sexe féminin, il en naît mille & cinquante du masculin. Mais la mort, l'état militaire, & divers accidens, rétablissent l'égalité entre les deux sexes, d'ordinaire il y a plus de femmes que d'hommes dans les villes : c'est le contraire à la campagne.

Le nombre des enfans relativement à celui des familles, est aussi réglé avec la plus grande sagesse. On compte que dans soixante-six familles, il n'y a que dix enfans baptisés chaque année. Dans un pays bien peuplé, d'environ cinquante ou cinquante-quatre personnes, il ne s'en marie qu'une tous les ans ; & chaque mariage, l'un portant l'autre, produit quatre enfans ; mais dans les villes, on ne compte

communément que trente-cinq enfans sur dix mariages. Les hommes en état de porter les armes font toujours la quatrième partie des habitans du pays.

En comparant les listes mortuaires de différens pays, il se trouve que dans les années ordinaires, c'est-à-dire, dans celles où il n'y a point eu d'épidémie, il meurt une personne

Sur 40 dans les villages,
Sur 32 dans les petites villes,
Sur 28 dans les villes moyennes,
Sur 24 dans les villes fort peuplées,
Sur 36 dans toute une province.

De mille vivans, il en meurt annuellement vingt-huit. De cent enfans qui meurent par an, il y en a toujours trois qui viennent morts au monde; & à peine sur deux cent y en a-t-il un qui meure au moment de la naissance. Entre cent & quinze morts, on ne compte qu'une femme qui meure en couche; & parmi quatre cent morts, il ne se trouve qu'une femme qui soit morte dans les douleurs de l'enfancement. La plus grande mortalité a lieu entre les enfans depuis la naissance jusqu'à l'âge d'un an: de mille il en meurt communément deux cent quatre-vingt-treize à cette époque; mais entre la première & la seconde année de leur âge, il n'en meurt que quatre-vingt; & la treizième, la quatorzième & la quinzième année, le nombre des morts est si petit, qu'il ne monte jamais au-delà de deux. Voilà donc l'époque de la vie où il y a le moins de danger. Quelques savans ont observé qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui atteignent l'âge de soixante-dix à quatre-vingt-dix ans; mais qu'il y a plus d'hommes que de femmes qui passent les quatre-vingt-dix, & qui aillent jusqu'à cent ans.

Au moins trois mille millions de personnes pourroient vivre en même tems sur la terre; mais il en vit à peine le tiers de ce nombre, ou tout au plus mille quatre-vingt millions; savoir, six cent cinquante millions en Asie; cent cinquante millions en Afrique; cent cinquante millions en Amérique; & cent trente millions en Europe.

La conséquence la plus naturelle que je puisse tirer de tout cela, c'est que Dieu a les plus tendres soins de la vie des hommes, & qu'elle est très précieuse à ses yeux.

116 DIX-HUITIÈME OCTOBRE.

Seroit-il possible que le nombre des naissances & des morts fût maintenu dans une telle égalité, & que leur proportion fût si régulière & si constante dans tous les tems & dans tous les lieux, si la sagesse divine ne l'avoit réglé de la sorte ?

DIX-HUITIÈME OCTOBRE.

Ravages & destructions dans le règne de la nature.

JE vois à présent que même cette belle nature qui, au printemps, ravissoit tous mes sens & me procuroit des plaisirs si diversifiés, est soumise à la loi commune à toutes les choses créées. Sa beauté a disparu, et chaque jour amène de nouvelles révolutions, toutes les unes plus tristes que les autres. Mais tel est le sort de la nature : elle contient en elle-même les sources des plus affligeantes devastations.

Quels ravages n'occasionnent pas les débordemens des mers & des rivières, les pluies trop abondantes, la fonte des neiges & des glaces ! Des villages entiers submergés, des arbres fruitiers déracinés, des moissons abymées, des troupeaux détruits, offrent à nos yeux de tristes monumens de la force destructive des élémens. Un naufrage paroît être un désastre moins funeste ; mais il y auroit eu de quoi former toute une république des hommes qui ont été engloutis par la mer. Des sommes si immenses, que peut-être il faudroit des siècles pour les rassembler de nouveau, se perdent dans une minute. Des familles entières sont ruinées par un naufrage ; le seul aspect de la mer en courroux, les cris lamentables des mourans, le fracas du vaisseau qui se brise, quel effroi tout cela n'inspire-t-il point ! Quelles calamités une chaleur excessive & de longues sécheresses n'amènent-elles pas souvent ! Les herbes & les plantes languissent, la terre est altérée, & son sable brûlant nous étouffe. Les eaux se corrompent peu-à-peu & deviennent un breuvage mortel pour les troupeaux. La chaleur & la putréfaction multiplient prodigieusement les insectes : ils détruisent tout, ils dévorent les champs, & s'ils meurent aujourd'hui, ils reparoissent demain dans une nouvelle génération. L'horrible compagne de la mort, la famine, vient alors, & la peste marche sur ses pas. Une

seule mauvaise année, une guerre, une maladie contagieuse, peut occasionner tous ces maux.—Quels bouleversemens, quelles destructions ne font pas ces tremblemens de terre, qui deviennent de plus en plus communs! Jusque dans les entrailles de la terre bouillonnent des vapeurs pestilentielle, & un feu destructeur qui répandra la mort de toutes parts. Subitement, & souvent au milieu de la nuit, la terre mugit & s'ébranle, renverse des cités entières, & engloutit des milliers de coupables. Et quel formidable aspect les volcans & les incendies ne donnent-ils pas à la nature! Ils font l'image & les avant-coureurs des flammes dévorantes du grand & dernier jour.

Ainsi cette nature, d'ailleurs si aimable, je la vois à présent d'un côté bien effrayant. À ce terrible spectacle, je me dis d'abord à moi-même: combien n'est pas imparfait & défectueux tout ce qui n'est pas le Créateur lui-même! Bien des gens font de la nature leur Dieu, & ses beautés leur font oublier le grand Etre de qui elles émanent. Apprenons quelle est la vraie condition de toutes les choses terrestres, & reconnaissons enfin les avantages qu'a l'amour de Dieu sur tout ce qui peut attacher notre cœur. Trouver ses délices dans la contemplation de ses augustes attributs, avoir part à sa grâce, sentir qu'il est notre souverain bien, c'est-là triompher de toutes les désolations de la nature. Quoi de plus propre d'ailleurs à augmenter notre amour & notre reconnaissance pour lui, que de nous souvenir que ces calamités mêmes, il fait les rendre très-avantageuses? Ces désordres appartenant de la nature préviennent des maux incomparablement plus funestes, qui ne manqueroient pas d'avoir lieu si les matières destructives, les feux & les vapeurs souterraines demeuroient renfermés & s'amonceloient dans les entrailles de la terre. Les volcans & les inondations nous présentent souvent des plus grandes calamités. Des chaleurs brûlantes servent à dessécher la terre, qui, dans d'autres endroits, est submergée par les eaux. La peste & la famine délivrent le monde d'une multitude d'habitans vicieux qui lui sont à charge. Et la mortalité extraordinaire qui règne que'quefois parmi les hommes, est un moyen très-sage pour entretenir l'équilibre dans leur nombre, & pour empêcher une population excessive. Je conviens cependant que Dieu déploieroit moins

de fléaux sur la terre, si sa sainteté & sa justice ne l'obligeoient à punir de tems en tems les crimes de ceux qui l'habitent.

Lorsque simple spectateur des dévastations qui arrivent quelquefois ici-bas, je n'y serai point directement intéressé, il sera bien juste que ma reconnaissance pour le grand Etre qui m'aura épargné, soit accompagnée de sentimens de compassion & de charité pour mes frères infortunés. Jamais je ne serai insensible aux maux d'autrui, ni froid au récit des calamités des peuples même les plus éloignés, comme si je ne devois être touché que de ce qui me concerne personnellement. Dans l'immense chaîne des événemens du monde, il n'y a pas un seul chaînon auquel je ne tienne de près ou de loin. Les infortunés qui ont éprouvé tant de désastres, étoient-ils de plus grands pécheurs que moi ? Pourquoi sont-ils tombés, tandis que je suis encore debout ? Les lieux que j'habite sont-ils moins souillés de crimes que ne le sont les pays où les tremblemens de terre & les volcans font de si grands ravages ? Les dernières catastrophes de la nature seront tout autrement terribles encore pour nous. Le monde n'est point éternel : après avoir éprouvé successivement des calamités de tout genre, le moment de son entière destruction arrivera enfin. La nature fleurit encore, mais elle vieillit visiblement. Ce n'est qu'à force d'industrie & de travaux, qu'on tire de son sein ce qu'elle offroit d'elle-même à nos pères, & ce qu'ils recueilloient presque sans peine. Péris donc, terre de mon pèlerinage, puisque ta destinée est de périr ! Je n'ai point ici de cité permanente, mais je connois & je recherche la cité qui est à venir, dont Dieu lui-même est l'architecte & le fondateur.

Jc pleure sur vos pays, villes & villages désolés ! Ah ! que ne puis-je voler à votre secours, vous délivrer, & partager mon pain avec vos infortunés habitans ! Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, & souffrez avec patience les maux qu'elle vous envoie. Souvenez-vous de tant de vos frères qui ont éprouvé des disgraces semblables aux vôtres. Ils étoient vos compagnons d'infortune, & à présent leurs plaies sont consolidées, leurs celliers sont mieux fournis qu'ils ne l'avoient jamais été, & leurs maisons brûlées se sont changées en palais. Détruire & créer, telle

est & telle sera l'œuvre de Dieu jusqu'à la fin des jours. S'il ne détruisoit jamais, nous ne verrions pas de nouvelles créations, nous n'aurions pas occasion de faire des actes de résignation & de patience, nous ne sentirions pas assez le prix d'une religion qui nous fortifie, qui nous console dans les calamités, & qui nous élève au-dessus de toutes les disgraces. Tenons-nous en donc à ceci, & que tel soit toujours le résultat de nos réflexions : " Dieu vit tout ce qu'il " avait fait, & voilà tout étoit très-bon." Gen. I. 31. " Oui, Seigneur, tu es revêtu de spendeur & de majesté, tes " jugemens sont saints & justes, toutes tes œuvres ne sont " que grace & que vérité : qui n'y reconnoîtroit ta puissance & ta sagesse, & qui ne béniroit avec des transports " de gratitude & d'amour le roi de l'univers!"

DIX-NEUVIEME OCTOBRE.

De la circulation du sang

De tous les mouvements qu'on observe dans le corps animal, il n'en est point de plus important, mais en même tems de plus mystérieux, que la circulation du sang. On remarque dans ce mouvement une certaine grandeur qui frappe l'esprit, qui lui fait sentir les bornes de l'entendement humain, & qui lui inspire une profonde admiration pour l'intelligence suprême de son divin Créateur.

Le sang circule continuellement dans notre corps ; & voici quel est le principe de ce mouvement. Le cœur, qui est situé au milieu de la poitrine entre les deux poumons, est un viscère musculeux qui forme deux cavités séparées l'une de l'autre par une cloison. Cette machine est dans un mouvement continual de contraction & de dilatation alternatives. Du ventricule gauche du cœur sort le tronc d'une artère, que l'on appelle l'aorte ou la grande artère. Elle se divise bientôt en plusieurs rameaux, dont les uns montent & les autres descendent ; & ces ramifications innombrables, qui deviennent de plus en plus petites & étroites à mesure qu'elles s'éloignent du cœur, se distribuent de tous côtés, & pénètrent dans toutes les parties du corps. Le ventricule droit, en se resserrant, pousse le sang

dans ces artères avec tant de force, qu'il parvient jusqu'aux extrémités des dernières ramifications. On appelle ce mouvement le pouls : il n'est donc l'effet que de la pulsation du cœur, & il est plus vite ou plus lent, à mesure que le cœur se contracte avec plus ou moins de vitesse. Mais que devient le sang lorsqu'il est parvenu jusqu'aux dernières branches des artères distribuées dans tout le corps ? La nature l'emploie de la manière la plus sage. Certaines artères, par lesquelles le sang coule, en absorbent les parties aqueuses, d'autres les parties huileuses, d'autres enfin les parties salines. Dans d'autres parties du corps, où les artères se distribuent, se fait la sécrétion du lait, de la graisse, ou de quelqu'autre humeur qui est nécessaire à certains usages, ou qui doit être expulsée du corps comme inutile.

La partie du sang qui reste après s'être ainsi épurée, coule dans les extrémités des artères, de manière qu'à l'aide d'un microscope, on peut voir très-distinctement les petits globules rouges rouler les uns après les autres. Mais alors ces petits canaux s'élargissent peu-à-peu ; il s'en forme de plus gros vaisseaux, & puis de plus grands encore, que l'on appelle veines, par lesquelles le sang est rapporté au cœur, de la même manière qu'il en avoit été éloigné par les artères. Ces veines ramènent donc le sang de toutes les parties, tant supérieures qu'inférieures du corps, vers le cœur où elles forment un canal par lequel le sang se décharge de nouveau dans le ventricule droit. De là il ne passe point d'abord dans le ventricule gauche, mais la contraction du cœur le pousse dans l'artère pulmonaire, qui le conduit aux poumons par une infinité de petits rameaux. Ici le sang qui a circulé par tout le corps, & qui s'est échauffé par le frottement, doit, avant de pouvoir recommencer sa circulation, être rafraîchi par l'air frais que l'inspiration conduit aux poumons : au moyen de ce rafraîchissement, il se condense de nouveau ; au lieu que pendant sa circulation, il avoit été extrêmement dilaté par la chaleur. Repris ensuite par les veines pulmonaires, qui le portent à l'oreillette gauche du cœur, celle-ci le rend au ventricule gauche, lequel, en se contractant, le pousse de nouveau dans l'aorte, qui le distribue dans toutes les parties du corps. Ainsi le sang circule, passant du cœur

aux extrémités du corps par les artères, & retournant des extrémités vers le cœur par les veines.

Telle est l'admirable méchanique de la circulation du sang dans l'homme, & dans les animaux les plus connus. Mais combien ne reste-t-il pas encore en tout cela d'obscénités pour nous! Nous rencontrons ici des merveilles qui nous font sentir que l'esprit humain ne fauroit expliquer parfaitement ce chef-d'œuvre de la sagesse divine. Par exemple, n'est-il pas admirable que le mouvement du cœur continue sans interruption pendant soixante-dix, quatre-vingt, ou même cent ans, sans que cette machine si délicate s'use ou se démonte! La circulation du sang se fait vingt-quatre fois par heure, & par conséquent en vingt-quatre heures cinq cent soixante-seize fois; & comme à chaque pulsation le cœur poussé deux onces de sang dans l'aorte, il se trouve que dans une heure il passe par le cœur sept mille deux cent onces, c'est-à-dire, six cent livres de sang. Cela seul ne doit-il pas nous frapper d'étonnement. Et combien d'autres circonstances merveilleuses ne peuvent pas avoir lieu dans la circulation du sang, mais dont nous n'avons que des idées très-imparfaites! en un mot, " l'homme, dont tout reconnoit l'empire ici-bas, est un composé de merveilles. Le méchanisme le plus admirable & toute la beauté corporelle se trouvent réunis en lui; chacun de ses membres annonce qu'il est le Seigneur de la création. Une multitude innombrable de canaux invisibles, façonnés & mesurés d'une manière qui surpasse infiniment l'art & la sagesse des hommes, conduisent, distribuent de tous côtés, & font circuler régulièrement & sans interruption ce fluide précieux duquel dépend la vie. Dans ce mouvement universel, dans ce flux & ce reflux continuels, tout est réglé & compassé, tout est à sa place & dans la plus parfaite harmonie, rien de discordant, rien ne se croise, rien ne s'arrête, rien ne précipite son cours."

Cette admirable circulation, qu'on remarque dans tous les animaux, a lieu aussi dans toute la nature. Le soleil, la lune & les étoiles, parcourent la carrière qui leur est prescrite, dans un mouvement déterminé & constant. Il y a même une circulation continue dans les élémens; non-

seulement l'air est dans un mouvement perpétuel, puisqu'il circule sans cesse autour de la terre, mais l'eau continue aussi son cours sans interruption. Les fleuves se jettent dans la mer, & de la vaste superficie de l'océan s'élèvent les vapeurs qui forment les nuées: celles-ci se répandent en pluies, lesquelles pénètrent dans les montagnes, fournissent d'eau les sources, qui croissent insensiblement & deviennent des rivières, qui vont de nouveau grossir l'océan. La terre, toujours féconde, produit annuellement des plantes & des moissons: elle ne s'épuise cependant point, parce que la circulation continue des sucs nourriciers répare ses pertes, & lui rend ce qu'elle nous a donné. Toutes ces révolutions de la nature nous ramènent à une cause première, qui a tellement arrangé le monde, que tous les êtres sont continuellement en action, circulent, s'agitent, se meuvent, dans un labyrinthe insensible de changemens, jusqu'à ce qu'ils reviennent à leur première place, & qu'ils recommencent de nouveau la course qui leur a été prescrite.

VINGTIEME OCTOBRE.

Proportions de diverses parties du corps humain.

Dieu a formé le corps humain selon les rapports les plus sages, & il a observé les plus exactes proportions jusques dans les moindres parties. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à calculer la hauteur & la grosseur du corps humain d'après certaines mesures convenues. On divise ordinairement la hauteur de notre corps en dix parties égales, que l'on appelle faces en terme d'art, parce que la face de l'homme a été le premier modèle de ces mesures.

La première face comprend tout le visage, qui commence au-dessus du front à la naissance des cheveux. Depuis ce point jusqu'au sommet de la tête, il y a encore un tiers de face de hauteur, ou ce qui est la même chose, une hauteur égale à celle du nez; ainsi depuis le sommet de la tête jusqu'au bas du menton, c'est-à-dire, dans la hauteur de la tête, il y a une face & un tiers de face. Entre le bas du menton & la fossette des clavicules, qui est au-dessus de la poitrine, il y a deux tiers de face; ainsi la hauteur, de-

puis le dessus de la poitrine jusqu'au sommet de la tête, fait deux fois la longueur de la face, ce qui est la cinquième partie de toute la hauteur du corps. Depuis la fossette des clavicules jusqu'au bas des mammelles on compte une face. Au-dessous des mammelles commence la quatrième face qui finit au nombril ; & la cinquième va à l'endroit où se fait la bifurcation du tronc, ce qui fait en tout la moitié de la hauteur du corps. On compte deux faces dans la longueur de la cuisse jusqu'au genou : le genou fait une demi-face. Il y a deux faces dans la longueur de la jambe, depuis le bas du genou jusqu'au cou-de-pied, ce qui fait en tout neuf faces & demie ; & depuis le cou-de-pied jusqu'à la plante du pied, il y a une demi-face, qui complète les dix faces dans lesquelles on a divisé toute la hauteur du corps. Cette division a été faite pour le commun des hommes ; mais pour ceux qui sont d'une taille fort haute il se trouve environ une demi-face de plus dans la partie du corps qui est entre les mammelles & la bifurcation du tronc ; c'est donc cette hauteur de surplus dans cet endroit du corps qui fait la belle taille. Lorsqu'on étend les bras de façon qu'ils soient tous deux sur une même ligne droite & horizontale, la distance qui se trouve entre les extrémités des grands doigts des mains, est égale à la hauteur du corps. Depuis la fossette qui est entre les clavicules jusqu'à l'emboîture de l'os de l'épaule avec celui du bras, il y a une face. Lorsque le bras est étendu le long du corps, on y compte quatre faces ; savoir, deux entre l'emboîture de l'épaule & l'extrémité du coude, & deux autres depuis le coude jusqu'à la première naissance du petit doigt, ce qui fait cinq faces pour un bras, & cinq pour l'autre, en tout dix faces, c'est-à-dire, une longueur égale à toute la hauteur du corps. La main a une face de longueur ; le pouce a un tiers de face ou une longueur de nez, de même que le plus long doigt du pied ; la longueur du dessous du pied est égale à une sixième partie de la hauteur du corps en entier. La grosseur du corps & des membres a aussi ses mesures. L'épaisseur du doigt est ordinairement la trente-sixième partie de la longueur ; la grosseur du petit doigt fait la quarante-huitième partie ; celle du pouce, prise trois fois, donne la grosseur de la main ; la grosseur de la main, prise six fois, donne l'épaisseur du corps entier.

La hauteur du corps humain varie considérablement. La grande taille est depuis cinq pieds quatre ou cinq pouces, jusqu'à cinq pieds huit ou neuf pouces ; la taille médiocre est depuis cinq pieds, ou cinq pieds un pouce, jusqu'à cinq pieds quatre pouces ; & la petite taille est au-dessous de cinq pieds. Les femmes ont en général deux ou trois pouces de moins que les hommes. La partie antérieure de leur poitrine est plus élevée, en sorte qu'ordinairement la capacité de la poitrine, formée par les côtes, a plus d'épaisseur dans les femmes, & plus de largeur dans les hommes, proportionnellement au reste du corps. Les hanches des femmes sont aussi beaucoup plus grosses, parce que les os des hanches, & ceux qui y sont joints & qui composent ensemble cette capacité, qu'on appelle le bassin, sont beaucoup plus larges qu'ils ne le sont dans les hommes. L'homme a plus de cerveau que tous les autres animaux de même grandeur ; il en a même plus que le cheval & le bœuf. Un homme qui pèse cent livres a d'ordinaire quatre livres de cerveau. Les enfans nés à terme pèsent d'ordinaire huit livres au plus, ou cinq livres au moins. Leur plus grande longueur est d'un pied onze pouces, & la moindre d'un pied six pouces.

Tout le corps humain considéré, soit dans l'ensemble, soit dans ses diverses parties, est donc construit d'après les plus exactes mesures. Tout y est régulier, proportionné & dans la plus parfaite harmonie, tant relativement à la grandeur & à la figure, qu'à l'égard de la situation des parties. Il n'y en a aucune qui soit plus grande ou plus petite que ne le demandent les rapports qu'elle a avec les autres membres, & l'utilité générale de toute la machine. On ne sauroit imaginer de figure ni de situation plus convenable & plus avantageuse à chaque partie & à la totalité des membres. Il est certain néanmoins qu'il peut s'y trouver des variétés & des irrégularités qui ne détruisent pas la destination principale du corps ; c'est ce que prouvent les monstres & les hommes mal conformés. Mais si certaines disproportions dans la grandeur, la figure & la position des parties peuvent être compatibles avec la fin principale, elles nuisent cependant aux graces & à la beauté de l'extérieur. Quelle ne doit donc pas être la reconnaissance des personnes bien conformées, & dont tous les

membres sont dans une juste & agréable proportion ! Ah ! plût-au-ciel que mon ame fût aussi belle aux yeux du Seigneur, que mon corps est régulier aux yeux des hommes ! Plût-au-ciel que mon ame & mon corps se trouvent dans la même harmonie qui règne entre les membres de ce corps si bien proportionné ! Alors, ô mon Dieu ! je serois agréable à tes yeux, & je pourrois glorifier mon Créateur & mon rédempteur “ dans mon corps & dans “ mon esprit, qui lui appartiennent.” 1. Cor. vi. 20.

VINGT-UNIEME OCTOBRE.

De la navigation.

POUR un esprit qui réfléchit, la navigation est un objet qui peut donner lieu aux méditations les plus importantes. Ici notre curiosité est excitée, & tout à la fois satisfaite en différentes manières ; ce qui devient pour nous une source de nouveaux plaisirs. Nous n'envisageons d'ordinaire la navigation que du côté des avantages qu'elle nous procure ; mais nous devrions penser aussi à la mécanique & au mouvement des vaisseaux, sans lesquels la navigation ne sauroit avoir lieu.

N'est-il pas déjà bien étonnant qu'une masse aussi énorme & aussi pesante que l'est un navire puisse nager sur l'eau ? La charge d'un vaisseau est plus considérable qu'on ne le pense, & il ne faut qu'un peu d'attention pour comprendre que sa pression sur l'eau doit être prodigieuse. Un vaisseau de guerre de huit cent hommes d'équipage a d'ordinaire les provisions qu'il faut pour nourrir cette multitude de personnes pendant trois mois, & il est monté depuis soixante-dix jusqu'à cent pièces de canon. Or, en ne donnant à chaque homme que cent livres de poids, & à un canon que neuf quintaux, quoiqu'il y ait des canons qui pèsent quarante quintaux & plus, & en supposant que chaque homme ne mange que trois livres pesant par jour, ce calcul si modéré fera cependant une charge de deux cent trente-huit mille cent & vingt livres. Encore n'y comprend-on pas la pesanteur propre du vaisseau, les agrès, & cette multitude de matériaux dont on a besoin

pour l'entretien du bâtiment & pour charger les canons ; articles qui passent ou qui égalent la somme précédente. Or, cette masse énorme de six cent mille livres peut être poussée par un vent assez foible : cela n'est-il pas inconcevable & opposé aux loix de la nature !

Non, mon lecteur, cela est tout naturel ; & il seroit même miraculeux que le contraire arrivât. Ce n'est pas le vent qui pousse cette masse : le navire avec toute sa charge nage sur l'eau. Mais, comment un corps aussi pesant peut-il flotter ? Comment l'eau, dont les parties ne tiennent pas les unes aux autres, peut-elle avoir assez de force & de consistance pour soutenir une telle masse ? C'est un effet de l'équilibre : le vaisseau enfonce jusqu'à ce que le volume d'eau qu'il déplace lui soit égal en grandeur. Supposé que le vaisseau ait cent & vingt pieds de long & quinze de large, & qu'il s'enfonce à la profondeur de deux pieds, ce sont trois mille & six cent pieds d'eau, ou bien autant de cargaison, puisque l'une prend la place de l'autre. Ainsi la rivière n'est pas plus chargée du navire qu'elle ne l'étoit de l'eau que le navire remplace.

Autrefois la navigation étoit bien plus périlleuse & plus pénible qu'elle ne l'est à présent. On n'osoit se hasarder fort avant sur la haute mer ; mais on navigoit terre à terre & sans s'écartier des côtes. Mais, depuis l'invention de la boussole, on traverse les mers avec plus de confiance & de sûreté. Avant cette précieuse découverte, c'étoit une espèce de merveille que de faire de petits voyages sur mer. Du temps d'Homère, il falloit de grands préparatifs & de longues délibérations avant que les héros se déterminassent à traverser la mer Egée. L'expédition de Jason & des Argonautes, c'est-à-dire, le trajet de la Propontide & du Pont-Euxin fut regardé comme un exploit merveilleux. Et qu'étoit-ce que tout cela, en comparaison de nos navigations ? C'est la découverte de la boussole qui nous a mis en état de faire des voyages de long cours : l'aiguille aimantée se tournant constamment vers le nord, instruit le navigateur des régions où il se trouve, & des côtes vers lesquelles il cingle. Dans les ténèbres de la nuit, dans les jours les plus nébuleux, au milieu de l'océan, cet instrument lui sert de guide, & le mène d'un bout de la terre à l'autre.

Avez-vous jamais réfléchi sur les avantages de la navigation, & en avez-vous remercié votre Créateur ! Qui que vous puissiez être, c'est à elle que vous devez, soit directement, soit indirectement, une grande partie des choses nécessaires à votre subsistance. Les aromates & les méticulamens qui nous viennent des pays lointains vous manqueroient, ou du moins vous ne pourriez vous les procurer qu'avec beaucoup de peines & de dépenses, si les vaisseaux ne les conduisoient dans nos ports. Que vous seriez à plaindre si vous étiez obligé de faire venir par terre toutes les choses dont vous avez besoin ! Le calcul suivant va vous le faire sentir. On compte la charge d'un vaisseau par tonneau. Parmi les navires, il s'en trouve plusieurs qui portent six cent tonneaux. Le tonneau pèse deux mille livres ; ainsi un vaisseau dont la charge est de six cent tonneaux, porte un million deux cent mille livres. Or, en comptant mille livres pour chaque cheval, il faudroit pour transporter cette charge trois cent & douze chariots à quatre chevaux, au moins autant d'hommes, & mille deux cent quarante-huit chevaux. Mais alors, comment se procurer les richesses des autres parties du monde, & combien n'en coûteroit-il pas pour acquérir les choses même les plus nécessaires à la vie ? Il y a plus : la navigation ne doit-elle pas être regardée comme un des grands bienfaits du Créateur, si l'on considère que c'est par elle que la connoissance de l'Evangile de Christ est parvenue jusqu'aux nations les plus éloignées ? Pour moi, cette pensée m'inspire une vive reconnaissance pour Dieu ; & d'un autre côté, je le bénis de ce que ma vocation n'est pas d'aller affronter les flots de la mer, & d'exposer ma vie à des dangers continuels, pour m'enrichir ou pour me procurer seulement des moyens de subsistance. Mais tandis qu'éloigné de tous ces périls, je vis tranquillement au sein de ma famille, je dois au moins recommander à la protection divine ceux de mes frères qui sont obligés de courir les mers, & d'entreprendre les voyages les plus dangereux pour le bien de la société, & par conséquent pour le mien propre.

Des bêtes de charge & de somme.

Ces sortes d'animaux nous rendent tant de services, & nous en retirons tant d'utilités, qu'il y a de l'ingratitude à ne pas daigner les examiner de plus près. Nous nous bornons d'ordinaire à les subjuger pour nous en nourrir ou pour suppléer par leur force à notre foiblesse ; mais nous négligeons, par indolence ou par ignorance, de les considérer dans leurs rapports avec toute la création, & de réfléchir sur la sagesse & la bonté du Créateur, qui se manifestent si visiblement dans la production de ces utiles animaux. Peut-être que la méditation suivante vous rendra plus attentifs, & servira à exciter votre reconnaissance pour Dieu.

De tous les animaux domestiques le cheval est celui qui nous rend le plus de services, & qui nous les rend le plus volontiers. Il se laisse employer à cultiver nos terres, il nous conduit tout ce dont nous avons besoin, il se soumet avec docilité à toutes sortes de travaux pour une nourriture médiocre & frugale, il partage avec nous les plaisirs de la chasse & les dangers de la guerre. C'est une créature qui renonce à son être, pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui fait même la prévenir ; qui, par la promptitude & la précision de ses mouvements, l'exprime & l'exécute ; qui, se livrant sans réserve à son maître, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, & quelquefois meurt pour mieux obéir. La nature lui a donné un penchant à aimer & à craindre les hommes, & beaucoup de sensibilité aux caresses qui peuvent lui rendre son esclavage agréable. Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion dans les parties de son corps. Tout en lui est élégant & régulier. L'exacte proportion des parties de sa tête lui donne un air vif & léger, qui est encore relevé par la beauté de son encolure. Son maintien est noble, sa démarche majestueuse, & tous les membres de son corps semblent annoncer du feu, de la force, du courage & de la fierté.

Le bœuf n'a point les grâces & l'élégance du cheval. Sa tête monstrueuse, ses jambes trop minces & trop

courtes pour la grosseur du corps, la petitesse de ses oreilles, son air stupide & sa marche lourde le rendent difforme. Mais il compense bien ces irrégularités par les services importans qu'il rend à l'homme. Il est assez fort pour porter de grands fardeaux, & il se contente d'une chétive nourriture. Tout est utile dans cet animal : son sang, son cuir, ses ergots, sa chair, sa graisse, ses cornes peuvent être employés à divers usages. Il n'y a pas jusqu'à son fumier dont nous ne tirions parti : c'est un excellent engrais pour fertiliser les terres, & pour les mettre en état de nous fournir toujours de nouveaux alimens. Une chose bien remarquable dans cet animal, c'est la structure des organes de la digestion. Il a quatre estomacs, dont le premier peut contenir jusqu'à quarante ou cinquante livres de nourriture ; le troisième estomac a quatre-vingt-huit plis ou sillons qui servent à la digestion, tandis que les brebis ou les chèvres n'en ont que trente-six.

L'âne, quelque peu avantageux que soit son extérieur, & quelque dédaigné qu'il soit, ne laisse pas d'avoir d'excellentes qualités & de nous être très-utile. Il n'est pas ardent & impétueux comme le cheval, mais tranquille, simple & toujours égal. Il n'a aucune fierté, il va uniment son chemin, il porte sa charge sans bruit & sans murmure : il est sobre, & sur la quantité & sur la qualité de la nourriture : il se contente des chardons & des herbes les plus dures & le plus désagréables : il est patient, vigoureux, infatigable, & rend à son maître des services importans & continuels.

Comment est-il possible que nous servant tous les jours de ces animaux, nous ne pensions pas en même tems au Créateur, qui les a formés & qui leur a donné les propriétés au moyen desquelles il nous de viennent si utiles ! C'est déjà une circonstance bien digne de l'attention d'un esprit qui fait réfléchir, que le nombre des bêtes de somme & de voitures soit, sans comparaison, plus grand que celui des animaux sauvages. Si ceux-ci se multipliaient autant que les autres, la terre deviendroit bien-tôt un désert. Pourriez-vous, mon lecteur, penser sans reconnaissance à la bonté de Dieu, qui vous a donné l'empire sur ces créatures, la force ou l'adresse de les subjuger, le droit de les faire servir à votre usage, de changer à votre gré leur état

naturel, de les contraindre à l'obéissance, & de les employer comme bon vous semble. Cet empire sur les animaux est un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant l'excellence de son être. Du reste, si Dieu n'avoit pas imprimé dans les animaux une crainte naturelle pour l'homme, il nous seroit impossible de les subjuguer par la force. Puis donc que c'est uniquement à Dieu que nous devons l'empire que nous avons sur eux, nous serions bien injustes si nous abusions de ces créatures, soit en les excédant de travaux, soit en les maltraitant sans nécessité.

VINGT-TROISIEME OCTOBRE.

Les semaines d'hiver.

UNE grande partie des nourritures destinées à l'homme & aux animaux est confiée à la terre, à présent que le laboureur a semé les bleus d'hiver. Ces semaines faites, il commence à jouir de quelque repos. Il aura bien-tôt la satisfaction de voir son champ se couvrir peu-à-peu d'une belle verdure, & lui promettre une abondante récolte. A la vérité, la nature travaille d'abord en secret, tandis que le germe se développe. Mais on peut néanmoins épier ses opérations, en tirant de terre quelques-uns des grains qui commencent à germer. Deux jours après qu'on a jeté une graine en terre, les sucs dont elle se gonfle se communiquent au germe & le font sortir. Le germe est toujours situé à une des extrémités de la graine; & la partie du germe qui est vers le dehors est la petite racine de la plante future. La partie du germe qui est tournée vers l'intérieur du corps de la graine est la tige & la tête de la plante. Le germe de bled qu'on a mis en terre commence vingt-quatre heures, pour l'ordinaire, après qu'on l'a semé, à percer le sac de la graine & à se dégager. Il met dehors sa racine & sa tige. La racine est d'abord enveloppée d'une bourse qu'elle crève. D'autres racines s'échappent de côté quelques jours après, & sortent chacune de l'étui qui les couvroit. Le cinq ou sixième jour le bled commence à pousser une petite pointe de verdure hors de terre. Il reste assez long-tems dans cet état, jusqu'à la

VINGT-QUATRIÈME OCTOBRE. 131

belle saison l'épi sorte des étuis, où il se déroboit à un air trop froid & toujours incertain.

Tout ceci me conduit naturellement à réfléchir sur la nature de la vie humaine. Mon existence actuelle est le germe d'une vie éternelle. Nous sommes ici-bas dans la saison des semaines, & nous ne voyons que quelques accroissemens. Mais l'entièr matûrité des fruits, les épis & les gerbes dans leur perfection, ne se voient point encore, & la récolte ne s'en fait point sur la terre. Nous vivons en espérance. Le laboureur a ensemencé son champ, il abandonne ses grains à la corruption, à la pluie, aux orages, à la chaleur du soleil, & il ne voit pas ce qui en résultera. C'est précisément ce qui nous arrive à l'égard de la semence spirituelle. Les semaines que je fais ne m'énergieilleront donc point, &, d'un autre côté, je ne me découragerai point si je n'en vois pas d'abord les fruits. Je ne me lasserai point de semer à l'esprit, Galat. vi. 8. & peut-être que mes bonnes œuvres, quelques petites qu'elles soient, auront les suites les plus heureuses pour l'éternité.

A présent que nos terres sont ensemencées, attendons sans souci & sans inquiétude le tems, où au bout de neuf mois nous moissonnerons les fruits de nos semaines ; &, semblables au pieux laboureur, prions Dieu de répandre sa bénédiction sur nos champs.

VINGT-QUATRIÈME OCTOBRE.

Soins de la Providence pour les individus.

Ce seroit un grand malheur pour le monde & pour moi, s'il y avoit quelque fondement dans ce principe des incrédules, que Dieu ne s'occupe que de la totalité des êtres, & de la conservation des genres, des espèces & des sociétés entières, mais qu'il ne se met point en peine des particuliers. Quel Dieu que celui que les esprits forts supposent ! ou plutôt mériteroit-il d'être appelé Dieu, s'il ne pouvoit ou s'il ne vouloit pas s'occuper des parties dont le tout est composé ? Ce qui me console, c'est que la raison & la religion m'enseignent à croire un Dieu, dont la Providence s'étend sur chaque créature en particulier, & sur toutes les parties qui la composent.

Et qu'on ne dise pas qu'il seroit au-dessous de Dieu d'avoir soin des individus. L'univers entier, aussi-bien que la plus vile poussière, n'est rien si on le compare à l'Etre infini. Et cela étant, qu'y a-t-il que nous puissions appeler petit ou méprisable ? N'y a-t-il pas moins de distance entre moi & des nations entières, qu'il n'y en a entr'elles & ces globes immenses, qui eux-mêmes paroissent si petits aux yeux du peuple ? La moindre réflexion suffit pour me convaincre que devant ce Dieu, pour qui mille ans sont comme un jour, l'univers entier comme une goutte comparée à la mer, il n'y a rien qui soit grand ou petit en soi-même ; ni aucun événement, quelque peu considérable qu'il puisse être, qui soit indigne de son attention. Que je prenne la plus chétive plante ou le moindre insecte que je sois en état de dissequer, & je découvrirai, jusque dans les plus petites parties, la même sagesse qui brille dans la structure du tout ; la moindre fibrille contribue autant à la perfection de l'ensemble, que l'animal ou la plante même contribue à la perfection de l'espèce entière, & celle-ci à la perfection de l'univers. Mais si Dieu n'a pas dédaigné de former ces créatures, qui paroissent si méprisables, pourquoi seroit-il au-dessous de lui de les conserver ? Et puis, comment le tout pourroit-il être parfait, si les parties ne l'étoient point ; ou comment toute l'espèce pourroit-elle être conservée, sans la conservation des individus ?

La simple raison m'enseigne tout cela, mais la révélation achève de me convaincre. Elle m'apprend que même les cheveux de ma tête sont tous comptés. La plus chétive partie du corps humain, un de ces cheveux dont, dans le cours de la vie, on perd des milliers sans presque s'en appercevoir, & sans qu'il en résulte aucun dommage sensible, ces cheveux mêmes sont comptés. Et de-là notre Sauveur tire cette conséquence, c'est qu'à bien plus forte raison encore Dieu s'intéresse à nous & daigne nous honorer de son attention ; d'autant plus que par la rédemption tous les hommes ont été rendus agréables à Dieu en son Fils bien-aimé, & qu'ils ont acquis un nouveau prix aux yeux du Seigneur, en devenant les frères du Fils de Dieu. Je t'adore en Jésus-Christ, ô Providence éternelle ! je t'adore & te bénis avec la plus vive reconnaissance. Dès avant la fondation du monde, tu t'es occupée de mon bon-

heur, avant même que je t'en priaïsse, avant que je pusse te remercier. Seroit-il donc possible qu'à présent tu ne pensasses plus à moi ? Mon Sauveur a tout entrepris ; il s'est même soumis aux plus cruelles souffrances en ma faveur ; pourroit-il lui en coûter de veiller à présent sur moi ! Non, l'incredulité & les railleries de l'esprit fort ne sauroient m'ébranler. Je me confierai en ta Providence, lors même que l'incredule voudra me persuader qu'elle m'abandonne. Je fais que ma destination ne se borne pas à ce monde présent, & que ce n'est que dans l'économie future que les merveilles de ta grace envers moi se manifesteront dans tout leur éclat. Mais, ô mon Dieu ! qui suis-je pour que tu daignes penser à moi, à moi qui suis si petit, si corrompu, si coupable ! Qui suis-je pour que le Saint des Saints, l'Etre des Etres, le Dieu tout-puissant, infini, éternel, fasse attention à moi ! Qu'est ce que de l'homme pour que tu te souviennes de lui, & du fils de l'homme mortel pour que tu en prennes tant de soin ? Quel motif à marcher devant ta face avec intégrité, & à m'abstenir du mal ! Ton œil est constamment ouvert sur nous, & tu te plais à voir que l'on se confie en ta Providence. Seigneur, fortifie ma foi lorsqu'elle sera ébranlée par la profondeur & les obscurités de tes voies ; & fais que toutes tes dispensations envers moi aboutissent à mon salut éternel !

VINGT-CINQUIEME OCTOBRE.

Mesure & division du tems.

LE tems se mesure & se divise d'après les mouvements des corps célestes, & sur-tout du soleil & de la lune. Ces deux globes ont la plus grande influence sur l'état des hommes. Le mouvement de la lune ne sert à diviser le tems que sur notre terre, au lieu que le mouvement du soleil sert sans doute à régler cette division dans toutes les planètes qui tournent autour de lui.

Le jour est l'espace de tems que le soleil met à faire une révolution autour de la terre ; ou, pour parler plus juste, c'est le tems que la terre emploie à faire une révolution autour de son axe. La partie de ce tems, pendant laquelle

le soleil est sur l'horizon, est appelée le jour artificiel ; c'est le tems de la lumière, qui est déterminé par le lever & le coucher du soleil. Le tems de l'obscurité, ou du séjour du soleil sous l'horizon, est appelé nuit. Le jour & la nuit, pris ensemble, font le jour civil, ou le jour solaire. On le divise en vingt-quatre parties, que l'on appelle heures. Chaque heure se partage de nouveau en soixante parties égales, appelées minutes ; chaque minute en soixante secondes, & chaque seconde en soixante tierces. Cette division du jour en heures, en minutes, &c. est indiquée, d'après le mouvement de l'ombre par le style d'un cadran solaire, ou par l'aiguille d'une horloge à roues. Les cadans solaires, quand ils sont bien faits, indiquent constamment le vrai tems du soleil ; mais les autres horloges, qui sont toutes réglées sur le tems moyen du soleil, exigent de fréquentes réparations. Dans la vie commune, la plupart des Européens commencent leur jour & leurs heures à minuit, d'où ils comptent douze heures jusqu'à midi, & douze autres jusqu'à minuit suivant. Les Italiens commencent le jour au coucher du soleil, & depuis lors, jusques au soir suivant, ils comptent vingt-quatre heures. Les Turcs commencent leur jour un quart d'heure après le coucher du soleil : depuis lors ils comptent douze heures égales, & quand elles sont écoulées, ils en comptent douze autres jusqu'au soir suivant. Les Juifs commencent le jour au coucher du soleil : depuis lors ils comptent douze heures égales jusqu'au lever du soleil, & autant depuis son lever jusqu'à son coucher ; par conséquent leurs heures de jour sont plus longues ou plus courtes que celles de la nuit, à mesure que le jour est plus long ou plus court que la nuit.

Une semaine est l'espace de sept jours. Un mois solaire est le tems que le soleil emploie à parcourir un signe du zodiaque ; mais ces mois ne commencent & ne finissent pas exactement à l'entrée de cet astre dans un nouveau signe. Le mois lunaire est le tems qui s'écoule entre deux nouvelles lunes, c'est-à-dire, vingt-neuf jours, douze heures & quarante-quatre minutes.

L'année solaire comprend douze mois solaires, c'est à-dire, le tems que le soleil met à parcourir les douze signes du zodiaque ; & l'on compte ordinairement pour ce tems trois cent soixante-cinq jours, cinq heures & quarante mi-

nutes. Ces années sont aujourd'hui en usage chez la plupart des peuples de l'Europe. L'année lunaire est l'espace de tems qui comprend douze mois lunaires, ou douze révolutions de la lune autour de la terre. Elle est composée de trois cent cinquante-quatre jours, huit heures & quarante-huit minutes. Les Juifs & les Turcs se servent de cette année : mais pour la faire répondre à l'année solaire, ils y intercalent souvent un mois tout entier. Notre année commune commence dix ou onze jours après que le soleil est entré dans le signe du capricorne.

Ces mesures & ces divisions du tems, quelque peu importantes qu'elles paroissent en elles-mêmes, ne laissent pas de l'être beaucoup par l'application qu'on en peut faire à la vie morale des hommes. Les heures, les jours, les semaines, les mois & les années qui composent notre vie terrestre, nous ont été donnés afin que par le bon usage de nos facultés, nous remplissions le but de notre existence. Mais comment employons-nous ce tems si précieux ? Les minutes & les seconde sont à nos yeux des bagatelles qui ne méritent pas que nous y fassions attention ; il est cependant certain que celui qui ne tient aucun compte de minutes, prodigue aussi les heures. Mais sommes-nous au moins plus économies des périodes plus considérables ? Hélas ! si de tous les jours qui nous sont assignés, nous en déduisons ceux qui sont presqu'entièrement perdus pour nous, c'est-à-dire, pour notre ame immortelle, que restera-t-il pour la vie effective & réelle ? Ne résultera-t-il pas de ce calcul que l'homme qui est âgé de soixante & dix ans en a perdu plus de cinquante ; & que celui qui parvient à l'âge de cinquante ans aura peine à en compter sept dont il puisse dire qu'il les a employés à se rendre éternellement heureux. O Dieu de miséricorde, quelle pensée accablante & humiliante que celle-ci ! Que de centaines, que de milliers de jours & d'heures que ta bonté paternelle m'avoit confiés, pour que je les employasse aux grands & éternels intérêts de mon ame, ont été honteusement consumés à m'éloigner de plus en plus de toi, qui es le meilleur & le plus tendre des peres ! Combien d'années passées dans l'oisiveté, dans le vice, à satisfaire des passions criminelles, à nuire à mes frères ! Et avec quelle inconcevable rapidité ne s'envole pas le peu de tems qui me reste ! Sans que je m'en sois pres-

136 VINGT-SIXIEME OCTOBRE.

qu'appérçu, une heure est déjà perdue, irrévocablement perdue pour moi; & c'est beaucoup qu'une heure pour un homme qui peut facilement calculer par heures sa vie effective & réelle! Seigneur, n'entre point en compte & en jugement avec moi, au sujet des jours que j'ai si misérablement prodigés! "Enseigne-moi à compter si bien mes "jours, que j'en aie un cœur de sagesse." Ps. xc. 12. Et que désormais je fasse un salutaire usage du temps que tu daigneras encore m'accorder, pour que j'aie part à ta grâce en Jésus-Christ, & que je m'assure une félicité éternelle. Ce n'est qu'en remplissant ainsi ma destination, que j'aurai vécu longtemps & heureusement.

VINGT-SIXIEME OCTOBRE.

Fin de l'été.

Le soleil jette ses derniers regards sur la terre. Tout est changé pour nous. Cette terre qui étoit si belle & si fertile, devient peu-à-peu triste, indigente & stérile. Je ne verrai plus ce bel émail des arbres fleuris, ces charmes du printemps, cette magnificence de l'été, ces teintes & ces diverses nuances de la verdure des forêts & des prairies, cette couleur purpurine des raisins, ni les moissons dorées qui couvraient nos campagnes. Les arbres ont perdu leur dernière parure; les pins, les ormes & les chênes plient sous l'effort des aquilons. Les rayons du soleil, sans force & sans chaleur, ne pénètrent plus l'atmosphère ni la terre. Les champs, qui nous ont fait tant de dons, sont enfin épouisés, & ne nous promettent plus rien pour cette année. Ces tristes révolutions doivent nécessairement diminuer nos plaisirs. Lorsque la terre a perdu sa belle verdure, ses vives couleurs, son éclat, & pour ainsi dire, sa gloire; lorsque les campagnes n'offrent plus qu'un terroir humide & des couleurs sombres, l'homme perd les plaisirs qui sont attachés au sens de la vue. Quand la terre est dépouillée de ses moissons, des herbes & des feuilles, on ne voit de tous côtés qu'une surface raboteuse & inégale; elle n'a plus cet éclat, ce bel ensemble, que les blés, les légumes & les herbes offroient à nos yeux dans de vastes campagnes.—

Les oiseaux ne font plus entendre leurs chants ; rien ne rappelle à l'homme cette joie, cette allégresse universelle qu'il partageoit avec tous les êtres animés. Et, privé du plaisir que lui procuroient les mélodieux concerts des oiseaux, il n'entend plus que le murmure des eaux, & le siflement des vents ; bruit monotone & continu qui n'excite en lui que des sensations désagréables. Les champs n'ont plus leurs parfums, & l'on ne respire qu'une certaine odeur humide, qui n'a rien de gracieux lorsqu'elle ne suit pas la sensation de la chaleur. Le sens du toucher est blessé par les impressions d'un air humide & froid. Ainsi la campagne n'a plus rien qui flatte nos sens. Les nerfs délicats qui les composent se tendent en recevant des impressions désagréables ; ensuite ils se contractent extrêmement, de même que tous les muscles, auxquels les faibles rayons du soleil ne communiquent plus aucune activité.

Mais, au milieu de ces tristes aspects, je ne laisse pas de reconnoître combien la nature est fidelle à remplir la loi éternelle qui lui a été prescrite, d'être utile dans tous les tems & dans toutes les saisons de l'année. L'hiver approche, les fleurs ont disparu, & lors même que le soleil darde encore ses rayons, la terre n'a plus sa beauté accoutumée. Cependant la campagne, toute dépouillée & toute déserte qu'elle est, ne laisse pas de présenter encore à un homme sensible l'image du bonheur. Ici, dit-il en levant vers le ciel un œil reconnaissant, ici j'ai vu croître le bled, & na-
guère ces champs arides étoient couverts d'abondantes moissons. Il est vrai que les jardins potagers & les vergers sont actuellement dépouillés ; mais le souvenir des présens qu'ils nous ont faits mêle un sentiment de joie aux frissons pénibles que l'arrivée des aquilon me fait éprouver. Les feuilles des arbres fruitiers sont tombées, les prairies sont desséchées, de sombres nuages couvrent le ciel, les pluies tombent en abondance, les chemins se gâtent & la promenade devient impracticable. L'homme qui ne réfléchit point murmure ; mais le sage voit avec une douce émotion ces terres humides & trempées de pluies. Les feuilles sèches & l'herbe jaunâtre sont préparées par les pluies d'automne à devenir un engrais utile qui fertilisera la terre. Cette réflexion, & la douce attente du printemps, doivent naturellement exciter notre reconnoissance pour les tendres soins

de notre Créateur, & nous remplir de confiance en lui. Tandis que la terre a perdu sa beauté & tous ses agréments extérieurs, & qu'elle est même exposée aux murmures de ses enfans qu'elle a nourris & réjouis, elle recommence à travailler pour eux dans son intérieur, & à s'occuper en secret de son bien-être futur.—Mais pourquoi le monde moral n'est-il pas aussi fidèle à remplir sa destination, que l'est le monde physique ? Le fruit du chêne produit toujours un chêne, & la vigne produit toujours des raisins; pourquoi donc un grand homme n'a-t-il pas toujours des enfans qui lui ressemblent ? pourquoi le savant & l'artiste, qui se rendent si utiles à la société, ont-ils quelquefois des descendants ignorans & stupides ? pourquoi des parents vertueux donnent-ils le jour à des fils vicieux & méchans ? Quand je réfléchis sur cette différence, j'en découvre plusieurs causes naturelles, & je vois qu'il doit arriver dans le monde moral ce qui ne laisse pas d'avoir aussi lieu quelquefois dans le monde physique ; savoir, que la meilleure vigne, faute d'une bonne température, produit des raisins aigres & mauvais, & que des parents respectables par leurs vertus n'ont que des enfans qui dégénèrent. En poussant plus loin ma méditation, je me replie sur moi-même, & je me dis : mes beaux jours ne se sont-ils pas aussi obscurcis, & l'éclat qui m'environnoit n'a-t-il pas disparu comme les feuilles des arbres ? Peut-être que notre fort ici-bas a aussi ses saisons. En ce cas, j'aurai recours, dans le triste hiver de ma vie, aux provisions que j'ai faites pendant mes jours de prospérité, & je tâcherai de faire un bon usage des fruits de mon éducation & de mon expérience. Et si mes récoltes ont été abondantes, j'en ferai part aux pauvres, à ceux dont le terroir ingrat ou mal cultivé n'aura été que d'un foible rapport. Sur toutes choses, je desire que, lorsque l'été de ma vie aura pris fin, je puisse avoir une automne riche en bons fruits, honorable pour moi, utile à mes frères. Heureux si à la fin de mon automne j'emporte avec moi dans le tombeau la gloire d'avoir porté beaucoup de fruits, de m'être rendu utile à la société, & d'avoir fait à mes semblables tout le bien qu'il aura dépendu de moi !

VINGT-SEPTIÈME OCTOBRE.

Magnificence de Dieu dans les œuvres de la création.

“ **DIEU** s'est manifesté dans la création comme un être “ infiniment sage.” Il n'y a aucune créature, quelqu'inu-
tile qu'elle nous paroisse, qui n'ait sa destination. Et tou-
tes sont formées de la manière la plus convenable au but
de leur existence. C'est ce que nous savons avec certitude
de celles dont nous connaissons la destination ; & quant
aux autres, nous pouvons le conclure par analogie. A
commencer par le soleil, & à finir par la moindre plante,
nous serons par-tout obligés de reconnoître que, pour être
propres au but auquel le Créateur les destinoit, ces créa-
tures ne pouvoient être formées autrement qu'elles ne le
sont, & que relativement à cette fin, elles ne laissent rien à
desirer. Les moindres parties de chaque créature sont ma-
nifestement appropriées à sa destination, elles servent aux
fonctions que Dieu leur a prescrites, & la créature entière
seroit défectueuse, elle ne pourroit plus répondre que très-
imparfaitement à la fin de son existence, si l'on retrancoit
ou si l'on endommageoit quelqu'une de ses parties. Et quel
merveilleux ensemble ne résulte pas des rapports & de la
liaison que toutes les créatures ont les unes avec les autres !
Chacune est à sa place, chacune a ses fonctions propres, ces
fonctions sont nécessaires à la perfection du tout, & elles ne
pourroient manquer sans qu'il en résultât quelque désordre
plus ou moins sensible. Or, si à présent nous nous repré-
sentons l'Etre qui a formé cette multitude innombrable de
créatures, tant animées qu'inanimées, qui non-seulement
a destiné chacune d'elles à certaines fins, mais qui en a dis-
posé & arrangé toutes les parties de la manière la plus con-
venable à ces fins, sans qu'il s'y trouve rien de superflu, rien
de défectueux ; qui de la réunion de tous les individus a su
former un ensemble admirable, où l'on voit régner la plus
parfaite harmonie, pourrons-nous n'être pas frappés d'éton-
nement, & ne pas nous écrier avec une respectueuse admira-
tion : “ ô profondeur de la sagesse & de la science de
Dieu ! ” Rom. xi, 33.

“ Dieu s'est manifesté dans la création comme un Etre infiniment bon.” Il a répandu de toutes parts la vie, le mouvement & l'être. Que de créatures animées ses mains bienfaisantes n'ont-elles pas produites ! Depuis l'origine du monde l'homme s'est toujours appliqué à connoître les êtres vivans qui habitent avec lui la terre, & cependant il en découvre toujours de nouvelles espèces qui avoient été inconnues jusqu'ici. La vie n'est-elle pas pour tout ce qui respire un don d'un prix inestimable ? N'est-elle pas un bienfait pour le plus chétif vermisseau ? Combien Dieu ne doit-il pas se plaire à faire du bien, puisqu'il a communiqué à tant de créatures le bonheur d'exister ! Mais à quoi leur serviroit la vie, si elles devoient d'abord la perdre ? Le Créateur a donc eu soin que chaque être vivant puisse vivre aussi long-tems que cela convient à sa destination. Il a assigné à chaque créature le lieu où elle doit habiter, & chacune trouve, dès son entrée dans le monde, tout ce qui est nécessaire à la conservation de sa vie. Plusieurs animaux apportent en naissant, l'industrie & les instincts dont ils ont besoin pour chercher leur nourriture. D'autres, comme l'homme, sont d'abord entretenus & instruits par leurs parens. Et de quelle fertilité inépuisable Dieu n'a-t-il pas doué la terre en faveur des humains ! Voilà déjà près de six mille ans qu'elle a nourri tant de millions d'hommes & d'autres animaux, & si le monde devoit subsister encore aussi long-tems, on ne fauroit douter qu'elle ne continuât à fournir une nourriture suffisante à toutes les générations à venir. Avec la vie, combien de plaisirs & de sensations agréables le Créateur n'accorde-t-il pas aux êtres animés, & particulièrement à l'homme ! Avec quelle magnificence n'a-t-il point paré & embellî le monde qu'il doit habiter ; quelles douceurs il lui fait goûter dans la vie sociale, quelles tendres relations il lui ménage ; de quelles affections, de quels sentimens délicieux il inonde son cœur ! Ah ! ne soyez point ingrats envers un Créateur si bienfaisant, & puisque vous êtes doués de raison, puisque vous êtes capables de connoître & d'aimer votre Dieu, reconnoissez avec des transports de joie que “ la terre est pleine des gratuités du Seigneur.”

“ Dieu s'est manifesté dans la création comme un Etre infiniment puissant.” Cette puissance sans bornes, qui se

voit comme à l'œil dans toutes les créatures, est sur-tout bien sensible dans les deux extrêmes, dans ce qu'il y a de plus grand & de plus petit dans l'univers. Quel autre qu'un Etre infiniment puissant auroit pu construire le firmament, cette étendue immense, cet espace prodigieux qui contient un si grand nombre de corps célestes. Quel autre que lui auroit pu conserver jusques ici ce vaste édifice, l'affermir inebranlablement, & y entretenir néanmoins tant de mouvements divers & réguliers ! Quel autre auroit pu éléver le soleil à une telle hauteur, lui marquer la place, lui défendre de s'en écarter, & le maintenir sans soutien & sans appui dans l'immense étendue ! Falloit-il moins qu'une puissance infinie pour imprimer le mouvement à la terre, à la lune & aux étoiles, en sorte qu'elles parcourent invariablement les orbes qui leur sont prescrits, qu'elles achèvent & qu'elles recommencent leurs révolutions dans certains périodes marqués. Aimérions-nous mieux considérer la toute-puissance divine dans les plus petits objets ? Nous l'y trouverons tout aussi incompréhensible que dans les plus grands, & nous n'avons pour cela qu'à jeter les yeux sur la poussière que nous foulons aux pieds. Cette poussière est habitée par une multitude innombrable d'animaux, dont plusieurs milliers joints ensemble ne font pas la grosseur d'un grain de sable. Cependant chacun de ces animaux a ses membres extérieurs, & intérieurs, chacun a ses sens & ses sensations, chacun a ses instincts, aime la vie & cherche à la conserver. Voyez l'herbe des champs, les cheveux de votre tête, les fleurs des arbres, & étudiez leur structure, leur origine & leur usage ; par-tout vous découvrirez des merveilles, par-tout vous reconnoîtrez l'infinie puissance de celui qui forme les globes célestes avec la même facilité qu'il fait croître une fleur ou naître un vermis.

Seigneur, que tes œuvres sont grandes & en grand nombre ! Tu les as toutes faites avec sagesse, & la terre est remplie de tes biens. Apprends-moi à y être attentif comme je le dois, afin que je devienne sage, & que je reconnoisse que tu es le Seigneur qui as fait le ciel & la terre. Que ces considérations me remplissent d'amour, de respect & de confiance pour le plus aimable, le plus grand & le plus puissant de tous les Etres.

VINGT-HUITIEME OCTOBRE.

Loix de l'inertie.

L'INTERTIE n'est autre chose qu'une force de résistance, par laquelle tous les corps tendent à rester dans l'état où ils sont. Quand un corps est en repos, il résiste au mouvement qu'on veut lui donner ; mais s'il est une fois mis en mouvement, il y persiste en vertu de cette même force d'inertie, & il résiste avec autant de force aux corps qui voudroient arrêter son mouvement, qu'il résistoit auparavant aux puissances motrices. Rien de plus sage que cette loi que le Créateur a établie. Par elle les corps se meuvent avec une régularité parfaite, & l'on peut déterminer au juste les loix du mouvement & de la percussion. Si les globes célestes n'avoient pas une force d'inertie, ils ne pourroient pas se mouvoir avec tant d'ordre & de régularité, & il faudroit toujours une nouvelle cause motrice pour entretenir leur mouvement. Il résulte manifestement de-là que c'est une fagette infinie qui a formé & arrangé l'univers. Qu'une seule pièce de cet immense édifice fût supprimée, & tout seroit démonté. De quelle utilité nous seroit la structure si régulière des plantes & des animaux, & l'arrangement si admirable des globes célestes, si ces différens corps n'étoient pas susceptibles de mouvement ? Mais que cette loi paroît simple, & que les effets qui en résultent sont merveilleux ! Telles sont toujours les œuvres du Créateur, les principes en sont de la plus grande simplicité ; mais l'édifice entier en est d'autant plus admirable. L'univers ressemble à un magnifique palais. Les murailles épaisses & raboteuses sur lesquelles repose le bâtiment, ne paroissent avoir ni élégance, ni beauté ; elles sont néanmoins si indispensables, que sans elles le moindre mouvement de l'air renverseroit tout l'édifice. Ces murs fondamentaux ne laissent pas d'avoir aussi leur beauté, mais tout le monde n'est pas en état de la sentir. Il faut être architecte soi-même, ou bien connoître les règles de cet art pour pouvoir goûter le plaisir que procurent la symétrie & la structure des fondemens. Il n'y a qu'un expert qui puisse sentir pourquoi ces fondemens ont la profondeur, la largeur, la longueur que l'ar-

chiteste leur a données; il voit qu'ils ne pouvoient être autrement pour être bien, &, en reconnoissant la perfection de l'ouvrage, il a en même tems la satisfaction de voir qu'il est en état d'en juger. C'est précisément ce qui arrive en contemplant les œuvres de Dieu. Chaque spectateur n'est pas en état de découvrir les loix fondamentales d'où dépendent la plupart des phénomènes & d'en reconnoître la sagesse. Cette connoissance n'est réservée qu'au vrai philosophe, & elle lui procure un plaisir inexprimable.

Il semble qu'il y ait aussi dans les esprits une certaine inertie, comparable en quelque sorte à l'inertie de la matière. Les corps qui se meuvent constamment de la même manière & vers les mêmes points y ont une certaine ten-
dancē; l'esprit humain a un semblable penchant pour les actes qui sont souvent répétés de la même manière. De là vient qu'il nous est si difficile de déraciner certaines habi-
tudes. Or, nous pouvons faire un excellent usage de cette inertie naturelle de notre ame, en la faisant servir à nous affermir dans la vertu. Il ne s'agit pour cela que de réi-
térer fréquemment les mêmes actes jusqu'à ce que l'on soit aussi accoutumé aux actions bonnes & vertueuses qu'on l'est à présent aux vicieuses. Cela est d'autant plus im-
portant, qu' sans la vertu on ne sauroit parvenir à une vraie & solide tranquillité. Mais d'où viennent les égare-
mens où nous tombons si souvent à cet égard? pourquoi poursuivons-nous sans cesse des biens imaginaires qui nous conduisent enfin à notre perte? Notre cœur séduit par l'orgueil qui lui est naturel, & ébloui de l'éclat trompeur des choses sensibles, fait que nous ne nous approchons qu'a-
vec une sorte de répugnance des sentiers de la vertu. Mais qu'on ne se rebute pas de cette violence qu'il faut faire à ses penchans & à ses passions. Les vicieux eux-mêmes sont souvent obligés de se gêner & de résister à leurs pas-
sions pour se procurer quelqu'avantage temporel, ou pour éviter quelque malheur. Et cette violence qu'ils se font en résistant à leurs goûts & à leurs désirs sensuels ne peut qu'être bien douloureuse & bien amère pour des hommes corrompus. Mais, au contraire, quelle douce satisfaction n'éprouve-t-on pas lorsque l'ame réprend l'empire qu'elle doit avoir sur les sens! Un fréquent exercice de cet em-
pire nous conduit enfin à l'heureux état, où l'ame élevée

pour ainsi dire, au dessus de la région tumultueuse des passions, voit en pitié l'essaim vil & méprisable des esclaves du vice.

VINGT-NEUVIEME OCTOBRE.

Besoins des hommes.

IL n'y a point de créature sur la terre qui ait autant de besoins que l'homme. Nous venons au monde dans un état de nudité, de destitution, d'ignorance ; la nature ne nous a pas doués de cette industrie & de ces instincts que les bêtes apportent en naissant ; elle ne nous a donné que la raison pour acquérir l'habileté & les talens qui nous sont nécessaires. A cet égard, les animaux peuvent nous paraître dignes d'envie. En effet, ne sont-ils pas heureux de n'avoir pas besoin des habillemens, de ces armes, de ces commodités dont nous ne pouvons nous passer, & de n'être pas obligés d'inventer ni d'exercer cette multitude d'arts & de métiers, sans lesquels on ne fauroit se procurer ces diverses nécessités. Ils apportent en naissant les vêtemens, les armes & tout ce dont ils ont besoin ; & s'il leur manque quelque chose, ils peuvent aisément se le procurer au moyen de ces instincts naturels qu'ils n'ont qu'à suivre aveuglément. S'il leur faut des habitations, ils savent d'eux-mêmes s'en creuser ou s'en construire. Ont-ils besoin de lits, de couvertures, d'habits de rechange, ils ont l'art d'en filer, d'en tisser, & de se débarrasser de leurs vieilles robes. S'ils ont des ennemis, ils sont pourvus d'armes pour se défendre : s'ils sont malades ou blessés, ils savent trouver les remèdes nécessaires. Et nous, qui sommes si supérieurs aux autres animaux, nous avons plus de besoins qu'eux & moins de moyens de les satisfaire.

Vous demanderez peut être pourquoi, à tous ces égards le Créateur a moins avantage les hommes que les bêtes ; & cette curiosité est sans doute très-excusable, pourvu qu'elle ne soit point accompagnée de murmures. La sagesse divine se manifeste en ceci comme en toute autre chose. En assujettissant les hommes à plus de besoins, Dieu a voulu tenir continuellement en exercice cette rai-

son, qu'il nous a donnée pour nous rendre heureux, & qui nous tient lieu de toutes les ressources des autres animaux. Par cela même que nous sommes destitués des instincts dont ils sont doués, & que nous avons tant de besoins corporels, nous sommes obligés de faire usage de notre raison, d'acquérir la connoissance du monde & de nous-mêmes, d'être actifs, vigilans & laborieux pour nous garantir de l'indigence, de la douleur, du chagrin, & pour mener une vie agréable & heureuse. L'usage de la raison est en même temps le seul moyen de tenir en bride nos passions fous-gueuses, & de ne pas nous livrer avec excès à des plaisirs qui pourroient nous devenir funestes. Quelques exemples suffiront pour nous en convaincre. Si nous pouvions nous procurer sans la moindre peine les fruits, & tous les autres alimens qui nous sont nécessaires, nous deviendrions infailliblement indolens & paresseux, & nous passerions notre vie dans une honteuseoisiveté. Les nobles facultés de l'homme s'affoibliroient & s'engourdirroient. Les liens de la société se romproient, parce que nous ne dépendrions plus les uns des autres, & que les enfans même n'auroient pas besoin pour s'entretenir de l'assistance de leurs parens, & moins encore de celle des autres hommes. Tout le genre humain retomberoit dans la barbarie, & dans un état grossier & sauvage, chacun ne vivroit que pour soi à la manière des brutes, & il n'y auroit ni subordination, ni prévenances, ni bons offices mutuels. C'est donc à nos besoins que nous avons l'obligation du développement de nos facultés & des prérogatives de l'humanité; ils réveillent notre esprit; ils lui donnent de l'activité & de l'industrie, & ils rendent notre vie plus commode & plus agréable que celle des autres animaux. C'est le besoin qui nous a rendus sociables, raisonnables, & réglés dans nos mœurs: c'est lui qui nous a fait inventer une multitude d'arts & de sciences utiles. En général, une vie active & laborieuse est avantageuse & nécessaire à l'homme. Si ses facultés & ses forces ne sont pas mises en exercice, il devient à charge à lui-même; il tombe peu-à-peu dans une stupide ignorance, dans une grossière & basse volupté, & dans les vices qui en résultent nécessairement. Le travail, au contraire, met toute la machine dans une agréable activité, & pro-

cure d'autant plus de satisfaction & de plaisirs, qu'il exige plus d'industrie, d'esprit, de réflexion & de lumières. Les besoins naturels nous étoient donc à tous égards nécessaires, pour que nous fussions raisonnables, sages, sociaux, vertueux & heureux. Si après avoir été nourris du lait de nos mères, nous n'avions plus besoin de secours ni d'instruction, nous ne vivrions que pour nous, & nous rapporterions tout à nous-mêmes ; n'apprenant aucune langue, nous ne ferions pas usage de notre raison ; stupides, & dans une profonde ignorance de nous-mêmes & des autres êtres, nous ne connoîtrions ni les arts, ni les sciences, ni les plus nobles plaisirs de l'âme. Au lieu qu'à présent, les besoins des enfans, l'état de destitution où ils sont en venant au monde, obligent les parens à avoir soin d'eux par tendresse & par compassion ; tandis que les enfans, de leur côté, s'attachent aux parens par le sentiment de leurs besoins, & par la crainte des dangers ; se laissent conduire par eux, & se forment par leurs instructions & par leurs exemples à faire un bon usage de leur raison, & à respecter les mœurs. Ainsi ils deviennent des gens de bien, de bons citoyens, & ils sont mis en état de mener une vie honnête & heureuse. Avec de tels avantages nous pouvons aisément nous passer de ceux que les animaux paroissent avoir sur nous. Nous n'avons pas besoin de fourrures ou de plumes pour nous vêtir, ni des dents ou de griffes pour nous défendre, ni de sens plus subtils, ni de certains instincts naturels pour nous procurer les choses nécessaires à notre nourriture & à notre conservation. Ces présens de la nature ne feroient que nous dégrader & nous réduire à une perfection purement animale. Nos sens, notre raison & nos mains suffisent pour nous procurer des vêtemens, des armes, des alimens, & tout ce qui est nécessaire à notre sûreté, à notre entretien, à nos plaisirs, & pour nous mettre en état d'appliquer à notre usage toutes les richesses du règne de la nature.

Il se trouve donc que ces besoins, dont tant de personnes murmurent, sont les vrais fondemens de notre bonheur, & les meilleurs moyens que la sagesse & la bonté divine eût pu choisir pour diriger les facultés des hommes de la manière qui leur est la plus avantageuse. S'ils étoient assez sages pour les employer conformément à ces vues, ils s'é-

pargneroient bien des peines ; de cent infortunés, il y en auroit à peine un seul qui pût attribuer ses malheurs à la fortune, & nous reconnoîtrions que la somme des biens l'emporte de beaucoup sur celle des maux ; que nos disgraces sont adoucies par mille avantages, & qu'il ne dépend que de nous de mener une vie supportable & même agréable.

TRENTIEME OCTOBRE.

Des pressentimens.

LA faculté que notre ame a de pressentir l'avenir se manifeste par des effets si extraordinaires, qu'on ne peut qu'en être frappé d'étonnement. Les sensations & les représentations qui produisent un pressentiment sont quelquefois si obscures & si cachées dans le fonds de l'ame, que nous n'en avons pas la conscience. L'ame ne laisse pas d'en tirer des conséquences très-exactes, & l'image de l'avenir se présente à elle avec assez de clarté pour qu'elle puisse s'assurer de l'avoir. Elle forme alors des conjectures, des présages, sans qu'elle sache elle-même ce qui a pu l'y conduire ; & dans son étonnement, elle les prend pour des inspirations. C'est là ce qu'on appelle des pressentimens. Ils ont lieu lorsque, sans pouvoir nous rendre compte de ce qui nous fait prévoir quelqu'événement à venir, nous avons cependant une idée plus ou moins claire de cet événement. Mais il faut observer ici que les pressentimens sont par leur nature des représentations beaucoup plus faibles que ne le sont les sensations. Ainsi on ne sauroit les bien distinguer, tant que les sens & une imagination échauffée mettent l'ame dans une violente agitation. Mais dès que l'ame est calme, les pressentimens ont plus de clarté : & de là vient qu'ils ont sur-tout lieu dans le silence de la nuit, dans le sommeil & dans les songes. Pour lors l'homme est quelquefois élevé au-dessus de lui-même. Le voile qui couvre l'avenir se retire de devant lui, sans qu'il sache comment cela se fait, & il parle des événemens futurs, lorsqu'il est presqu'incapable de voir ce qui se passe sous ses yeux.

Une multitude de faits ne permettent guère de douter que l'ame n'ait cette faculté de prévoir quelquefois l'avenir; & il faudroit être bien peu versé dans la connoissance de la nature, pour nier une chose uniquement parce qu'elle paroît extraordinaire, & qu'on ne sauroit l'expliquer. Ce mouvement secret & inconnu, qui nous avertit quelquefois de ce qui doit nous arriver, existe réellement dans le fond de notre ame, & l'histoire est pleine de tant d'exemples de cette nature, qu'il n'est pas possible de les nier tous. Il y a peu de personnes, parvenues à l'âge de raison, qui n'aient eu quelquefois de ces pressentimens. L'ame a la force représentative de l'univers relativement à la place qu'elle y occupe; elle a la faculté de se représenter le passé comme présent, pourquoi ne pourroit-elle pas se représenter de la même manière l'avenir, & même les futurs contingens? Elle peut employer pour cela des moyens semblables à ceux dont elle se sert à l'égard du passé. Pourvu qu'on l'instruise des événemens passés, elle peut les appercevoir comme présens; & pourquoi regarderions-nous comme impossible qu'on l'instruisit aussi des événemens futurs? Il y dans l'univers des millions d'intelligences supérieures à l'homme qui peuvent lui révéler quelque partie de l'avenir, ou bien il peut y avoir dans l'ame humaine quelque force inconnue jusqu'ici, qui lui fait prévoir des événemens futurs & éloignés.

Mais quelques obscures & inexplicables que puissent être les causes des pressentimens, il me suffit de l'avoir qu'ils peuvent contribuer, d'une manière plus ou moins directe & prochaine, à mon bonheur. Tantôt ils m'avertissent de quelque danger qui me menace, tantôt ils m'annoncent quelque événement agréable & heureux. Dans l'un & l'autre cas, ces avertissemens peuvent m'être très-avantageux; seulement c'est à moi à prendre garde que cette faculté de mon ame ne fasse pas mon tourment, & qu'elle ne serve au contraire qu'à affermir & à augmenter ma tranquillité. Sur-tout il faut que je m'abstienne de toute superstition, que je ne me fie pas trop à ces pressentimens, que je n'y compte pas avec témérité, qu'ils ne me fassent négliger aucun de mes devoirs, & que je n'oublie jamais que Dieu seul mérite toute ma confiance.

TRENTE-UNIEME OCTOBRE.

Cantique sur la puissance & la providence de Dieu.

DIEU sera toujours le sujet de mes hymnes. Il est le Dieu fort : son nom est l'ETERNEL ; ses œuvres sont grandes, & son empire s'étend sur tous les cieux.

Il veut ; il parle, & des millions de mondes sortent du néant à sa voix ; il ménace, & tous les globes retombent dans la poussière.

La lumière est son vêtement, & toutes ses dispensations sont dictées par la sagesse. Il règne comme Dieu ; la vérité & la justice sont les fondemens de son trône.

Monarque de tous les mondes, qui est semblable à toi ! Sans commencement de vie & sans fin de jours, tu es le Dieu éternel, la source unique & intarissable de la gloire, des richesses & de la félicité.

Tout ce qui existe, tout ce qui a existé, tout ce qui existera dans le ciel, sur la terre & dans la mer, tout est connu de Dieu : ses œuvres innombrables ont été sous ses yeux dès les tems éternels.

Il m'environne de toutes parts ; il veille sur moi, & sous l'ombre de ses ailes je repose en sûreté. Aucune de nos actions ne lui échappe, & il sonde nos cœurs.

Il est près de toi ; il fait quand tu te lèves & quand tu te couches ; il prévoit ta pensée avant qu'elle soit présente à ton esprit. Si tu montes au ciel, il y est ; & quand tu emprunterois la vitesse des rayons du soleil, & que tu irois te placer au-delà des mers, tu l'y trouverois.

Il connaît mes peines ; il entend mes prières, & il sait tout ce qui se passe dans mon ame. Toutes mes bonnes actions & toutes mes fautes lui sont également connues ; & lorsque je viens à broncher, il se hâte de me tendre une main secourable.

Il a réglé de toute éternité tout le bien qu'il vouloit me faire. Tout ce qui me concerne est écrit dans son livre ; son doigt y a marqué, avant même que j'existantasse, quel sera le nombre de mes jours !

Je n'ai rien qui ne soit à Dieu, & qui ne vienne de lui. Seigneur, je suis à toi, je ne vis que par ta bonté ; aussi je

150 PREMIER NOVEMBRE.

donnerai gloire à ton nom, & ta louange fera éternellement dans ma bouche.

Qui pourroit comprendre & raconter la magnificence & la grandeur de tes merveilles ! Chaque grain de poussière que tu as formé annonce la puissance de son Créateur.

Ta sagesse se découvre jusque dans le moindre brin d'herbe ; l'air & la mer, les campagnes, les vallons & les collines publient tes louanges.

Tu arroses la terre, & tu étends un tapis de verdure sous nos pieds. Tes gratuités nous environnent de toutes parts : le jour & la nuit, le froment & le fruit de la vigne, l'abondance & l'allégresse, tout nous vient de toi.

Le passereau ne tombe point en terre sans ta volonté, Seigneur : pourrois je donc livrer mon cœur à l'inquiétude, & ne me reposerai-je pas sur tes soins paternels !

Si Dieu est mon protecteur, s'il est mon soleil, mon bouclier & ma délivrance, je n'aurai rien à craindre du ciel ni de la terre, & toutes les puissances infernales ne fauroient me faire trembler.

NOVEMBRE.

PREMIER NOVEMBRE.

Cantique de louange.

C'EST TOI, Seigneur, qui as créé toute l'armée des cieux, & celle de ces esprits bien-heureux qui environnent ton trône auguste. Les cieux dans leur immense étendue, & avec toute la magnificence dont tu les as décorés, ne sont que les tabernacles de ces intelligences sublimes qui te connaissent & qui t'adorent.

Tu as paré le globe de la terre de mille beautés qui ravisent notre ame. Ce soleil, qui éclaire tant de mondes, qui fertilise nos campagnes, & qui nous enrichit de tant de biens, tu lui as marqué la carrière qu'il droit parcourir, & il ne s'en écarte jamais.

C'est par ton ordre que la lune, ce flambeau & cet ornement de la nuit, nous favorise de sa douce lumière. Partout où nous portons nos regards, & quelque part que nous allions, nous ne voyons que des preuves de ta bonté, & tes bénédictions ne cessent de reposer sur nous.

Des sources & des fontaines intarissables jaillissent en notre faveur, & nous fournissent des eaux limpides & salutaires. La bienfaisante rosée rafraîchit & désaltère nos prairies. Les montagnes & les vallées, les forêts & les campagnes offrent à nos yeux mille & mille beautés; & la terre entière, que ta main soutient dans l'immense étendue, est pleine de tes richesses, couronnée de tes biens, fertilisée par ta bonté.

Nous supportons sans murmurer les peines de la vie: quelques jouissances, & fut-tout le doux espoir, viennent les adoucir. Le magnifique spectacle de la nature nous ranime, & les rayons de ta grâce séchent nos larmes.

Mais qui pourroit fonder la profondeur de tes voies! Les maux ici-bas marchent toujours à côté des biens. Les tremblemens de terre, le tonnerre, les tempêtes, la mer, la guerre, des contagions & des maladies sans nombre, troublent souvent le bonheur des humains. Nous mourrons enfin, la mort porte par-tout ses ravages & n'épargne personne.

Un souffle nous renverse, nous précipite dans le tombeau, & nous y fait retourner en poudre.—Mais bénit soit Dieu qui nous donnera une nouvelle vie par Jésus-Christ.

PREMIER NOVEMBRE.*

Créatures qui vivent dans la mer.

ON auroit d'abord peine à croire qu'il pût y avoir des créatures vivantes dans la mer. Elle renferme tant d'espèces différentes de plantes, d'herbes, d'arbres & de buissons qui se croisent, se mêlent, s'entrelacent les uns avec les autres, de manière qu'il semble que les sentiers devroient en être impraticables, & la confusion & le désordre régner dans ce lieu sauvage. Et il pourroit se trouver dans la mer des créatures vivantes qui aient des rapports

les unes avec les autres ? Rien de plus vrai, quelqu'étrange que cela paroisse au premier coup-d'œil. Et ce ne sont pas seulement quelques individus que la mer renferme, mais un si grand nombre d'espèces différentes, que nous sommes très-éloignés de les connoître toutes ; tant s'en faut que nous sachions combien d'individus appartiennent à chaque espèce. Au milieu de cette multitude innombrable d'êtres animés, il n'y a aucune confusion : on peut très-bien les distinguer ; & dans la mer, comme par-tout ailleurs, règne un ordre parfait. Toutes ces créatures peuvent être rangées dans certaines classes ; elles ont leur nature, leur nourriture, leur genre de vie, leurs caractères, leurs instincts propres & particuliers. Il s'y trouve, comme sur la terre, des gradations, des nuances, des passages insensibles d'une espèce à l'autre. L'une commence où l'autre finit. La pierre qui est au plus haut échelon du règne minéral, est déjà une demi-plante ; la plante qui termine le règne végétal, appartient déjà en partie au règne animal ; & la brute qui forme le passage entre la bête & l'homme, a déjà quelque conformité avec celui-ci. De même, dans la mer, la nature passe par degrés du petit au grand, perfectionne insensiblement les espèces, & lie tous les êtres par une chaîne immense, où il ne manque aucun chaînon.

Quelle prodigieuse multitude d'habitans la mer ne contient elle pas ! Quelles variétés entr'eux ! Quelle diversité de formes, d'instincts & de destination ! Les uns sont si petits, qu'on peut à peine les découvrir. D'autres sont si grands, que l'on est effrayé en voyant ces masses énormes. Il y en a qui sont dépourvus de toute parure, & dont la couleur se mêle & se confond avec celle de la mer au point qu'il est difficile de les distinguer. La nature en a paré d'autres des plus vives & des plus magnifiques couleurs. Quelques espèces multiplient très-peu, parce qu'autrement elles dévasteroient & dévoreroient tout. D'autres, au contraire, peuplent prodigieusement, parce qu'elles servent à la nourriture des hommes & des animaux.

Seigneur, que tes œuvres sont grandes & en grand nombre ! Tu les as toutes faites avec sagesse ; la terre est remplie de tes biens. Que dirai-je de cette mer si grande & si vaste, où se meuvent des multitudes innombrables de cré-

atures vivantes, de grands & de petits animaux. Là se promènent les navires ; là sont les baleines, que tu as formées pour s'y jouer. Tous ces animaux attendent que tu leur distribues leur nourriture, lorsqu'il en est temps. Pl. civ. 24. 27.

DEUXIEME NOVEMBRE.

Sagesse de Dieu dans la liaison que toutes les parties de la nature ont les unes avec les autres.

De même que tous les membres de notre corps, pris ensemble, forment un tout, construit & arrangé avec beaucoup de sagesse ; de même aussi les diverses espèces de productions naturelles sont autant de membres, dont la suprême intelligence a composé un ensemble parfait. Il ne faut qu'une médiocre attention pour se convaincre, que tout est lié dans la nature, en sorte qu'il n'en résulte qu'un seul tout. Les diverses espèces de terres minérales nourrissent & entretiennent manifestement le règne végétal, sans lequel les animaux ne pourroient vivre. Le feu, l'eau et l'air, sont indispensableness nécessaires à la conservation de ce monde terrestre. Il y a donc un lien indissoluble entre tous les êtres dont notre globe est composé ; & les physiciens ont démontré que ce globe lui-même a des rapports nécessaires avec le soleil, les planètes & toute la création. Mais pour combiner ensemble cette multitude infinie de substances diverses, & pour n'en former qu'un seul tout, il ne falloit pas moins qu'un sagesse sans bornes. Elle seule a pu lier ensemble tant de millions de créatures différentes, & les enchaîner de manière qu'elles eussent des rapports continuels, & que les unes servissent aux autres.

Pour ne pas nous perdre dans cet océan immense de la création, ne nous arrêtons qu'à notre globe, qui en fait une si petite partie. La sagesse que nous y découvrirons pourra nous faire juger de celle qui se manifeste dans tout l'univers. Ne considérons même à présent que ce que nous avons sous les yeux. Si nous examinons le règne animal dans les rapports qu'il a avec toute la nature, & si nous pensons aux besoins qui sont communs à tous les ani-

maux, nous ne pourrons qu'être frappés de l'harmonie admirable qui s'y découvre. La chaleur, l'air, l'eau, la lumière, toutes ces choses sont absolument indispensables à la conservation de toutes les créatures; mais il y faut une juste proportion. Le trop, ou le trop peu, leur seroit également nuisible, & seroit un cahos de toute la nature. Un degré de plus dans la chaleur universelle seroit périr tous les êtres vivans. Car si notre terre, prise dans sa totalité, recevoit plus de chaleur du soleil, il faudroit nécessairement que dans tous les climats l'été fût plus chaud qu'il ne l'est à présent. Mais l'expérience nous apprend que dans tous les pays les chaleurs sont quelquefois si grandes, que pour peu qu'elles augmentassent, soit en intensité, soit en durée, les hommes & les animaux mourroient, & les plantes se dessécheroient. D'un autre côté, si nous avions moins de chaleur, nous n'en serions pas mieux, puisque même à présent le froid est quelquefois si rigoureux, que les animaux courroient risque d'être gelés, & qu'en effet il n'est pas rare d'en voir mourir de froid. La terre reçoit donc précisément du soleil la mesure de chaleur qui convient à toutes les créatures, & tout autre degré leur seroit funeste. Cette juste proportion s'observe aussi à l'égard de l'air. L'ascension des vapeurs dépend principalement de la pesanteur de l'air, & la pluie de sa légèreté. Or, si l'air ne pouvoit pas se condenser & se raréfier alternativement, & devenir tantôt plus pesant, tantôt plus léger, nous n'aurions point cette diversité de température qui est si nécessaire pour la végétation des plantes, & par conséquent aussi pour la vie des animaux. Si l'air étoit en général plus pesant qu'il n'est, il seroit plus chargé de vapeurs, & de nuages & de brouillards, & seroit par-là même humide, mal-fain & nuisible aux plantes & aux animaux. Si au contraire il étoit plus léger, les vapeurs ne pourroient s'élever ni s'assembler en nuages. Il en est de même de tout: la nature observe toujours un juste milieu; & comme tous les élémens sont arrangés de la manière qui convient le mieux à la conservation des animaux, ils sont aussi dans une parfaite harmonie avec toutes les autres choses naturelles. L'air ne produit pas seulement ces variations de température, qui sont si nécessaires; il est en même tems l'origine du son. Il a donc été approprié à

notre oreille, & ici encore se manifeste une sagesse admirable. Car si l'air étoit plus ou moins élastique, s'il étoit plus épais ou plus subtil, l'oreille en souffriroit beaucoup, & la voix si douce & si agréable de l'homme ressembleroit aux éclats du tonnerre ou au siflement des serpens. L'air contribue encore à la circulation du sang ; il pénètre jusque dans les plus petites veines : s'il étoit plus épais, sa force briseroit tout ; & s'il étoit plus subtil, son action seroit trop foible. Il y a mille autres rapports entre l'air & les différens êtres ; & il a toutes les propriétés qui conviennent à chacun d'eux. Or, si nous considérons à présent que plusieurs milliers d'espèces d'animaux & de plantes ont également besoin de l'air, de la chaleur & de la lumière ; que chacune de ces espèces est différente des autres, qu'elle a ses caractères propres & particuliers, qu'elle est plus foible ou plus forte que les autres, & que cependant les élémens conviennent également à toutes, & suffisent également à tant de besoins divers, ne reconnoîtrons-nous pas qu'une sagesse sans bornes, & à laquelle rien n'est difficile, doit avoir établi ces rapports & cette harmonie si admirables entre tant de différens êtres !

En un mot, tout dans la nature est fait avec poids, nombre & mesure, & destiné à certaines fins. Non-seulement les arbres qui s'élèvent si majestueusement ; les plantes, qui ont des formes si gracieuses, les campagnes & les prairies si fertiles ; le cheval, qui nous rend tant de services ; les troupeaux, qui nous nourrissent ; les mines, qui nous procurent des ornemens & des richesses, la mer qui garnit nos tables de poissons exquis, & qui conduit les voyageurs d'une région du monde à l'autre, les astres qui ont tant d'influence sur notre globe ; non-seulement, dis-je, ces parties brillantes de la création, mais jusqu'aux mousses mêmes, aux coquillages & aux insectes, il n'y a rien qui ne contribue à la perfection du tout. Etre infiniment puissant, Créateur & conservateur de toutes choses, pourrois-je contempler ces objets sans penser à toi & sans admirer ta sagesse. Sans toi, sans tes salutaires influences, tout seroit dans les ténèbres, dans la confusion & dans le désordre ; il n'y auroit ni liaison, ni harmonie, ni plaisir sur la terre. " Oui, Seigneur, c'est ta sagesse qui embellit, qui enrichit & qui soutient tout. C'est elle qui vivifie & qui rend

“ heureux le monde animé. Aussi sera-t-elle toujours le sujet de mes cantiques. Je te bénirai sans cesse, ô mon Dieu ! & je chanterai des hymnes à ton honneur ; car c'est à toi qu'appartient la sagesse & la force.” Dan. ii. 20.

TROISIEME NOVEMBRE.

Le lit.

PENDANT l'été je n'ai peut-être pas reconnu & senti les bienfaits du lit, autant qu'ils le méritent. Mais à présent que le froid augmente de jour en jour, je commence à mieux apprécier la faveur que Dieu me fait en permettant que je puisse me coucher dans un lit. Si dans ces nuits froides j'en étois privé, la transpiration ne se feroit pas si bien, ma santé en souffriroit, & mon sommeil ne feroit ni si doux ni rafraîchissant. A cet égard déjà, le lit est un bienfait considérable pour nous. Mais d'où vient la chaleur que j'y éprouve ? Je me tromperois si je croyois que c'est le lit qui me réchauffe ; bien loin de pouvoir me communiquer de la chaleur, c'est de moi qu'il la reçoit. Il empêche seulement que la chaleur qui s'évapore de mon corps, ne se dissipe dans l'air : il la retient & la concentre.

Je sentirai de plus en plus le prix de ce bienfait, si je considère combien de créatures doivent concourir à me procurer un sommeil tranquille. Combien d'animaux ne doivent pas fournir à cet effet leurs plumes & leur crin ? En supposant qu'un lit ordinaire contienne trente-livres de plumes, & qu'une oie n'en ait qu'environ une demi livre sur son corps, il faudra la dépouille de soixante-douze oies pour garnir un seul lit. Et puis que de mains, que de matériaux, que de travail un lit n'exige-t-il pas ? C'est par de semblables calculs, que l'on peut sentir tout le prix des bienfaits de Dieu. D'ordinaire nous ne considérons que fort superficiellement les présens qu'il nous fait ; mais si nous les examinions en détail, nous en serions tout autrement frappés que nous ne le sommes, réfléchissez donc, mon cher lecteur, sur les diverses parties dont votre lit est composé, & vous serez étonné de voir que, pour vous le procurer, il a fallu le travail de dix personnes au moins ; il en a coûté

la vie à autant d'animaux ; il a fallu que les champs four-
nissent du lin pour les draps & les couvertures ; les forêts,
des planches pour le bois de lit, &c. Vous verrez qu'une
partie assez considérable de la création a dû être mise en
mouvement pour que vous puissiez jouir d'un doux repos.
Vous pourrez faire la même réflexion sur les bienfaits les
plus ordinaires & les plus journaliers du Seigneur. Votre
linge, vos habits, votre chaussure, votre pain, votre breu-
vage, en un mot, toutes les nécessités de la vie, ne peuvent
vous être procurées que par le concours & le travail d'une
multitude de personnes.

Pourriez-vous donc vous mettre au lit sans éprouver quel-
ques sentimens de reconnaissance ! A la fin de chaque jour-
née vous avez toujours mille autres sujets de rendre grâces
à Dieu ; mais n'eussiez-vous que celui-là, il mériteroit bien
toute votre gratitude. Quel doux repos, quel soulagement
ne vous procure pas le lit après les travaux du jour ! Dans
ces nuits froides, des appartemens où il y auroit un grand
feu ne vous feroient pas autant de bien, à beaucoup près,
que le fait un bon lit. Les chambres chaudes réchauffent
plus la tête que les pieds ; au lieu que le lit vous donne une
chaleur égale & tempérée. Par son moyen vous pouvez
donc vous procurer, à peu de frais, la chaleur, le soulage-
ment & le repos dont vous avez besoin. Concluez de-là que
s'il est inexcusable de se mettre à table sans rendre grâces,
il le feroit peut-être plus encore de se coucher sans bénir
Dieu, puisque le soulagement que procure le lit est de plus
de durée, moins dispendieux, & non moins utile à la santé.
Louez donc le Seigneur toutes les fois que vous allez cher-
cher du repos sur votre couche, & n'oubliez pas combien
cette faveur est précieuse.

Vous y êtes d'autant plus obligé, qu'il n'y a que trop de
vos frères qui ne sauroient trouver dans leurs lits le repos
qu'ils y cherchent, ou qui même n'ont point de lit. Ah !
ces infortunés méritent toute votre compassion. Combien
n'y en a-t-il pas qui, exposés en plein air à toute l'inclé-
mence de la saison, voyageant par mer ou par terre, ou se
trouvant même en prison ou dans de chétives cabanes, sou-
pirent après un lit, & se croiroient les plus heureux des
hommes s'ils pouvoient avoir seulement une partie de ce qui
compose le vôtre ? On peut supposer que le centième des

habitans d'une ville se trouve dans quelqu'une de ces tristes circonstances. Que d'avantages n'avez-vous pas sur eux ! Combien n'y a-t-il pas de vos semblables qui veillent pour vous toutes les nuits, le soldat à son poste, le navigateur sur la mer, &c. Mais il y en a plus encore qui, quoiqu'ils aient des lits, ne peuvent y trouver le sommeil. Dans le circuit d'une demi-lieue seulement, il n'y a que trop de malades, que les douleurs empêchent de dormir ; d'affigés, que le chagrin tient éveillés ; de pécheurs, que les remords de leur conscience privent des douceurs du sommeil ; d'infortunés auxquels des peines secrètes, l'indigence, & les inquiétudes pour le lendemain ne permettent pas de goûter le moindre repos. Or, quel est votre devoir à leur égard ? Si vous n'avez pas les moyens d'adoucir, de manière ou d'autre, leurs peines & leurs amertumes, accordez-leur au moins votre compassion & vos prières. Toutes les fois que vous vous mettez au lit, priez pour vos malheureux frères qui n'en ont point ou qui ne peuvent en jouir ; priez pour ceux que le chagrin, la pauvreté ou les douleurs privent du sommeil ; priez pour ceux qui sont couchés sur la dure. Pensez ensuite à votre lit de maladie & de mort. Vous ne dormirez pas toujours aussi tranquillement que vous le faites à présent. Il viendra des nuits où vous baignerez votre couche de larmes, & où les angoisses de la mort vous environneront. Mais elles ne tarderont pas à être suivies d'un doux repos & d'un paisible sommeil. Vous vous endormirez dans le tombeau, & vous vous réveillerez avec des forces nouvelles pour contempler la face de votre Dieu. Dans vos jours même de santé & de prospérité, pensez à ce dernier lit que la terre vous donnera, & pensez-y avec consolation & avec joie.

QUATRIEME NOVEMBRE.

Réflexions sur l'été qui vient de s'écouler.

Les beaux jours ont disparu, &, à la réserve de l'agréable souvenir d'en avoir joui, ils ne nous laissent que des images de fragilité. Combien toute la face de la nature est changée ! Les rayons du soleil tombent tristement au

travers de sombres nuages sur des jardins dépouillés de fleurs, sur des champs où il n'y a presque plus de traces des récoltes, sur des collines où l'on ne voit que quelques herbes arides & jaunes. L'air ne retentit plus des chants mélodieux des oiseaux, & le morne silence qui y règne n'est interrompu que par le croassement des corneilles, & les cris aigus des oiseaux de passage qui prennent congé de nous pour aller chercher des climats plus tempérés. Les montagnes d'alentour sont désertes ; elles ne sont plus couvertes de troupeaux, ni animées par les bêlemens de nos brebis ; les couches & les parterres de nos jardins sont dévastés. Quel triste & mélancolique aspect que celui de ces vastes paysages, naguère si rians ! Au lieu de cette belle verdure, qui faisoit leur principal ornement, ils n'offrent plus à nos yeux qu'un jaune pâle & lugubre. Les ruées sont chargées d'une pluie froide, & des brouillards épais voilent la sérénité du matin.

Tels sont les aspects que la nature nous offre à présent ; & qui pourroit les considérer sans penser à la fragilité & à l'inconstance de toutes les choses terrestres ? Les beaux jours se sont pour ainsi dire envolés, & lorsque je me dispo-sais à en jouir, ils avoient déjà disparu. Mais serois-je en droit d'en murmurer & de blâmer ces dispensations du Seigneur ? Non, sans doute : je me rappellerai ces jours d'été & les innocens plaisirs dont ils ont été marqués, & j'en bénirai le maître des saisons. Quelles douces sensations ne m'a-t-il pas fait éprouver, de quelles joies pures n'a-t-il pas inondé mon ame, lorsque je contempoilois les beautés de la nature, lorsque les montagnes & les vallées verdissoient sous mes yeux, lorsque l'alouette dans des nuées lumineuses, & le rossignol dans de sombres bocages faisoient entendre leurs mélodieux accens ; lorsque je respirois le doux parfum des fleurs ; lorsque l'aurore, succédant au crépuscule, répandoit partout les graces & la joie ; ou lorsque le soleil couchant coloroit du plus beau rouge nos forêts & nos collines. Que d'heureux jours n'ai-je point passé dans la jouissance de la belle nature ! Que de riches présens ne m'ont pas fait les jardins, les champs & les vergers, sans parler des plaisirs qu'ils ont procuré à mes sens & à mon imagination ! Pourrois-je me souvenir des mois qui viennent de s'écouler, sans

éprouver une douce émotion, & sans bénir le père de la nature, qui a couronné l'année de ses biens !

Je me nourris à présent des dons de l'été & de l'automne. J'ai vu dans ces belles saisons avec quelle activité la nature travailloit à remplir en faveur de l'homme les vues bienfaisantes de son Créateur. Combien le printemps n'a-t-il pas fait germer de plantes & de fleurs, que de bleds & de fruits l'été n'a-t-il point mûris, & que d'abondantes récoltes n'ont pas été faites pendant l'automne ! A présent la terre a rempli sa destination pour cette année ; elle va se reposer pour un peu de tems. Ainsi la nature est continuellement active pendant la plupart des mois, & même son repos actuel n'est pas oisif : elle se prépare en silence à une nouvelle création. Mais ai-je eu la même activité ? Ai-je employé mes jours de manière à pouvoir en montrer les fruits ? Le laboureur compte à présent ses gerbes : ne devrois-je pas aussi pouvoir compter des vertus & des bonnes œuvres ? Les plaisirs de l'été m'ont-ils rendu meilleur & plus reconnaissant ? Ai-je élevé mon cœur vers Dieu en contemplant les beautés de la nature ? Quelles ont été mes occupations pendant les longs jours de l'été ? ont-elles contribué à la gloire de Dieu & au bien de mes frères ? En contemplant le soleil, les fleurs, & tant d'autres objets ravissans, ai-je éprouvé les sentimens que ce magnifique spectacle devoit naturellement exciter ? Puis-je me rendre le témoignage que cet été, comme tant d'autres, n'a pas été perdu pour moi ?

J'ai encore le bonheur de vivre & de pouvoir réfléchir sur le printemps & l'été qui se sont écoulés. Tous ceux qui ont vu avec moi le mois de Mai, peuvent-ils en faire autant ? Hélas ! plusieurs d'entr'eux, avant que l'été ait fini, avant même qu'il commençât, ont passé de la terre des vivans dans l'empire des morts. Qu'il est juste, ô mon Dieu & mon conservateur ! que je te bénisse de ce que j'existe encore sur la terre. Mais bientôt moi-même je n'y serai plus ; & peut-être ai-je vu mon dernier été. Et dans cette supposition, que sera-ce si je suis seulement appellé à rendre compte de la manière dont j'ai employé les jours d'été que j'ai vécus ! Ah ! Seigneur, n'entre point en jugement avec moi !

CINQUIEME NOVEMBRE..

Incommodes de la nuit.

DANS cette saison les nuits deviennent de jour en jour plus longues, & l'on ne fauroit disconvenir que cet arrangement n'ait ses côtés désagréables. Car bien qu'une partie de la nuit soit destinée à nous restaurer & à nous fortifier par le sommeil, cette réparation même, dont nous avons besoin, est une preuve de la foibleſſe & de la caducité de notre nature. De-là vient qu'aux approches de la nuit tous les travaux sont interrompus, non-seulement par l'absence de la lumière, mais aussi par la nécessité du repos & par l'épuisement des forces & des esprits animaux. Il est donc naturel que les heures de la nuit nous paroissent longues & ennuyeuses, lorsque nos yeux se refusent au sommeil, & que nous sommes travaillés d'insomnie. Avec quelle impatience le malade n'en compte-t-il pas les heures, & n'aspire-t-il pas après le lever du soleil! Un autre inconvénient de la nuit, c'est qu'elle nous expose à manquer notre chemin, à nous égarer, ou à faire quelque rencontre fatale. Lorsque le soleil nous prive de sa lumière, & que les voiles de la nuit se sont étendus sur les cieux, nous ne voyons pas où nous marchons, nous sommes à tout moment arrêtés dans notre course, nous faisons continuellement de faux pas. Que de voyageurs s'égarent au milieu des ombres de la nuit, s'engagent dans de mauvais chemins parmi les ronces & les épines, dans des marais & des fondrières, tombent dans des précipices, & y trouvent la mort! Nous sommes d'ailleurs exposés pendant la nuit à être attaqués, soit dans nos maisons, soit en voyage, par des hommes méchants & pervers; car les ténèbres sont favorables à toutes sortes de crimes, & la nuit encourage les perturbateurs du repos public, & dérobe leurs forfaits aux yeux des hommes. Ce qui rend encore les nuits incommodes, c'est qu'elles sont froides; car lorsque le soleil s'est couché, & que ses rayons ont disparu, une moitié du globe est privée de leur chaleur vivifiante aussi-bien que de leur clarté, & cela rend les longues nuits d'hiver très-désagréables. Ajoutons que

la nuit, par son retour continual, nous présente tous les foirs une nouvelle image de la mort.

Il ne fait ni continuallement jour, ni continuallement nuit sur la terre, & quoique le tems de l'obscurité soit d'assez longue durée en hiver, & que même pendant l'été le retour constant des ténèbres fasse la division des jours, il est cependant certain que Dieu a distribué sur notre globe plus de lumière que de ténèbres ; avantage qu'il nous procure par les crépuscules, aussi-bien que par la clarté de la lune & des étoiles. Béni soit donc le Seigneur, bénit soit-il pour la lumière des étoiles & de la lune, bénit soit-il pour les rayons du soleil & pour la splendeur du midi. Mais bénit soit-il sur-tout pour la lumière que son Evangile a fait resplendir au sein de la nuit de l'erreur, de l'ignorance & de la misère. Quelques rayons de la Jérusalem céleste tombent sur nous, & éclairent les sentiers ténébreux où nous marchons. Souvenons-nous, mes frères, dans nos nuits les plus obscures, dans nos heures de tristesse & d'adversité, que nous marchons vers les régions de la joie & de la lumière. S'il arrive quelquefois qu'au milieu des ténèbres de la nuit le sommeil faie de nos yeux, & que des maladies ou des soucis nous fassent compter tristement les heures, consolons-nous par la pensée que nous ne sommes pas ensevelis sans espérance dans une nuit éternelle ; mais que nous avançons vers notre céleste patrie, vers ce bienheureux séjour où il n'y aura plus de nuit, plus d'alternative de lumière & de ténèbres, plus de maladies, de tristesse & d'inquiétudes.

Béni soit Dieu de ce que la nuit d'ignorance, de peines & de tristesse, dont nous sommes environnés ici-bas, n'est point une nuit éternelle. Le ciel & une gloire sans fin feront bientôt notre partage. Soleil, lune, astres radieux qui brillez dans le firmament, hâitez-vous de fournir la carrière qui vous est prescrite, & précipitez votre course afin que le tems d'épreuve, les révolutions du jour & de la nuit, les mois & les années qui me sont assignés soient bientôt terminés. La lumière de la foi me fait entrevoir l'aurore de ce grand jour, où toutes mes nuits & les ténèbres qui m'enveloppent finiront pour jamais. Matin de l'éternité, hâitez-vous d'arriver & de remplir mes espérances. Il me tarde d'arriver dans ces bienheureuses demeures de la cité per-

manente, où il n'y aura point de nuit, mais où un jour unique & éternel perfectionnera sans cesse nos lumières, notre sainteté, & par conséquent notre bonheur.

SIXIÈME NOVEMBRE.

Méditation sur les bois & les forêts.

Les bois forment un des plus beaux tableaux que la superficie de la terre présente à nos yeux. Il est vrai qu'à la première vue ce sont des beautés sauvages ; on ne voit d'abord qu'un amas confus d'arbres & une triste solitude. Mais un observateur éclairé, qui appelle beau tout ce qui est bon & utile, y trouve mille choses dignes de son attention. Allons donc visiter aujourd'hui les forêts : elles nous fourniront bien des sujets d'admiration & de reconnoissance. A présent que les promenades dans les campagnes & dans les prairies ne sont plus aussi agréables qu'elles l'étoient pendant la belle saison, les forêts nous intéresseront encore & nous feront goûter de vrais plaisirs. Car il n'y a point d'endroit qui invite plus à méditer sur la grandeur & la beauté des œuvres de la nature, qu'un bois solitaire : l'agréable obscurité & le silence profond qui y règnent, nous portent au recueillement & réveillent notre imagination.

La multitude & la diversité des arbres attire d'abord mes regards. Ce qui les distingue les uns des autres, c'est moins leur hauteur que la différence qu'on observe dans leur manière de croître, dans leurs feuilles & dans leur bois. Le pin résineux n'est pas recommandable par la beauté de ses feuilles : elles sont étroites & pointues ; mais elles se conservent long-tems de même que celles du sapin, & leur verdure offre encore pendant l'hiver l'image de la belle saison. Le feuillage du tilleul, du frêne, du hêtre, est tout autrement beau & diversifié ; le verd en est admirable, il récrée & fortifie la vue, & les feuilles larges & dentelées de quelques-uns de ces arbres font un aimable contraste avec les feuilles plus étroites & plus fibreuses des autres. On ne connaît encore qu'assez imparfaitement leurs graines, leur fécondation & l'utilité dont peuvent être leurs fruits. A combien d'usages divers ne fert point le bois des arbres !

Le chêne, dont les accroissemens sont fort lents, & qui ne se couvre de feuilles que lorsque les autres arbres en sont déjà ornés, fournit le bois le plus dur, & l'art fait l'employer pour une multitude d'ouvrages de charpente, de menuiserie & de sculpture, qui semblent braver le pouvoir du tems. Le bois plus léger sert à d'autres usages ; & comme il est plus abondant & qu'il croît plus vite, il est aussi d'une utilité plus générale. C'est au bois des forêts que nous devons nos maisons, nos vaisseaux, notre chauffage, & mille meubles, mille ustenciles utiles & commodes : il contient la principale matière ou l'aliment le plus naturel du feu, sans lequel nous ne pourrions ni apprêter nos nourritures les plus communes, ni fabriquer la plupart des choses les plus nécessaires, ni conserver notre santé. L'industrie des hommes polit le bois, l'arrondit, le taille, le tourne, le sculpte, & en fait une multitude d'ouvrages aussi élégans que solides.—La sagesse divine a distribué les forêts sur la terre avec plus ou moins d'économie ou d'abondance. Dans quelques pays on n'en voit que de loin à loin ; dans d'autres, elles occupent plusieurs lieues de terrain, & s'élèvent majestueusement dans les airs. La disette du bois, dans certaines contrées, est compensée par son abondance dans d'autres ; & l'usage continual qu'en font les hommes, qui le prodiguent si souvent, les incendies & les hivers rigoureux n'ont pas encore pu épuiser ces riches dons de la nature. Un espace de vingt années nous montre une forêt, où dans notre enfance nous ne découvrions que quelques humbles taillis, & quelques arbres éparpillés.

Ne reconnois-je pas aussi en tout cela la puissance & la bonté de mon père ? Que sa sagesse est supérieure à la mienne ! Si j'avois assisté à l'ouvrage de la création, peut-être que j'aurois trouvé beaucoup à redire à la production des forêts. J'aurois mieux aimé des vergers & des champs fertiles. Mais l'Etre infiniment sage a prévu les divers besoins de ses créatures, selon les tems & les lieux où elles se trouvent. C'est précisément dans les contrées où le froid est le plus rigoureux, & où l'on a le plus besoin de bois pour la navigation, que se trouvent le plus de forêts. De leur inégale distribution résulte une branche considérable de commerce, & de nouvelles liaisons entre les hommes. Je participe moi-même aux nombreux avantages que les bois

procurent aux hommes ; & en créant les forêts, Dieu a pensé au bien qui m'en reviendroit. Béni sois-tu donc, père céleste, qui as daigné t'occuper de nous avant même que nous sentissions nos besoins, & que nous puissions te les représenter. Tu nous as prévenus en tout ; ah ! puissions-nous répondre comme nous le devons à tant de bienfaits, & te payer le tribut de reconnaissance, d'amour & de louange qui t'est si justement dû !

Ce n'est point l'homme qui a été chargé de planter ni d'entretenir les forêts. Tous les autres biens doivent être acquis par le travail. Il faut labourer, ensemencer les terres, & il en coûte bien des peines, bien des sueurs au laboureur. Mais Dieu s'est réservé les arbres des forêts : c'est lui qui les plante & qui les conserve, & les hommes ont peu de part à leur entretien. Ils croissent & se multiplient indépendamment de nos soins ; ils réparent continuellement leurs pertes par de nouveaux rejetons, & ils suffisent toujours à nos besoins. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur la graine du tilleul, de l'érable & de l'orme. De ces graines si petites forment ces vastes corps, qui portent leurs cimes jusque dans les nues. C'est toi seul, Seigneur Dieu tout-puissant, qui les affermis, & qui les maintiens dans la durée de plusieurs siècles contre l'effort des vents & des tempêtes. C'est toi qui leur envoies des rosées & des pluies suffisantes pour leur rendre tous les ans une verdure nouvelle, & pour y entretenir une espèce d'immortalité. La terre qui porte les forêts ne les forme point, & on doit même dire que ce n'est pas proprement elle qui les nourrit. La verdure, les fleurs & les graines dont les arbres se couvrent & se dépouillent tous les ans, la sève dont il se fait une dissipation continue, sont des pertes qui épuiseroient la terre à la longue, si elle en fournissait la matière. D'elle-même, c'est une masse lourde, sèche & stérile, qui tire d'ailleurs les sucs & la nourriture qu'elle fournit aux plantes. Les principes de leur accroissement ne procèdent donc point de la terre : mais l'air fournit en abondance & sans notre secours l'eau, le sel, l'huile, le feu, & toutes les matières dont chaque arbre a besoin.

O homme ! comblé de tant de bienfaits, élève tes yeux vers le grand Etre qui se plaît à te faire du bien. Les forêts sont les hérauts de sa bonté, & tu te rendrois coupable

d'une extrême ingratitudo, si tu méconnoissois ce bienfait, tandis que presque chaque partie de ta maison peut t'en faire souvenir.

SEPTIEME NOVEMBRE.

Du sens du toucher.

ON peut dire, sans se tromper, que le toucher est le sens universel des animaux : c'est la base de toutes les autres sensations. Car le vue, l'ouïe, l'odorat & le goût ne sauroient avoir lieu sans le contact. Mais en tant que le toucher s'exerce différemment dans la vue que dans l'ouïe, & dans l'ouïe que dans les autres organes des sensations, on peut à cet égard distinguer le sens du toucher proprement ainsi nommé, d'avec cette sensation universelle dont nous venons de parler. L'un & l'autre sont produits par l'entremise des nerfs. Ceux-ci, dont les anatomistes comptent dix paires principales, sont des espèces de cordons ou de fils qui tirent leur origine du cerveau, & qui se distribuent dans toutes les parties du corps & jusqu'aux dernières extrémités. Par-tout où il y a des nerfs, il y a des sensations ; & par-tout où se trouve le siège de quelque sens, là aussi il y a des nerfs qui sont l'organe général du sentiment. Il y a des nerfs optiques, des nerfs auditifs, des nerfs olfactifs, des nerfs gustatifs à la langue, & des nerfs du toucher, qui, comme le sens même du toucher, sont répandus dans le corps entier, partent de la moëlle de l'épine, passent par les ouvertures latérales de toutes les vertèbres, & se distribuent ainsi dans toutes les parties. Ceux-ci se trouvent aussi dans les parties qui servent aux autres sens, parce qu'indépendamment de leurs sensations propres & particulières, elles doivent encore être susceptibles du tact. De-là vient que les yeux, les oreilles, le nez & la bouche reçoivent des impressions qui dépendent entièrement du toucher, & qui ne sont point produites par les nerfs qui leur sont propres. Or, que la sensation se fasse par l'entremise des nerfs, cela est indubitable, car chaque membre sent plus vivement à proportion qu'il a plus de nerfs, & le sentiment cesse dans les parties qui n'ont point de nerfs, ou dont les nerfs ont

été coupés. On peut faire des incisions dans les graisses, amputer des os, couper les ongles & les cheveux sans exciter aucune douleur, ou si l'on croit en éprouver, ce n'est que l'effet de l'imagination. L'os est environné d'une membrane nerveuse, & les onglets sont affermis dans un lieu où il y a des entrelacements ou un plexus de nerfs; & ce n'est que lorsque quelqu'un de ces nerfs vient à être irrité, que l'on éprouve de la douleur. Ainsi on ne peut pas dire proprement que l'on ait mal aux dents, car la dent, en tant qu'elle est un os, n'a aucune sensibilité; mais le nerf qui s'y trouve peut occasionner de la douleur lorsqu'il est trop fortement irrité.

Admirez-ici, mon cher lecteur, la sagesse & la bonté de Dieu. En répandant le sens du toucher par tout le corps, il a manifestement eu votre bien en vue. Les autres sens sont placés dans les endroits les plus convenables pour remplir commodément leurs fonctions, pour servir & pour garantir tous les membres. Or, comme il étoit nécessaire, pour la conservation & le bien-être du corps, que chacune de ses parties fût avertie de ce qui peut lui être utile ou nuisible, agréable ou désagréable, il falloit que le sens du toucher fût répandu dans le corps entier. C'est encore par un effet de la sagesse divine, que plusieurs espèces d'animaux ont le sens du toucher plus subtil que nous; car cette finesse de tact est nécessaire à leur genre de vie, & les dédommagement de la privation de quelques autres sens. Les cornes du limaçon, par exemple, sont d'un sentiment exquis, le moindre obstacle les lui fait retirer avec une extrême promptitude. Et quelle ne doit pas être la finesse du toucher des araignées, puisqu'au milieu de cette toile qu'elles ont si artistement ourdie, elles s'apprêtent des moindres ébranlements que l'approche des autres insectes y occasionne!

Mais sans nous arrêter au toucher des animaux, il suffit de considérer ce sens tel qu'il se trouve dans les hommes, pour être rempli d'admiration. Comment les nerfs, qui ne paroissent être susceptibles que de plus ou de moins d'épaisseur & de longueur, de plus ou de moins de tension & d'ébranlement, peuvent-ils transmettre à l'ame tant de différentes espèces d'idées & de sensations. Y auroit-il entre l'ame & le corps une telle correspondance, que des nerfs d'une grandeur, d'une structure & d'une tension détermi-

nées, produisissent toujours certaines sensations ? Chaque organe des sens auroit-il des nerfs tellement ordonnés & disposés, tellement analogues aux corpuscules, aux petites particules de matière qui émanent des corps, que les impressions qu'ils en reçoivent soient toujours suivies de certains sentimens déterminés ? Il semble au moins que la forme pyramidale des papilles nerveuses du goût & du toucher, donne de la vraisemblance à cette conjecture. Mais nos lumières sont trop courtes pour décider là-dessus, & nous sommes obligés de reconnoître humblement, que c'est là un de ces mystères de la nature qu'il ne nous est pas donné de pénétrer ici-bas.

Je te rends graces, ô mon Dieu, de ce qu'avec les autres sens dont tu m'as doué, tu m'as aussi accordé celui du toucher. De combien de plaisirs ne serois-je pas privé, si mon corps avoit moins de sensibilité ! Je ne pourrois ni discerner ce qui m'est avantageux, ni éviter ce qui m'est nuisible. Ah ! que mon ame n'a-t-elle un aussi vif sentiment du beau & de l'honnête, un goût aussi décidé pour la vertu, que mon corps a de sensibilité pour le plaisir ? Tu avois jadis imprimé ce sens moral dans mon ame ; mais combien ne s'est-il pas affoibli, & que je serois à plaindre si je le perdois de plus en plus ! Veuillez, ô mon Dieu ; veuillez me préserver d'un aussi grand malheur !

HUITIEME NOVEMBRE.

Souvenir des biens dont le printemps & l'été nous ont fait jouir.*

VENEZ, ô mes amis ! reconnoissons & sentons la bénignité du Créateur. Pensons avec gratitude au tems qui s'est écoulé pour nous dans le sein de la joie ; lorsqu'exempts d'inquiétudes & de peines, la nature rajeunie nous abreuvait de félicité, que la dévotion nous suivoit sous des berceaux de verdure, & que l'ombre même du chagrin avoit disparu de nos demeures : lorsque nous tenant par la main, nous parcourions des sentiers fleuris, cherchant & trouvant

* Tout ce morceau est en vers dans l'original.

par-tout le Créateur. Alors d'un buisson épais, dont le feuillage attiroit les chantres de l'air, arrivoient jusqu'à nous leurs sons mélodieux : l'amitié, la concorde & l'innocente gaieté rendoient nos plaisirs plus doux encore. La riante nature nous prodiguant les fleurs, nous respirions l'odeur balsamique des roses ; tandis que l'œillet & la giroflee parfumoit l'air autour de nous ; & vers le soir d'un beau jour, des zéphirs caressans nous apportoient sur leurs ailes légères les plus douces exhalaisons ; alors un doux ravissement se faisoit sentir à nos ames, nos lèvres balbutioient des actions de graces à l'Éternel, & nos voix se mêloient au concert des oiseaux.

Souvent, lorsque l'haleine des vents avoit rafraîchi l'air brûlant de l'été, & que les oiseaux se sentoient animés d'une nouvelle vie, quand les nuages du ciel azuré se brisoient, & que le monarque du jour nous promettoit ses faveurs, le plaisir nous donnoit des ailes, nous quittions gaiement le séjour & le tumulte des villes, pour chercher des verds ombrages ceintrés par la nature. Là, nul importun ne venoit nous troubler, & la sagesse, la piété, la joie, l'innocence, nous accompagnoint dans le champêtre asyle où nous venions admirer la nature. Les buissons agités par le vent du soir, en nous couvrant d'un bienfaisant ombrage, nous communiquoient une agréable fraîcheur ; & la nature y puisoit dans de riches sources le contentement qu'elle verroit dans des cœurs purs. Là, tout entier au Créateur, à la nature, & au sentiment de notre bonheur, nos yeux se remplissoient de douces larmes.

Les chants d'allégresse qui résonnoient de toutes parts dans les forêts, accoutumoit nos cœurs au plaisir & à la reconnaissance. Les troupeaux rassasiés qui faisoient retenir au loin de joyeux bêlemens, les tons gracieux de la musette du berger, le bourdonnement sourd des bannetons qui voltigeoient autour des fleurs, & jusqu'au son rauque & monotone des grenouilles qui se réchauffoient au bord d'un ruisseau, tout nous créoit des impressions de plaisir, tout de degré en degré nous élévoit au Créateur. Là sa suprême sagesse se montroit à nos yeux dans les eaux, dans l'air, dans le quadrupède, dans l'insecte & dans le parfum des fleurs. La plus riante contrée, image du séjour fortuné qu'habi-

toient les premiers humains, s'offroit à nos regards. Dans le lointain nous appercevions des forêts antiques & sombres, & des collines que doroyent les rayons du soleil. Le mélange agréable des couleurs les plus variées ; les fleurs champêtres ; l'or des moissons ; un riche tapis verd, émaillé des mains de la nature ; trésor de la prairie, doux aliment des troupeaux qui nous procurent un lait bienfaisant ; la nourriture de l'homme encore cachée dans le jeune épi ; tous ces objets ne devoient-ils pas exciter un cœur sensible à glorifier le Créateur, à célébrer la bonté ?

Ici la nature déployoit à nos yeux toute la majesté de son auteur. Ce magnifique univers, disions-nous, est trop beau pour être la demeure de l'homme qui le considère sans rien sentir. C'est à lui que l'aile des vents apporte une fraîcheur salutaire ; c'est pour lui que murmurent les ruisseaux argentés, quand à l'heure du midi il se repose de ses travaux ; pour lui que les épis mûrissent & que les arbres portent des fruits ; toute la création le fert, & il ne daigne point s'en appercevoir.

Pour nous qui aimons le Seigneur, nous découvrons dans le zéphir & dans le ruisseau, dans la prairie & dans les fleurs, dans le brin d'herbe & dans l'épi, des traces de son éternelle sagesse, & dans toute la nature des hérauts de sa puissance. Le Dieu qui a créé l'ange donna aussi l'être à chaque grain de poussière. C'est par lui qu'existent le ciron & l'éléphant, ce fardeau de la terre ; à la vue d'un brin d'herbe, & à la vue d'un aloës, un esprit attentif s'élève à son Créateur, & la moule non moins que la baleine atteste la grandeur du très-haut. Contemple ses œuvres & réponds-moi, n'est-il pas aussi grand dans le zéphir que dans la tempête, dans la goutte que dans l'océan, dans l'étincelle que dans l'armée des étoiles ? La vaste création est le sanctuaire de la divinité, le monde est un temple consacré à sa gloire, l'homme fut destiné par Dieu à être le prêtre de la nature, & non le destructeur & le tyran des êtres créés.

NEUVIEME NOVEMBRE.

De quelques animaux exotiques.

CHAQUE partie du monde a des animaux qui lui sont propres ; & c'est pour des raisons très-sages que le Créateur les a placés dans un pays plutôt que dans un autre. Entre les animaux des contrées méridionales, l'éléphant & le chameau sont singulièrement remarquables. Ils surpassent en grandeur tous les autres quadrupèdes. L'éléphant sur-tout paroît être une montagne animée, & ses os sont comme des colonnes. Sa tête est affermie sur un col fort court, & armée de deux défenses, avec lesquelles il pourroit au besoin renverser des arbres. Un plus long col n'aurroit pu soutenir le poids de la tête, ni la tenir élevée. Mais en revanche sa trompe est très-longue. Il s'en sert comme d'une main pour porter sa nourriture à la bouche, sans être obligé de se baisser. Non-seulement il peut la remuer, la flétrir, la tourner en tout sens pour exécuter ce que nous faisons avec les doigts, mais il s'en sert comme d'un organe de sentiment ; & l'on peut dire de cet animal qu'il a le nez dans la main. Ses yeux sont petits, relativement au volume de son corps ; mais ils sont brillans & pleins de feu : on y voit l'expression de tous ses sentimens, de tous ses mouvements intérieurs. Dans l'état d'indépendance, l'éléphant encore sauvage n'est ni sanguinaire, ni féroce ; il est d'un naturel doux, & ne se sert de ses armes que pour sa propre défense. A moins qu'on ne le provoque, il ne fait du mal à personne ; mais il devient terrible quand on l'irrite : il fait son ennemi avec la trompe, le lance comme une pierre, & achève de le tuer en le foulant au pied. Il mange au moins cent livres d'herbe par jour ; mais son corps étant d'un poids énorme, il écrase & détruit dix fois plus de plantes avec ses pieds qu'il n'en consomme pour sa nourriture. Son principal ennemi, & souvent son vainqueur, est le rhinocéros, animal qui a beaucoup de ressemblance avec le sanglier, & qui se sert de la corne qu'il porte au-dessus du nez pour percer le ventre de l'éléphant.—Il ne faut qu'une légère attention pour reconnoître la sagesse de Dieu dans la production de l'éléphant : il le fait naître dans un pays

où il y a abondance d'herbe, & il a pourvu à ce qu'il ne devienne point à charge à la terre par une trop grande multiplication. La femelle de l'éléphant porte ses petits pendant deux ans, & ce n'est que la troisième année qu'elle s'accouple de nouveau.

Le chameau est un des animaux les plus utiles de l'Orient. Il est admirablement conformaté pour supporter les plus rudes fatigues au milieu des déserts arides & des sables brûlans, pouvant rester quelquefois des quatre ou cinq jours sans boire, & n'ayant besoin que de peu de nourriture proportionnellement à sa grandeur. Il broute le peu de plantes & d'arbrisseaux qui croissent dans les déserts, & lorsqu'il n'en trouve point, deux mesures de fèves & d'orge suffisent à sa subsistance pour toute une journée. Outre la bosse qui s'élève sur son dos, il y a encore quelque chose de très-singulier dans sa conformation, c'est qu'il a un double gosier, dont l'un aboutit à l'estomac, & l'autre à une espèce de sac qui lui sert de réservoir pour conserver de l'eau. Elle y séjourne sans se corrompre, & lorsque l'animal est pressé par la soif, & qu'il a besoin de délayer les nourritures sèches, & de les macérer par la ruminat, il fait remonter dans sa panse & jusqu'à l'œsophage une partie de cette eau, qui lui humecte le gosier, & qui descend ensuite dans l'estomac. La charge ordinaire des chameaux est de sept ou huit cent livres : avec ce fardeau ils font deux lieues & demie (d'Allemagne) par heure ; & leur journée est communément de douze ou de quinze heures. Le pied charnu du chameau est fait pour marcher dans les sables, au lieu que la corne du cheval y seroit endommagée & brûlée.

Parmi les quadrupèdes des septentrionaux, les plus remarquables sont l'élan, la zibeline & la renne. Le premier de ces animaux est grand, fort, & d'une taille avantageuse. Sa tête ressemble assez, par la forme, la grandeur & la couleur, à celle du mulet. Ses jambes sont longues & fortes ; son poil est d'un gris cendré. Cet animal est simple, stupide & peureux. Il trouve partout sa nourriture, mais il préfère l'écorce ou les tendres rejetons des saules, des bouleaux & des cormiers. Il est extrêmement agile ; & ses jambes étant fort longues, il peut faire beaucoup de chemin & en très-peu de tems. La zibeline erre dans les forêts de

la Sibérie, & est fort recherchée à cause de la beauté de sa fourrure. La chasse de cet animal est d'ordinaire la triste occupation des malheureux qui sont exilés dans ses déserts. Le renne est un animal d'une forme agréable & élégante, qui ressemble beaucoup au cerf. Il cherche lui-même sa nourriture qui consiste en mousse, en herbes, en feuilles & bourgeons d'arbres. Les peuples septentrionaux en retirent la plus grande utilité : ils en mangent la chair ; ils en boivent le lait, & l'attachant à un traineau, ils voyagent avec une extrême vitesse sur la glace & sur la neige. Tous les biens des Lappons consistent dans leurs rennes, dont la peau leur fournit des habits, des couvertures, & des tentes : en un mot, ils savent tirer de ces animaux toutes les nécessités de la vie.

Ce que nous venons de dire de quelques quadrupèdes étrangers peut donner lieu à des réflexions importantes. Quelle prodigieuse distance n'y a-t-il pas entre l'éléphant & la mite, & quelle admirable diversité dans la forme extérieure des animaux, dans leur figure, dans les organes de la vie, des sens, du mouvement, de la propagation, & cependant tout en eux est parfaitement assorti & proportionné au genre de vie auquel ils sont destinés. Mais de même que dans les autres parties du monde, il y a des animaux qui ne pourroient pas s'accommoder du climat, de l'air, de la nourriture, du degré de chaleur qu'ils trouveroient en Europe ; de même aussi l'on ne fauroit douter qu'il ne puise y avoir des millions d'animaux, qui, pour exister, ont besoin d'une toute autre demeure que notre globe, & qui pourroient tout aussi peu vivre parmi nous, que nous pourrions vivre dans la planète de Saturne, ou dans celle de Mercure. Oui, ô mon Dieu, l'étendue de ton empire n'a point de bornes. Tu as voulu réaliser tous les genres de vie & de bonheur qui étoient possibles ; & ce plan si digne de ta bonté, tu l'as exécuté avec une puissance & une sagacité infinies. Que ton nom en soit bénî d'éternité en éternité !

DIXIEME NOVEMBRE.

Diversité des vents.

IL y a beaucoup de diversité dans les vents. En quelques endroits ils sont constants pendant toute l'année, & soufflent toujours dans la même direction ; ailleurs ils changent à certains tems, mais toujours d'après des loix certaines & constantes. Dans la grande mer, il y a entre les tropiques & quelques degrés hors les tropiques, un vent d'est qui dure toute l'année sans aucune variation considérable. Au nord de la ligne, le vent souffle vers le nord-est ; & au sud de la ligne, il souffle vers le sud-est, & cela plus ou moins selon la position du soleil. Ceci doit s'entendre du vent qui règne en pleine mer ; car des îles & de grands continents qui lui sont opposés peuvent changer sa direction au point qu'il devienne nord-est en certains endroits. Dans les parties méridionales de l'océan, règne d'ordinaire un vent d'ouest. Plus on approche des côtes, plus le vent est variable, & il le devient plus encore en terre ferme. Le vent constant d'est est principalement produit par la chaleur que le soleil communique à notre atmosphère. Dans la mer des Indes, il y a des vents qu'on appelle vents de passage, ou moufflons, qui soufflent pendant trois ou six mois de l'année du même côté, & pendant un pareil espace de tems du côté opposé. Leurs causes ne sont peut-être pas encore bien déterminées ; mais on ne fauroit douter qu'il ne faille les chercher dans les variations du chaud & du froid, dans la position du soleil, dans la nature du sol, dans l'inflammation des météores, dans la résolution des vapeurs en pluies, & dans d'autres circonstances semblables. Il y a des mers & des pays qui ont des vents, ou des calmes, qui leur sont propres. En Egypte & dans le golfe Persique il règne souvent pendant l'été un vent brûlant, qui empêche la respiration & qui consume tout. Au cap de Bonne-Espérance, on voit quelquefois se former un nuage, que l'on appelle le nuage funeste, ou l'œil du bœuf : il est d'abord très-petit, mais il grossit à vue d'œil, & bientôt il en part un furieux orage qui abyme les vaisseaux, & qui les précipite dans le fond de la mer.

Les vents inconstans & variables, qui n'ont aucune direction ni aucune durée fixe, règnent sur la plus grande partie du globe. Il est vrai que certains vents peuvent souffler plus souvent dans un endroit que dans un autre ; mais ce n'est point à des tems fixes, & ils commencent ou cessent sans aucune règle. Ils varient à proportion des diverses causes qui dérangent l'équilibre de l'air. La chaleur & le froid, la pluie & le beau tems, les montagnes, & même les détroits, les caps & les promontoires, peuvent contribuer beaucoup à interrompre leur cours & à changer leur direction. Il y a sans doute plusieurs autres causes, mais qui nous sont encore inconnues, des diverses modifications & agitations de l'air.

Une chose singulièrement remarquable, c'est ce qui arrive tous les jours, & presque par-tout, un peu avant le lever du soleil. Lorsqu'à l'arrivée de l'aurore, l'air est entièrement calme & tranquille, on sent quelques momens après, un vent d'est assez yif qui commence aux approches du soleil, & qui continue encore quelque tems après son lever. Cela vient sans doute de ce que l'air, échauffé par le soleil levant, se raréfie & doit en se dilatant pousser vers l'occident l'air contigu : cela produit nécessairement un vent d'est, qui cesse ensuite pour nous à mesure que nous nous trouvons dans un air plus chaud. Par la même raison le vent d'est doit non-seulement dévancer toujours le soleil dans la zone torride, mais être aussi beaucoup plus fort que dans nos contrées, parce que l'action du soleil est beaucoup plus modérée chez nous qu'aux environs de la ligne. On sent donc constamment dans la zone torride un vent d'orient en occident, tandis qu'au contraire le vent d'ouest y est très-rare.

Vous voyez donc, mon lecteur, que les vents ne sont pas un effet du hasard, dont on ne puisse assigner ni les causes ni la destination. Ici, comme en toute autre chose, le Créateur manifeste sa sagesse & sa bonté. Il a arrangé les choses de manière, que les vents se lèvent de tems en tems, & qu'il est rare qu'il y ait un calme absolu. Il règle le mouvement, la force & la durée des vents, & il leur prescrit la carrière qu'ils doivent parcourir. Leur diversité même est très-avantageuse : lorsqu'une longue sécheresse fait languir les animaux & les plantes, un vent qui vient du

côté de la mer, & qui est chargé de beaucoup de vapeurs, abreuve les prairies & ranime toute la nature. Quand cet objet est rempli, un vent sec qui vient de l'orient rend à l'air la sérénité & ramène le beau tems. Le vent du nord charrie une grande quantité de particules glaciales, emporte & précipite toutes les vapeurs nuisibles de l'air d'automne. Enfin, à l'âpre vent du septentrion succède le vent du sud, qui vient des contrées méridionales, & qui remplit l'air de sa chaleur vivifiante. Par ces variations continues des vents, la fertilité & la santé sont maintenues sur la terre.

En faisant ces réflexions, qui pourroit ne pas t'adorer, Seigneur ! Tous les élémens sont en ta main, & à ta parole puissante, ils s'irritent ou ils s'appasent. Quand tu l'ordonnes, les ouragans & les tempêtes mugissent ; ils passent de mer en mer, de climats en climats, & à ton commandement le calme renait de toutes parts. Ne dois-je donc pas être tranquille sur mon sort, puisqu'il est entre tes mains ! Toi qui diriges les vents comme il te plaît, ne pourrois-tu régler heureusement mes destinées ! & tandis qu'à ton ordre toutes les variations des vents concourent au bien de tes créatures, ne fauras-tu pas faire contribuer toutes les vicissitudes de ma fortune à mon vrai bonheur !

ONZIEME NOVEMBRE.

La chasse.

La chasse est un des principaux amusemens d'un certain ordre de gens dans cette saison ; mais il seroit à souhaiter qu'on n'y attachât pas tant d'importance. Car l'empire que l'homme a sur les animaux, & le plaisir qu'il trouve à les subjuger, est presque toujours mêlé de cruauté. Quelquefois, il est vrai, la mort des animaux est nécessaire pour que nous puissions en faire l'usage auquel ils sont destinés, ou lorsque leur trop grande multiplication pourroit nous les rendre incommodes et nuisibles. Mais alors même il faut leur rendre la mort aussi douce qu'il est possible ; & malheureusement cette loi, que la nature nous prescrit, est bien peu respectée dans la plupart des chasses. L'homme s'y montre presque toujours un tyran plus sanguinaire que

la bête la plus féroce. La manière dont on s'y prend pour tuer un lièvre, ou pour forcer un cerf, n'est-elle pas révoltante pour tout cœur sensible ! Seroit-ce un plaisir innocent que de poursuivre avec acharnement & avec fureur un pauvre animal qui fuit devant nous dans les plus mortelles angoisses, jusqu'à ce qu'enfin épuisé de lassitude & de frayeur, il tombe en gémissant, & expire dans les plus horribles convulsions ? Y a-t-il de l'humanité à ne pas-être touché d'un tel spectacle, à ne pas éprouver le moindre mouvement de compassion ? Acheter un plaisir par la mort d'une créature innocente, c'est l'acheter trop cher, & c'est un plaisir dangereux que celui qui habite à la barbarie & à la féroce ; car il est impossible que le cœur d'un homme qui aime passionnément la chasse, & qui y fait consister la plus grande partie de son bonheur, ne perde insensiblement le doux sentiment de l'humanité. Bientôt un tel homme deviendra cruel & sanguinaire ; il ne trouvera de plaisir que dans des scènes de destruction & d'horreur ; & s'étant accoutumé à être insensible pour les animaux, il ne tardera pas à le devenir pour ses semblables. En général, la chasse ne me paroît pas être une occupation qui puisse se concilier avec les grands devoirs auxquels nous sommes appellés. Sans parler de la perte du tems, perte déjà si considérable en elle-même, il est certain que la chasse dissipé trop, & remplit l'imagination d'idées qui ne sont guère compatibles avec des occupations sérieuses. Des amusemens plus doux sont plus propres à délasser & à récréer l'esprit, que ces plaisirs tumultueux, qui ne permettent pas à l'ame l'usage de la réflexion.

La chasse paroîtra toujours une occupation suspecte & dangereuse à tout homme qui a des mœurs & de la religion. Car ne devrions-nous pas nous dénier d'un plaisir qui donne lieu à tant de défordres & de péchés ? Combien la santé ne souffre-t-elle pas d'un exercice si violent, & d'un passage si subit du chaud au froid ! Que d'excès, que de juremens, que de cruautés ne se permet-on pas ! combien n'excède-t-on pas les chevaux, les chiens, & même les hommes ! Quels dégâts dans les champs & dans les pâtures ! Et pourroit-on ne regarder tout cela que

178 DOUZIEME NOVEMBRE.

comme des bagatelles, qui ne méritent aucune attention & dont on ne doit se faire aucun scrupule ?

Si nous étions sages, nous rechercherions des plaisirs plus innocens & plus purs ; & certainement ils ne nous manqueroient point. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous, & nous découvrirons de tous côtés des objets agréables & propres à nous procurer la plus douce satisfaction. Le ciel, la terre entière, les beaux arts & les sciences, le travail, nos sens, le commerce de nos amis ; en un mot, presque tout ce qui nous environne, nous invite à la joie & nous offre des plaisirs. Pourquoi donc courir après des amusemens grossiers & tumultueux, qui laisseut toujours après eux le dégoût & les remords ? Nous avons déjà en nous-mêmes une source abondante de plaisirs, une multitude de facultés intellectuelles & morales, dont la culture peut nous procurer à chaque instant quelque nouvelle satisfaction. Mais c'est-là précisément en quoi consiste la grande science du philosophe & du chrétien : il a l'art d'être heureux sans beaucoup d'apprêts, sans de grandes dépenses, & sur-tout sans qu'il en coûte rien à sa vertu.

DOUZIEME NOVEMBRE.

Les songes.

L'INACTION de notre ame pendant le sommeil n'est pas si complete, que ces facultés soient absolument sans exercice. Nous avons des idées, des représentations, & notre imagination travaille. Tel est notre état durant les songes. Cependant l'ame n'y a pas beaucoup de part, à la réserve de ce qui est relatif à la mémoire : encore cette faculté appartient-elle moins à l'ame raisonnable qu'à l'animale. Si l'on réfléchit sur ses propres songes, & si l'on examine pourquoi ils sont d'ordinaire si décousus & si mal liés, & pourquoi les événemens qu'ils nous représentent sont si bizarres, il se trouvera que cela vient principalement de ce que nous y sommes plus affectés par des sensations que par des perceptions. On se représente des personnes qu'on n'a jamais vues, ou qui sont mortes depuis long-tems. On les voit vivantes, & on les associe avec des choses actuelle-

ment existantes. Si l'ame agissoit dans les songes comme elle le fait pendant la veille, il ne lui faudroit qu'un instant pour rétablir l'ordre entre ces idées si mal liées & si confuses. Mais d'ordinaire son attention se borne à recevoir & à suivre les représentations qui s'offrent à elle. Et quoique les objets se présentent avec vivacité, ils sont presque toujours bizarrement associés, & ils n'ont point de suite régulière. Les sensations se succèdent sans que l'ame les combine & les mette en ordre. On n'a donc que des sensations, mais point de notions ; car celles-ci n'ont lieu que lorsque l'ame compare les sensations, & opère sur les idées qu'elle a reçues par les sens. Ainsi les songes n'ont leur siège que dans la basse région de l'ame, ou dans ses facultés inférieures ; ils ne sont point produits par sa force motrice, & ils ne peuvent se rapporter qu'à la réminiscence animale.

Il est singulier que dans les songes on ne s'imagine jamais que l'on entende, mais seulement que l'on voie. Quelque chose de plus singulier encore, c'est que les images que l'on voit sont parfaitement ressemblantes, & que tous les objets se peignent au naturel. Il semble que des tableaux si vrais & si réguliers ne devroient pouvoir être tracés que par l'ame d'un peintre. Et cependant ces dessins, quelque exacts qu'ils soient, sont exécutés dans les songes par les hommes même qui n'ont aucune idée de l'art du dessin. De beaux paysages, que l'on n'a jamais vus avec réflexion, se présentent en songe avec toute la vérité, toute la régularité que le plus habile artiste pourroit leur donner.

Quant aux causes accidentielles des songes, par lesquelles d'anciennes sensations sont renouvelées sans le secours d'aucune impression actuelle & présente, il faut remarquer que dans l'état du profond sommeil on ne songe jamais, parce que toutes les sensations sont éteintes, tous leurs organes sont comme inaccessibles ; tout dort, le sens interne comme les sens extérieurs. Mais le sens interne, qui s'endort le premier, est aussi le premier à se réveiller, parce qu'il est plus vif, plus agissant, & qu'il peut être plus facilement ébranlé que les sens extérieurs. Le sommeil est alors plus imparfait, plus léger ; & c'est-là proprement le tems des songes. Les sensations précédentes, sur-tout celles

sur lesquelles nous n'avons point réfléchi, se renouvellent ; le sens interne, qui par l'inactivité des sens extérieurs ne peut pas s'occuper d'impressions actuelles, s'exerce & opere sur des sensations antérieures. Il agit de préférence sur celles qui l'ont le plus vivement affecté : & de-là vient que la plupart des songes sont effrayans, ou singulièrement agréables.

Il y a encore une circonstance dans les songes qui mérite d'être remarquée, c'est qu'ils sont l'image du caractère de l'homme. Des fantômes qui occupent son imagination pendant la nuit, on peut conclure s'il est vertueux ou vicieux. Un homme dur, continue à l'être pendant le sommeil, de même que l'ami des hommes conserve en dormant ses inclinations douces & bienfaisantes. Il est vrai cependant qu'un songe impur & vicieux peut être occasionné par la disposition actuelle du corps, ou par des circonstances extérieures & accidentnelles. Mais notre conduite, au moment du réveil, montre si ces sortes de songes doivent nous être imputés ; il suffit de faire attention au jugement que nous en portons alors. L'homme de bien n'est point indifférent à l'égard de ces songes ; & si pendant son sommeil il s'est écarté des règles de la justice & de la vertu, il s'en afflige en s'éveillant. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une ame qui s'endort avec le sentiment de la grace de Dieu, ne manque guère d'avoir dans ses songes des idées & des représentations que l'on peut appeler célestes. La bonne conscience console souvent aussi l'homme juste pendant son sommeil, par le doux sentiment de la grace divine.

Mais le sommeil n'est pas le seul tems où des objets bizarres & mal liés mettent du désordre dans nos idées. Combien n'y a-t-il pas de gens qui revent pendant la veille ! Quelques-uns ont une haute idée d'eux-mêmes, parce que la faveur d'un prince, ou leurs richesses les ont élevés. D'autres font consister leur bonheur dans une vaine renommée, & se repaissent du chimérique espoir de l'immortalité. Dans l'ivresse de leurs passions & de leurs espérances, ils rêvent qu'ils sont heureux ; mais cette félicité frivole & mensongère se dissipe comme un songe du matin. Un prophète a très-bien dépeint les gens de ce caractère : « Ils ressemblent, dit-il, à un homme qui, ayant faim,

TREIZIEME NOVEMBRE. 181

“ songe qu'il mange ; mais quand il est réveillé, son ame
“ est vuide. Et ils sont comme celui qui, ayant soif,
“ songe qu'il boit ; mais quand il est réveillé, il est las &
“ son ame est altérée.” Esaïe, xxix. 8. Ah ! que ja-
mais il ne m'arrive de chercher mon bonheur dans de vains
fantômes & dans des songes mensongers ! Que désormais,
ô mon Dieu ! je suis assez sage pour n'aspirer qu'après des
biens solides & permanens, après une gloire qui ne s'éva-
nouira point, & qui ne me coûtera ni remords, ni larmes,
lorsqu'à l'heure de la mort je réfléchirai sur les jours que
j'aurai vécus !

TREIZIEME NOVEMBRE.

Tout est lié dans l'univers, & tout concourt à la conservation des créatures.

TOUTES les choses que le bienfaisant Créateur a pro-
duites sur notre globe ont des rapports admirables les unes
avec les autres, & contribuent à leur mutuelle conservation.
La terre elle-même, aussi bien que les rochers, les miné-
raux & les fossiles, doivent aux élémens leur origine &
leur entretien. Les arbres, les plantes, les herbes, les
mousses, tous les végétaux, en un mot, tirent leur subsist-
ance de la terre ; tandis que de leur côté les animaux se
nourrissent du règne végétal. Toutes ces choses retour-
nent ensuite à leurs premiers principes. La terre fert de
nourriture à la plante, la plante à l'insecte, l'insecte à l'oi-
seau, l'oiseau aux bêtes sauvages, & réciproquement les
bêtes sauvages deviennent la pâture de l'autour, l'autour
de l'insecte, l'insecte de la plante, & la plante de la terre.
L'homme même qui emploie toutes ces choses à son usage,
devient souvent à son tour leur proie. Tel est le cercle
où tout roule ici-bas.

Ainsi tous les êtres ont été créés les uns pour les autres :
aucun n'a été créé uniquement pour lui-même. Les ti-
gres, les lynx, les ours, les hermines, les renards, & d'aut-
res animaux encore, nous donnent leurs fourrures pour
nous couvrir. Les chiens parcourent les forêts, relancent
le cerf & poursuivent le lièvre pour en garnir nos tables, &
la part qu'on leur fait de leur proie est assez petite. Les

bassets font partir le lapin de ses profondes retraites pour le faire tomber entre nos mains. Le cheval, l'éléphant, le chameau, font dressés à porter des fardéaux, & le bœuf à traîner la charrue. La vache nous donne son lait, la brebis sa laine, les rennes font voler des traîneaux sur la neige & sur la glace, les pourceaux & les porcs-épics fouillent dans la terre, & les taupes la remuent, afin que les graines des plantes & des herbes étant dispersées, elles puissent se propager plus facilement. Le faucon nous sert à la chasse, & la poule nous donne ses œufs. Le coq nous réveille de grand matin, & l'alouette nous amuse par ses chants pendant le jour. Le ramage du merle se fait entendre le matin & le soir, & les mélodieux accens du rossignol nous ravissent pendant la nuit. Le superbe plumage du paon réjouit nos yeux. Il faut que les poissons viennent des profondeurs de l'océan se hasarder sur les côtes, & remonter les rivières, afin de fournir une nourriture abondante aux hommes, aux oiseaux & aux bêtes sauvages. Le ver-à-soie file, afin que nous puissions nous couvrir de ses tissus précieux. Les abeilles recueillent soigneusement ce miel, que nous trouvons si délicieux. La mer jette continuellement sur ses rivages des multitudes d'écrevisses, d'huîtres, & de toutes sortes de poissons revêtus de coquilles, pour servir aux hommes & aux animaux. Le portelanterne, ou la grande mouche de Surinam, luit au milieu des ténèbres pour éclairer les habitans de ces contrées.

Si nous examinons les diverses occupations & les travaux des hommes, nous trouverons qu'ils se rapportent aussi à cette même fin que la nature s'est proposée. Le navigateur affronte les dangers de la mer & brave les tempêtes, pour conduire des marchandises qui ne lui appartiennent point, au lieu de leur destination. Le soldat sacrifie son sang à la patrie & au bonheur de ses concitoyens. Le jurisconsulte n'est occupé que des affaires d'autrui. Les souverains & les magistrats, qui sont à la tête du gouvernement, consacrent leur tems & leurs forces à la république. Les parens amassent du bien pour leurs enfans. Le laboureur sème & moissonne des grains dont il ne consume que la moindre partie. Ainsi nous ne vivons pas uniquement pour nous-mêmes, car le sage auteur de la nature a constitué tous les êtres de manière qu'ils se deviennent utiles

les uns aux autres. Apprenons de-là quels sont nos devoirs mutuels. Celui qui a de la force doit secourir le faible. L'homme éclairé doit assister les autres de ses conseils. Le savant doit instruire l'ignorant. En un mot, nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes, & c'est ainsi que nous remplirons les vues du Créateur. Ces offices réciproques que les hommes se doivent les uns aux autres, les ont engagés à former des sociétés. Ce que des forces divisées ne sauroient effectuer, est facilement exécuté par des forces réunies. Personne ne pourroit bâtrir un bel édifice, ni construire un palais, s'il devoit lui seul en jeter les fondemens, creuser les caves, pétrir & cuire les briques, élever les murailles, les couvrir d'un toît, faire les fenêtres, décorer les appartemens, &c. Mais tout cela s'exécute aisément dès que plusieurs ouvriers y mettent la main & s'entr'aident mutuellement. Telle est la loi constante de la nature, que dans tous les arts & dans toutes les sciences, rien de beau ni d'excellent ne sauroit s'effectuer sans le concours de diverses personnes. Combien de milliers d'hommes ne faut-il pas pour qu'un monarque devienne puissant, un empire heureux, une nation célèbre & florissante !

En tout cela je reconnais ta sagesse, ô mon Créateur ! Pour que les habitans de notre globe, & particulièrement les hommes, fussent heureux, tu as établi une telle liaison, de tels rapports entre tous les êtres, que les uns ne peuvent pas subsister sans les autres. Oui, l'expérience m'apprend tous les jours que tu as eu le bien des hommes en vue : le monde entier a été arrangé pour cela, & toutes ses parties concourent à la félicité du genre humain. Il n'y a pas jusqu'aux choses qui paroissent les moins importantes, & auxquelles je daigne à peine faire la moindre attention, qui ne contribuent à me rendre heureux. Que d'utilités ne me reviennent pas de ces insectes, qui sont si méprisables à mes yeux ! Que de milliers de mains ne travaillent pas journellement pour moi ! Que d'animaux perdent la vie pour entretenir la mienne ! Et à combien d'autres égards encore, la nature n'est-elle pas active en ma faveur sans que je la sache ! Père tendre & bienfaisant, enseigne-moi à bien apprécier & ta bonté & mon bonheur, & inspire-moi le desir si juste de faire désormais, proportionnellement à mes forces, autant pour toi que tu as daigné faire pour moi.

QUATORZIEME NOVEMBRE.

Le sel commun.

L'ASSAISONNEMENT dont l'usage est le plus étendu, celui dont le riche comme le pauvre, le roi comme le mendiant peuvent le moins se passer, c'est le sel commun. Sa saveur est si agréable, & il a de si excellentes propriétés pour la digestion, qu'on peut le regarder comme un des présens les plus précieux que la nature nous ait faits. Elle nous le procure de différentes manières. Les habitans des côtes le reçoivent de la mer. Ils creusent sur le rivage des marais qu'on appelle salans, & qu'on enduit de glaise : la mer les remplit lorsqu'elle est agitée ; l'eau retenue dans ces marais s'évapore bientôt par la chaleur du soleil, & il reste au fonde une grande abondance de sel. Ailleurs la nature donne des sources, des fontaines, des puits, des lacs salés : pour en tirer le sel, on fait évaporer l'eau sur le feu dans de grandes chaudières. Dans d'autres endroits encore, le sel se trouve en masses solides dans les montagnes : les mines les plus célèbres sont celles de Catalogne & de Pologne. Ces différentes espèces de sel se ressemblent dans leurs propriétés principales. L'expérience a appris que le sel, dissous dans l'estomac & dans les intestins, a une vertu digestive, & qu'il empêche la putréfaction & la trop grande fermentation des alimens. De là vient qu'on s'en sert intérieurement pour favoriser & pour rétablir la digestion, pour remédier aux crudités de l'estomac, à la perte de l'appétit, & aux constipations. Non-seulement il dissout les phlegmes & les viscosités qui ôtent l'appétit & qui troubilent la digestion, mais c'est aussi un très-bon stimulant pour l'estomac, dont il irrite légèrement les nerfs, & dont il favorise ainsi les opérations. Le sel commun est donc un excellent digestif, & peut-être le meilleur qu'il y ait dans la nature. Les autres sels agissent trop fortement, ou bien ils sont trop désagréables au goût pour qu'on puisse les mêler avec tous les alimens. Mais le sel commun agit doucement ; il aide beaucoup à la coction de tous les comestibles, & il prévient la putréfaction à laquelle ils inclinent pour la plupart.

Le sel est donc un bienfait particulier de la nature, mais que nous n'estimons pas assez quoique nous en jouissions tous les jours. Je voudrois, mon cher lecteur, vous y rendre plus attentif, & vous exciter à la reconnoissance qu'exige un présent si précieux. Ah ! si vous donniez plus d'attention aux bienfaits journaliers du Seigneur, quels sujets n'auriez-vous pas de reconnoître & de célébrer sa bonté ! Sanctifiez désormais l'usage des alimens par de telles réflexions. La plupart de ces alimens vous paroîtroient fades & insipides, si vous étiez privé du sel qui rehausse infiniment leur goût & leur agrément. Encore est-ce là le moindre de ses avantages, puisque, comme nous l'avons vu, il est de la plus grande utilité pour notre santé. Que je m'estimerois heureux, si cette méditation vous avoit appris à mieux apprécier ce bienfait du Seigneur, que vous ne l'avez fait jusqu'ici ! Votre cœur s'affermiroit de plus en plus dans le bien, vous vous accoutumeriez à réfléchir sur les faveurs dont Dieu vous comble & à bénir votre grand bienfaiteur.

Le sel doit à un autre égard encore intéresser l'observateur des œuvres de la nature. Les plus petites parties de notre sel commun semblent toutes taillées à huit angles & à six faces, comme un dé, d'où il doit arriver que la plupart des masses de cette espèce de sel approchent de la figure quarrée, ou cubique. Ici encore on ne fauroit méconnoître la main du très-haut, qui a donné aux sels une forme invariable, & qui, dès le commencement, les a taillés sur le même modèle. Cette figure, toujours régulière & toujours la même, est une preuve bien frappante qu'ils ne doivent pas leur origine au hasard & à un mouvement aveugle, mais à la volonté d'un Etre intelligent. Cette pensée est trop importante & trop nécessaire à notre tranquillité, pour que nous ne faisions pas toutes les occasions de la ramener, & de l'imprimer de plus en plus dans notre ame.

QUINZIEME NOVEMBRE.

Origine des fontaines.

Tous les grands fleuves sont formés par la réunion des rivières ; les rivières naissent des ruisseaux qui vont s'y rendre ; & les ruisseaux doivent leur origine aux sources & aux fontaines. Il ne fauroit y avoir de doute là-dessus. Mais d'où viennent les sources ? L'eau, d'après sa pesanteur & sa fluidité, occupe toujours les lieux les plus bas de la superficie de la terre : d'où peut donc venir l'eau que les régions les plus élevées distribuent si constamment ?

Ce qu'il y a d'abord de certain, c'est que la pluie, la neige, & généralement toutes les vapeurs qui tombent de l'air, fournissent une grande partie de l'eau qui coule des sources. De-là vient que les fontaines & les rivières sont si rares dans l'Arabie déserte & dans une partie de l'Afrique, où il ne pleut jamais. Ces eaux s'insinuent dans la terre, & y pénètrent jusqu'à ce qu'elles trouvent des lits d'argile qui les arrêtent, & quelles ne fauroident traverser. Là elles s'accumulent & forment ainsi des fontaines ; ou bien elles s'amassent dans des cavités, dans des grottes qui débordent ensuite, ou dont les eaux s'échappent peu-à-peu par mille & mille crevasses, grandes & petites, pour gagner toujours le bas où leur poids les entraîne. Ainsi l'eau coule sans cesse, & se fait des courans souterrains, où viennent se joindre ensuite d'autres courans semblables, qui par leur conjonction forment enfin ce que l'on appelle une veine d'eau. Il est cependant fort vraisemblable que, dans certains pays au moins, les fontaines ne doivent pas uniquement leur origine aux eaux qui tombent de l'atmosphère ; car on voit quelquefois sur de hautes montagnes des sources considérables & des lacs qui ne fauroident, ce semble, être produits par la pluie seule ou par la neige. Il y a plusieurs sources qui, dans toutes les saisons, donnent la même quantité d'eau, & en fournissent même quelquefois davantage pendant les grandes chaleurs & la sécheresse, que dans les tems humides & pluvieux. Il faut donc, sans contredit, qu'il y ait d'autres causes, tant de la naissance que de l'entretien des fontaines.

Plusieurs sources proviennent des vapeurs qui sont emportées dans l'atmosphère, & poussées par le vent vers les montagnes & les hauteurs ; ou qui en vertu de l'attraction universelle sont attirées par ces grandes masses. L'atmosphère est plus ou moins chargée d'exhalaisons aqueuses, qui, étant poussées & pressées contre des rochers durs & froids, se condensent d'abord en gouttes, & grossissent ainsi les fontaines. Cependant il faut encore convenir que toutes les sources ne peuvent pas devoir leurs eaux à cette cause ; car le Danube, le Rhin, & d'autres fleuves qui viennent des hautes montagnes, ne devroient-ils pas tarir, lorsqu'en hiver ces masses énormes sont couvertes de neige & de glaces ? Il faut que des cavernes qui ont communication avec la mer où avec des lacs contribuent en quelque chose à l'origine des fontaines. L'eau de la mer s'étant rendue par des canaux souterrains dans ces grandes cavités, s'y élève en vapeurs par une multitude de crevasses, & forme des gouttes qui, retombant par leur propre poids, prennent quelquefois un tout autre chemin, parce que l'eau ne peut pas toujours pénétrer où pénètrent les vapeurs. Peut-être enfin que les eaux de la mer, sur-tout dans les contrées qui sont voisines de l'océan, se filtrent au travers des terres, & produisent quelques sources. Ces sources ont ordinairement un goût analogue à celui des eaux qui leur ont donné naissance. Mais les sources que l'on voit sur les hautes montagnes ne sauroient provenir d'une telle cause, puisque l'eau de la mer ne peut point s'élever si haut ; & supposé même qu'elle le pût, elle ne feroit ni douce ni potable.

Toutes les causes que nous venons d'indiquer contribuent plus ou moins à l'origine des fontaines, & peut-être qu'il y a d'autres causes encore qui sont inconnues jusqu'ici. Il est vrai que la nature est toujours simple dans ses opérations ; mais cette simplicité ne consiste pas à n'employer jamais qu'une seule cause pour chaque effet particulier : elle consiste à n'employer que les moins de causes qu'il est possible, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait toujours diverses causes auxiliaires qui concourent pour opérer l'effet que la nature se propose.

Quoiqu'il en soit, & quand l'origine des fontaines feroit plus douteuse encore & plus obscure, il faudroit toujours

remonter jusqu'à Dieu, comme au Créateur & au conservateur de ces sources salutaires. " Il parle & les fontaines jaillissent du sein des montagnes. Les sources deviennent des ruisseaux, & bientôt des rivières & de superbes fleuves qui portent par-tout la fertilité & l'abondance. Les habitans des campagnes vont s'y désaltérer, & y chercher l'ombre & la fraîcheur; & les eaux qui ruissent dans les bois & les forêts, font la joie & étanchent la soif des bêtes sauvages." C'est donc Dieu qui, sur les hauteurs de la terre, fait jaillir ces sources bénissantes, qui tantôt coulent & serpentent entre les montagnes, tantôt se précipitent en cascades, tantôt sont grossies par les vapeurs de l'atmosphère ou par de nouvelles fontaines. Par cet arrangement si sage, Dieu entretient dans le règne de la nature cette circulation continue des ruisseaux, des rivières & des fleuves, qui contribue tant à la fertilité de la terre, à la salubrité de nos demeures, & à l'écoulement des eaux, dont la trop grande abondance pourroit nous devenir nuisible.

SEIZIEME NOVEMBRE.

Les cheveux.

Je vous invite, mon lecteur, à examiner avec moi les cheveux qui couvrent votre tête. Si vous confidérez leur merveilleuse structure, & les diverses utilités qui vous en reviennent, vous verrez qu'ils sont très-dignes de votre attention, & que l'on y découvre bien sensiblement les traces de la puissance & de la sagesse de votre Créateur.

Dans chaque cheveu entier on distingue, à la simple vue, un filament oblong & délié, & un nœud qui est d'ordinaire plus épais, mais toujours plus transparent que le reste. Le filament fait le corps du cheveu, & le nœud en est la racine, qu'on nomme oignon ou bulbe. Les grands cheveux de la tête ont toute leur racine, & même une partie du filament, enfermés dans un petit vase ou dans une capsule formée par une petite membrane. La grandeur de cette enveloppe est proportionnée à la grandeur de la racine, en sorte cependant que l'enveloppe est toujours plus

grande, afin que la racine ne soit point trop serrée, & qu'il reste un petit interstice entr'elle & la capsule. C'est donc dans cette capsule qu'on apperçoit la racine du cheveu. Cette racine ou cet' oignon a deux parties : l'une extérieure, l'autre intérieure. L'extérieure est une pellicule composée de petites lames ; l'intérieure est un fluide glutineux, où quelques fibres viennent se réunir : c'est la moëlle de la racine. De la partie extérieure de l'oignon sortent cinq, & quelquefois, mais rarement, six petits filets blancs, extrêmement déliés, transparents, durs, & souvent deux fois plus longs que la racine. Outre ces filets, on voit encore s'élever, par-ci par-là, quelques autres petits noeuds ; mais ils sont visqueux & se fondent aisément par la chaleur. De la partie intérieure de l'oignon sort le corps même du cheveu. Il a trois parties : l'enveloppe extérieure, les tuyaux intérieurs, & la moëlle.

Quand le cheveu est arrivé au trou de la peau par lequel il doit passer, il est fortement enveloppé par la pellicule de la racine, qui forme ici un tuyau fort petit. Le cheveu pousse alors l'épiderme devant soi, & s'en fait une gaine extérieure, qui le garantit dans les commencemens où il est encore assez mou. Le reste de l'enveloppe ou de l'écorce de tout le cheveu, est d'une substance particulière : elle est transparente sur-tout à la pointe. Dans un jeune cheveu cette écorce est molle ; mais ensuite elle devient si dure & si élastique, qu'elle recule avec bruit lorsqu'on veut la couper. Cette enveloppe extérieure conserve long-tems le cheveu. Immédiatement sous l'écorce, il y a plusieurs petites fibres qui s'étendent tout le long du cheveu, depuis la racine jusqu'à l'extrémité. Elles sont unies entre elles & avec l'écorce, qui leur est commune, par plusieurs filets élastiques. Et ces faisceaux de fibres forment un tuyau rempli de deux substances : l'une fluide, l'autre solide ; substances qui forment ensemble la moëlle des cheveux.

Un observateur attentif des œuvres de Dieu reconnoîtra la sagesse divine dans l'admirable structure des cheveux, aussi-bien que dans celle de toutes les autres parties du corps humain. Ainsi, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, il n'y a rien dans l'homme qui n'annonce les perfections de son Créateur. Les parties mêmes

qui paroissent les moins considérables, celles dont il semble qu'on pourroit le plus aisément se passer, deviennent importantes, si on les considère dans leur liaison avec les autres membres du corps, ou si l'on examine leur merveilleuse structure, & leur destination. C'est ce qu'on peut dire en particulier de nos cheveux. Combien n'y a-t-il pas de gens qui les regardent comme un objet peu digne d'attention, & qui n'imaginent pas que l'on puisse y découvrir des traces de la sagesse & de la bonté de Dieu ! Mais outre qu'en général il n'y a aucune partie de notre corps qui soit inutile & sans dessein, il est très-facile de s'assurer des sages fins pour lesquelles les cheveux ont été donnés. D'abord il est visible qu'ils contribuent beaucoup à la beauté & à l'ornement du visage. Mais c'est-là peut-être leur moindre avantage. Ne servent ils pas manifestement à garantir la tête, à la préserver du froid & de l'humidité, & à entretenir la chaleur naturelle du cerveau ? Ils procurent aussi sans doute une évacuation douce & insensible de quelqu'humeur du corps ; ils favorisent la transpiration, & ils déchargent la tête, ou d'autres parties nobles, des humidités superflues qui pourroient s'y amasser. Et combien d'autres utilités ne peuvent-ils pas avoir qui nous ont été inconnus jusqu'ici ! Mais qu'il nous suffise d'être instruits de quelques-unes des fins que Dieu s'est proposées : elles nous fourniront assez de sujets de reconnoître & d'adorer la puissance, la sagesse & la bonté de notre grand Créateur.

DIX-SEPTIEME NOVEMBRE.

Système du monde.

JUSQU'ICI, mon lecteur, vous vous êtes occupé de la terre, de ce globe qui n'est qu'un point en comparaison de l'immense univers. A présent elevez-vous jusqu'à ces mondes innombrables, à l'aspect desquels le point que vous & quelques millions d'autres créatures habitez, s'éclipsera & paroîtra s'anéantir. Examinez, méditez, & adorez.

Le soleil, qui vivifie tout, est presqu'au centre du monde, & sans changer de place, il tourne en vingt-sept jours & douze heures autour de son axe, d'Occident en Orient.

Autour du soleil tournent, dans des orbites oblongues ou des ellipses, toutes les planètes depuis Mercure jusqu'à Saturne. Mercure, qui de tous ces globes est le plus voisin du soleil, fait sa révolution en quatre-vingt-huit jours, mais à un si petit éloignement du soleil, qu'il est ordinairement caché dans ses rayons, de sorte qu'il est presque toujours invisible pour nous. Vénus décrit une plus grande ellipse, & achève son cours en un peu plus de deux cent vingt-quatre jours. La terre a besoin d'un an pour faire sa révolution, & dans ce voyage annuel, elle est accompagnée de la lune. Mars achève son cours en six cent quatre-vingt-sept jours ; Jupiter & ses quatre lunes en douze ans ou environ ; & enfin Saturne, qui de toutes les planètes que nous connoissons est la plus éloignée du soleil, fait avec ses cinq satellites le tour de l'empire solaire, dans l'espace de trente années. Mais sont-ce là les bornes de l'univers ? Non, assurément. Bien loin au-delà de Saturne, est la région des étoiles fixes, dont la plus voisine de nous est vingt-sept mille quatre cent fois plus éloignée de la terre que ne l'est le soleil, quoique la distance de cet astre à notre globe soit, à son plus grand éloignement, de vingt-deux mille demi-diamètres de la terre. Et combien de globes que nous ne saurions découvrir, peuvent encore remplir le grand espace qui se trouve entre Saturne & les étoiles fixes !

Mais quoi ? le soleil, que nous voyons de nos yeux parcourir journellement en douze heures la moitié du ciel, pourroit-il rester immobile dans le centre du monde ? Ne le voyons-nous pas le matin à l'Orient, & le soir à l'Occident ? La terre pourroit-elle se mouvoir continuellement autour du soleil, sans que nous nous en apperçussions ? Cette objection, qui n'a d'autre fondement que l'illusion des sens, n'est absolument d'aucun poids. Est-ce donc que lorsque nous traversons une rivière, nous nous apperçevons du mouvement de la barque ? et lorsque nous sommes portés dans un bateau ou dans un chariot, ne nous semble-t-il pas que tout se meut autour de nous, & que les objets qui sont devant nous se déplacent & reculent, quoiqu'en effet ils soient immobiles ? Quelqu'illusion que nos sens nous fassent à cet égard, notre raison est obligée de reconnoître la vérité & la sagesse du système qui suppose le

mouvement de la terre. La nature agit toujours par les voies les plus courtes, les plus faciles, & les plus simples. Par la seule révolution de la terre autour du soleil, on peut rendre compte des différentes apparences des planètes, de leurs mouvements périodiques, de leurs stations, de leurs rétrogradations, & de leurs mouvements directs. Et n'est-il pas bien plus naturel & plus facile que la terre tourne autour de son axe en vingt-quatre heures, qu'il ne le feroit que d'aussi grands corps que le sont le soleil & les planètes, fissent leur révolution autour de la terre dans le même espace de tems, c'est-à-dire, en vingt-quatre heures ? Une preuve incontestable que c'est le soleil, & non pas la terre qui est au centre du monde, c'est que les mouvements & les distances des planètes ont rapport au soleil & non pas à la terre. Et si nous supposons le contraire, que deviendroit l'harmonie & la conformité parfaite qui a lieu entre tous les ouvrages du Créateur ? Mais dans notre hypothèse chaque planète a les mêmes mouvements que nous attribuons à la terre.

Cette méditation sur le système du monde est extrêmement propre à nous donner les plus grandes idées de notre adorable Créateur, & à nous faire sentir plus vivement notre petitesse. Avec quel plaisir notre esprit ne passe-t-il pas d'une idée à l'autre, & ne se perd-il pas dans la contemplation de ces grands objets ! Avec quels mouvements d'admiration, & de la plus profonde vénération, ne sent-il pas la grandeur de son Dieu ! Il est vrai que les bornes de l'entendement humain ne nous permettront jamais ici-bas d'avoir une connoissance exacte & parfaite de l'arrangement du système du monde. - Mais nous en savons assez pour être convaincus que tout est arrangé avec une sagesse & une bonté infinies, & que l'on ne sauroit imaginer un système plus beau, plus régulier, plus digne de l'Etre infini, plus avantageux aux habitans des différens globes.

DIX-HUITIEME NOVEMBRE.

Les écrevisses.

QUAND les écrevisses ne nous serviroient pas de nourriture, elles ne laisseroient pas de mériter notre attention. Les femelles de ces animaux crustacées ont subi, il y a quelques semaines, une grande révolution. Elles ont déposé leurs anciens vêtemens, & se sont couvertes de nouvelles écailles : c'est ce que l'on appelle leur mue. En changeant ainsi de couverture, elles prennent en même tems de l'accroissement ; & cette manière de croître est celle de tous les insectes crustacées : ils augmentent de volume toutes les fois qu'ils se dépouillent de leurs anciennes écailles, & cette opération est assez violente. Au tems de la mue, l'estomac des écrevisses se renouvelle ; il se détache aussi-bien que les intestins ; il se consume peu-à-peu, & il semble que l'animal se nourrisse pendant sa mue des parties de son corps qui servoient auparavant à la digestion. Les petites pierres blanches & rondes, qu'on appelle improprement yeux d'écrevisse, commencent à se former quand l'estomac se détruit, & sont ensuite enveloppées dans le nouveau, où elles diminuent toujours de grandeur, jusqu'à ce qu'enfin elles disparaissent. Il y a lieu de croire que l'animal s'en sert comme d'un remède dans ses maux d'estomac, ou peut-être qu'elles sont le réservoir de la matière qu'il emploie pour réparer la perte de son écaille.

Hors le tems de la mue, les écrevisses se tiennent au fond de l'eau à peu de distance du rivage. En hiver, elles préfèrent le fond du ruisseau, mais elles s'approchent du rivage en été, si le besoin de nourriture ne les oblige pas de s'enfoncer plus avant dans l'eau. Pour qu'elles puissent se saisir plus facilement de leur proie, la nature leur a donné plusieurs bras & plusieurs jambes. Quelques-unes de ces pattes sont quelquefois aussi grosses que la tête & le tronc pris ensemble. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'elles ont la faculté de reproduire leurs pattes & leurs cornes qui ont été cassées ; elles peuvent même s'en défaire à volonté lorsqu'elles en sont incommodées. Les

écrevisses font cette opération dans quelque posture que ce soit ; mais elle s'effectue plus facilement lorsqu'on les renverse sur le dos, & qu'avec de fortes pincettes de fer on casse l'écailler & que l'on froisse la chair, à la troisième ou à la quatrième articulation de la patte. D'abord après la blessure l'écrevisse saigne, la douleur lui fait agiter sa patte en tout sens, & bientôt la partie blessée se détache tout d'un coup du corps. Dès que la patte a été cassée, une substance gelatineuse vient couvrir la plaie & étancher le sang : si on l'ôtoit, l'animal perdroit tout son sang & périsseroit. Cette substance enveloppe, pour ainsi dire, le germe de la nouvelle portion de jambe, qui ne paroît d'abord qu'une excroissance ou un petit cône. Peu-à-peu le cône s'allonge, prend la forme d'une jambe d'écrevisse, & remplace enfin l'ancienne patte.

La manière dont ces animaux se reproduisent n'est pas moins singulière. Le mâle porte la substance prolifique dans un fil extrêmement long. Ce qui le distingue principalement, c'est un double crochet qu'il a sous la queue, au lieu que les femelles n'en ont point. Ces animaux s'accouplent vers l'automne ; & si l'on ouvre alors une mère écrevisse, on trouve des grumeaux rouges, qui sont les marques de sa fécondité. Ils disparaissent peu-à-peu, & sous la queue, où la mère a plusieurs petites fibres, on voit paroître de petits œufs ronds, qui ressemblent à des grains de chanvre. Les premiers œufs paroissent en Décembre, & bientôt il y en a au-delà de cent. Ils grossissent à mesure que la chaleur revient ; & dès avant la Saint-Jean, on trouve parmi les œufs de petites écrevisses vivantes, de la grosseur d'une fourmi, & qui restant attachées aux fibres, sous la queue de la mère, y sont couvées jusqu'à ce que tous les œufs soient éclos. Elles se détachent ensuite des fibres, & s'accrochant aux chevelus de quelques racines d'arbres qu'elles trouvent dans l'eau près du rivage, elles y restent enveloppées, jusqu'à ce qu'elles soient assez grandes & assez fortes pour pouvoir s'abandonner aux flots.

L'écrevisse est certainement une des plus extraordinaires créatures qui existent sur la terre. Un animal dont la peau est une pierre, qu'il jette tous les ans pour revêtir une nouvelle cuirasse ; un animal dont la chair est dans

la queue & dans les pieds, & dont le poil se trouve dans l'intérieur de la poitrine ; qui a son estomac dans la tête, & qui tous les ans en reçoit un nouveau, dont la première fonction est de digérer l'ancien ; un animal qui porte ses œufs dans l'intérieur du corps, lorsqu'ils ne sont pas encore fécondés, mais qui après leur fécondation les porte extérieurement sous la queue, & qui se perpétue avec un double organe de génération ; qui a quelquefois dans l'estomac deux pierres qui y sont affermies, qui y prennent des accroissemens, & dont il se nourrit jusqu'à ce qu'elles soient consumées ; un animal qui se défaît lui-même de ses jambes lorsqu'elles l'incommodeut, & qui les remplace par d'autres ; un animal enfin dont les yeux sont placés sur de longues cornes mobiles : un être aussi singulier restera long-tems encore un mystère pour l'esprit humain. Il nous fournit au moins de nouveaux sujets de reconnoître & d'adorer la puissance & la sagesse du Créateur.

DIX-NEUVIEME NOVEMBRE.

Situation avantageuse & commode des parties du corps humain.

EN examinant notre corps avec quelqu'attention, on ne fauroit manquer d'observer que toutes les parties qui le composent sont situées de la manière la plus convenable, & la plus propre à leurs divers usages. Il dépendoit du Créateur de les arranger comme bon lui sembloit ; mais sa sagesse a assigné à chaque membre la place la plus convenable : & en formant notre corps, il a pourvu non-seulement aux besoins & à la commodité, mais aussi à l'ornement & à la beauté.

Premièrement, à l'égard des besoins, il est manifeste que toutes les parties de notre corps sont situées de la manière la plus avantageuse. Notre corps devoit être une machine qui pût se mouvoir d'elle-même par les forces qui lui ont été données, sans avoir besoin de recevoir le mouvement d'une force extérieure. Il falloit que nos membres exécutassent promptement & avec facilité les volontés de notre ame. Tous les os sont placés de manière qu'ils se joignent les uns aux autres ; mais pour que nous

puissions nous servir commodément de nos membres, étendre ou raccourcir le bras, nous baisser ou nous relever à volonté, les os sont divisés en plusieurs articulations, & chaque os se termine par une tête ronde, qui s'emboîte dans la cavité sphérique d'un autre os, & qui s'y meut sans peine, parce qu'elle est couverte d'un cartilage lisse & poli, & humectée par une humeur onctueuse qui arrose ces cartilages pour empêcher le frottement. Ce qu'il y a de plus admirable en tout cela, c'est que ces os sont si bien affermis, qu'ils ne glissent pas & qu'ils ne se détachent point les uns des autres, quoique les pieds aient à porter un si grand fardeau, & que les mains soient quelquefois obligées de soulever des poids de cent livres.

Dans l'arrangement & la disposition des parties de notre corps, Dieu a aussi eu égard à la commodité. Les déterminations & les volontés de l'ame peuvent être exécutées sans obstacle & sans peine par les organes du corps. Au moyen des sens, elle est promptement avertie de ce qui l'intéresse, & les divers membres du corps obéissent d'abord à ses ordres. L'œil, qui doit veiller sur toute la personne, occupe la place la plus élevée ; il peut se tourner librement de tous côtés, & observer tout ce qui se passe. Les oreilles sont aussi placées dans un lieu éminent, aux deux côtés de la tête, & elles sont ouvertes jour & nuit pour rendre d'abord l'ame attentive au moindre bruit, & pour lui communiquer toutes les impressions des sons. Comme les alimens doivent passer par la bouche pour se rendre dans l'estomac, l'organe de l'odorat est placé immédiatement au dessus d'elle pour veiller, de même que l'œil, à ce qu'elle ne reçoive rien de corrompu ou de mal-propre. Quant au sens du toucher, il n'a pas son siège dans un endroit particulier, mais il est répandu dans toutes les parties du corps, afin qu'elles puissent discerner le plaisir de la douleur, se porter vers les choses salutaires, & fuir celles qui leur seroient nuisibles. Les bras, qui sont les ministres dont l'ame se sert pour exécuter la plupart de ses volontés, situés près de la poitrine, où le corps a le plus de force, & sans être trop éloignés des parties inférieures, sont placés de la manière la plus commode pour toutes sortes d'exercices & d'ouvrages, pour la garde & la sûreté de la tête & des autres membres.

Enfin le Créateur, en formant notre corps, a daigné avoir aussi égard à la beauté. Elle consiste ici dans l'harmonie visible, ou dans l'exacte proportion des membres, & dans l'agréable mélange des couleurs d'une peau fine & délicatement tissée. Ainsi nous voyons que les parties de notre corps qui sont doubles, comme les yeux, les oreilles, les bras, les jambes, sont placées aux deux côtés, à une hauteur égale, se répondant à droite & à gauche; au lieu que celles qui sont uniques, comme le front, le nez, la bouche & le menton, sont situées au milieu. Cette proportion se remarque dans le grand comme dans le petit. La longueur de la plante du pied fait la sixième partie de la hauteur du corps en entier, comme le visage en fait la dixième, & le coude la quatrième partie. Dans les enfans, la tête est plus grande qu'elle ne devroit l'être à proportion du reste; la raison en est que la tête étant la principale partie du corps & le siège de quatre sens, devoit arriver plutôt à sa perfection; d'autant plus que n'étant composée que d'os, elle ne sauroit s'étendre autant que les membres charnus, ce qui devroit cependant arriver dans les accroissemens ultérieurs. Car nous remarquons que dans l'enfance tous les membres croissent en même tems, & qu'ils s'étendent selon les plus exactes proportions en longueur, en largeur & en épaisseur, pour être toujours en harmonie avec la grandeur du corps entier.

Admire, ô homme, la perfection & la beauté de ton corps, les rapports, l'harmonie, les proportions admirables qui se trouvent entre toutes ses parties. Tu vois que chaque membre se rapporte aux autres, qu'ils ne s'embarrassent & ne se gênent jamais l'un l'autre dans leurs fonctions, qu'ils sont placés aux endroits les plus convenables du corps, pour remplir le plus commodément leurs fonctions, pour s'entr'aider & s'afflister mutuellement les uns les autres. Tous ces organes sont autant de ressorts dans cette admirable machine; ils se répondent les uns aux autres, & ils agissent de concert pour remplir les diverses fins aux-qu'elles elle est destinée. Garde-toi bien de détruire cette machine si artistement construite, & de la rendre difforme par tes excès & par tes désordres. Garde-toi de la déshonorer & de l'avillir par de honteuses passions. Fais en sorte, au

contraire, que ton corps soit toujours un monument de la sagesse & de la bonté de Dieu. Mais sur-tout ne néglige rien pour que ton ame, qui a été si dégradée par le péché, soit rétablie dans sa beauté & dans sa pureté primitives par la justice de ton Rédempteur. C'est uniquement par-là que tu pourras être dédommagé de la révolution que subira ton corps, lorsqu'il retournera dans la poudre d'où il a été tiré.

VINGTIEME NOVEMBRE.

Ordre & régularité du cours de la nature.

En contemplant le monde nous découvrons en toutes choses les traces d'une intelligence suprême, qui a tout ordonné, qui a prévu tous les effets qui devoient résulter des forces qu'elle imprimoit à la nature, qui a tout compété, tout pesé, tout mesuré selon ses vues, avec une sagesse infinie. Ainsi l'univers une fois formé peut subsister toujours & remplir constamment sa destination, sans qu'il soit nécessaire de rien changer aux loix primitivement établies. Le contraire a souvent lieu dans les ouvrages des hommes. Les machines les plus artistement construites commencent bientôt à ne plus répondre à leur destination ; elles exigent des réparations fréquentes ; elles se détériorent, & se détruisent de plus en plus. Le principe de ces dérangemens & de ces irrégularités se trouve dans leur construction primitive ; car il n'y a point d'artiste, quelqu'habile qu'il soit, qui puisse prévoir tous les changemens auxquels ses ouvrages pourront être sujets, & moins encore y obvier.

Le monde corporel est aussi une machine ; mais les parties dont elle est composée, & leurs divers usages, sont innombrables. Elle est divisée en plusieurs globes lumineux ou opaques, qui servent d'habitations à une multitude infinie de créatures vivantes de toute espèce. Les globes opaques se meuvent dans les orbes qui leur sont prescrits, & dans des tems réglés, autour des globes lumineux, pour en recevoir la lumière & la chaleur, le jour & la nuit, les saisons & les diverses températures, la nourriture & l'accroissement, selon les besoins & la nature des divers habitans. La position des planètes & leur gravitation mutuelle

sont si diversifiées, qu'il paroît presqu'impossible de déterminer d'avance le tems où elles reviendront au point d'où elles sont parties, pour recommencer de nouveau leur cours périodique. Et nonobstant la diversité des phénomènes que ces globes nous présentent, & l'étonnante multiplicité de leurs mouvemens, il n'est point encore arrivé, dans le cours de plusieurs milliers d'années, que ces masses énormes se soient entr'heurtées ou embarrasées les unes les autres dans leurs révolutions. Toutes les planètes parcourront régulièrement leurs orbes dans le tems qui leur est prescrit. Elles ont toujours gardé leur ordre & leurs distances respectives, & ne se sont pas plus rapprochées du soleil. Leurs forces sont toujours dans le même équilibre, & dans les mêmes rapports. Les étoiles fixes sont telles aujourd'hui qu'on les observoit il y a deux mille ans : leurs distances, leur force projective, leur ascension droite, leurs déclinaisons, leurs parallaxes, leurs directions sont toujours les mêmes ; & toujours aussi la hauteur du soleil, les jours & les nuits, les années & les saisons, sont ce qu'ils étoient autrefois. Preuve incontestable que dans le premier arrangement des corps célestes, dans la mesure, les loix & les rapports de leurs forces, dans la régularité & la rapidité de leur cours, l'auteur de la nature a prévu & déterminé l'état futur du monde & de ses parties dans toute la durée des siècles.

Il faut dire la même chose de notre terre, en tant qu'elle est annuellement sujette à diverses révolutions & à des changemens de température. Car, quoiqu'il semble d'abord que le beau tems, le froid, la chaleur, la rosée, la pluie, la neige, la grêle, les éclairs, les orages & toutes sortes de vents varient indifféremment & sont dispensés au hasard ; que c'est par cas fortuit que les eaux inondent la terre & en bouleversent la surface, qu'elles changent la terre-ferme en lacs, & qu'ailleurs on voit des continens où il n'y avoit autrefois que des mers ; que des montagnes se forment & que d'autres s'écroulent ; que des rivières se dessèchent ou que leur cours se détourne, il est cependant certain que chaque modification de notre terre a sa raison suffisante dans la modification précédente, celle-ci de même dans celle qui la précédent, & toutes enfin dans celle qui eut lieu lors de la première origine des choses. Mais rien n'est plus propre

à nous faire sentir combien nous ignorons les causes particulières des événemens naturels & leur liaison avec l'avenir, que cette diversité que nous observons dans la température de l'air; diversité qui a tant d'influence sur l'aspect, & la fertilité de notre globe. Nous avons beau multiplier les observations météorologiques, nous n'en pourrons pas déduire des règles & des conséquences certaines pour l'avenir, & nous ne trouverons jamais d'année qui soit parfaitement semblable à une autre. Cependant ce dont nous sommes bien assurés, c'est que ces variations continues, cette confusion apparente des élémens, ne bouleversent pas notre globe, n'en altèrent pas la figure, n'en détruisent pas l'équilibre, & n'en font point un cahos inhabitable; mais sont au contraire les vrais moyens d'y maintenir d'année en année l'ordre, la fertilité & l'abondance. Puis donc que chaque modification actuelle est fondée sur la modification précédente, il est manifeste que les élémens n'ont pas été formés & combinés par un hasard aveugle; mais que dès le commencement une sagesse éternelle a produit, combiné, mêlangé les élémens, a mesuré leurs forces, a déterminé leurs effets pour toute la suite des tems.

Ainsi le monde n'est pas composé de matériaux désunis ou mal liés, ou de parties qui n'aient ni rapports, ni liaisons les unes avec les autres: c'est un tout régulier & parfait, dont la structure & tout l'arrangement est l'ouvrage d'une intelligence suprême. Si nous voyons dans le monde une multitude d'êtres qui ont la même nature & la même destination que nous, & sont liés ensemble par une multitude de rapports; si nous découvrons des classes & des espèces plus nombreuses encore que d'autres créatures qui ont aussi des rapports mutuels plus ou moins éloignés; si nous reconnaissons que par le mélange & l'action des élémens, tous ces êtres animés sont entretenus & reçoivent tout ce qui leur est nécessaire conformément à leur nature; si élévant ensuite & portant plus loin nos regards, nous considérons les rapports qu'il y a entre notre terre & les corps célestes, la régularité constante de tous les mouvements des cieux, la conformité, la convenance, l'accord merveilleux qui se trouve entre tous les globes qui sont à la portée de nos regards, nous ferons de plus en plus remplis d'admiration à la vue de la magnificence, de l'ordre & de la beauté

de la nature, & nous serons intimément convaincus de l'infinie sagesse du Créateur. Mais tout ce que nous connoissons à présent de l'ordre & de l'harmonie du monde corporel, n'est pour ainsi dire qu'un foible rayon qui parvient jusqu'à nous, en attendant que nous arrivions à cette grande lumière de l'éternité, où la sagesse divine, qui, à tant d'égards, nous est impénétrable aujourd'hui, nous sera manifestée avec infiniment plus de clarté.

VINGT ET UNIEME NOVEMBRE.

L'hiver des contrées septentrionales.

ACTUELLEMENT nous voyons approcher ces jours qui excitent le mécontentement d'un grand nombre de personnes. L'hiver, cette saison rigoureuse, leur paraît contredire le plan d'ailleurs si sage & si bienfaisant du maître de l'univers : le riche se plaint de ce que la nature est devenue triste & uniforme, & le pauvre, dont l'indigence & les besoins augmentent dans cette saison, gémit & murmure. Cependant, hommes ingrats, grossissez tant que vous voudrez les inconveniens & les dommages de l'hiver, vous serez forcés à la fin, si vous comparez votre sort avec celui de quelques autres nations, de reconnoître combien à cet égard encore Dieu use de bonté envers vous.

Dans une grande partie des pays septentrionaux, il n'y a ni printemps ni automne : la chaleur y est aussi insupportable en été, que le froid l'est en hiver. La violence de celui-ci est telle, que l'esprit de vin se gèle dans les thermomètres. Quand on ouvre la porte d'une chambre échauffée, l'air extérieur, en y pénétrant, convertit en neige toutes les vapeurs qui s'y trouvent, & l'on se voit environné de tourbillons blancs & épais. Sort-on de la maison, on est presque suffoqué, & l'air semble vous déchirer la poitrine. Tout paraît mort, personne n'osant hasarder de quitter sa demeure. Quelquefois même le froid devient si rigoureux, & cela tout-à-coup, que si l'on ne peut se sauver à tems, on est en danger de perdre un bras, une jambe & même la vie. La chute de la neige est plus dangereuse

encore : le vent la pousse avec une telle violence qu'on n'est plus en état de trouver son chémin ; les arbres & les buissons en sont couverts ; les yeux de l'homme en sont éblouis, & à chaque pas il s'enfonce dans un nouveau précipice. En été, il fait constamment jour pendant trois mois, & une nuit perpétuelle règne en hiver durant le même espace de tems.

Nous qui nous plaignons du froid qu'il fait dans nos contrées, que dirions-nous s'il nous falloit vivre dans le climat que nous venons de décrire ? Il est certain que nous ne connoissions pas nos avantages, sans quoi un peu de réflexion suffiroit pour nous rendre contens de notre sort. Les jours d'hiver, quelque tristes, quelque rigoureux qu'on les trouve dans notre pays, sont pourtant supportables vu la nature de notre tempérament ; & s'il y a des gens qui ne puissent pas les supporter, c'est d'ordinaire à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre.

Mais d'où vient le Créateur a-t-il assigné pour séjour à tant de milliers d'hommes, des contrées où la nature les remplit d'effroi pendant une grande partie de l'année ? Pourquoi n'a-t-il pas rendu ces peuples aussi fortunés que nous ? Questions insensées ! vous êtes dans l'erreur en supposant que les habitans du pôle sont malheureux par la violence & la longueur de leurs hivers. Pauvres, mais exempts par leur simplicité de tout désir difficile à faire, ces peuples vivent contens au milieu des rochers de glace qui les entourent, sans connoître les biens que les habitans des contrées méridionales envisagent comme une partie essentielle de la félicité. Si l'aridité du sol empêche que les productions de la terre ne soient aussi variées chez eux qu'elles le sont chez nous, la mer en est d'autant plus riche dans les dons qu'elle leur fait. Leur façon de vivre les endurcit contre le froid, & les met en état de braver les tempêtes ; & quant aux secours particuliers, sans lesquels ils ne pourroient soutenir la rigueur du climat, la nature y a pourvu d'avance. Elle a peuplé leurs déserts de bêtes sauvages, dont la fourrure les garantit du froid. Elle leur a donné les rennes, dont ils reçoivent leur nourriture & leur boisson, leurs lits, leurs vêtemens & leurs tentes, qui satisfont à la plupart de leurs besoins, & dont l'entretien ne leur est point à charge. Quand le soleil ne se lève point pour eux,

& qu'ils sont environnés de ténèbres, la nature elle-même leur allume un flambeau, & l'aurore boréale vient éclairer leurs nuits. Peut-être que ces peuples regardent leur pays comme la plus vaste & plus heureuse contrée de la terre, & qu'ils nous plaignent autant que nous les trouvons à plaindre.

Ainsi chaque climat a ses avantages & ses inconvénients, qui d'ordinaire sont tellement compensés, qu'à moins de consulter certaines inclinations particulières, il est assez difficile de dire lequel mérite la préférence. A l'envisager sous ce point de vue, il n'est point de contrée sur la terre, soit que le soleil lance perpendiculairement ses rayons sur elle, soit qu'il ne l'échauffe que par des rayons obliques, soit que des neiges éternelles couvrent sa surface, qui au fond soit plus avantagee qu'une autre. Ici les commodités de la vie sont en grand nombre ; là cette variété de biens manque absolument, mais ceux à qui ces biens manquent ne sont pas sujets par-là même à nombre de tentations, à des soucis rongeurs, à de cuisans remords ; en un mot, ils ne connaissent pas une foule d'obstacles à la félicité, & cela compense sans doute la privation d'une multitude d'agrémens. Ce que nous savons avec certitude, c'est que la Providence a départi à chaque contrée ce qui étoit nécessaire à l'entretien & au bonheur de ses habitans. Tout y est assorti à la nature du climat, & Dieu a pourvu, par les moyens les plus sages, aux divers besoins de ses créatures.

VINGT-DEUXIEME NOVEMBRE.

Des métamorphoses qui se font dans la nature.

Les transformations qui se font dans la nature sont très-nOMBREUSES, ou plutôt tout est métamorphose dans le monde physique. La figure des objets varie continuellement : certains corps passent successivement par les trois règnes de la nature ; & il y a des substances composées qui deviennent par degrés minéral, plante, insecte, reptile, poisson, oiseau, quadrupède, homme. Chaque année, des millions de corps dans la nature se mêlent & se réduisent en poussière. Où

sont les fleurs qui, durant le printemps & l'été passé, ont fait l'ornement de nos champs, de nos jardins & de nos prés ? Une espèce a paru, s'est flétrie, & a fait place à d'autres. Les fleurs du mois de Mars & la modeste violette, après nous avoir annoncé la venue du printemps, ont disparu pour nous laisser admirer la tulipe & la rose. A la place de celles-ci, nous en avons vu d'autres encore jusqu'à ce que toutes les fleurs aient rempli leur destination. Il n'en est pas autrement parmi les hommes. Une génération se montre, l'autre disparaît. Tous les ans des milliers de corps humains retournent dans la poudre, d'où ils ont été tirés ; mais de ces corps dissous, il s'en forme de nouveaux & de plus beaux encore. Les sels & les huiles dont ils étoient composés se dissolvent dans la terre ; les parties les plus subtiles sont élevées dans l'athmosphère par la chaleur du soleil, s'y mêlent avec d'autres matières, sont transportées ça & là par les vents, & retombent en pluie & en rosée, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre : quant aux parties plus grossières, elles se mêlent avec la terre. L'herbe qui en est nourrie pousse & s'élève en longues tiges ; & c'est ainsi que la chair des hommes, transformée en herbe, sert d'aliment à ces troupeaux, dont le lait salutaire se convertit ensuite en notre propre substance.

Ces transformations continues, qui s'opèrent dans la nature, sont une preuve certaine que le Créateur a voulu que rien ne se perdit, ou fût inutile. La poussière des fleurs, qui est employée à la fécondation des plantes, n'est qu'une très-petite partie de la poussière que chaque fleur contient ; mais ce superflu ne se perd point, la sagesse Divine a créé les abeilles qui en font usage pour composer leur miel. La terre nous fait tous les jours de nouveaux présens, & elle s'épuiseroit enfin si ce qu'elle nous donne ne lui étoit point rendu. Tous les corps organisés se décomposent, & se convertissent enfin en terre. Pendant cette dissolution, leurs parties volatiles s'élèvent dans l'athmosphère, & sont dispersées de tous côtés. Ainsi les dépouilles des animaux sont répandues dans l'air, comme dans la terre & dans l'eau ; & peut-être que les parties qui s'envolent dans l'athmosphère ne sont pas à beaucoup près les plus nombreuses. Toutes ces particules dispersées ça & là, se réunissent bientôt dans de nouveaux corps organiques qui subiront à leur

tour de semblables révolutions. Et cette circulation, ces métamorphoses continues qui ont commencé avec le monde, ne finiront qu'avec lui.

Mais la transmutation la plus remarquable, ou du moins celle qui nous intéresse le plus, est celle qui nous concerne nous-mêmes. Nous savons que notre corps n'a pas été composée précédemment, & ne le sera point dans la suite, du même nombre de parties qu'il l'est à présent. Le corps que nous avions dans le sein de notre mère étoit extrêmement petit ; il étoit déjà beaucoup plus grand lorsque nous vîmes au monde, & depuis lors il a encore augmenté quinze à vingt fois de volume ; par conséquent du sang, de la chair, & d'autres matières étrangères, fournies par le règne animal ou par le règne végétal, & qui n'appartenoient point autrefois à notre corps, y ont été assimilées depuis, & sont devenues des parties de nous-mêmes. Le besoin que nous avons de manger tous les jours, montre qu'il se fait une dissipation continue des parties qui nous composent, & que cette perte doit être réparée par des alimens. Quantité de parties s'évaporent imperceptiblement ; car d'après les expériences certaines qu'un grand médecin a faites sur lui-même, de huit livres de nourriture dont un homme bien portant fait usage tous les jours il n'y en a que la cinquantième partie qui se convertisse en sa propre substance, tout le reste s'en va par le transpiration ou par d'autres excrétions. Il résulte de là que dans dix ans, il ne restera pas beaucoup des parties qui nous constituent à présent. Et enfin, lorsque notre corps aura passé par divers changemens, il sera transformé en poussière, jusqu'à ce qu'au jour de la résurrection, il subisse cette heureuse & dernière révolution, qui le placera dans un état immuable & éternel.

O que je me présente avec joie ce monde à venir, où je serai à l'abri de tous les changemens que j'éprouve ici-bas ! Je vois d'un œil serein les révolutions journalières auxquelles toutes les choses terrestres sont sujettes, & qui sont nécessaires dans notre état présent. C'est par cette route que nous nous approchons de plus en plus de la perfection ; & j'en approche moi-même continuellement. Pourrois-je ne pas me réjouir dans l'attente de cette grande révolution ! Lorsque la terre aura subi son grand & dernier change-

ment, je serai introduit dans de nouveau cieux & dans une nouvelle terre, où il n'y aura aucune ombre de variation.

VINGT-TROISIEME NOVEMBRE.

Grandeur de Dieu jusque dans les plus petites choses.

CELUI qui aime à contempler les œuvres du Seigneur, le reconnoîtra non-seulement dans ces globes immenses qui composent le système de l'univers, mais aussi dans les petits mondes des insectes, des plantes & des métiaux. Il cherchera & adorera la sagesse Divine, aussi-bien dans la toile d'une araignée, que dans la force de gravitation qui attire la terre vers le soleil. Ces recherches sont d'autant plus faciles aujourd'hui, que les microscopes nous découvrent de nouvelles scènes & de nouveaux mondes, qui réunissent en petit tout ce qui peut exciter notre admiration. Ceux de mes lecteurs qui n'ont pas occasion de se servir de ces instrumens, liront au moins avec plaisir ce que je vais leur dire des objets microscopiques.

Considérez d'abord le monde inanimé. Voyez ces mousses & ces petites herbes que Dieu a produites en si grande abondance. De combien de parties subtiles & de filets déliés ces plantes ne sont-elles pas composées ! Quelle variété dans leurs formes & dans leurs figures ! Qui pourroit dénombrer tous leurs genres & toutes leurs espèces ! Pensez à la multitude innombrable de petites parties, dont un corps quelconque est composé, & qui peuvent en être détachées. Si un corps exagone qui n'a que la grosseur d'un pouce, contient cent millions de particules visibles, qui pourroit calculer toutes les parties dont une montagne doit être composée ! Si des millions de parcelles d'eau peuvent être suspendues à la pointe d'une aiguille, combien ne doit-il pas s'en trouver dans une fontaine, combien dans tous les puits, les vaisseaux, les fleuves & les mers ! Si d'une bougie allumée il s'écoule dans une seconde bien plus de particules de lumière qu'il n'y a de grains de sable sur toute la terre, combien de particules ignées ne doivent pas s'échapper d'un grand feu dans l'espace d'une heure ! Si un grain de sable contient plusieurs millions de particules d'air, com-

bien ne doit-il pas y en avoir dans le corps humain ! Si les hommes peuvent parvenir à diviser un grain de cuivre en des millions de parties sans arriver jusqu'aux éléments de la matière ; si des corps odorans peuvent exhalez assez de corpuscules odorifiques pour que le parfum s'en fasse sentir à de grandes distances, sans que le corps odorant ait perdu sensiblement de son poids : il faudroit une éternité pour que l'esprit humain pût seulement calculer le nombre prodigieux de ces particules.

Si nous passons à présent au monde animé, la scène s'étendra, pour ainsi dire, à l'infini. Pendant l'été, l'air fourmille de créatures vivantes. Chaque goutte d'eau est un petit monde habité ; chaque feuille d'arbre est une colonie d'insectes ; & peut-être que chaque grain de sable fert d'habitation à une multitude d'êtres animés. Chaque plante, chaque graine, chaque fleur nourrit des millions de créatures. Il n'y a personne qui n'ait vu ces essaims innombrables de mouches, de moucherons, & d'autres insectes qui se rassemblent dans un très-petit espace : quelles armées prodigieuses ne doit-il donc pas y en avoir qui vivent, qui se jouent, qui se propagent sur toute la superficie de la terre, & dans les espaces immenses de l'atmosphère ! Combien de milliards d'insectes & de vermissoix plus petits encore, ne rampent pas sur la terre ou dans ses entrailles, & dont le nombre n'est connu que de Dieu seul ! Avec quel éclat ne se manifeste pas la puissance du Seigneur, lorsque nous pensons à la multitude de parties qui constituent ces petites créatures, dont la plupart des gens soupçonnent à peine l'existence ! Si l'on ne pouvoit s'en assurer jurement par l'expérience, s'imaginoit-on qu'il y eût des animaux, qui, étant un million de fois plus petits qu'un grain de sable, ont cependant des organes de nutrition, de mouvement, de génération ? Il y a des coquillages si petits, que vus à l'aide du microscope, ils paroissent à peine aussi gros qu'un grain d'orge ; & cependant ils sont composés d'animaux vivans & de maisons fort dures, dont les plis & les enfoncemens divers forment aussi diverses chambres. Quelle n'est pas l'extrême petiteur d'une mite ! & cependant ce point presqu'imperceptible, vu au microscope, est un animal velu, parfait dans tous ses membres, d'une figure régulière, plein de vie, de sensibilité, & pourvu de tous les organes qui lui

sont nécessaires. Quoique cet animalcule échappe presque à notre vue, il a cependant une multitude de parties beaucoup plus petites encore. Et ce qu'il y a sur-tout d'admirable, c'est que les verres qui nous découvrent tant de défauts & d'imperfections dans les ouvrages les plus finis des hommes, ne nous montrent que régularité & perfection dans ces objets microscopiques. Quelle n'est pas la finesse & l'inconcevable tenuïté des fils d'araignée ! On a calculé qu'il en faudroit trente-six mille pour faire l'épaisseur d'un de ces fils de soie dont on se sert pour coudre. Chacun des six mamelons d'où l'araignée tire cette liqueur gluante qui doit former sa toile, est composé de mille filières insensibles, qui donnent passage à autant de fils, de sorte que le fil le plus fort de l'araignée est composé de six mille fils plus petits. Vous êtes frappé d'étonnement, mon cher lecteur, & je le suis aussi. Mais supposé que nous eussions des microscopes qui grossissent quelques millions de fois plus que ne le font ces verres à travers lesquels la mite nous paroît de la grosseur d'un grain d'orge, quelles merveilles ne pourrions-nous pas découvrir ! Et, alors même pensez-vous que nous aurions atteint de ce côté-là les limites de la création ? Non, assurément : il y auroit de la présomption & de l'extravagance à le croire. Chaque créature a une espèce d'infiniété, & plus vous contemplerez les œuvres de Dieu, plus les merveilles de la puissance se multiplieront à vos yeux. Notre imagination se confond dans les deux points extrêmes de la nature, dans le grand & dans le petit ; & nous ne savons si nous devons plus admirer la puissance divine dans ces masses énormes, dans ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, ou dans ces animaux microscopiques qui sont presqu'imperceptibles à nos yeux. Faites donc désormais de la contemplation des œuvres de Dieu, votre plus agréable occupation. La peine que vous vous donnerez pour les étudier fera bien récompensée par les plaisirs purs & innocens qu'elle vous procurera. Vous sentirez au moins se réveiller en vous le desir ardent d'arriver bientôt dans ces régions fortunées, où vous n'aurez plus besoin de microscopes ni de télescopes pour découvrir & étudier les merveilles du Seigneur, où toutes ses œuvres s'offriront sans voile à vos yeux, où vous distinguerez dans chaque objet sa destination, sa structure, & ses rapports ; où des cantiques

immortels feront entonnés à la louange du Créateur de l'univers ; & où la différence entre le petit & le grand cessant entièrement, tout sera grand pour vous, tout vous remplira d'admiration & de joie.

VINGT-QUATRIEME NOVEMBRE.

Le froid augmente par degrés.

Nous sentons que chaque jour le froid augmente par degrés. Déjà le mois passé nous a enlevé une partie de la chaleur de l'automne. Mais le froid alors étoit très-supportable, parce que la terre étoit encore un peu échauffée par les rayons du soleil. Ce mois-ci est déjà plus froid, & plus les jours raccourciront, plus la terre perdra sa chaleur & le froid par conséquent augmentera. Nous ne saurions en douter puisque nous l'éprouvons journallement ; mais pensons-nous assez à la sagesse & à la bonté du Créateur, qui se manifestent dans tout cet arrangement ? Il ne faut cependant qu'une légère attention pour les reconnoître dans les progrès insensibles du froid.

D'abord cette augmentation graduelle est indispensablement nécessaire pour prévenir le dérangement, & peut-être la destruction totale de notre corps. Si le froid que nous éprouvons pendant les mois d'hiver survenoit tout d'un coup avec le commencement de l'automne, nous serions subitement engourdis, & cette révolution nous deviendroit mortelle. Avec quelle facilité ne nous enrhumons-nous pas dans les soirées fraîches de l'été ? & que seroit-ce si nous passions tout-à-coup des brûlantes chaleurs de l'été au froid glaçant de l'hiver ? Avec quelle bonté le Créateur n'a-t-il donc pas pourvu à notre santé & à notre vie, en nous ménageant pendant les mois qui suivent immédiatement l'été, une température qui prépare peu-à-peu notre corps à soutenir plus facilement l'augmentation du froid. — Que deviendroient les animaux dont la constitution ne peut pas supporter le froid, si l'hiver venoit, pour ainsi dire, à l'improviste, & sans s'être précédemment annoncé ! Les deux tiers des insectes & des oiseaux périroient dans une seule nuit, & leur couvée seroit détruite avec eux sans ressource.

Au lieu que le froid augmentant par degrés, ils ont le tems de faire les préparatifs nécessaires à leur conservation. Les mois d'automne qui séparent l'été de l'hiver, les avertissent d'abandonner leurs demeures pour se rendre dans des pays plus chauds, ou de chercher des endroits où ils puissent dormir tranquillement & en sûreté pendant la rude saison.— Il ne seroit pas moins fatal pour nos champs & pour nos jardins, que la terre fût subitement privée de la chaleur de l'été : toutes les plantes, & sur-tout les plus exotiques périraient inévitablement ; le printemps ne pourroit plus nous donner des fleurs, ni l'été des fruits.

Il est donc bien juste, mon lecteur, que vous reconnoissiez & que vous adoriez dans cet arrangement la sagesse & la bonté de Dieu. Ne regardez pas comme une chose peu importante, que depuis les derniers jours de l'été jusqu'au commencement de l'hiver, la chaleur diminue peu-à-peu, & la froidure augmente par degrés. Ces révolutions insensibles étoient nécessaires, pour que vous & tant d'autres créatures puissiez subsister, & que la terre pût continuer à vous ouvrir son sein. Homme présomptueux, qui osez si souvent blâmer les loix de la nature, déplacez seulement quelques roues de la grande machine du monde, & vous reconnoîtrez bientôt à votre dommage, que si vous pouvez détériorer les arrangemens de la nature, vous ne sauriez au moins les améliorer. Apprenez que rien ne s'y fait par hasard ; qu'il n'y arrive point de révolution qui ne soit suffisamment préparée. Tous les événemens naturels se succèdent par degrés, tous sont dans l'ordre le plus régulier, tous arrivent précisément au tems marqué : l'ordre est la grande loi que Dieu suit dans le gouvernement du monde ; & de-là vient que toutes ses œuvres sont si belles, si invariables, si parfaites.

Que votre constante occupation soit donc d'étudier cette beauté, cette perfection des œuvres du Seigneur, & de reconnoître dans toutes les saisons de l'année les traces de la sagesse & de la bonté divines. Alors cesseront toutes ces plaintes insensées, par lesquelles vous outragez si souvent votre Créateur ; vous trouverez de l'ordre, de la sagesse & de la bonté dans les choses même où vous ne pensiez découvrir que du désordre & de l'imperfection ; & vous direz ensuite avec la plus intime conviction : " Tous les

“ sentiers de l’Eternel ne sont que gratuité & vérité, toute
 “ sa conduite est pleine de bonté & de grace; mais ce
 “ n’est qu’aux yeux de ceux qui gardent son alliance & ses
 “ préceptes.” Ps. xxv. 10.

VINGT-CINQUIEME NOVEMBRE.

Méditation sur la neige.

PENDANT l’hiver, cette saison la plus triste de l’année, la terre est souvent couverte de neige. Tout le monde la voit tomber; mais peu de gens se mettent en peine de rechercher quelle est sa nature, & quels sont ses usages. Tel est le sort des objets que nous avons journellement sous les yeux, & dont nous retirons divers avantages; souvent même les choses qui mériteroient le plus notre attention sont celles que nous dédaignons le plus. Soyons plus raisonnables désormais, & employons quelques momens à méditer sur la neige.

Elle est formée par des vapeurs très-subtiles, qui s'étant congelées dans l'athmosphère, retombent ensuite par flocons plus ou moins épais. Dans nos climats la neige est assez grosse, mais les voyageurs assurent que dans la Laponie, elle est quelquefois si petite qu'elle ressemble à une poussière fine & sèche. Cela vient sans doute du grand froid qu'il fait dans ce pays-là. Aussi remarque-t-on dans nos contrées, que les flocons sont plus gros à mesure que le froid est plus tempéré, & qu'ils deviennent plus menus lorsqu'il gèle fortement. Les petits flocons dont la neige est composée ressemblent d'ordinaire à des étoiles hexagones; mais il s'en trouve aussi qui forment huit angles, d'autres qui en ont dix, d'autres même dont la figure est tout-à-fait irrégulière. Pour les bien observer, il n'y a qu'à recevoir la neige sur du papier blanc; mais jusqu'ici on n'a encore rien pu dire de satisfaisant sur la cause de ces différentes figures. Quant à la blancheur de ce météore, elle n'est pas difficile à expliquer. La neige est extrêmement rare & légère; par conséquent elle a une multitude de pores, qui sont sans doute remplis d'air; elle est d'ailleurs composée de parties plus ou moins épaisses & compactes: une

telle substance ne donne point passage aux rayons du soleil, & ne les absorbe pas; au contraire, elle les réfléchit avec beaucoup de force, & c'est ce qui la fait paroître blanche à nos yeux.

La neige nouvellement tombée est vingt-quatre fois plus légère que l'eau; & lorsqu'on fait fondre vingt-quatre mesures de neige, on n'en obtient qu'une mesure d'eau. Car la neige n'est pas de l'eau gelée, mais seulement des vapeurs gelées. Elle s'évapore considérablement, & le plus grand froid ne sauroit mettre obstacle à cette évaporation. On a mis en doute s'il neigeoit sur la mer; mais des voyageurs qui ont navigué pendant l'hiver dans les mers septentrionales, assurent qu'ils y ont vu beaucoup de neige. On fait que les hautes montagnes ne sont jamais entièrement sans neige; s'il s'en fond quelquefois une partie, elle est bientôt remplacée par de nouveaux flocons. L'air étant beaucoup plus chaud dans nos plaines qu'il ne l'est sur les hauteurs; il peut pleuvoir chez nous tandis qu'il neige abondamment sur les hautes montagnes.

La neige a plusieurs utilités. Comme le froid de l'hiver est beaucoup plus nuisible au règne végétal qu'au règne animal, les plantes périront si elles n'étoient pas garanties par quelque couverture. Dieu a donc voulu que la pluie, qui pendant l'été rafraîchit & ranime les plantes, tombât l'hiver sous la forme d'une laine douce qui couvre les végétaux, & les défend contre les injures de la gelée & des vents. La neige a une certaine chaleur, mais assez tempérée pour que les graines n'en soient pas étouffées. Et comme elle contient, de même que toutes les vapeurs, divers sels qu'elle dépose en se fondant, elle contribue beaucoup par ce moyen à fertiliser les terres. Lors donc que les neiges se fondent, elles arrosent salutairement la terre, & en même tems elles lavent les semences d'hiver & les plantes, & les débarrassent de tout ce qui pourroit leur nuire. Ce qui reste ensuite des eaux de neige, concourt à l'entretien des fontaines, des rivières & des fleuves, qui s'étoient affoiblis pendant l'hiver.

Ces réflexions doivent suffire, mon lecteur, pour vous convaincre de la bonté de Dieu, qui se manifeste dans le météore dont nous vénons de nous entretenir. Vous sentirez de plus en plus que l'hiver a ses avantages, & que ce

n'est pas une saison aussi triste que bien des gens se l'imaginent. Elevez vos regards avec reconnaissance & avec joie vers ce Dieu bienfaisant, qui des nuées mêmes de neige fait dérouler sur la terre la bénédiction & l'abondance. Vos plaintes & vos murmures seroient injurieux au gouvernement du Seigneur, & d'autant plus criminels qu'il ne tient qu'à vous de découvrir en toutes choses les traces de la sagesse & de la bonté divine.

VINGT-SIXIEME NOVEMBRE.

Sommeil des animaux pendant l'hiver.

La nature paroît comme morte, à présent qu'elle est privée de tant de créatures qui la rendoient si belle & si animée. La plupart des animaux qui ont disparu sont ensevelis pendant l'hiver dans un profond sommeil. C'est ce qui arrive non-seulement aux chenilles, mais aussi aux haninetons, aux fourmis, aux mouches, aux araignées, aux limacons, aux grenouilles, aux lézards & aux serpens. C'est une erreur, de croire que les fourmis fassent des provisions pour l'hiver ; le moindre froid les engourdit, & elles restent dans cet état jusqu'au retour du printemps ; à quoi leur serviroient donc des magasins, puisque la nature a pourvu à ce qu'elles n'eussent pas besoin de mangé pendant l'hiver ? & il n'est pas apparent qu'elles forment des magasins pour d'autres animaux. Les grains qu'elles amassent avec tant de soin pendant l'été ne servent pas à leur subsistance : elles les emploient comme des matériaux pour construire leurs habitations. Parmi les oiseaux, il y en a aussi plusieurs qui, lorsque les alimens viennent à leur manquer, se cachent dans la terre ou dans quelques cavernes, pour y dormir pendant l'hiver. On assure au moins qu'avant l'arrivée de l'hiver, les hirondelles de rivage se cachent dans la terre, les hirondelles de muraille dans des creux d'arbres ou de vieux édifices, & que les hirondelles domestiques ou communes vont chercher le fond des étangs où elles s'attachent deux à deux à des roseaux, pour y rester comme sans mouvement & sans vie, jusqu'à ce que le retour du beau tems les ranime. Il y a aussi quelques quadrupèdes qui, à la fin

de l'été, s'ensevelissent dans la terre. Le plus remarquable d'entr'eux c'est la marmotte, qui a d'ordinaire son domicile dans les Alpes. Quoiqu'elle se plaise sur les plus hautes montagnes, dans la région de la neige & des glaces, elle est cependant sujette plus que tout autre animal à s'engourdir par le froid. De-là vient que les marmottes se cachent d'ordinaire, à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre, dans leurs demeures souterraines, pour n'en sortir qu'au mois d'Avril. On remarque beaucoup d'art & de précaution dans l'arrangement de leur maison d'hiver. C'est une espèce de galerie, dont les deux branches ont chacune leur ouverture particulière, & aboutissent toutes deux à un cul-de-sac qui est le lieu du séjour. De ces deux branches, l'une est en pente au-dessous du cul-de-sac, & c'est dans cette partie la plus basse du domicile, qu'elles font leurs excréments, dont l'humidité s'écoule aisément au-dehors ; l'autre branche est plus élevée que tout le reste, & leur sert d'entrée & de sortie. Le lieu même du séjour est tapissé de mousse & de foin. Les marmottes ne font pas des provisions pour l'hiver, parce qu'elles leur feroient inutiles. Avant d'entrer dans leur quartier d'hiver, chacune d'elles se prépare avec beaucoup de soin un lit de foin & de mousse ; ensuite, après avoir exactement fermé les deux portes de leur domicile, elles se livrent au sommeil. Tant que cet état d'engourdissement dure, elles ne mangent absolument rien. A l'entrée de l'hiver, elles sont si grasses que quelques-unes pèsent jusqu'à vingt livres : mais peu-à-peu leur embonpoint diminue, & elles sont maigres vers le printemps. Comme elles ne mangent pas pendant l'hiver, elles n'ont point de déjections : leur cœcum, ou le premier de leurs gros intestins, est pourvu de valvules annulaires, qui retiennent les excréments jusqu'au tems du réveil. On assure que dès que ces animaux sentent le premier froid, ils se rendent à quelque source, où ils boivent long-tems & copieusement, jusqu'à ce que l'eau qu'ils rendent soit tout aussi claire & tout aussi pure qu'ils l'avoient avalée. Un instinct naturel les y porte pour prévenir la corruption que les matières accumulées dans l'estomac pourroient y occasionner pendant la longue époque de leur engourdissement. Lorsqu'on découvre la retraite des marmottes, on les trouve resserrées en boule, & fourrées dans le foin : leur nez est

appuyé sur le ventre pour ne pas respirer trop d'humidité. Leur lymphe se consume d'ailleurs assez, & il leur est très-avantageux d'avoir suffisamment atténué leur sang par la quantité d'eau qu'elles ont bue. Pendant leur torpeur, on les emporte tout engourdis, & l'on peut même les tuer sans qu'elles paroissent le sentir. Il y a une sorte de rats, dont le sommeil est aussi long & aussi profond que celui des marmottes : on les appelle, à cause de cela, dormeurs. Les ours mangent prodigieusement à l'entrée de l'hiver, & l'on diroit qu'ils veulent se nourrir en une fois pour toute leur vie. Comme ils sont naturellement gras, & qu'ils le sont sur-tout à l'excès sur la fin de l'automne, cette abondance de graisse leur fait supporter l'abstinence pendant leur repos d'hiver. Les blaireaux se préparent de la même manière à la retraite qu'ils font dans leurs terriers.

L'instinct de ces animaux, & de quelques autres encore, leur enseigne donc ainsi les moyens de se passer de nourriture pendant un tems assez considérable. Dès leur premier hiver, & avant que l'expérience ait pu les instruire, ils ne laissent pas de prévoir leur long sommeil & de s'y préparer. Dans leur paisible retraite, ils ne savent ce que c'est que la disette, la faim & le froid. Ils ne connoissent d'autre saison que l'été ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que tous les animaux ne dorment pas ainsi pendant l'hiver ; ce ne sont que ceux qui, avec la rigueur du froid, peuvent soutenir aussi une abstinence de plusieurs mois. Si l'hiver les surprenoit à l'improviste, ensorte qu'afioiblis & engourdis subitement par le défaut de nourriture & par le froid, ils ne laissent pas de vivre dans cet état, on pourroit dire que tout ce qu'il y a d'étonnant en cela, c'est la force de leur constitution. Mais comme ils savent se préparer de bonne heure pour le tems de leur sommeil, & que la plupart d'entr'eux s'y préparent avec beaucoup d'industrie & de précaution, il faut reconnoître ici un instinct admirable qui leur a été donné par le Créateur. Oui, ô mon Dieu, ta sagesse & ta bonté ont pourvu aux besoins de toutes tes créatures, & tu as pour cela mille moyens divers, que l'intelligence humaine n'auroit jamais pu imaginer. Et ne suis-je pas en droit d'en conclure que, veillant comme tu le fais sur toutes les œuvres de tes mains, tu daigneras veiller aussi à ma conservation !

VINGT-SEPTIÈME NOVEMBRE.

Utilités des tempêtes.

PEUT-ETRE que dans cette saison orageuse, plusieurs de mes lecteurs comptent les vents & les tempêtes parmi les désordres & les fléaux de la nature. On ne pense point aux avantages qui nous en reviennent, & l'on ne considère pas que sans eux nous pourrions être mille fois plus malheureux que nous ne le sommes en effet. Rien cependant de plus vrai. Les tempêtes sont les moyens les plus propres à purifier l'atmosphère. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention à la température qui domine dans cette saison. Que de brouillards épais & mal-sains, que de jours pluvieux, sombres & nébuleux n'amène-t-elle pas? Les tempêtes sont principalement destinées à disperser ces vapeurs nuisibles & à les éloigner de nous; & c'est-là sans doute un bien très-considerable qu'elles nous font. L'univers est gouverné d'après les mêmes loix que l'homme, qu'on peut appeler un petit monde. Notre santé consiste en grande partie dans l'agitation & le mélange de nos humeurs, qui sans cela se corromproient. Il en est de même du monde. Pour que l'air ne devienne pas nuisible à la terre & aux animaux, il faut qu'il soit dans une agitation continue. Ces mouvements & ces mélanges si indispensables sont opérés par les vents; je ne dis pas des vents faibles & doux, mais par des ouragans & des tempêtes qui rassemblent les vapeurs de différentes contrées, & qui n'en formant qu'une seule masse, mêlent ainsi les bonnes & les mauvaises, & corrigent les unes par les autres.

Les tempêtes sont même utiles à la mer. Si elle n'étoit pas souvent agitée avec violence, le seul repos de l'eau salée lui feroit contracter un degré de putréfaction, qui non-seulement deviendroit mortel à ces armées innombrables de poissons qui y vivent, mais qui pourroit aussi être très-nuisible aux voyageurs. Le mouvement est l'ame de toute la nature; il y entretient tout dans l'ordre & en prévient la destruction. La mer feroit-elle exceptée de la règle générale; la mer, dis-je, qui est le réceptacle commun où tous les écoulemens de la terre vont se rendre, & où tant de mil-

lions de substances animales & végétales se putréfient, & déposent leurs excréments & leurs dépouilles. Si la mer n'étoit continuellement agitée, ses eaux croupiroient, & nous infecteroient par une puanteur insupportable. La mer doit avoir son mouvement comme le sang des animaux à le sien; & les autres causes qui lui procurent une agitation douce, uniforme & presqu'insensible, ne suffisent pas pour en secouer & en purifier la masse entière. Il n'y a que les tempêtes qui puissent opérer cet effet; & l'on voit quels avantages en doivent résulter pour les hommes, & pour tant de millions de créatures animées.

Voilà une partie des utilités qui nous reviennent des tempêtes; & telles sont les raisons qui nous empêchent de ne les regarder, ainsi qu'on le fait communément, que comme des fléaux destructeurs, & des instrumens de la vengeance divine. Il est vrai, sans doute, que les tempêtes ont souvent abymé des vaisseaux richement chargés, detruit l'espérance des laboureurs & des jardiniers, dévasté des provinces entières & répandu de toute part l'épouvante, la désolation & l'horreur. Mais qu'y a-t-il dans la nature qui n'ait ses inconveniens, & qui ne puisse devenir funeste à certains égards? Compterons-nous le soleil parmi les fléaux de notre globe, parce que sa position nous ferme pendant quelques mois le sein de la terre, & parce que dans d'autres tems sa chaleur brûle nos grains & dessèche nos champs? Les phénomènes de la nature, qui doivent nous paroître formidables, sont uniquement ceux dont les avantages se réduisent à rien en comparaison des maux qu'ils nous attirent. Mais peut-on dire cela des tempêtes, si l'on considère les utilités qui en reviennent à la terre, aux hommes & aux animaux? Reconnoissons donc que Dieu a tout arrangé avec sagesse, & que nous devons être contens de la constitution actuelle des choses. Heureux ceux qui sont convaincus que tout dans l'univers se rapporte au bien universel des créatures, que le mal qui peut se trouver dans le monde est compensé par des avantages sans nombre, & que les moyens même dont la Providence se sert pour nous éprouver & pour nous châtier sont en eux-mêmes des biens indispensables, dont l'effet général dédommage abondamment du mal qui en résulte dans certains cas particuliers.

VINGT-HUITIEME NOVEMBRE.

Événemens fortuits.

A PROPREMENT parler, le hasard ne sauroit rien produire ; car il n'arrive rien qui n'ait sa cause réelle & déterminée. Mais ce que nous appelons hasard n'est autre chose que la réunion inattendue de plusieurs causes, qui produisent un effet que l'on ne prévoyoit point. L'expérience nous montre que ces sortes de cas sont fréquens dans la vie humaine. Des accidens imprévus peuvent changer toute la fortune des hommes, & renverser tous leurs desseins. Naturellement il semble que le prix de la course devroit être pour les plus agiles, le gain des batailles pour les plus vaillans, le succès des entreprises pour les plus sages & les plus habiles, Eccles. ix. 11. Cela n'arrive cependant pas toujours, & souvent un accident inattendu, une circonstance favorable, un événement qu'il étoit impossible de prévoir, font plus que toute la force, tout l'esprit, toute la prudence humaine. Combien donc les hommes ne seroient-ils pas à plaindre, si une main sage & bienfaisante ne régloit pas elle-même les événemens ? Et comment Dieu pourroit-il gouverner les hommes, si ce que l'on appelle hasard n'obeissoit pas à sa voix ? Le sort des hommes, des familles, & même des royaumes entiers, dépend souvent de quelques circonstances qui nous paroissent petites & méprisables : or, si nous voulions soustraire ces petits événemens à l'empire de la Providence, il faudroit en même tems lui soustraire aussi les plus grandes révolutions qui arrivent dans le monde.

Nous voyons qu'il arrive journellement des accidens, desquels notre bonheur ou notre malheur temporel dépendent en grande partie. Il est manifeste que nous ne pouvons pas nous précautionner contre ces sortes d'accidens, puisque nous ne saurions les prévoir. Mais il s'ensuit de là que ces événemens inopinés, qui sont au-dessus de notre entendement & de notre prudence, doivent être spécialement soumis à l'empire de la Providence. La sagesse & la bonté de Dieu nous abandonnent plus ou moins à nous-mêmes, selon que nous avons plus ou moins d'intelligence

& de forces pour nous conduire raisonnablement. Mais dans les circonstances où notre force & notre prudence ne peuvent rien, nous pouvons compter que Dieu veillera particulièrement en notre faveur. Dans tous les autres cas, le travail & l'industrie des hommes doivent concourir avec le secours & l'assistance du ciel: ce n'est que dans les accidens que la Providence agit seule. Et comme dans tout ce que l'on appelle hasard, nous découvrons sensiblement les traces de la sagesse, de la bonté, & de la justice de Dieu, il est manifeste que le hasard même doit être soumis au gouvernement divin: c'est même alors que l'empire de la Providence paroît avec le plus d'éclat. Lorsque la beauté, l'ordre & l'arrangement du monde nous remplissent d'admiration, nous concluons sans balancer qu'un Etre infiniment sage doit y avoir présidé. A combien plus forte raison devons-nous tirer la même conséquence, lorsque nous réfléchissons sur les grands événemens qui sont produits par des accidens que la sagesse humaine ne pouvoit prévoir! N'avons-nous pas mille exemples, que le bonheur & même la vie des hommes, le sort des royaumes, l'issue d'une guerre, les révolutions des empires, & d'autres choses semblables, dépendent d'accidens entièrement imprévus? Un événement inopiné peut confondre les projets concertés avec le plus d'habileté & de mystère, & anéantir les forces les plus redoutables. C'est sur le dogme de la Providence que sont fondées notre foi, notre tranquillité & notre espérance. Quels que puissent être les maux qui nous environnent, quelque grands que soient les dangers dont nous sommes menacés, Dieu peut nous en délivrer par mille moyens qui nous sont inconnus à nous-mêmes. La vive persuasion de cette consolante vérité, doit d'un côté nous remplir du plus profond respect pour le maître du monde; & de l'autre, nous engager à chercher Dieu en toutes choses, à remonter toujours jusqu'à lui, & à mettre en lui seul toute notre confiance. Cette vérité doit encore réprimer notre orgueil, & inspirer particulièrement aux grands de la terre cette crainte religieuse qu'ils doivent avoir pour le grand Etre, qui a dans sa main mille moyens inconnus pour renverser tout l'édifice de bonheur que nous avons orgueilleusement élevé. Enfin cette même vérité est infiniment propre à bannir de notre ame toute défiance, tout souci, tout décour-

ragement, & à nous remplir d'une sainte joie. "L'Etre infiniment sage a mille voies merveilleuses qui nous sont cachées. Elles sont des voies miséricordieuses & charitables, & toutes ses dispensions sont réglées par la sagesse & par la justice. Il veut le bonheur de ses enfans, & rien ne sauroit l'empêcher. Il ordonne, & la nature entière obéit à sa voix."

VINGT-NEUVIEME NOVEMBRE.

Grandeur de Dieu.

RIEN ne convient mieux à l'homme que de tâcher de se faire des idées de Dieu, qui soient en quelque sorte dignes de sa grandeur & de sa majesté. Il est vrai qu'il nous est aussi impossible de le comprendre parfaitement, que de renfermer "la mer dans le creux de la main, ou de compasser les cieux avec la paume." Esaïe xl. 12. Dieu nous est tout à la fois très-connu & très-caché; il est près de nous, & fort élevé au-dessus de nous: connu & près, relativement à son existence; élevé & caché, en égard à sa nature, à ses perfections & à ses décrets. Mais par cela même il est de notre devoir de nous appliquer à connoître sa grandeur, autant qu'il est nécessaire pour concevoir les sentiments de vénération qui lui sont si justement dus. Pour aider à cet égard notre foiblesse, comparons-le avec ce que les hommes estiment & admirent le plus, & nous verrons que Dieu est infiniment élevé au-dessus de tout cela.

Nous admirons la puissance des rois, & nous sommes remplis d'étonnement lorsque nous voyons ou que nous apprenons qu'ils ont conquis de vastes empires, pris des villes & des forteresses, élevé de superbes édifices, fait le bonheur ou le malheur des nations entières. Mais si nous sommes frappés de la puissance d'un homme, qui n'est au fond que poudre & que cendre, & dont la plupart des exploits sont dûs à des bras étrangers, quelle admiration ne devons-nous pas avoir pour la puissance de ce Dieu qui a fondé la terre, & dont les cieux sont l'ouvrage, qui tient le soleil dans sa main, & qui soutient l'immense édifice de l'univers! Nous sommes étonnés avec raison de la chaleur du soleil, de l'im-

pétuosité des vents, des mugissemens de la mer, des éclats du tonnerre, de la lumière rapide des éclairs ; mais c'est Dieu qui allume les feux du soleil, qui tonne dans les nuées, qui se fert des vents comme de ses anges, & des foudres comme de ses ministres, qui élève & qui calme les flots de la mer.

Nous respectons à juste titre ceux qui se distinguent par l'étendue de leur génie & de leurs connaissances ; mais qu'est l'intelligence, que sont toutes les lumières des hommes en comparaison de celles du grand Etre, aux yeux duquel toutes choses sont nues & entièrement découvertes, qui compte les étoiles du ciel comme le sable de la mer, qui connaît la route que parcourt chaque goutte de pluie en tombant de l'athmosphère, & qui d'un seul regard voit tout à la fois le présent, le passé & l'avenir. Quelle sagesse ne brille pas dans la structure de l'univers, dans le cours des étoiles, dans l'arrangement de notre globe, dans le moindre vermisreau, & dans la plus petite fleur ! Ce sont là tout autant de chef-d'œuvres qui surpassent infinité les plus grands & les plus parfaits ouvrages des hommes.

On est ébloui de l'éclat des richesses, & l'on admire dans les palais des rois la magnificence des meubles, le luxe des habits, la beauté des appartemens, l'abondance d'or, d'argent & de piergeries qui brillent de toutes parts. Mais que tout cela est peu de chose en comparaison des richesses du Seigneur notre Dieu, dont le ciel est le trône, & dont la terre est le marche-pied ! “ A lui sont les cieux, à lui aussi est la terre, la terre habitable, & tout ce qui est en elle.” Ps. lxxxix. 12. Ses domiciles sont ceux qu'habitent toutes les créatures, ses magasins fournissent à la subsistance de tous les hommes & de tous les animaux, ses prairies nourrissent tout le bétail. Tout ce que le monde a d'utile & d'excellent est tiré de ses trésors. La vie, la santé, les richesses, la gloire, les plaisirs, tout ce qui peut faire le bonheur des créatures, tout est en sa main, & il distribue tout selon son bon plaisir. On respecte les grands de la terre lorsqu'ils commandent à une multitude de sujets, & qu'ils règnent sur plusieurs contrées ; mais qu'est-ce que ce coin de la terre qui leur est soumis, en comparaison de l'empire de l'univers, dont notre globe n'est qu'une

petite province, & qui s'étend sur toutes les étoiles du ciel & sur tous leurs habitans ! Quelle n'est pas la grandeur du maître, dont tous les monarques du monde sont les serviteurs, & qui voit autour de son trône les Chérubins & les Séraphins toujours prêts à voler pour exécuter ses ordres ! On juge de la grandeur des hommes par leurs actions ; on célèbre les rois qui ont élevé des villes & des palais, qui ont bien gouverné leurs états, & qui ont heureusement exécuté de grandes entreprises. Mais quelles œuvres que celles du très-haut ! Quelles œuvres que la création de l'immense univers, la conservation de tant de créatures, le sage & juste gouvernement de l'empire universel, la rédemption du genre humain, la récompense & la punition de toutes les bonnes œuvres, & de toutes les mauvaises actions !

Ah ! Seigneur, qui est semblable à toi ! Tu es grand, ton nom est grand, & tes œuvres démontrent ta grandeur. Peut-on rien imaginer qui soit comparable à la grandeur de notre Dieu ! Une religieuse frayeur ne vient-elle pas saisir notre ame à l'idée de la présence du maître du monde, de ce Dieu qui nous environne de toutes parts ! La splendeur des étoiles est effacée par la présence du soleil : ainsi toute la gloire, toutes les lumières, toute la puissance, toutes les richesses du monde disparaissent, lorsqu'on vient à les comparer avec la gloire & la majesté de Dieu ! Notre ame s'exalte, & s'agrandit en méditant les grandeurs du très-haut. Cette sublime méditation exerce délicieusement toutes nos facultés spirituelles, & ne sommes-nous pas pénétrés de vénération, d'admiration & de joie, lorsque dans un saint ravissement, nous nous représentons l'Être des êtres, l'Eternel, le tout-puissant, l'infini ? Pourrions-nous alors ne pas nous écrier avec transport : " Le Seigneur " est Dieu ! Le Seigneur est Dieu ! Donnez gloire à notre Dieu."

TRENTIEME NOVEMBRE.

Motifs de contentement.

CHRETIEN, qu'un doux contentement vienne remplir ton ame. Dieu est bon, l'amour & la bonté brillent dans

toutes ses œuvres. Contemple ses hauts faits, le monde & ce qu'il contient, tout l'annonce, tout est digne de lui.

Le ciel & la terre sont les témoins de sa puissance, le flambeau du jour & l'astre de la nuit, tout ce qui est doué de mouvement & de vie exalte le Dieu fort.

Considère les œuvres de sa main ; l'homme & la brute t'apprennent que sa gloire est infinie ; & jusqu'aux objets qui paroissent si petits à tes yeux, le brin d'herbe & le grain de poussière, tout donne à connoître le très-haut.

Interroge les montagnes & les abymes, les hauteurs des cieux & les profondeurs de l'océan, les vents & la tempête, le vermisseau qui rampe dans la poudre : ils te diront que sa sagesse est immense, que sa force est merveilleuse.

O combien je dois le célébrer ! par combien de chants de louange pourrois-je assez exalter celui qui me donna l'existence & la vie ! Mon corps & l'esprit qui l'anime sont des présens de sa main ; ô Dieu ! je te bénirai tant que je serai en être.

Objet de ses soins fidèles durant le jour, chaque matin témoigne qu'il veille encore sur moi durant les ténèbres de la nuit. Oui, aucun instant ne s'écoule qui ne m'invite à te bénir, ô toi, qui es la lumière & la force de ma vie.

Suis-je en proie à l'adversité, suis-je pressé par les souffrances, à peine j'en ai senti le poids que mon Dieu m'aide à le supporter ; sa force victorieuse vient à mon secours, & mes maux sont surmontés.

Depuis long-tems tu l'éprouves, ô mon ame ! n'en perds jamais le souvenir, & ne te livre point à la crainte d'être abandonnée d'un Dieu qui ne fauroit haïr aucun de ses enfans.

Soumettons-nous donc à sa volonté sainte, bénissons-le de toutes ses dispensations, persuadés qu'il accomplira ses desseins miséricordieux, car il est grand en conseil & abondant en moyens.

TRENTIEME NOVEMBRE.*

Souvenir reconnaissant des bienfaits de Dieu.

DIEU tout-puissant, tu es le père commun de toutes les générations qui habitent sur la terre, & tu es aussi le mien. Je dépends absolument de toi, tant à l'égard de mon existence qu'à l'égard de tout ce que je possède. Je te bénis & te rends graces pour la vie que tu m'as donnée, & pour toutes les bénédictions dont tu m'as comblé jusqu'ici.

Je bénis ta bonne Providence des tendres relations que je soutiens avec ma famille, & de ce que j'ai pu goûter les douceurs & les avantages de la vie domestique.

Je te rends graces de la santé & du bien-être dont je jouis, de ce que tu m'as si abondamment fourni les moyens de me nourrir, de me vêtir, de me loger, & de ce que tu as daigné pourvoir à tous mes besoins.

Je te rends graces de l'heureux succès que tu as donné à mes entreprises & aux travaux de ma vocation, de tous les biens que ta main libérale a répandus jurement sur moi, & de tout ce qui a contribué en quelque chose à ma conservation & à mon bonheur temporel.

Je dois aussi te remercier de ce que, quand tu as permis que l'adversité & les afflictions approchassent de ma demeure, tu ne m'as cependant pas laissé sans secours & sans consolation. Au milieu de mes épreuves, & parmi les justes châtiments que tu m'as quelquefois infligés, tu ne m'as jamais abandonné, tu as adouci & tempéré les maux que je méritois, & tu as daigné me rendre ta faveur. Ta main paternelle m'a toujours conduit, & tu t'es plu à me faire du bien.

La constante expérience que j'ai faite jusqu'ici de ta bonté, me remplit d'une parfaite confiance, & m'encourage à remettre avec tranquillité mon sort & tous mes intérêts entre tes mains. J'ose espérer que dans le reste de ma vie, tu continueras à veiller sur moi, & que si tu le juges convenable à mon vrai bonheur, tu me préserveras des maux & des accidens fâcheux qui pourroient troubler mon repos. Fais seulement, Seigneur, que je jouisse toujours avec un cœur sage & reconnaissant des graces que tu m'accordes;

& que dans ma prospérité, je remonte constamment vers toi, qui es l'auteur de tous les biens. Mais si tu as arrêté dans les conseils impénétrables de ta sagesse que j'éprouve des maux, des afflictions ou des revers, je me soumettrai avec une parfaite résignation à tout ce qu'il te plaira de me dispenser, & je te glorifierai autant qu'il me sera possible au milieu de l'adversité.

A toi, notre Seigneur & notre Dieu, à toi qui es le père de toutes les créatures intelligentes, qui sont dans le ciel & sur la terre, à toi soit honneur & gloire dès maintenant & à jamais.

DECembre.

PREMIER DECEMBRE.

Cantique de louange.

MON ame s'étonne, mon Seigneur & mon Dieu ; elle est comme ravie en admiration en pensant aux grâces non méritées que j'ai reçues de ta main. Rempli de ta bonté, inondé d'une joie sublimé, comment peindre, comment exprimer les transports de ma gratitude.

Lorsque je dormois encore, caché dans le sein de ma mère, tu déterminois le sort qui m'est tombé en partage. Tu règles la destinée des mortels avant que leurs yeux s'ouvrent à la clarté du jour ; & la mienne (pourrois-je assez exalter ce bonheur !) fut de naître chrétien.

Plein de compassion de ma faiblesse, tu inclinois ton oreille à la voix des pleurs de l'enfance ; mes lèvres balbutiaient tes louanges, & tu daignois exaucer ce qui n'étoit point encore des prières.

Lorsque dans ma jeunesse je me suis égaré loin des sentiers de la vertu, ta bonté miséricordieuse a bien voulu m'y ramener.

Tu as été mon bouclier & ma haute retraite dans les dangers & dans l'infortune ; & souvent tu m'as garanti des pièges du vice, bien plus à craindre encore.

Lorsque, menacé du tombeau, la pâleur décoloroit mon front, tu rallumas le flambeau de ma vie prêt à s'éteindre ; & quand le souvenir de mes péchés affligeoit mon ame, ta grace l'a recréée.

Béni sois-tu, ô toi qui m'as tant aimé, & qui me fais goûter dans le sein de l'amitié fidelle la plus douce consolation de la vie. Et quel bienfait que ce cœur capable de sentir, ce cœur qui, consacré à toi tout entier, exalte avec reconnaissance ce que tu as fait pour moi ! Le plus grand bien que je puisse goûter sur la terre est d'approcher de mon Dieu, de célébrer ses faveurs, de glorifier le nom du tout-puissant.

Dans mes faveurs, dans mes angoisses, dans mes dangers, dans ma misère, je me confie en ta seule bonté ; fortifié par toi, la mort même n'a rien qui m'épouvante.

Quand les cieux passeront avec un bruit sifflant de tempête, quand l'édifice de l'univers s'écroulera, je ne serai point enseveli sous ses débris, & je bénirai la main puissante qui m'élèvera au-dessus des ruines du monde. Grand Dieu, l'éternité même ne suffira point pour te rendre l'honneur, l'hommage & la louange qui te sont dûs.

DEUXIEME DECEMBRE.

Epoque de l'origine du monde & du genre humain.

Si nous déterminons l'époque de la création du monde d'après le témoignage de l'Ecriture Sainte, il ne peut guère avoir subsisté que depuis environ six mille ans. Ceux qui le supposent beaucoup plus ancien, sont contredits par la raison & par les monumens historiques qui sont parvenus jusqu'à nous. L'histoire du genre humain ne remonte pas plus haut que celle que Moïse nous a transmise ; car tout ce qu'on débite touchant l'origine des anciens peuples est avancé sans preuves, & même leur histoire ne va pas au-delà du déluge. Quant aux livres chronologiques des Chinois, ils sont visiblement remplis de faussetés. Les Phéni-

ciens n'ont pas eu d'historien plus ancien que Sanchoniaton, qui a vécu après Moïse. L'histoire Egyptienne ne s'étend pas au-delà de Cham, fils de Noé; & les livres du législateur des Juifs sont le plus ancien, comme le plus authentique de tous les monumens de l'antiquité. Si le monde étoit de quelques milliers d'années plus vieux, il devroit être bien plus peuplé qu'il ne l'est actuellement. La population a toujours augmenté depuis le déluge, & cependant il pourroit y avoir sur la terre trois fois plus d'habitans qu'elle n'en contient de nos jours. On a calculé qu'au moins cinq mille millions d'hommes pourroient vivre sur notre globe. Cependant on croit qu'il n'y en a effectivement guère au delà de mille quatre-vingt millions. En Asie on en compte six cent cinquante millions; en Afrique & en Amérique trois cent; & en Europe cent cinquante.

Si l'on considère les arts inventés par les hommes, il se trouve que leur découverte ne remonte qu'à deux, ou tout au plus à trois mille ans. L'homme doit non-seulement à sa nature & à sa raison l'aptitude qu'il a pour les arts & pour les sciences; mais il y est encore porté par la nécessité, par le desir de se procurer des commodités & des plaisirs, par la vanité & par l'ambition; par le luxe, enfant de l'abondance, qui lui crée de nouveaux besoins. Ce penchant s'est manifesté chez les hommes dans tous les tems. L'histoire nous fait remonter à l'époque où les hommes avoient à peine inventé les arts les plus nécessaires, où ces arts mêmes n'étoient connus que très-imparfaitement, & où l'on avoit à peine l'idée des premiers principes des sciences. Il y a quatre mille ans que les hommes étoient encore dans une grande ignorance sur la plupart des objets: si l'on calcule d'après les progrès qu'ils ont faits depuis ce tems-là, & qu'on retrograde ensuite jusqu'aux tems les plus reculés, on peut déterminer en quelque sorte l'époque où les hommes ne favoient encore rien, c'est-à-dire, celle de la naissance du genre humain. Mais si son existence datoit de beaucoup plus haut, il eût été impossible que les arts les plus utiles & les plus indispensables leur eussent été inconnus pendant une longue suite de siècles. Bien au contraire, tout ce qui peut être découvert par l'esprit humain, auroit dû l'être déjà depuis long-tems. Ainsi delà encore il faut conclure que l'origine du genre humain ne peut avoir d'au-

tre époque que celle que Moïse lui assigne dans son histoire de la création. Ne seroit-il donc pas absurde de supposer que les hommes, durant l'espace de quelques milliers d'années, soient restés ensevelis dans les plus épaisses ténèbres, & plongés dans une sorte de léthargie, dont ils se sont ensuite réveillés tout-à-coup, pour inventer les arts & se procurer les aisances & les plaisirs de la vie.

Une circonstance doit être encore observée ici. Presque toute l'Europe étoit jadis couverte d'immenses forêts, & l'on y voyoit très-peu de villes, de bourgs & de villages. Il est manifeste qu'elle étoit alors bien moins peuplée qu'elle ne l'est à présent. L'Allemagne, par exemple, n'étoit qu'une forêt; qu'on juge par-là combien elle devoit être déserte. Les hommes ne purent d'abord ensemencer que les espaces vides qui se trouvoient dans quelques endroits de la forêt; ils n'avoient point de possession en propre, & changeoient annuellement de demeure. Dans toute la Germanie il n'y avoit pas un seul arbre fruitier; il n'y croissoit que du gland. Si nous voulons maintenant établir un parallèle entre les habitans de l'ancienne Germanie & ceux de l'Allemagne moderne, il faut premièrement mettre à part tous les habitans des villes & des bourgs; faire attention aux nombreuses colonies que l'Allemagne envoie dans d'autres pays; observer que la plupart des forêts étant abattues maintenant & converties en terres labourables, l'ancienne Germanie devoit avoir à peine en terrain cultivé le dixième de ce que nous avons à présent, & par conséquent ne devoit avoir aussi que le dixième des habitans qu'elle contient à l'heure qu'il est. Combien alors de millions d'hommes de moins! Et combien ils se sont multipliés! Et cependant les forêts qui de l'Allemagne s'étendent au nord-est de l'Asie, celles qui sont encore restées en Afrique & en Amérique, prouvent que notre globe n'est pas à beaucoup près aussi peuplé qu'il pourroit l'être. Plus l'on remonte dans l'antiquité, moins on trouve le monde peuplé & la terre cultivée, jusqu'à ce qu'on arrive à l'époque de la naissance du genre humain. Il est donc impossible que notre globe soit éternel: car si cela étoit, la population de notre globe feroit infinie.

Toutes ces considérations me ramènent à toi, puissant Créateur du ciel & de la terre. Le monde & les hommes

tirent de toi leur origine, toutes choses sont par toi ; tu étois avant que le monde & les créatures existassent, & tu seras éternellement le même, lorsque de nouveaux mondes & de nouvelles terres seront produits. Et moi aussi j'existerai toujours ! Pensée consolante, quel ravissement tu me fais éprouver ? Quand les cieux passeront, je serai encore, & l'éternité s'écoulera pour moi dans le sein de la bénédiction.

TROISIEME DECEMBRE.

Utilité du bois.

QUELQUES grands, quelques diversifiés que soient les avantages que nous procurent jusqu'aux plus petites parties d'un arbre, il n'en est aucun qu'on puisse comparer à ceux qui nous reviennent de l'usage du bois même ; son abondance est telle qu'on diroit que Dieu en crée chaque jour de nouvelles provisions, pour ne nous laisser jamais manquer d'une matière aussi utile. En effet, il se prête à tous les services que nous voulons en retirer ; assez mou pour prendre à notre gré toutes sortes de formes, assez dur pour conserver celles qu'on lui a une fois données ; & comme il se laisse aisément scier, courber & polir, nous nous procurons par son moyen beaucoup de choses utiles, de commodités & d'ornemens.

Mais ces avantages-là ne sont pas encore à beaucoup près les plus importans, puisque la plupart ne se rapportent qu'à la commodité & au luxe. Nous avons des besoins plus indispensables, auxquels nous aurions peine à pourvoir, si le bois n'avoit l'épaisseur & la solidité convenables. La nature, il est vrai, nous fournit une grande quantité de corps lourds & compactes ; nous avons des pierres & des marbres que nous pouvons faire servir à différens usages. Mais il est pénible de les tirer de leurs carrières, de les transporter & de les travailler, sans qu'il en coûte pour cela de fortes dépenses ; au lieu que nous pouvons, à bien moins de frais & sans beaucoup de peine, nous procurer les plus grands arbres. On enfonce dans la terre des piliers de soixante à quatre-vingt-dix pieds, & l'on procure ainsi un sûr fondement aux murailles, qui sans cette précaution

s'écrouleroient dans la fange ou dans un sable mouvant. Ces pilotis, poussés avec force & bien affermis, forment dans la terre ou dans l'eau une forêt d'arbres immobiles, & quelquefois incorruptibles, qui soutiennent les plus vastes & les plus pesans édifices. D'autres pièces de bois soutiennent la maçonnerie, & les poids des tuiles & du plomb qui composent le toit du bâtiment.

Le bois fert aussi à la conservation de notre vie, en tant qu'il est le principal aliment du feu, sans lequel nous ne pourrions ni conserver la santé, ni satisfaire la moitié de nos besoins. A la vérité, c'est le soleil qui est l'ame de la nature ; mais il ne nous est pas possible de lui dérober une partie de ses rayons pour cuire nos alimens, & fondre nos métaux. Le bois allumé supplée en certains cas au soleil, & le degré plus ou moins fort de chaleur dépend de notre choix. Les longues nuits d'hiver, les brouillards froids, & le vent du nord glaceroient notre sang, si nous étions privés de la chaleur bienfaisante que le bois nous procure. Combien donc le bois ne nous est-il pas nécessaire, & le Créateur du monde ne s'est-il pas proposé des fins pleines de sagesse en couvrant de forêts une partie de la surface de notre globe ?

Mais, mon lecteur, souffrez que je vous le demande, avez-vous envisagé comme un bienfait de Dieu les diverses utilités qui vous reviennent de l'usage du bois ? Avez-vous réfléchi quelquefois sur les avantages qu'il vous procure, & reconnu qu'ils contribuent beaucoup à votre bien-être ; ou bien ces avantages pour être trop communs, trop journaliers, vous ont-ils jusqu'ici parus peu importans ? Il est vrai qu'il est plus aisé d'acquérir du bois que de l'or & des diamans, mais cesse-t-il pour cela d'être un bienfait particulier de la Providence ? Etes-vous moins obligé de lui en rendre graces, ou plutôt n'est-ce pas précisément l'abondance du bois & la facilité avec laquelle on parvient à s'en procurer, qui doit d'autant plus nous exciter à bénir le Créateur de ce don précieux, dont la mesure est si bien proportionnée à nos besoins ? Ces réflexions deviendroient une riche matière d'actions de graces, si seulement nous voulions nous accoutumer à les nourrir, à nous en occuper sérieusement & vivement. A combien de salutaires exercices de piété l'hiver ne pourroit-il pas fournir occasion, si

nous nous plaisions à méditer les bienfaits de Dieu, & surtout ceux qu'il nous accorde dans cette saison ? Ne seroit-il pas naturel, en pensant à la chaleur que le bois nous procure, de s'adresser ainsi à Dieu : " Père tendre, c'est ici encore un de tes bienfaits ; je le reçois de ta main avec un vif sentiment de gratitude, & je reconnois les soins de ta Providence dans cette douce chaleur qui réchauffe mes membres glacés. Oui, soit que je me trouve dans les jours brûlans de l'été, ou au milieu des frimats de l'hiver, soit que je respire en plein air, ou dans une chambre échauffée, toujours tu te montres mon bienfaiteur. Je ne veux oublier aucun des biens dont tu me combles ; & comme dans chaque saison de l'année je reçois des marques particulières de ta bonté, je veux te glorifier & te bénir dans chaque saison. Je ne veux plus considérer le bois avec indifférence ; mais l'usage que j'en ferai sera pour moi une occasion d'exalter ta gratuité."

QUATRIEME DECEMBRE.

Observations sur quelques animaux.

Nous éprouvons journellement les diverses utilités qui nous reviennent des animaux. Le Créateur nous en a donné quelques-uns pour vivre en société avec nous, & d'autres pour nous nourrir ; mais tous sont destinés à servir de manière ou d'autre à nos besoins & à nos plaisirs.

Le chien n'est rien moins qu'un animal méprisable. Indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, il a toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Il possède un sentiment délicat, exquis, que l'éducation perfectionne encore, & qui le rende digne d'entrer en société avec l'homme. Il fait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, le défendre & le flatter tour-à-tour, & par des services assidus, par des caresses réitérées, se rendre agréable à son maître. Sans le secours de ce fidèle domestique, l'homme ne pourroit pas vaincre & subjuguer si facilement les autres animaux. En un mot, il semble que Dieu ait mis le chien auprès de l'homme pour lui servir de com-

pagnié, d'aide & de défense. Cet animal si intéressant, mérite encore d'ailleurs notre attention, en ce qu'il fait des choses qui montrent visiblement qu'il n'est pas une simple machine, mais qu'une ame habite au-dedans de lui. De tous les langages des animaux, celui du chien est le plus varié. Combien ne sont pas expressifs les signes par lesquels il manifeste la joie qu'il ressent du retour de son maître ! Encore ces signes sont-ils tous différens de ceux qu'on observe en lui lorsqu'il découvre un voleur, qu'il voit un loup, ou qu'il poursuit un lièvre. Quelle ardeur mesurée, quelle finesse, quelle prudence ne remarque-t-on pas dans tous ses mouvemens !

Les avantages qui nous reviennent de la brebis sont plus considérables encore, quoiqu'elle n'ait pas le don de plaire autant que le chien. Toutes les parties de la brebis nous sont utiles, son lait, sa laine, sa chair, & même ses os. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet animal, c'est qu'il rumine : comme il avale d'abord les alimens à la hâte sans les mâcher suffisamment, il les fait ensuite remonter dans la bouche pour les remâcher & les avaler une seconde fois. Cela vient de ce que ces animaux n'ont qu'une rangée de dents ; mais ce défaut est compensé par la multiplicité de leurs estomacs. Les biebis en ont quatre. Dans le premier, qu'on appelle la panse & qui est fort grand, les alimens, presque cruds & à peine hachés, sont humectés & un peu amollis. Le second, qui se nomme le bonnet, est beaucoup plus petit : la nourriture s'y macère mieux, & la coction commence à faire des progrès. De-là elle passe dans le troisième estomac, appelé le millet ou le feuillet : elle y est retenue jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment imbibe & atténuee ; aussi ce ventricule est-il composé de plusieurs plis ou feuillets, que ne laissent rien passer qui ne soit fluide. Enfin la digestion s'achève dans le quatrième estomac, qu'on appelle la caillette : la pâte alimentaire y change de couleur, & de verte qu'elle étoit dans le troisième estomac, elle devient blanche comme du lait.

Le lièvre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis ; il se forme un gîte, il choisit en hiver les lieux exposés au midi, & en été il se loge au nord ; il se cache, pour n'être pas vu, entre des sillons ou des mottes qui sont presque

de la couleur de son poil. Quand il est poursuivi par les chiens, il court rapidement en avant, ensuite il tourne & retourne sur ses pas, il se jette dans quelque sentier détourné ; & après quantité de sauts, de tours & de détours, il va se cacher dans le tronc d'un arbre ou dans quelque buisson. Il a la ruse de changer continuellement de place, selon les circonstances. Le cerf a bien plus de finesse encore & plus de ruses que le lièvre, & il donne tout autrement de peine aux plus habiles chasseurs. Sa forme élégante & légère, sa taille aussi svelte que bien prise, son bois qui lui sert plutôt de parure que de défense, sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent des autres habitans des bois, & il semble être fait pour embellir & pour aimer la solitude des forêts.

Quand je considère ces animaux, aussi bien que tous les autres, je reconnois de plus en plus avec quelle bonté le Seigneur a pourvu à mon entretien, à mes commodités, & à mes plaisirs. En général, notre globe est l'habitation d'une multitude innombrable d'animaux qui sont à mes ordres, & qui existent pour moi. Et si le sol de la terre est si diversifié, c'est afin qu'un plus grand nombre d'êtres animés puissent y trouver des alimens convenables à leur nature. Tous les terroirs, les bons comme les mauvais, les sablonneux comme les marécageux, les pierreux comme les humides, depuis les rives des fleuves jusqu'aux sommets des montagnes, ne sont-ils pas peuplés de créatures animées qui nous sont utiles de manière ou d'autre ? Les restes de nos tables deviennent une excellente nourriture pour ces poules dont nous retirons tant d'avantages. La chair délicate des pigeons nous paie avec usure des peines que nous nous donnons pour leur procurer des demeures propres & sûres. Les cygnes débarrassent nos étangs & nos bassins d'une multitude de plantes qui s'y corromproient. Des armées entières d'oies & de canards nous abandonnent leurs plumes pour garnir nos lits, & ils ne nous demandent pour prix de leur dépouille qu'une chétive nourriture, & une mare où ils puissent se baigner, se jouer, plonger & chercher des vermiculés. En un mot, il n'y a point d'endroit, quelqu'aride & stérile qu'il soit, qui ne nourrisse divers animaux qui me sont utiles. Pourrois je donc méconnoître les richesses de la bonté de Dieu ? La simple vue des animaux,

qu'il a produits pour mon usage, ne suffiroit-elle pas pour me faire rougir de confusion? Non, Seigneur, je ne ferai plus insensible à tant de bienfaits. Dans tous les présens de la nature, " je goûterai & je savourerai combien tu es bon," Ps. xxxiv. 9. & je ferai usage de tes biens avec un cœur pénétré de reconnaissance. " La terre s'offre à mes yeux comme le domaine que tu m'as assigné, où tout ce qui m'environne a été créé pour mon usage. Qu'est-ce que l'homme pour que tu fasses attention à lui, & le fils de l'homme pour que tu le visites & en prennes soin! " Il est, à la vérité, inférieur aux anges, mais il est cependant ton enfant. Tu le fais participer à ta félicité, " tu l'as couronné de gloire & d'honneur, tu lui as assujetti toutes choses, toute la création l'honore & le reconnoît pour son monarque. Le fier taureau, qui fait entendre au loin ses mugissements; la douce brebis; les bêtes fauves, qui, parcourent & ornent nos forêts; les oiseaux qui peuplent l'air; les armées de poissons, qui remplissent les rivières & la mer: tout est soumis à sa voix, tout a été créé pour lui."

CINQUIEME DECEMBRE.

De la formation de la neige, & de ses différentes figures.

LA neige est une espèce de givre. Ces météores ne diffèrent qu'en ce que le givre tombe en forme de rosée sur la surface de certains corps froids qui attirent son humidité, & sur lesquels il reste collé; au lieu que la neige, avant de tomber, est déjà formée dans la moyenne région de l'air par des vapeurs congelées, qui tombent selon les mêmes loix qu'observent dans leur chute les brouillards, la rosée & la pluie. L'air est souvent extrêmement froid, & ce froid peut être considérablement augmenté par la densité de l'air & par l'acception des vapeurs acides. On comprend donc sans peine comment les particules aqueuses s'y congèlent. Mais ce qui contribue peut-être plus que toute autre chose à rendre l'air glacial, ce sont les nuées; car les jours où il tombe de la neige sont d'ordinaire fort nébuleux: or, les nuées, plus elles sont épaisses, plus elles interceptent les rayons du soleil, &

empêchent leur action ; d'où il doit naturellement résulter un froid assez grand pour faire perdre aux vapeurs leur fluidité, & pour les convertir en neige. Mais par la même raison ne devroit-il pas neiger quelquefois en été ? Il se peut, en effet, qu'au milieu même de l'été il se forme de la neige dans les régions supérieures de l'atmosphère. Mais il ne fait jamais assez froid dans cette saison, pour que les vapeurs glacées ne se réchauffent & ne se fondent en approchant des régions inférieures de l'air : alors donc elles ne peuvent plus paroître sous la forme de neige. Il n'en est pas de même en hiver : comme il fait déjà très-froid dans les basses contrées de l'atmosphère, & près de la surface de la terre, les vapeurs congelées ne peuvent plus recevoir en tombant un degré de chaleur suffisant pour se fondre ; elles conservent ainsi leur forme de neige.

La figure des flocons est très-remarquable. Ils ressemblent tous à de petites étoiles qui ont chacune six rayons égaux. Il est difficile de découvrir d'où leur vient cette figure si régulière. Peut-être la cause doit-elle en être cherchée dans les particules salines qui voltigent dans l'air, & qui, se joignant à la neige, la font cristalliser : ainsi les vapeurs congelées, s'assemblant autour de ces particules salines qui leur servent de noyau, en prennent la forme hexagone. Lorsque l'air inférieur est très-froid, ces petites étoiles tombent séparément ; mais quand l'air est plus chaud, ou plus humide, ces étoiles s'amollissent un peu : & si elles viennent à se toucher, elles restent attachées les unes aux autres, & forment des flocons plus ou moins gros, selon qu'il y a plus ou moins d'étoiles ou de petits flocons qui se sont joints. Voilà pourquoi il ne tombe jamais de gros flocons dans le grand froid.

Un observateur attentif ne peut qu'admirer la puissance & la sagesse divines, en voyant qu'il n'y a pas jusqu'aux flocons de neige où l'on ne remarque les plus exactes proportions & la plus parfaite régularité. Quelle ne seroit pas notre surprise si nous les voyions pour la première fois, & si nous apprenions que ce brillant météore n'est dû qu'à quelques vapeurs de l'atmosphère ! Comme elle se forme subitement, cette neige dont nous nous trouvons environnés, souvent sans l'avoir prévu ! Quelle multitude de flocons tombent de l'atmosphère, se pressent les uns sur les

autres, & couvrent dans un instant la terre ! Tout cela, en fournissant à nos yeux un spectacle agréable, & à notre esprit un sujet abondant de réflexions, est bien propre à justifier ce que disoit le pieux Brockes : " Les frimats " même ont leurs agréments, & l'hiver a ses douceurs. " Les plaisirs innocens & purs ne sont inconnus qu'à ces " hommes stupides qui ne réfléchissent sur rien, & ne font " aucune attention aux œuvres du Seigneur."

SIXIÈME DÉCEMBRE.

Sur les plantes d'hiver.

C'EST un préjugé de croire que l'hiver soit en général nuisible aux plantes & aux arbres. Il est, au contraire, incontestable que les variations du chaud & du froid contribuent beaucoup à l'accroissement & à la propagation des végétaux. Dans les climats les plus chauds, il y a des déferts immenses, qui seroient bien plus stériles encore si le froid n'y succédoit pas quelquefois aux brûlantes chaleurs. Tant s'en faut que l'hiver soit préjudiciable à la fertilité de la terre ; au contraire, il l'augmente & la favorise. Les pays les plus froids ont, nonobstant leurs neiges & leurs glaces, des plantes qui réussissent très-bien. Quantité d'arbres, les sapins, par exemple, les pins, les genêvriers, les cèdres, le mélèze & le buis, croissent aussi-bien en hiver que dans les autres saisons ; & cela étoit nécessaire pour que les forêts nous pussent fournir une si grande abondance de bois & de fruits. La jubarbe, le poivre des murailles, la sauge, la marjolaine, le thym, la lavande, l'humble absynthe, & d'autres plantes semblables, conservent leur verdure pendant l'hyver. Il y a même certaines fleurs qui croissent sous la neige. La simple anémone, l'hellébore hâtif, la primevère l'anthyrrinum ou mufle du lion, les jacinthes & les narcisses d'hiver, les perce-neiges & toutes sortes de mousses verdissent pendant le froid. Les amateurs des fleurs assurent que les plantes des zones froides, étant mises dans des serres, ne peuvent pas supporter une chaleur qui passe trente-huit degrés ; au lieu qu'elles soutiennent assez bien le froid, puisqu'en Suede elles

croissent pendant l'hiver, de même que la plupart des plantes de la France, de l'Allemagne, de la Russie, & des parties septentrionales de la Chine. Les végétaux des climats extrêmement froids ne peuvent point résister à la chaleur, non plus que ceux qui croissent sur de hautes montagnes dans quelque pays que ce soit. Des montagnes ou des rochers dont les sommets sont couverts de neige pendant toute l'année, ne laissent pas de produire des plantes qui leur sont propres. C'est ainsi que sur les rochers de la Lapponie, il croît plusieurs végétaux que l'on trouve aussi sur les Alpes & les Pyrénées, de même que sur le mont Olympe, & sur les montagnes du Spitzberg, mais que l'on ne voit point ailleurs. Lorsqu'on les transplante dans des jardins, ils s'élèvent assez haut, mais ils portent peu de fruits. La plupart des plantes qui croissent le mieux dans les pays septentrionaux ne sauroient se passer de neige.

Ainsi, dans le jardin immense de la nature, il n'y a point de terrain qui soit entièrement stérile. Depuis la plus fine poussière jusqu'aux rochers les plus durs, depuis les pays situés sous la ligne jusqu'aux climats les plus froids du pôle, il n'y a point de sol qui ne produise & ne nourrisse des plantes qui lui sont propres. Aucune saison n'est absolument dépourvue de fleurs & de fruits. Bienfaissant Créateur ! ne permets pas que, même dans cette saison rigoureuse, je méconnoisse tes soins paternels, & que je ferme les yeux sur les biens dont tu me combles. Si j'étois attentif comme je devrois l'être au gouvernement de ta Providence, je trouverois toujours & par-tout de nouvelles occasions de reconnoître la bonté & la sagesse de tes voies. La nature n'est jamais oisive ni stérile ; elle agit dans toutes les saisons : fais, ô mon Dieu ! qu'il en soit de même de moi dans tous les âges de ma vie ; & si tu veux que j'arrive à la vieillesse, fais-moi la grace qu'alors même je ne sois pas entièrement inutile au monde et dénué d'agrémens.

SEPTIEME DECEMBRE.

Exhortation à se souvenir des malheureux dans cette saison.

Vous, mes lecteurs, qui êtes tranquillement assis dans de commodes & riantes demeures, & qui entendez mugir l'âpre vent du nord, songez actuellement à tant de malheureux d'entre vos frères qui éprouvent au même degré tout ce que le froid & l'indigence ont de plus rude.

“ Heureux ceux qui dans cette saison rigoureuse sont à “ couvert sous un toit, réchauffés par de bons vêtemens, “ récréés par l'usage du pain & du fruit de la vigne, & “ qui sous le duvet goûtent un doux repos, & se livrent à “ des songes agréables. Malheureux l'indigent, à qui la “ fortune a refusé jusqu'au nécessaire, sans abri, sans vê- “ temens pour se couvrir, souvent étendu sur un lit de dou- “ leurs, & trop timide pour exposer ses besoins.”

Je souhaiterois que vous sentissiez vivement la misère de cet ordre de gens. Fixez, mon lecteur, fixez vos regards sur les objets de compassion qui sont le plus à votre portée. Combien de pauvres se traînent dans les rues, tourmentés par le froid & la faim ! Combien de vieillards, ayant à peine de quoi couvrir leur nudité, s'exposent durant des heures entières aux intempéries de la saison, pour solliciter la pitié des passans ! Combien de malades, privés de nourriture & d'alimens, couchés sur de la paille dans de misérables cabanes où pénètrent le vent, le froid & la neige !

L'hiver rend encore plus nécessaire la bienfaisance envers les pauvres, puisqu'il augmente leurs besoins. N'est-ce pas ici le tems où la nature même est pauvre ? Et n'est-ce point ajouter un nouveau prix à nos bienfaits, que de les distribuer dans le tems le plus convenable ? Si l'été & l'automne nous ont enrichis de leurs fruits, n'est-ce point pour que nous en fassions part à nos frères, actuellement que la nature repose ? Plus le froid augmente, plus nous devons être disposés à soulager les nécessiteux, à verser dans le sein de l'indigent le superflu des dons que nous avons amassés. Quel autre but la Providence a-t-elle pu se proposer dans le partage inégal qu'elle a fait des biens de la terre, sinon d'exciter les gens heureux à la bienfaisance, par le spectacle touchant de la misère de leurs semblables.

Ayez donc pitié de vos frères, ne souffrez pas qu'ils soient plus à plaindre que les brutes ne le font. C'est à vous qu'il appartient d'adoucir leur état, & la Providence elle-même permet que vous ayez part à cet honneur. Reconnoissez que votre vocation est de nourrir le pauvre, de le vêtir, de le réchauffer, de le consoler, de l'arracher aux soucis, aux souffrances & à la mort. Donnez-lui de votre superflu, ou faites-lui part de vos modiques ressources; & songez qu'on n'est jamais assez pauvre pour être hors d'état de faire du bien. Goûtez ainsi la plus douce satisfaction que puisse éprouver un cœur noble, le plaisir divin de pourvoir aux besoins de vos frères, d'adoucir, de diminuer pour eux la rigueur de l'hiver & le poids de l'adversité. Qui pourroit se refuser la consolation de soulager les maux de son semblable; & qu'il est aisé de se la procurer! Il suffiroit pour cela de restreindre un peu notre dépense en repas & en habits, & de nous priver de quelques-uns de nos plaisirs. Et quelle belle offrande n'apporterons-nous pas à la vertu, si notre bienfaisance est accompagnée d'une victoire sur nos passions, si nous retranchons quelques-unes des dépenses accordées au luxe & à la vanité, pour les employer au bien des pauvres!

Je chercherai donc durant ces jours d'hiver, à soulager, autant qu'il dépendra de moi, la misère de mes semblables. Le bien-être & les commodités dont je jouis me feront penser à ceux de mes frères qui sont privés de la plupart des douceurs de la vie. En comparant leur situation à la mienne, j'en sentirai d'autant plus vivement mon bonheur, & je bénirai Dieu avec un redoublement de zèle de ce qu'il m'a rendu plus heureux que tant d'autres. Alors, si je suis le penchant naturel d'un cœur que le monde & les passions n'ont pas corrompu, je serai disposé à faire autant d'heureux qu'il sera en mon pouvoir, ou du moins je tâcherai d'alléger les maux que je ne pourrai guérir. Je me demanderai quelquefois, quels sont les soulagemens que je desirer pour moi dans cette saison rigoureuse? Ce sont ceux-là même que je veux procurer à mes frères. Peut-être j'en connois qui n'ont point assez de vêtemens pour se mettre à couvert du froid; eh bien, j'emploierai volontiers à les vêtir tel de mes habilemens qui ne sert qu'à un vain luxe. Je suis couché sur un bon

lit, & tant de mes semblables en sont privés ; serai je à plaindre d'être couché moins mollement, si par-là je puis procurer à l'un de mes frères un sommeil plus doux ? J'éprouve l'agréable chaleur d'une chambre échauffée, pourquoi tant d'autres seroient-ils réduits à trembler de froid ? En un mot, je veux agir à l'égard des malheureux de la manière que je croirai la plus propre à adoucir l'amertume de leur condition.

HUITIEME DECEMBRE.

La nature est une école pour le cœur.

Nous gagnons, à tous égards, à étudier la nature, & on peut avec raison l'appeler une école pour le cœur, puisqu'elle nous enseigne clairement les devoirs auxquels nous sommes tenus envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers le prochain.

Y a-t-il rien qui puisse m'inspirer une plus profonde vénération pour Dieu, que de penser que c'est lui qui non-seulement a tiré du néant le globe de la terre, mais qui l'a en quelque sorte suspendu dans le vuide avec toutes les créatures qu'il renferme ; que c'est sa main puissante qui retient le soleil dans son orbe & la mer dans ses bords ? Puis-je trop m'anéantir en présence de l'Etre qui a créé ces mondes innombrables qui roulent sur ma tête ! Quelle chétive créature ne suis-je pas quand je me compare à ces globes immenses ! & combien la terre, avec toute sa gloire, ne doit-elle pas me paroître méprisable, lorsque je la considère sous ce point de vue ! Pourrois-je ne pas frémir à la seule pensée d'offenser ce Dieu, dont la puissance sans bornes frappe à tout instant mes yeux, & qui peut d'un seul regard me détruire & me rendre la plus misérable des créatures ! Mais la contemplation de la nature est aussi infiniment propre à me remplir d'amour & de reconnaissance pour son auteur. Toute la nature me prêche à haute voix cette vérité si consolante : Dieu est charité. C'est la charité qui a engagé Dieu à manifester sa gloire par la création du monde, & à communiquer à d'autres êtres la félicité dont il jouissoit lui-même. C'est pour ce-

la qu'il créa l'univers & une multitude innombrable de créatures, afin que toutes, depuis l'archange jusqu'au vermis-seau, éprouvassent, chacune selon sa nature & sa capacité, les effets de la bonté divine. Y a-t-il en effet une seule créature qui ne fournisse des preuves de cette immense bonté ? Mais sur-tout quelles preuves ne puis-je pas en découvrir en me considérant moi-même ! Le Créateur m'a donné la raison, non-seulement pour jouir de ses bienfaits, mais aussi pour reconnoître & pour sentir cet amour dont il m'honore, & qui rehausse infiniment le prix de ses faveurs. Il a voulu que je dominasse sur les animaux, & que je les fisse servir à mes besoins & à mes commodités. C'est encore pour moi que la terre produit des fruits avec tant d'abondance. Tant de bienfaits dont je jouis tous les jours, & auxquels je dois la continuation de mon existence ; l'amour si désintéressé de ce grand Etre, qui ne peut rien recevoir de ses créatures, & dont la félicité n'est pas susceptible d'accroissement : tout cela pourroit il ne pas me toucher, ne pas exciter ma reconnoissance, ne pas m'engager à rendre amour pour amour à mon bienfaisant Créateur ! Enfin, la contemplation de l'univers & des perfections de Dieu, qui s'y manifestent avec tant d'éclat, doit naturellement me remplir de confiance en lui. Quelle ne doit pas être ma tranquillité, puisque mon sort est entre les mains de cet Etre, de la puissance, de la sagesse & de la bonté duquel j'ai autant de preuves qu'il y a de créatures sous mes yeux ! Y a-t-il quelque perplexité, quelque embarras, quelque danger, dont je ne puisse être tiré par celui qui a étendu les cieux, & qui a formé toutes les créatures d'une manière si admirable ! Et qu'est-ce qui pourroit m'empêcher d'avoir mon recours à lui dans tous mes besoins & dans toutes mes peines, & d'espérer qu'il exaucera mes prières ?

Je ne saurois concevoir qu'il puisse se trouver des sentiments intéressés & bas dans le cœur d'un homme, qui, en contemplant la nature, y découvre partout les traces de l'infinie bienfaisance du grand Etre, qui ne se propose pas moins le bonheur particulier de chaque individu que le bien universel du monde. Pour peu que l'on réfléchisse sur la conduite de la Providence, il est impossible que l'on ne soit vivement touché de la bonté du Seigneur & de ses tendres

soins pour tout ce qui existe. Et il faudroit qu'un cœur fût déjà extrêmement dépravé, pour que cette bienfaisance universelle du Créateur ne lui inspirât pas le dessein de l'imiter. N'est-il pas naturel qu'à l'exemple de Dieu, j'aise une sincère bienveillance pour tous mes frères ? "Dieu fait lever son soleil sur les méchans & sur les bons, & il envoie la pluie sur les injustes aussi-bien que sur les justes." Matth. v. 45. Pourrois-je donc exclure qui que ce soit de ma charité, & être partial dans la distribution de mes biens ? Dieu aime les petits comme les grands, les pauvres comme les riches, & il leur fait du bien. Si je veux imiter mon père céleste, ne dois-je donc pas tâcher d'allumer dans mon cœur un amour aussi général & aussi désintéressé ?

Enfin, quelles heureuses dispositions ne doit pas produire dans mon âme la considération de l'ordre admirable qui règne partout dans la nature. Si je suis bien convaincu que rien ne fauroit plaire à Dieu qui ne soit conforme à l'ordre, ne m'appliquerai-je pas de tout mon pouvoir à m'y conformer moi-même ? Combien ne serois-je pas méprisable à mes propres yeux, si par ma faute j'apportois quelque dérangement à l'admirable plan du monde ! Dieu veut ma perfection : ne suis-je donc pas obligé de me conformer à ses vues miséricordieuses, & d'employer pour cela, autant qu'il me sera possible, tous les moyens de la nature & de la grâce ? Telle sera aussi désormais ma grande, ma principale occupation. Tant que je remarquerai encore quelque désordre, quelque irrégularité en moi, je ne cessrai point de travailler sur moi-même pour me corriger & pour seconder par mes efforts les salutaires opérations de l'Esprit divin.

C'est ainsi que la nature devient une excellente école pour le cœur. Je veux donc désormais être son disciple, me rendre attentif à ses leçons, & en profiter avec docilité. J'y apprendrai la vraie sagesse, cette sagesse qui n'est jamais accompagnée de dégoût ni d'enmui. J'y apprendrai à connoître Dieu, & je trouverai dans cette bienheureuse connaissance les avant-goûts du paradis. Ainsi mes jours terrestres s'écouleront doucement, jusques à ce que je sois introduit dans ce monde, où je ne serai plus borné aux pre-

miers élémens de la sagesse, mais où mes lumières & ma sainteté se perfectionneront pendant tous les siècles.

NEUVIEME DECEMBRE.

La bonté de Dieu envers les hommes se manifeste jusque dans les choses qui nous paroissent nuisibles.

LA plupart des gens souhaiteroient que nous ne fussions exposés à aucun mal dans le monde. S'ils avoient la liberté du choix, & s'ils pouvoient arranger à leur gré leur état & leur fortune, ils tâcheroient de s'assurer une vie qui fût exempte de toutes sortes de maux & de peines. Mais est-il bien vrai que nous serions effectivement heureux, s'il ne nous arrivoit rien qui troublât le moins du monde notre repos & notre bien-être, ou si dans notre vie il n'y avoit aucune vicissitude d'événemens tristes & agréables ? Cette question, de la décision de laquelle dépend notre tranquillité ici-bas, mérite bien qu'on l'examine avec soin, & en se préservant, autant qu'il est possible, des illusions de l'amour-propre.

Serions-nous réellement heureux si nous jouissions dans ce monde d'un bonheur non-interrompu ? Je ne le crois point. Un bonheur constant nous ennuieroit bientôt, & ce dégoût changeroit notre félicité en un vrai malheur. Au contraire, les maux que nous éprouvons quelquefois réhaussent & perfectionnent le sentiment des biens, comme les couleurs sont élevées par l'ombre. S'il n'y avoit point d'hiver, serions-nous aussi touchés que nous le sommes des agréments du printemps ? Connoîtrions-nous le prix de la santé sans les maladies ; les douceurs du repos sans les peines du travail ; la paix & les consolations d'une bonne conscience, si nous n'étions jamais éprouvés & tentés ? Plus il y a d'obstacles qui s'opposent à notre bonheur, plus notre joie est grande lorsque nous parvenons enfin à les surmonter. Plus nos maux sont sensibles, plus nous nous trouvons heureux lorsque nous en sommes délivrés, & la satisfaction que nous éprouvons alors va souvent jusques à nous faire répandre des larmes de joie.

Il y a plus : si les disgraces dont nous nous plaignons ne nous arrivoient pas, nous serions exposés à des maux incomparablement plus grands encore. Si nous n'avions que des jours de prospérité, nous nous livrerions à l'orgueil, à la volupté, à l'ambition. Si nous n'étions jamais pressés par le besoin, personne ne se mettroit en peine d'être actif & laborieux dans sa vocation, personne n'exerceroit ses talents & ne cultiveroit son esprit, personne ne feroit animé de zèle pour l'avancement du bien public. Si nous n'étions jamais exposés à aucun danger, comment nous formerions-nous à la prudence, comment apprendrions-nous à être compatissans pour ceux dont la vie est en péril ? Si nous n'avions aucun malheur à craindre, avec quelle facilité oublierions-nous dans l'ivresse du bonheur, la reconnaissance envers Dieu, la charité pour le prochain, & en général tous nos devoirs ? Or, toutes ces vertus, tous ces biens de l'ame ne sont-ils pas mille fois à préférer à une suite continue de sensations agréables, qui d'ailleurs ne tarderoient pas à nous paroître fades & insipides à force d'en jouir ? " Celui qui repose toujours au sein du bonheur, devient bientôt lâche à faire le bien & incapable de toute grande action ; mais que l'adversité lui fasse sentir ses coups, & il reviendra à la sagesse, à l'activité & à la vertu."

Que les hommes sont injustes & bizarres dans leurs prétentions ! Ils veulent vivre tranquilles, contens & heureux, & ils sont mécontents des moyens qui peuvent les y conduire. Dans les chaleurs de l'été nous aspirons après la fraîcheur, & cependant nous sommes chagrins lorsque nous voyons se former l'orage qui doit nous la procurer. Le tonnerre purifie l'air & fertilise la terre : mais nous nous plaignons de ce que ses éclats portent la terreur dans notre ame. On reconnoît l'utilité des charbons, du soufre, des minéraux, des bains ; mais on ne veut pas qu'il y ait des tremblemens de terre. On souhaite qu'il n'y ait point de contagions & de maladies épidémiques ; & cependant on se plaint des tempêtes qui préviennent la corruption de l'air. On aime à être servi par des domestiques ; mais on voudroit qu'il n'y eût dans le monde ni pauvreté, ni inégalité des conditions. En un mot, presqu'en toutes choses on veut la fin, & l'on ne voudroit pas les moyens.

Reconnais, ô homme ! les vues sages & bienfaisantes de ton Dieu, lors même qu'il permet qu'il y ait dans ta vie de fréquentes alternatives de joie & de tristesse, de bonheur & de malheur. N'est-il pas l'arbitre de ton sort, n'est-il pas le maître de te rendre heureux ou malheureux, n'est-il pas ton père, de la bonté duquel tu dois être convaincu lors même qu'il trouve à propos de te châtier ? N'es tu pas dans un monde dont le caractère propre est d'être sujet au changement & aux révolutions ? N'as-tu pas plusieurs fois éprouvé dans le cours de ta vie que ce que ton ignorance te faisoit regarder comme un mal, a réellement contribué à ton vrai bonheur ? Reçois avec une tranquille résignation de la main de ton Dieu les maux qu'il trouvera à propos de te dispenser. Ils ne te paroîtront redoutables que dans les commencemens ; mais plus tu y feras exercé, plus tu les trouveras supportables, & tu éprouveras leurs salutaires effets. Si dans l'adversité tu es rempli de patience & d'espérance, tu en viendras au point de bénir Dieu des épreuves mêmes qu'il t'aura envoyées. Quoiqu'il en soit, tu l'en béniras certainement dans l'éternité. Là tu porteras un tout autre jugement des peines que tu auras éprouvées ici-bas. Tu verras alors que, sans ces revers & ces afflictions dont tu te plaignois, tu n'aurais pu parvenir au bonheur qui t'étoit destiné. "Là cesseront pour jamais tes peines & tes plaintes. Là, transporté de joie & de reconnaissance, tu offriras à ton Dieu des cantiques de louange & d'actions de grâces pour les maux que tu auras éprouvés & soutenus avec courage ici-bas. Là tu t'écrieras dans un saint ravissement : Tout est accompli ! Tout est bien ! Le Seigneur a tout fait dans des vues de sagesse & de bonté."

DIXIEME DECEMBRE.

Révolutions accidentielles de notre globe.

Tous les jours la nature produit d'elle-même sur la surface de la terre des changemens qui ont une grande influence sur tout le globe. Plusieurs anciens monumens prouvent qu'en divers endroits la surface s'affaisse tantôt plus lente-

ment, tantôt plus vite. La muraille que les Romains avoient construite en Ecosse dans le second siècle, & qui traversoit tout ce royaume d'une mer à l'autre, est presqu'entièrement sous terre à présent, & l'on en trouve encore tous les jours des restes. Les montagnes, ces piliers de la terre, sont exposées à des bouleversemens semblables, occasionnés soit par la nature du terrain, soit par les eaux qui les minent & qui les sappent, soit enfin par des feux souterrains. Mais si quelques parties du globe s'affaissent, d'autres au contraire s'élèvent. Une vallée fertile peut au bout d'un siècle être convertie en un marais, où la glaise, la tourbe & d'autres substances forment des couches les unes sur les autres. Des lacs & des golfes se changent en terres. Dans les eaux dormantes, il croît quantité de joncs, d'algues & d'autres plantes ; les substances, tant animales que végétales, venant à s'y putréfier, forment peu-à-peu une espèce de limon & de terreau, & le fond s'élève enfin au point que la terre-ferme prend la place des eaux.

Les feux souterrains produisent aussi de grands changemens sur notre globe. Leurs effets se manifestent par trois différentes commotions, qui d'ordinaire se font sentir séparément, mais qui se réunissent quelquefois toutes. La première consiste en oscillations ou balancemens horizontaux. Quand ces balancemens sont violens & inégaux, ils bouleversent le terrain & renversent les édifices. Ces sortes de commotions ondulatoires se remarquent particulièrement dans les eaux. Il y a d'autres tremblemens qu'on appelle de pulsation ou de soulèvement. Ils font quelquefois sortir tout-à-coup de nouvelles îles du fond des mers. La croûte de la terre étant soulevée avec violence, retombe ensuite plus profondément, s'affaisse, s'écroule & forme des lacs, des marais & des sources. Enfin, il y a des explosions semblables à celles des mines, & accompagnées de l'éruption de matières enflammées. Ces secousses & ces convulsions violentes occasionnent de grands ravages & des altérations considérables sur la surface de notre planète. L'écorce de la terre se fend en différens endroits, s'affaisse d'un côté, & s'élève de l'autre. La mer participe aussi à ces commotions, & l'effet le plus sensible que l'on y observe, font les nouvelles îles qui s'y forment. Elles sont produites par l'élévation du fond de la mer, ou bien elles sont com-

posées de pierres ponce, de rochers calcinés, & d'autres matières que quelque volcan a lancées. L'histoire nous apprend même que par des tremblemens de terre, que des feux souterrains avoient produits, des villes entières ont été englouties & abymées à soixante pieds de profondeur, en sorte que dans la suite on a pu ensemencer & cultiver la terre qui les couvroit.

Plusieurs altérations, que notre globe a souffertes, ont été produites par le mouvement des eaux. Les pluies détrempent les montagnes & en détachent beaucoup de terres, qui, étant charriées dans la mer & dans les fleuves, en haussent considérablement le fond. Les eaux changent souvent leur cours, les côtes mêmes se déplacent; tantôt la mer se retire, & met à sec des continens qui lui servoient de lit; tantôt elle gagne sur les terres, & couvre des contrées entières. Des pays qui étoient autrefois adjacens à la mer, en sont à présent fort éloignés. Les ancrés, les gros anneaux de fer pour amarrer les vaisseaux, & les débris de navire que l'on trouve sur des montagnes, dans des marais, & à de grandes distances de l'océan, prouvent incontestablement que bien des endroits, couverts autrefois par la mer, sont à présent une terre-ferme. Il y a toute apparence que l'Angleterre tenoit autrefois à la France, les lits de terre & de pierre, qui sont les mêmes des deux côtés du pas de Calais, & le peu de profondeur de ce détroit, semblent l'indiquer. Les climats mêmes occasionnent de grandes révolutions sur le globe. Entre les tropiques, la chaleur & les pluies alternent; dans quelques endroits, il pleut pendant plusieurs mois de suite, & dans d'autres tems la chaleur est très-vive. Les pays plus voisins du pôle sont exposés à de grandes révolutions par la rigueur du froid. En automne, l'eau pénètre par une multitude de petites crevasses, dans les rochers & les montagnes; elle s'y gèle l'hiver, & la glace venant à se dilater & à éclater, produit de grands bouleversemens.

De telles révolutions, que des causes accidentielles produisent sur la terre, sont des preuves palpables de la fragilité du monde même. Elles prouvent aussi que Dieu n'est pas un spectateur oisif des altérations que subit notre globe; mais qu'il arrange & dirige tout d'après des loix infiniment sages. Du reste, ceci m'apprend que toutes les choses d'i-

ci-bas sont sujettes au changement & à des vicissitudes continuelles : je vois même que de fréquentes révolutions accidentelles font prendre une nouvelle face, non-seulement au monde inanimé, mais aussi au monde animé. Une génération disparaît pour faire place à une autre. Parmi les hommes, les uns montent & les autres descendent : ceux-ci s'élèvent aux honneurs & aux dignités ; ceux-là tombent dans la misère & dans le mépris. Il y a des migrations & des déplacemens continuels parmi les créatures, des différences & des gradations sensibles dans leur état, dans leurs talens & dans leurs facultés. Dieu a assigné à tous les êtres différens périodes de durée : les uns sont destinés à une existence courte & momentanée, d'autres à une vie plus longue, d'autres enfin à une durée éternelle. Et en tout cela on voit se manifester avec éclat la sagesse, la puissance & la bonté du Créateur.

ONZIEME DECEMBRE.

Sentimens de reconnaissance à la pensée des vêtemens dont nous sommes pourvus.

LA Providence se découvre jusque dans nos habilemens. Combien d'animaux nous donnent leur peau, leur crin & leur fourrure pour nous en vêtir ! La seule brebis nous fournit par sa laine les vêtemens les plus indispensables ; & c'est au travail précieux d'un ver que nous devons les matériaux de nos habits de soie. Et combien de plantes sur la terre qui servent à notre habillement ! Le chanvre & le lin nous fournissent des toiles, & l'on forme divers tissus avec le coton. Mais ce vaste magasin de la nature ne suffiroit pas encore, si Dieu n'avoit doué l'homme d'industrie & d'un esprit inépuisable en inventions, & s'il ne lui avoit donné des mains habiles, propres à préparer ses vêtemens de diverses manières. Qu'on réfléchisse seulement sur tout le travail qu'exige la préparation de la toile, & l'on verra qu'il faut la réunion d'une multitude de mains pour nous fournir quelques aunes de ce tissu. Il me semble que nous devons d'autant moins tirer vanité de nos habits ; que pour nous les procurer, il faut avoir recours non-seulement aux

animaux les plus méprisables à nos yeux, mais encore à cette classe d'hommes que notre orgueil dédaigne le plus.

Mais pourquoi le Créateur nous a-t-il mis dans la nécessité de pourvoir nous-mêmes à nos vêtemens tandis que tous les animaux reçoivent les leurs immédiatement de la nature? Je réponds que cette obligation nous est très-avantageuse; d'un côté, elle est favorable à notre santé; de l'autre, convenable à notre genre de vie. Nous pouvons ainsi régler nos habillemens sur les diverses saisons de l'année, sur le climat où nous vivons, sur l'état & la profession que nous avons embrassé. Nos vêtemens favorisent la transpiration insensible, si essentielle à la conservation de notre vie: l'obligation de nous les procurer a exercé l'esprit humain & donné lieu à l'invention de plusieurs arts; enfin le travail qu'ils exigent fournit à la subsistance d'une multitude d'artisans. Nous avons donc tout lieu d'être contens de cet arrangement de la Providence; seulement prenons garde de ne pas nous écarter du but qu'elle s'est proposé en voulant que nous fussions revêtus d'habits. Un chrétien ne doit point chercher sa gloire dans la parure extérieure du corps, mais dans les qualités vertueuses de l'ame. L'orgueil revêt mille formes différentes: il se glorifie intérieurement des avantages les plus frivoles, s'en attribue qu'il n'a pas, ou bien attache un trop haut prix à ceux qu'il possède. Et pour ce qui est de l'extérieur, chez les uns l'orgueil se montre sous l'éclat de la soie, de l'or & des pierres; tandis que chez d'autres il se cache & se nourrit sous des haillons. Le chrétien évite également ces deux excès. Le premier est souverainement insensé: car c'est dégrader la nature humaine que de chercher sa gloire dans la parure extérieure. Nous portons des habits pour garantir nos corps des intempéries de l'air, précaution que la faiblesse de l'homme depuis sa chute a rendu nécessaire; pour couvrir notre nudité, pour marquer la différence des sexes, enfin pour établir des distinctions entre les divers états qui composent la société. Voilà les fins raisonnables auxquelles les vêtemens sont destinés, & l'on ne doit s'en servir qu'autant qu'il est nécessaire pour remplir ces différens buts.

Pensons ici, mes frères, à ceux de nos semblables qui possèdent à peine autant d'habits qu'il en faut pour se

se couvrir. Ah! combien il en est autour de nous qui, seulement à moitié revêtus, ne savent dans ces jours d'hiver comment se mettre à l'abri du froid. Que l'aspect de ces infortunés nous fasse vivement sentir le bonheur d'être en état de nous fournir tous les habits dont nous avons besoin. Plusieurs de ceux qui lisent cet écrit ont des vêtemens en abondance; qu'ils se souviennent que tout près d'eux, il y a peut-être cent de leurs frères qui ont bien de la peine à se procurer un seul habit. O riches! votre devoir est de revêtir ceux qui sont nuds, & de recevoir avec un cœur plein de reconnaissance les vêtemens que la main de Dieu vous présente.

Béni sois-tu, ô mon conservateur! pour les bienfaits que tu m'as dispensés à cet égard. De combien d'habits je me suis servi, combien j'en ai usé, & abandonné depuis mon enfance jusqu'à présent! Ici encore tu as joint pour moi l'utile au nécessaire, l'agréable à l'utile. J'en rends grâces à ta bonté. Apprends-moi à veiller tellement sur mon cœur, que mes habits ne soient jamais pour moi une occasion de me rendre coupable de vanité & d'orgueil; que je me plaise à revêtir le pauvre, que je fache réunir la bonté avec l'humilité, & me refuser le superflu. Apprends-moi à parer mon ame de vertu, puisque la vertu seule a du prix à tes yeux. Bientôt il ne faudra plus pour me couvrir qu'un mortuaire; mais aussi long-tems que j'aurai besoin d'autre chose, daigne me l'accorder, sur-tout quand mes bras roidis par la vieillesse se refuseront au travail.

“ Oui, tu daigneras y pourvoir, ô mon père, toi qui
“ connois si bien les besoins de tes enfans. Je me confie
“ en ta bonté, qui soutient puissamment le foible. Oui,
“ Seigneur, tout mon espoir est en toi; augmente & per-
“ fectionne de plus en plus ma confiance.”

DOUZIÈME DECEMBRE.

Vêtemens des animaux.

C'EST une œuvre merveilleuse de la Providence, que tous les animaux soient naturellement pourvus des vête-

mens les plus convenables au lieu de leur demeure, & à leur manière de vivre. Les uns sont couverts de poil, d'autres de plumes, plusieurs sont revêtus d'écaillles, & d'autres de coquilles. Cette variété est une marque certaine qu'un sage artiste a préparé les vêtemens des animaux, car ils ne sont pas seulement assortis en général aux différentes espèces, mais encore appropriés à chaque membre des individus. Pour les quadrupèdes, le poil étoit l'habillement le plus convenable ; la nature, en le leur donnant, a aussi tellement formé le tissu de leur peau, qu'ils peuvent sans inconveni-ent se coucher sur la terre quelque tems qu'il fasse, & être employés au service de l'homme. L'épaisse fourrure de quelques animaux, non-seulement les garantit de l'humidité & du froid, mais leur sert encore à couvrir leurs petits & à être couchés plus mollement. Pour les oiseaux & quelques espèces d'insectes, les plumes étoient le vêtement le plus commode. Outre qu'elles les mettent à couvert du froid & de l'humidité, elles sont arrangées de la manière la plus propre à les soutenir en l'air. Les plumes couvrent pour cet effet tout le corps, & leur structure est si délicate qu'elles favorisent le vol de l'oiseau ; légères & creuses, leur tuyau est rempli d'une substance moëlieuse qui les fortifie ; & des filaments capillaires, entrelacés l'un dans l'autre avec beaucoup d'art, les rendent assez épaisses pour entretenir la chaleur du corps, le garantir des intempéries de l'air, & donner aux ailes la force convenable. Le vêtement des reptiles est parfaitement assorti à leur genre de vie. Qu'on examine, par exemple, les vers de terre. Leur corps n'est formé que d'une suite de petits anneaux, & chaque anneau est pourvu d'un certain nombre de muscles, au moyen desquels le corps peut s'étendre & se resserrer beaucoup. Ces insectes ont sous la peau un suc gluant qui transpire, & dont l'effet est de rendre le corps glissant & plus propre par-là même à s'ouvrir des chemins sous terre, ce qu'ils ne pourroient faire s'ils étoient couverts de poils, de plumes, ou d'écaillles. La substance qui couvre les animaux aquatiques n'est pas moins convenable à l'élément qu'ils habitent. Les poissons ne pourroient avoir de vêtemens plus commodes que les écaillles, dont la figure, la dureté, la grandeur, le nombre & la position sont parfaitement adaptées au genre de vie de ces animaux. De même les poissons

à coquilles pouvoient-ils être mieux vêtus, ou mieux logés qu'ils ne le sont ?

Ce qui est encore singulièrement remarquable ici, c'est la beauté de tous ces vêtemens. Même les bêtes les plus mal-propres, & dont l'aspect est le plus désagréable, ne laissent pas d'avoir leur beauté particulière. Mais c'est surtout à une grande partie des oiseaux & des insectes que le Créateur a prodigué les ornemens. Arrêtez seulement vos regards sur les papillons, leur beauté excitera votre surprise & votre admiration. Plusieurs sont vêtus simplement, & leur couleur est uniforme ; d'autres sont ornés, mais avec économie ; sur d'autres enfin brillent les couleurs les plus éclatantes & les plus variées. Et combien la nature a diversifié les charmes & le plumage des oiseaux ! Le petit colibri, oiseau d'Amérique, est une de ses merveilles : il n'est pas plus grand qu'une grosse mouche, mais d'un plumage si beau, que son col & ses ailes représentent l'arc-en-ciel. Son col a le rouge éclatant du rubis ; le ventre & le dessous des ailes sont jaunes comme de l'or, les cuisses vertes comme une émeraude, les pieds & le bec noirs & polis comme de l'ébène. Les mâles ont une petite huppe sur la tête, qui rassemble toutes les couleurs qui brillent dans le reste du corps. Aussi fervent-ils, après leur mort, de pendans d'oreilles aux femmes du Mexique.

Il est impossible de ne pas reconnoître que dans le vêtement des oiseaux, Dieu a eu également en vue la commodité, l'utilité & la beauté. Chaque animal a l'habit qui lui est le plus convenable, & il seroit imparfait s'il étoit vêtu d'une autre manière. Il n'y a rien de trop, rien de superflu, rien de défectueux dans leur habillement ; & tout est si bien arrangé, si fini, jusque dans les plus petites de ces créatures, que toute l'industrie humaine ne sauroit l'imiter. Tout cela ne démontre-t-il pas l'existence d'un Etre, qui, à tous les trésors de sagesse & d'intelligence, joint une bonté sans bornes, & la volonté de rendre chaque créature aussi heureuse que sa nature & sa destination le compoient ?

TREIZIEME DECEMBRE.

Pensées sur les ravages de l'hiver.

J'ENTENDS mugir les vents & la tempête. Mon sang glacé dans mes veines, l'obscurité du jour, sa lumière prête à s'éteindre, une disposition de mon cœur à la crainte & à l'effroi, tout concourt à me rendre plus redoutables le tumulte & le désordre qui règnent dans la nature. Combien de fois n'arrive-t-il point que le vent renverse les chaumières & les palais, & détruit en un instant le travail de plusieurs années ? Combien de fois n'a-t-il pas précipité dans l'abyme & le vaisseau & les malheureux humains qui hasardoient leur vie sur un bois fragile ! Combien de fois n'a-t-il pas déraciné les plus superbes chênes ! Mais toi, mon Dieu, tu es son Créateur & son maître. L'aquilon & la tempête sont tes messagers, les hérauts de ta puissance, les ministres de ta volonté. Ils doivent nous exciter à t'adorer & à te craindre. Si tu ne mettois des bornes à leur pouvoir destructif, par-tout & toujours ils causeroient les mêmes ravages ; & cependant je vois encore subsister ma chétive cabane, que rien ne met à couvert de leur fureur. Graces en soient rendues au bras divin, qui tance la mer & les vents. Graces en soient rendues à ta sagesse, qui a tout ordonné pour le mieux. Cependant, si le monde & tous les événemens sont l'ouvrage & l'effet d'une sagesse infinie, comment le désordre, le ravage & la destruction qu'occasionnent les tempêtes peuvent-ils avoir lieu ? Une sagesse parfaite peut-elle produire autre chose que l'ordre ? Une bonté parfaite peut-elle avoir d'autre but que le bien ? C'est ainsi que tu penses, ô homme ! mais qui es-tu pour contester avec Dieu ? La créature dira-t-elle à son Créateur : pourquoi m'as-tu fait ainsi ? & s'ensuit-il de ce que nous ne pouvons tout expliquer, qu'il y ait des défauts dans les œuvres du Seigneur ! Pour juger de ses œuvres & des fins qu'il s'est proposées, il faudroit l'égaler en intelligence & en sagesse. — C'est déjà un miracle réel, que nous soyons en état d'apercevoir une partie de l'ordre qu'il a établi, d'embrasser une partie de ce plan si sage & si vaste qu'il a exécuté, & de ce que, malgré les ténèbres de notre enten-

lement, les objets ne se présentent pas à nous avec plus de confusion encore. Ah ! tout ne feroit que désordre & confusion ; l'ordre, l'harmonie & le bonheur ne pourroient avoir lieu dans l'univers s'il n'existoit un Etre dont la sagesse, la bonté & la puissance surpassent toutes nos conceptions, qui a créé le monde & les choses qui y sont, & qui a tout ordonné. Tout ce qu'on trouve dans le monde de lumière, de bonté, de félicité, prouve la sagesse & la bonté de notre Créateur. Et si l'arrangement général & le cours ordinaire de la nature ne tendent visiblement qu'au bien des êtres créés, quelques accident particuliers qui semblent contradictoires à ce but, ne prouvent autre chose que notre ignorance & les bornes de nos lumières. Faire un tout des matériaux dont est composé ce monde visible, où se produisent les superbes phénomènes, où se déploient les beautés diverses & les trésors de lumière, de vertu & de félicité que nous y appercevons, est une œuvre si merveilleuse & si divine, qu'un Etre tout-puissant, tout sage & tout bon peut seul l'avoir conçue & exécutée. Plus nous avançons dans la recherche des œuvres de la nature, plus cette bonté & cette sagesse, qui ont tout créé & qui gouvernent tout, se manifestent clairement à nos yeux. D'après ces principes, tu jugeras tout différemment que tu ne l'as fait jusqu'ici des ravages dont tu accuses l'hiver. Même les tempêtes, la neige, la gelée, & tout ce qui te paroît désagréable durant cette saison, est enchaîné à l'ordre éternel des choses : tout a sa raison, tout arrive au jour déterminé, & au moyen de toutes ces révolutions la sagesse divine entretient l'harmonie dans l'immense univers. Le vent, qui effraie le matelot sur la mer, chasse les eaux sur des terres arides. Les vapeurs sulfureuses, le sel & d'autres matières poussées par le vent d'une contrée dans une autre, rajeunissent la terre, & redonnent la fertilité aux champs couverts de chame que les moissons avoient épuisés. Ainsi l'hiver, qui paroît si destructeur, rend à nos guérets la force de produire de nouvelles récoltes.

A présent la terre, les semences & les jardins dorment ensevelis sous la glace & sous la neige. Les habitans des forêts poussent des hurlements plus affreux, les bêtes sauvages sont pressées par la faim. Le monde paroît mort. Mais toi, Seigneur, tu conserves le monde sous cette mort

apparente, tu veilles sur la nature prête à défaillir. Quels miracles ne fais-tu pas au milieu des scènes effrayantes de l'hiver ! Tu réchauffes & nourris le pauvre ; le moineau, qui maintenant ne trouve plus rien pour sa nourriture, vit cependant dans sa retraite des dons de ta main bienfaisante. La terre, dont le sein est fermé, ne fournit plus d'alimens ; mais ta main, qui n'est jamais fermée, procure de l'eau & du pain, & tu appelles à l'existence les choses qui ne sont point encore.

“ Seigneur, tu es grand ! Même dans les tems les plus rudes, tu te montres un Dieu propice. Tu fais de la glace & la neige nous préparer des alimens ; & pour aléger à l'homme le joug de la froidure, tu le douas d'intelligence & d'industrie. Tu revêts ceux qui sont nuds, tu fortifies les faibles : ils vivent & prospèrent. Incline nos cœurs à chercher ta face, à reconnoître toujours en toi le bienfaiteur & l'ami des humains. Que ta bonté allume en nous un saint amour, que je ne refuse point cet amour même à mon plus cruel ennemi, qu'il soit nourri par moi s'il a faim, revêtu s'il a froid, & consolé s'il verse des larmes.”

“ Que le monde soit à jamais gouverné selon les loix éternelles que tu lui as prescrites ! Quand pour l'amour de toi nous assistons nos frères malheureux, daigne récompenser le pauvre qui soulage l'indigent. Que ton alliance soit éternelle ! Qu'aussi long-tems que la terre subsistera, l'hiver & l'été, les semaines & les moissons s'y succèdent, & que ta bénédiction repose sur l'univers.”

QUATORZIEME DÉCEMBRE.

Sagacité des animaux pour se procurer les moyens de subsister pendant l'hiver.

Il y a quelques animaux qui se font des magasins pour l'hiver, & qui dans le tems de leur récolte les remplissent de provisions pour six mois. On diroit qu'ils prévoient qu'il viendra une saison pendant laquelle ils ne pourront amasser leur nourriture, & que, se précautionnant pour l'avenir, ils savent calculer combien il leur faudra de vivres

tant pour eux que pour leur famille. Les abeilles sont presque les seules insectes qui fassent des provisions pour l'hiver. Elles ménagent leur cire avec une épargne étonnante, parce qu'elles ne peuvent plus en recueillir après la saison des fleurs, & qu'elles n'ont alors d'autre ressource pour subsister & pour construire leurs loges, que les amas qu'elles ont fait. Elles ont aussi la prudence de recueillir une autre matière dont elles ont besoin pour garantir leurs ruches du froid, c'est une espèce de glu qu'elles amassent sur des fleurs & des plantes amères, & dont elles se servent pour boucher exactement tous les trous de leur ruche. Leur économie se manifeste jusque dans les moindres choses ; elles ne laissent rien se perdre, & ce dont elles n'ont pas besoin pour le présent, elles le réservent pour l'avenir. Ceux qui les ont observées avec soin assurent que lorsqu'en hiver elles decoiffent les alvéoles à miel, elles enlèvent la cire dont toutes ces loges étoient fermées, & la reportent au magasin. Entre les quadrupèdes, les souris des champs & les mulots se font des provisions pour l'hiver, & dans le tems de la moisson ils portent quantité de grains dans leurs habitations souterraines. Parmi les oiseaux, les pies & les geais amassent des glands pendant l'automne, & les conservent pour l'hiver dans les creux des arbres. Quant aux animaux qui dorment pendant l'hiver, ils ne font point de provisions, puisqu'elles leur feroient inutiles ; mais pour les autres, ils ne se bornent pas à se rassasier pour le moment présent, ils songent aussi à l'avenir. Tous, dans les tems d'abondance pourvoient aux tems de disette, & l'on n'a jamais observé que les provisions qu'ils avoient amassées, n'aient pas été suffisantes pour tout l'hiver.

Tous ces soins économiques ne sauroient être dans les animaux le fruit de la réflexion, car cela supposeroit beaucoup plus d'intelligence qu'on ne peut leur en attribuer. Au fonds ils ne s'occupent sans doute que du présent, & de ce qui affecte actuellement leurs sens d'une manière agréable ou désagréable. Et s'il arrive que le présent influe sur l'avenir, cela se fait sans dessein, & sans qu'ils aient la connoissance de ce qu'ils font. Comment en effet pourroit-on supposer qu'il entrât de la prévoyance & de la réflexion dans cet instinct des animaux, puisqu'ils n'ont aucune idée de la vicissitude des saisons & de la nature

de l'hiver ; & que n'ayant aucune idée de la mesure du tems, ils ne savent pas quand l'hiver arrivera, ni combien il durera. On ne sauroit aussi leur attribuer des raisonnemens, des idées de l'avenir, ni aucune recherche réfléchie des moyens de subsister pendant la saison rigoureuse, puisqu'ils agissent toujours de même sans variation, & que chaque espèce suit constamment & naturellement la même méthode, sans avoir été instruite. Lors donc, par exemple, que les abeilles ouvrières ne cessent point d'amasser du miel & de la cire, & qu'elles en remplissent leurs magasins, tant que la saison le permet, ce n'est pas qu'elles prévoient qu'il viendra un tems où elles ne pourront rien recueillir : une telle prévoyance ne sauroit leur être attribuée. Comment des créatures qui n'ont que des perceptions purement sensuelles, pourroient-elles juger de l'avenir ? Mais tout a été arrangé de manière que les abeilles se trouvent avoir des provisions, sans qu'elles aient pensé à s'en amasser. Elles sont déterminées par la nature à recueillir de la cire & du miel, elles y travaillent tant que dure la belle saison ; & lorsque l'hiver arrive, il se trouve que leurs magasins sont remplis. Ces animaux, aussi-bien que tous les autres, agissent sans réflexion & sans vues, & presque machinalement, quoiqu'ils paroissent se conduire selon les règles les plus sages de la prudence. Etant donc destitués de raison, il faut que cette sage économie, ces actes de prévoyance & de réflexion que l'on remarque en eux, soient produits par une intelligence supérieure, qui a pensé & soigné pour eux, & dont ils remplissent les vues sans le savoir.

Et c'est en ceci que consiste une partie des prérogatives que j'ai sur les brutes. Je puis me représenter le passé & l'avenir, je puis agir par réflexion & former des plans, je puis me déterminer par des motifs, & choisir ce qui me convient. Mais combien n'importe-t-il pas que je fasse un bon usage de ces prérogatives ! Instruit, comme je le suis, des grandes révolutions qui m'attendent, & pouvant me représenter d'avance l'hiver de ma vie, ne dois-je pas me préparer un bon trésor de consolations & d'espérances, qui puissent me rendre supportable & même douce 'a dernière portion de ma vie ? Rien n'est plus triste que de voir un vieillard, qui dans ses beaux jours a vécu sans souci & sans prévoyance de l'avenir, & qui, à présent que son hi-

ver est arrivé, manque de tout & se trouve dans une indigence d'autant plus humiliante qu'il l'a méritée. Je ne veux point me conduire d'une manière si inconsidérée; & désormais, semblable à un sage économe, j'aurai toujours l'avenir devant les yeux, je m'y préparerai d'avance, & je prendrai de bonne heure des mesures pour être heureux, non-seulement dans la vieillesse, mais aussi dans l'éternité.

QUINZIEME DECEMBRE.

Avantages de l'hiver.

CONSIDEREZ, chrétien, les biens que Dieu vous accorde dans cette saison qui paraît si rigoureuse. Le froid & la gelée retiennent plusieurs vapeurs nuisibles dans les régions supérieures de l'athmosphère, les empêchent de descendre sur nous, & purifient l'air même. Bien loin d'être toujours nuisibles à la santé des hommes, ils la fortifient souvent, & ils préservent nos humeurs de la putréfaction, qu'une chaleur continue ne manqueroit pas de produire. Si les exhalaisons & les vapeurs qui se rassemblent dans l'athmosphère, retombent toujours en pluies, la terre seroit trop humectée & trop amollie, les chemins deviendroient impraticables, notre corps se rempliroit d'humours, & ses diverses parties se dilateroient & se relâcheroient trop: au lieu que le froid les raffermit & favorise la circulation du sang. Dans les pays très-chauds, & dans ceux où la terre est humide pendant l'hiver, les maladies graves & mortelles sont beaucoup plus fréquentes qu'ailleurs. Les voyageurs assurent que dans le froid Groënland, où des montagnes de glaces couvrent la terre, & où pendant l'hiver les jours durent à peine quatre ou cinq heures, l'air y est très-sain, pur, léger, & qu'à la réserve de quelques incommodités de la poitrine & des yeux, occasionnées en partie par la qualité des alimens, il est assez rare d'y éprouver les maladies qui sont si communes en Europe. Il est même certain que la constitution du corps humain varie selon les divers climats, en sorte que les habitans des pays septentrionaux ont un tempérament approprié au froid excessif qui y règne, & que leur corps est généralement fort & robuste. De

même que l'homme, quoiqu'il aime l'action & le mouvement, & que le travail lui soit nécessaire, est cependant bien aise d'interrompre chaque soir ses travaux, de goûter les douceurs du sommeil, & de passer dans un tout autre état que celui où il étoit durant la veille : de même aussi notre nature se plie aux variations des saisons, & elle s'y plaît parce qu'elles contribuent effectivement à son bien-être & à son bonheur.

Voyez, ô homme, vos champs & vos jardins. Ils sont à la vérité ensevelis dans la neige, & ils reposent sous cette couverture; mais elle leur est nécessaire pour les garantir des injures du froid, pour mettre les graines à couvert de l'impétuosité des vents, & pour empêcher qu'elles ne se corrompent. Vos terres avoient besoin de repos, après vous avoir donné dans la belle saison tous les fruits dont vous aviez besoin pour subsister pendant tout l'hiver. Reconnossez donc la sage bonté de Dieu; s'il n'avoit point pourvu à votre entretien actuel, & si pour vous nourrir, vous deviez cultiver la terre dans ce froid rigoureux, vos plaintes pourroient avoir quelque fondement; mais il a commencé par remplir vos magasins, ils suffisent à présent à vos besoins, & vous jouissez d'un repos convenable à la saison.

Quels tendres soins la Providence n'a-t-elle pas de nous pendant ces mois d'hiver ! Dieu a donné aux hommes l'industrie dont ils ont besoin pour se munir contre le froid & la gelée. Leur esprit inventif leur a fait trouver les moyens de se procurer une chaleur artificielle, au moyen de laquelle ils jouissent dans leurs appartemens d'une partie des agréments de l'été. Les soins de la Providence ne se découvrent pas moins dans la production annuelle du bois & son étonnante multiplication, que dans la fertilité de nos champs. D'ailleurs, durant cette saison, nous avons à nos ordres une multitude de créatures qui nous la rendent supportable. Plus les pays sont froids, plus on y trouve de ces animaux utiles, dont les fourrures sont destinées à nous réchauffer. N'est il pas sensible que la sagesse divine a prévu les besoins des divers pays, & qu'elle a voulu y pourvoir en y plaçant des animaux qui n'auroient pu vivre ailleurs ? Nos bêtes de charge servent à nous amener les provisions qui nous sont nécessaires; & il est à remarquer

que nos bestiaux sont principalement féconds dans le tems que nous en avons le plus besoin.

L'hiver ne nuit point en général au négoce, ni à l'exercice des professions. L'eau des fleuves a perdu sa fluidité ; elle est devenue d'airain ; & sa surface raffermie & couverte de neige, facilite nos voyages & forme un nouveau lien entre les hommes. Ils ne sont pas condamnés à l'inaction & à l'oisiveté pendant cette saison ; & s'ils sont obligés d'interrompre les travaux de la campagne, ils ont mille moyens de s'occuper utilement dans la vie domestique. Le sommeil de la nature les invite à se replier sur eux-mêmes. Leurs regards, il est vrai, ne peuvent plus se promener sur les beautés que le printemps & l'été offroient à leurs yeux ; mais leur esprit peut s'occuper, avec d'autant plus de liberté, au milieu même des ténèbres & de la nuit. Ici les réflexions que l'homme peut faire sur les révolutions & l'instabilité de toutes les choses terrestres, peuvent le conduire à la ferme résolution de se consacrer au service du grand Etre, qui ne change jamais, & de travailler pour l'immuable éternité. Ici, dans une tranquille retraite, il a le loisir de cultiver son esprit, d'étudier son cœur, de se corriger de ses défauts, & de se faire un trésor de bonnes œuvres. Heureux, si nous faisons un usage si salutaire de cette saison ! Si pendant l'hiver nous ne pouvons pas cultiver nos jardins, moissonner nos champs, faire de nouvelles récoltes, nous pouvons au moins cultiver notre ame, & tâcher de nous rendre utiles à notre prochain. Quelque rigoureuse que puisse être cette saison, elle nous fournira toujours assez de sujets de bénir Dieu, de reconnoître ses biens-faits, & de nous confier en lui.

Quelle ne seroit donc pas notre ingratitudo, si tout occupés des incommodités de l'hiver, nous ne faisions pas attention à ses avantages, & aux biens que Dieu daigne nous accorder dans cette saison ! Je m'estimerois heureux, si cette méditation insprioit à quelqu'un de mes lecteurs des sentimens plus équitables, & l'excitoit à célébrer en tout tems & en toute saison les bontés du Seigneur.

SEIZIÈME DECEMBRE.

Les élémens.

SOIT que nous considérons l'univers dans son ensemble, ou que nous en examinions les diverses parties, nous trouvons toujours assez de sujets d'admirer la puissance & la sagesse du Créateur. Il est vrai que nous ne connaissons les choses que très-imparfairement ; & que dans la plupart des cas nous ne pouvons guère aller au-delà des conjectures & des probabilités. Mais elles suffisent pour nous faire reconnoître, d'un côté, la grandeur de Dieu ; de l'autre, la faiblesse de notre raison. Peut-être que tous les élémens sont de même nature, & qu'ils peuvent se réduire à un seul : peut-être sont-ils combinés de manière qu'ils ne forment qu'un tout. Mais il nous seroit trop difficile de nous représenter cet ensemble des élémens : il faut les diviser par la pensée, & considérer séparément les parties primitives qui constituent les corps.

Que de propriétés diverses & admirables n'a pas cet air que nous respirons à tous momens ! Quelle n'est pas la force avec laquelle il divise & dissout toutes sortes de matières, en contractant toutes leurs différentes qualités ! Des vapeurs & des exhalaisons sans nombre, mille & mille odeurs diverses, tant de sels volatils, alkalis & acides, tant d'huiles & d'esprits inflammables, qui se mêlent & s'unissent avec lui, le rendent quelquefois nuisible, mais d'ordinaire salutaire & bienfaisant. Ces parties étrangères dont l'air se charge, son ressort, la propriété qu'il a de se raréfier, de se condenser, & de se remettre dans son état naturel, produisent ces agitations de l'athmosphère, ces météores qui dispersent les vapeurs nuisibles, qui purifient la terre, & favorisent la végétation des plantes. Et quoique les effets de l'air soient quelquefois terribles, ils sont cependant indispensables pour que la terre ne soit pas convertie en un triste désert. Du reste, il y a dans cet élément, comme dans toutes les autres œuvres de Dieu, des mystères impénétrables. Qui pourroit expliquer, par exemple, comment les parties de l'air étant subtiles au point qu'elles échappent à notre vue, c'est cependant par leur moyen que tous les ob-

Jets nous deviennent visibles ? Quoi de p'us merveilleux que cet équilibre qui se trouve entre l'air qui est au-dedans de nous & l'air extérieur, équilibre d'où dépend notre sûreté & notre vie ! Et peut-on assez admirer qu'un seul & même élément nous transmette le son, les odeurs & la lumière !

L'eau a beaucoup de conformités avec l'air, & ses propriétés & ses effets ne sont pas moins divers ni moins admirables. Que de vertus différentes Dieu n'a-t-il pas données à cet élément ! Toute l'abondance & toute la salubrité de l'air, toutes les richesses de la terre, toute la chaleur du feu, ne nous empêcheroient pas de périr si l'eau veuoit à nous manquer. De combien de mélanges n'est-elle pas susceptible ! Qui lui a donné la propriété de se dilater, de se diviser & de se volatiliser au point de pouvoir s'élever à la hauteur de plus d'une lieue dans l'atmosphère, d'y nager & d'y former des brouillards & des nuées ? Qui lui a donné la force de pénétrer dans les plantes, d'en sortir ensuite par leurs pôres insensibles, & de se répandre sous la forme d'une rosée bienfaisante sur nos campagnes & sur nos vallons ! Combien n'est pas étonnante la propriété qu'elle a de pouvoir quelquefois devenir plus légère que l'air, quoiqu'un volume d'eau soit près de neuf cent fois plus pesant qu'un pareil volume d'air ; de reprendre ensuite sa pesanteur naturelle, de s'attacher à toutes sortes de corps, de devenir le dissolvant des matières les plus compactes, & de s'unir même avec le feu.

De tous les élémens, le feu est celui dont nous connaissons le moins la nature : il est trop subtil pour nos yeux ; mais ses vertus, ses propriétés & ses effets sont assez sensibles. Que l'essence du feu consiste dans le mouvement seul, ou dans la fermentation des parties qu'on nomme inflammables, ou, ce que quantité d'expériences rendent très vraisemblable, qu'il soit une matière simple, qui est différente par sa nature de toutes les autres choses corporelles, toujours est-il certain que sa prodigieuse abondance, son utilité, ses merveilleux effets méritent toute notre attention. Il n'y a point de corps si froids qui ne contiennent des particules ignées, qui se font sentir dès qu'elles sont échauffées par quelque mouvement violent. Le feu réside partout, sa présence est universelle ; il se trouve dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons, dans la terre

qui nous nourrit. Il entre dans la composition de tous les corps, il en traverse les plus petits pôres, il s'unit étroitement avec eux, il se meut avec eux d'un endroit à l'autre; & quelqu'enveloppé, quelque bridé qu'il soit, il ne laisse pas de se faire enfin voir & sentir. Avec quelle force ne dilate-t-il pas l'air dont il est environné, tandis qu'à son tour l'air l'entretient, & le rend plus vif & plus impétueux. Le feu donne à l'eau sa fluidité, à la terre sa fertilité, à l'homme la santé, & à tous les animaux la vie.

La terre, quand elle est pure, se distingue des autres corps en ce qu'elle n'a ni saveur, ni odeur, qu'elle n'est soluble ni dans l'eau, ni dans l'esprit-de-vin, & qu'elle se laisse facilement broyer entre les doigts. Elle paraît d'abord fort différente de tous les autres élémens; & cependant elle a tant de conformités avec eux, qu'il y a des naturalistes qui croient que l'eau n'est qu'une terre dissoute & détrempée, & la terre qu'une eau épaissie & condensée. Suivant eux, l'eau diminue continuellement sur notre globe, & forme peu-à-peu des corps compactes, parce qu'autrefois notre planète n'étoit qu'une masse détrempée & fluide, & que plus anciennement encore tout étoit eau.

Tous les élémens dont nous venons de parler sont absolument nécessaires à notre existence & à notre conservation, & il n'en est aucun qui ne doive nous remplir d'admiration, pour peu que nous réfléchissons sur ses merveilleuses propriétés, & sur les effets si nombreux & si diversifiés qu'il produit. Que de propriétés différentes les unes des autres Dieu n'a-t-il pas communiquées aux œuvres de ses mains! Que d'agens dans le ciel & sur la terre ne sont pas toujours en mouvement pour la conservation de l'univers & de chaque créature en particulier! Que de révolutions, que de phénomènes ne sont pas produits par la seule combinaison des élémens! Il seroit plus facile de faire le dénombrement des créatures de Dieu, que celui des forces si multipliées qui sont en action. Mais quelle puissance que celle de qui toutes ces forces procèdent! Elles dépendent toutes de ta volonté, ô sage & puissant Créateur! Tu les as toutes réalisées, tu leur as imprimé un mouvement constant, uniforme & salutaire. Tu fais maintenir entre les élémens un équilibre, auquel le monde doit sa conservation. Que ton nom en soit bénî dès maintenant & à jamais!

DIX-SEPTIEME DECEMBRE.

Action du soleil sur la terre.

LE soleil est la principale cause de tout ce qui arrive sur la terre. Il est la source constante de cette lumière qui est répandue avec tant de profusion sur notre globe. Cette lumière du soleil est le feu le plus subtil : il pénètre dans tous les corps, & lorsqu'il se trouve en quantité suffisante, il met toutes leurs parties en mouvement, les atténue, les décompose, dissout celles qui sont solides, raréfie encore celles qui sont fluides, & les rend propres à une infinité de mouvements. Or, qui ne voit que de cette action si diverse du soleil sur les corps doivent dépendre tous les phénomènes & toutes les révolutions du globe jusque dans les moindres circonstances ? Lorsque la force de la lumière du soleil augmente, c'est-à-dire, lorsque les rayons tombent moins obliquement & en plus grande quantité sur un espace donné, & qu'ils agissent chaque jour plus long-tems, ce qui arrive en été, cela doit nécessairement opérer des changemens très-considerables, tant dans l'atmosphère que sur la surface de la terre. Et lorsque les rayons tombent plus obliquement dans le même espace, qu'ils sont par conséquent plus faibles & en moindre quantité, & que les jours étant plus courts, leur action est moins prolongée, comme il arrive en hiver, combien la face de la terre ne change-t-elle pas, & que de phénomènes différens n'observe-t-on pas dans l'atmosphère ! Quels changemens graduels n'apperçoit-on pas, lorsque du signe éloigné du Capricorne, le soleil s'approche de plus en plus de la ligne équinoxiale, jusqu'à ce qu'au printemps les jours deviennent égaux aux nuits ! Et quels nouveaux phénomènes, lorsque ce globe lumineux & actif rétrogradant en été du tropique du Cancer vers la ligne, les jours & les nuits redeviennent égaux en automne, & que le soleil s'éloigne de notre zénith ! C'est de la distance de cet astre que dépendent toutes les diversités qu'on observe dans la végétation des plantes, & dans la constitution intérieure des corps dans tous les climats & dans toutes les saisons. De-là vient que chaque saison, chaque climat a des plantes & des animaux qui lui sont propres, que les

progrès de la végétation y sont plus ou moins rapides, & que les productions de la nature y subsistent plus ou moins long-tems,

Mais il seroit au-dessus de nos forces, non-seulement de décrire, mais encore d'indiquer les divers effets du soleil sur notre terre. Tous les changemens, toutes les révolutions du globe ont leur principe dans l'action de cet astre, parce que c'est lui de qui dépendent principalement les divers degrés du chaud & du froid. Je dis principalement, car la nature du soi, les divers mélanges qui ont plus lieu dans une province que dans une autre, les montagnes plus ou moins hautes, leur exposition différente, peuvent aussi contribuer en quelque chose à ce qu'un pays soit plus ou moins froid, plus ou moins sujet à la pluie, aux vents, & à d'autres variations de l'atmosphère. Mais il ne laisse pas d'être incontestable, que ces causes accessoires ne suffroient pas à produire les effets que l'on observe en divers tems; car certainement ces effets n'auroient pas lieu, si la chaleur du soleil n'agissoit pas du degré & dans l'ordre qu'elle agit effectivement. Et si ce degré & cet ordre venoient à être altérés, les effets changerоient aussi dans la même proportion.

Il ne faut qu'une légère attention pour se convaincre des effets nombreux & sensibles dont le soleil est le principe: tous les jours son action se manifeste à nos yeux. Tantôt il raréfie, tantôt il condense l'air; tantôt il élève les vapeurs & les brouillards, tantôt il les précipite, tantôt il les comprime pour en former divers météores. C'est lui qui fait monter la sève dans les arbres & dans les végétaux, qui fait pousser leurs feuilles & leurs fleurs, qui convertit celles-ci en fruits, qui les colore & les mûrit. C'est lui qui anime toute la nature. Il est la source de cette chaleur vivifiante qui donne aux corps organisés leurs développemens, leurs accroissement, & leur perfection; il opère jusque dans les lieux les plus profonds de la terre, où il produit les métaux & vivifie des créatures animées. Il pénètre même dans les montagnes & dans les rochers, & porte son influence jusque dans les profondeurs de la mer. Cela seul suffroit pour nous faire reconnoître la puissance de notre Créateur;

mais si nous considérons avec quel art Dieu a su tirer une multitude de grands effets d'un seul & même instrument, & faire servir la chaleur du soleil à produire tant de phénomènes de la nature, nous sentirons de plus en plus qu'il n'y a qu'une sagesse infinie, jointe à une puissance sans bornes, qui ait pu opérer tant de merveilles. L'homme mériteroit-il d'être éclairé, réchauffé, & récréé par le soleil, si dans les salutaires influences de cet astre bienfaisant il ne reconnoissoit ces glorieuses perfections de l'Etre des êtres, s'il n'admiroit sa grandeur & sa bonté, & s'il ne l'adoroit dans le sentiment de la plus profonde vénération ?

DIX-HUITIEME DECEMBRE.

Pluies d'hiver.

COMBIEN ces pluies froides qui tombent à présent ne sont-elles pas différentes de ces pluies chaudes, qui en été embellissent & réparent notre globe ! Ce changement donne un aspect bien triste à toute la nature. Le soleil se voile, & le ciel entier paroît n'être qu'une immense nuée. Nos regards ne sauroient s'étendre bien loin ; une triste obscurité nous environne, & nous sommes menacés de la tempête. Enfin les nuées se déchargent & inondent la terre ; l'air semble un réservoir inépuisable d'eau ; les rivières & les ruisseaux s'enflent, débordent, & submergent les campagnes & les prairies.

Quelque désagréable & fâcheux que ce tems nous paroisse, on ne laisse pas que d'y reconnoître des vues de sagesse & de bienfaisance. La terre épuisée, pour ainsi dire, par sa fécondité, a besoin de reprendre des forces ; & pour cela, il faut non seulement qu'elle se repose, mais aussi qu'elle soit humectée. La pluie abreuve & ranime cette terre aride & altérée. L'humidité pénètre, & arrive jusqu'aux plus profondes racines des plantes. Les feuilles sèches qui couvrent la terre se putréfient & deviennent un excellent engrais. Les pluies abondantes de l'hiver remplissent de nouveau les rivières, & fournissent à l'entretien des sources & des fontaines. Jamais

la nature n'est oisive: elle travaille toujours, quoique son activité soit quelquefois cachée. Les nuées, en répandant continuellement de la pluie ou de la neige, préparent la fertilité de l'année suivante & les richesses de l'été. Et lorsque la chaleur du soleil ramène la sécheresse, les sources abondantes que les pluies d'hiver avoient formées se répandent, arrosent les prairies & les vallons, & les parent d'une fraîche verdure. C'est ainsi que le sage Créateur pourvoit à l'avenir, & que ce qui nous paroissoit incommod & destructif, devient le germe des beautés & des richesses que nous prodiguent le printemps & l'été. Les dons que le Seigneur nous fait par ce moyen sont aussi innombrables que peuvent l'être les gouttes qui tombent des nuées; & lors même que l'homme, ignorant & aveugle, murmure dans le tems qu'il devroit se répandre en actions de grâces, la sagesse éternelle, toujours invariable, continue à remplir ses vues bienfaisantes. Notre conservation est donc le principal but que Dieu se propose en humectant la terre par les pluies. Mais la sagesse divine fait réunir diverses fins subordonnées les unes aux autres, & de l'heureuse combinaison de ces fins résultent l'ordre & le bonheur de l'univers. Ainsi les animaux, qui existent non-seulement pour les hommes, mais encore pour eux-mêmes, devant aussi être nourris & entretenus, c'est pour eux, comme pour nous, que les pluies descendant des nuées & viennent fertiliser la terre.

Mais ici, comme en toute autre chose, nous découvrons la plus sage économie. Toutes les vapeurs & toutes les exhalaisons qui s'élèvent journallement des corps terrestres sont rassemblées & conservées dans l'atmosphère, qui les rend bientôt à la terre, soit en forme de petites gouttes, soit en grosses pluies, soit en flocons de neige, selon les divers besoins; mais toujours avec économie, & sans que l'abondance dégénère en prodigalité. Tout est mis à profit: les arrotemens même qui nous font presque insensibles, les brouillards légers, les rosées, tout contribue à fertiliser la terre. Mais en vain les vapeurs s'éléveroient, en vain les nuages se formeroient, si la nature n'avoit établi les vents pour agiter & disperser de tous côtés les nuées, pour les transporter d'un endroit à

l'autre, afin qu'elles arrosoft les terrains qui ont besoin d'être humectés. Ici, un canton seroit inondé par des pluies continues; là, un autre éprouveroit toutes les horreurs de la sécheresse, ses arbres, ses herbes, ses bleds périront, si les vents ne chassotent pas les nuées & ne leur assignoient pas les endroits sur lesquels elles doivent distiller les pluies. " Dieu dit à la neige, fois sur la " terre, & elle descend par flocons; & quand il dit à la " pluie d'hiver, tombe sur la terre, elle inonde aussi-tôt " les campagnes." Job, xxxvii. 6.

Les pluies d'hiver, quelque incommodes qu'elles paroissent, de même que toute la triste température de cette saison, sont cependant absolument indispensables: ainsi en est-il des jours sombres & nébuleux de ma vie. Pour que je puise fructifier en toutes sortes de bonnes œuvres, je ne dois pas souhaiter que le soleil de la prospérité luisse constamment sur moi; il faut nécessairement qu'elle soit entremêlée de quelques jours tristes & fâcheux. Je suis donc, ô mon Dieu, résigné à les recevoir de ta main, convaincu que je suis de la sagesse & de la bonté de toutes tes dispensions.

DIX-NEUVIEME DECEMBRE.

Prétendue influence des planètes & des étoiles fixes.

Le prodigieux éloignement de ces corps célestes, & le peu de connexion que notre globe a avec eux, ne permet guère de penser qu'ils puissent influer sensiblement sur lui. Cependant bien de gens superstitieux ajoutent foi à ces influences, & disent que des étoiles & des planètes il se fait continuellement des émanations qui agissent sur notre atmosphère & sur les corps terrestres. Mais qu'est-ce que c'est que ces émanations? Si par-là on entend la lumière propre des étoiles, ou bien la lumière du soleil qui est réfléchie par les planètes, il est manifeste qu'elle se réduit à bien peu de chose, & qu'elle est beaucoup moins considérable que celle qui nous est renvoyée par la lune seule. Or, la lumière que nous recevons de la lune n'ayant aucune in-

fluence sensible sur la terre ou sur l'atmosphère, la lumière des planètes & des étoiles fixes doit en avoir encore moins. Que si l'on supposoit que d'autres matières émanassent des astres, & parvinssent jusqu'à nous, cette supposition seroit non-seulement destituée de fondement, mais même entièrement fausse. Car si ces émanations étoient réelles, il faudroit qu'en les rassemblant dans un miroir ardent, elles produisissent quelque altération, quelque changement sensible dans les corps terrestres; mais cela est démenti par l'expérience. Il faut donc qu'il ne parte des corps célestes aucune autre matière que la foible clarté qu'ils nous envoient, ou bien que s'il en procède quelques autres émanations, elles traversent les corps terrestres sans les ébranler le moins du monde, & sans y produire le moindre dérangement. Ainsi les astrologues, soit qu'ils se trompent puérilement eux-mêmes, soit qu'ils veuillent en imposer aux autres, ne méritent que du mépris, lorsqu'ils nous parlent d'un Jupiter bienfaisant, d'un Saturne malfaisant, d'un spirituel Mercure, d'un Mars qui inspire le goût des armes, d'une Vénus qui donne du penchant à l'amour.

Non-seulement les planètes ne fauçoient produire les effets particuliers que les astrologues leur attribuent, mais elles ne peuvent en général avoir aucune influence. Que penser donc des Pléïades, qui amènent la pluie; de l'impétueux Orion, qui annonce les orages; des tristes Hyades, du coucher de l'Arcturus, & du lever du Capricorne, qui présagent de la grêle & des tempêtes? Quelles influences peuvent avoir la constellation du taureau sur les légumes à écosse, & celle de la canicule sur la rage des chiens? Que peut avoir de commun le scorpion avec les moissons & les récoltes? Au reste, si l'on ne regardoit le lever ou le coucher des diverses constellations que comme l'annonce des tems les plus propres aux divers travaux de l'agriculture, & non pas comme les causes des choses naturelles, cela pourroit être supportable. Dans les premiers tems on ne désignoit pas le commencement, le milieu, & la fin de chaque saison par les noms des mois, mais par le lever & le couche des étoiles en conjonction avec le soleil, ou par leur immersion dans les rayons de cet astre, & par leur émerison

De-là vint l'opinion vulgaire que les différens aspects de ces étoiles produissoient les effets, qui dans la réalité ne doivent être attribués qu'aux saisons, & par conséquent au soleil. L'Orion se lève en automne, & se couche en hiver : cela fait dire qu'il excite les tempêtes ; mais ce n'est pas lui qui les excite, c'est l'automne & l'hiver ; le lever & le coucher d'Orion n'est que l'annonce de ces saisons. Quand la canicule se lève avec le soleil, il fait une chaleur excessive dans notre zone ; mais cette constellation n'en est pas la cause : ces chaleurs viennent de ce que notre soleil est alors dans sa plus grande élévation. Je dis notre soleil, car dans la zone qui nous est opposée, il se trouve que lorsque la canicule se lève avec le soleil, il fait un froid qui engourdit les animaux, & qui couvre les rivières de glaces. De sorte que bien loin que les habitans des pays méridionaux regardent cette constellation comme la cause des chaleurs, ils la regardent au contraire comme la cause du froid. Il en est de même des pléiades, qui, dit-on, amènent la pluie, & de toutes les autres constellations auxquelles on attribue des effets, qui dans la réalité n'appartiennent qu'aux saisons où ces étoiles se lèvent ou se couchent.

Si donc les planètes et les étoiles fixes n'ont aucune part à la température & aux révolutions naturelles de notre globe, elles auront bien moins d'influence encore sur les actions humaines. Le bonheur & le malheur civil des particuliers & des peuples entiers dépendent en partie des talents naturels & des passions, en partie de la constitution politique des états, en partie de la réunion de certaines circonstances naturelles & morales. Mais les étoiles ne sauroient influer sur rien de tout cela ; & si elles y influoient, nous serions fondés à douter de l'empire de la Providence, & à croire que le monde n'est pas gouverné par un Etre infiniment sage, bon, puissant, & juste. Je ne voudrois pas habiter un globe dont les révolutions dépendissent d'un hasard aveugle, ou de l'influence des astres, ce qui ne pourroit qu'être funeste à mon état, tant physique que moral. J'abandonne au superstitieux cette science si ennemie de notre repos, & si humiliante pour l'esprit humain, qu'on appelle l'astrologie, & qui au fond n'est qu'un misérable abus de

l'astronomie. Quant à moi, l'unique fondement de ma tranquillité, c'est que je vis sous l'empire d'un père sage, juste, & bon, qui tient mon sort entre ses mains, qui dirige tous les événemens de ma vie, qui règle, qui gouverne, & qui conserve le soleil, la lune, les planètes, & toutes les étoiles.

VINGTIEME DECEMBRE.

L'étoile polaire.

ENTRE les constellations septentrionales, il n'en est point de plus remarquable que celle qui est la plus voisine du pôle arctique, & qu'on appelle la petite ourse. La dernière étoile de sa queue n'est qu'à deux degrés du pôle : on la nomme pour cette raison l'étoile polaire. Il est facile de la distinguer des étoiles voisines, parce qu'elle change très-peu de position, & qu'on la voit toujours vers le même point du ciel. Il est vrai qu'elle tourne autour du pôle ; mais son mouvement est si lent, & le cercle qu'elle décrit si petit, qu'il est presque insensible. Elle varie donc fort peu sa situation, & on la voit en toute saison dans la même partie du firmament ; ce qui la rend un guide sûr pour les navigateurs, particulièrement sur l'Océan. Avant la découverte de la boussole, les mariniers n'avoient point de conducteur plus fidèle que l'étoile polaire ; & aujourd'hui encore, lorsque le ciel est serein, ils peuvent dans bien des cas se reposer avec plus de sûreté sur les avis de cette étoile que sur ceux de l'aiguille aimantée.

Les avantages qui nous reviennent de l'étoile polaire me font penser assez naturellement à ce guide moral, à ce présent inestimable que Dieu nous a fait, en nous donnant sa parole & sur-tout son évangile, qui nous indique la route que nous devons tenir sur la mer orageuse du monde, & au milieu des ténèbres dont nous sommes environnés. Sans ce guide fidèle, je m'égarerois continuellement, & je ne saurois trouver le chemin qui conduit à Dieu & à la gloire céleste. Si cette divine parole n'étoit comme un flambeau qui marche devant moi, &

comme une lumière qui me fait voir le sentier que je dois suivre, je ne pourrois qu'errer ici-bas, tantôt agité par la crainte, tantôt concevant quelque foible espérance, mais toujours dans l'incertitude. C'est dans la révélation seule que je trouve une règle certaine & invariable, d'après laquelle je puis poursuivre avec courage la course qui m'est proposée, & l'achever heureusement. Je suivrai donc toujours désormais ce guide, qui ne fauroit me tromper ; je le consulterai comme le pilote consulte l'étoile polaire, & je l'aurai toujours devant les yeux pour ne pas m'égarer. Avec son secours j'éviterai tous les écueils, je me préserverai des naufrages, & j'arriverai enfin à ce port désiré, où je me reposera de mes travaux, & où je jouirai d'un bonheur que rien ne troublera jamais.

Ce que nous avons dit de l'étoile polaire est aussi bien propre à nous faire admirer la bonté de Dieu, qui, par la position & le cours des astres, nous donne une connoissance si certaine des tems, des lieux, & des divers points du ciel. Un astronome qui seroit dans un pays inconnu, pourroit, au moyen des étoiles, savoir au juste où il se trouve : il pourroit s'assurer du mois, du jour, & de l'heure avec la même exactitude que s'il consultoit la meilleure montre. Si seulement, par exemple, nous observons que tous les jours les étoiles arrivent quatre minutes plutôt à l'endroit où elles étoient la veille, nous savons par conséquent que cela fait chaque mois deux heures. Ainsi l'étoile que nous voyons ce soir à dix heures dans certaine contrée du ciel, nous la reverrons le 20 Janvier à huit heures, si nous l'observons du même endroit où nous sommes actuellement. L'étoile que nous voyons aujourd'hui à mi nuit au-dessus de notre tête, sera dans un an au même point du ciel. Reconnoissons en cela les tendres soins du Seigneur pour tous les habitans de la terre : combien les peuples qui n'ont ni horloges, ni cartes géographiques, ne seroient-ils pas à plaindre, s'ils ne pouvoient y suppléer par l'observation des étoiles ! Si nous faisons un retour sur ces peuples, la méditation que nous venons de faire ne fauroit nous paroître indifférente ; car il faudroit être bien destitué de sentiment & d'humanité, pour que des objets, qui à

la vérité ne nous concernent pas directement nous-mêmes mais qui intéressent tant de nos frères, ne nous parussent dignes d'aucune attention.

Père & Créateur des astres, j'élève avec reconnoissance mes regards vers toi. Le bien que les étoiles font aux hommes, à cet égard particulier, est sans doute un des moindres avantages qui résultent de l'existence de ces corps célestes, & cependant cet avantage seul mérite déjà nos louanges & nos actions de grâces.

VINGT-UNIÈME DÉCEMBRE.

Effets de l'air enfermé dans les corps.

Les effets de l'air enfermé dans l'intérieur des corps sont très-étonnans. Personne n'ignore ce qui arrive lorsque les fluides viennent à se geler. L'eau, quand elle est dans cet état, brise ordinairement les vases dans lesquels on l'a mise. Le canon d'un mousquet, dont la bouche est fermée hermétiquement, crève avec beaucoup de violence dans le grand froid. Cela paraît d'abord incompréhensible : nous savons que l'eau n'est point fluide par elle-même, mais l'insinuation du feu qui la pénètre de toute part, & que par conséquent elle devient une masse solide lorsqu'elle est dépouillée des particules du feu, ou lorsque son mouvement vient à cesser par l'excès du froid. Il semble donc que les parties d'eau devroient se rapprocher & se condenser, & qu'ainsi ces corps gelés devroient occuper moins de place qu'ils ne faisoient auparavant. Cependant ils se dilatent pendant la gelée, & leur volume augmente, sans quoi il ne seroit pas possible que les vaisseaux crèvassent. D'ailleurs, comment la glace pourroit-elle furnager, si elle ne formoit pas un plus grand volume, & si conséquemment elle n'étoit plus légère que l'eau.

Mais quelle peut donc être la cause de cet effet ? L'air intérieur, & il n'est pas possible d'en imaginer aucune cause extérieure ; ce n'est pas le froid, car il n'est point un être réel, ni une qualité positive, & à proprement parler, il ne fauroit pénétrer les corps. Il est bien cer-

tain aussi que la chaleur n'est pas la cause de ce phénomène. L'air ne peut pas s'insinuer dans des vaisseaux de métal ou de verre scellés hermétiquement: & cependant la glace ne laisse pas de s'y former. Il faut donc en chercher la cause dans l'air intérieur que contient cette eau renfermée. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à observer l'eau lorsqu'elle commence à se geler. A peine la première pellicule de glace est-elle formée, que l'eau se trouble, & que l'on voit s'en éléver quantité de petites bulles d'air. Souvent cette croûte supérieure de glace s'élève vers le milieu, & se fend: pour lors l'eau jaillit par l'ouverture, s'élance contre le vase, & tout en dé coulant le long des parois elle se gèle; de-là il arrive que vers le milieu de la surface, l'eau paroît élevée & convexe. Ce sont-là tout autant d'effets de l'air enfermé, effets qui n'auroient point lieu, ou qui du moins ne se manifesteroient que dans un bien moindre degré, si avant que l'eau se fût gelée on l'eût dépouillée autant qu'il étoit possible de l'air qu'elle contenoit.

Il est très-facile à présent d'expliquer divers phénomènes singuliers. Un froid rigoureux est très-nuisible aux végétaux. Nous savons que dans toutes les plantes il circule une séve qui s'épaissit un peu en hiver & en automne, mais qui ne laisse pas d'être fluide. Un froid excessif convertit cette séve en glace, & par-là même grossit sensiblement son volume, ce qui ne fauroit se faire sans que plusieurs fibres & plusieurs tuyaux des plantes ne se fendent & ne crèvent. Mais quand cela arrive, il est manifeste que la séve venant à se raréfier au printemps, ne peut plus circuler comme il faut, de même que la circulation du sang ne fauroit avoir lieu dans un animal auquel on auroit coupé les veines. Ainsi l'accroissement de la plante est arrêté; elle meurt parce que le suc nourricier ne coule plus dans ses vaisseaux. Observons cependant que ce froid même, qui est si préjudiciable aux plantes, peut, à certains égards, devenir très-utile à la terre. Un champ labouré avant l'hiver est mieux disposé à recevoir les pluies d'automne & à s'en pénétrer: s'il survient ensuite une gelée, les parties terrestres se dilatent, se séparent les unes des autres, & le dégel du printemps achève de rendre la terre

plus légère, plus meuble, plus propre à recevoir les heureuses influences du soleil & de la belle saison.

Ce que nous venons de voir suffit pour nous convaincre de la force de l'air, & de cette vertue expansive dont il revient de si grands avantages à notre terre. La propriété qu'a cet élément de se condenser, & de se raréfier d'une manière presque incroyable, est la cause des plus grandes révolutions du globe. Ce n'est que dans un petit nombre de cas que la force de ce fluide peut devenir nuisible ; & alors même le mal qui en résulte est compensé par des avantages beaucoup plus considérables. Mais il faut avouer qu'en ceci, comme dans tous les autres phénomènes de la nature, il reste encore bien des choses que nous ne saurions expliquer. Ce que nous connoissons de la nature, des propriétés, & des effets de l'air, se réduit, en grande partie, à des conjectures vraisemblables, qui s'éclaircissent & se vérifient peut-être dans la suite : peut-être même que ceux qui viendront après nous trouveront que sur bien des choses nous avons porté des jugemens précipités & faux. Combien donc n'est-il pas juste que, lorsque nous contemplons les œuvres de Dieu dans la nature, nous apportions à cet examen un esprit d'humilité & de défiance de nos lumières, nous souvenant toujours de la foiblesse de l'entendement humain, & de l'incertitude de nos jugemens & de nos systèmes ! A l'égard de quelque science que ce puisse être, la présomption n'est guère excusable ; mais elle devient absolument insensée & ridicule quand il s'agit de la connoissance de la nature.

VINGT-DEUXIEME DECEMBRE.

La musique.

Nous devons à la musique un des plaisirs les plus purs & les plus innocens que nous puissions goûter. Elle a la vertu de charmer notre oreille, de calmer nos passions, d'émouvoir notre cœur, d'influer sur ces penchans. Combien de fois la musique n'a-t-elle pas dissipé nos chagrins, ranimé nos esprits vitaux, ennobli nos sentimens !

Un art aussi agréable & aussi utile mérite bien que nous nous en occupions, & que nous en fassions usage pour glorifier notre bienfaissant Créateur.

Mais d'où vient l'impression que la musique fait sur nos oreilles ? C'est un effet de l'air, qui reçoit un mouvement d'ondulation, & qui frappe de différentes manières nos nerfs auditifs. Lorsque l'on pince une corde tendue, sa figure change ; car son élasticité fait que non-seulement elle se rétablit dans sa première situation, mais qu'elle s'étend même en sens contraire, & qu'elle continue, en allant & en venant, à faire de pareilles vibrations jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'état de repos d'où on l'a tirée. Ces frémissements de la corde se communiquent à l'air, qui de son côté les communique à d'autres corps contigus. De-là vient, par exemple, que lorsque l'on joue sur l'orgue, les cordes d'un luth voisin sont aussi mises en mouvement, & ne manquent pas de résonner. Mais d'où procède la différence des sons, & comment arrive-t-il que les uns soient aigus, & les autres graves ? Cela ne vient pas de la quantité d'air qui est mis en mouvement, car un son peut être aigu & grave, & en même temps faible ou fort. Cela ne doit pas non plus être attribué à la vitesse des ondulations, par lesquelles le son est propagé dans l'air, car un son aigu ne se transmet pas plus rapidement d'un endroit à l'autre, qu'un son grave. La différence des sons du grave à l'aigu ne procède donc que de la vitesse des trémoussemens de l'air. Un corps sonore rend un ton aigu lorsque les vibrations de ses parties sont plus promptes ; & un ton grave lorsque les vibrations se font plus lentement. Mais d'où vient que certains sons réunis, sont harmonieux & flattent l'oreille par leurs concours, tandis que d'autres sons réunis la blessent, & font des dissonances ? Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'est que le caractère physique des consonnances se tire de leur production dans un même son, au lieu que dans l'accord dissonant, les sons quoique frappés à la fois, ne se marient pas ensemble, produisent à l'ouïe un double choc, qui l'affecte d'une manière disgracieuse.

Mais de quoi me serviroit l'harmonie des accords, si je ne pouvois pas la distinguer d'avec les dissonances ? Je

VINGT-TROISIEME DECEMBRE. 277

te bénis donc, ô mon Dieu ! de ce que tu as disposé l'organe de mon ouïe de manière que je puis recevoir & distinguer les diverses impressions des sons, de ce que tu as donné à mon ame la faculté de lier certaines idées avec les sensations-corporelles. Que d'actions de grâces n'ai-je pas à te rendre pour tant de plaisirs purs & innocens que tu m'as mis en état de goûter ! Aussi veux-je t'en témoigner ma reconnoissance en faisant servir la musique à glorifier ton nom. Parmi les accords les plus mélodieux j'élèverai souvent mon ame vers mon grand Bienfaiteur, & je célébrerai ses bontés envers moi.

VINGT-TROISIEME DECEMBRE.

Parallèle entre l'homme & les animaux.

DANS la comparaison que nous allons faire entre l'homme & les animaux, il se trouvera des choses qui nous sont communes avec les brutes, d'autres où elles ont des avantages sur nous, d'autres enfin où nous en avons sur elles.

L'homme ressemble principalement aux animaux, par ce qu'il a de matériel. Nous avons comme eux une vie, un corps organisé, qui est produit par la génération & par la naissance, entretenu par la nourriture. Nous avons les uns & les autres des esprits animaux, des forces pour remplir les fonctions diverses qui nous sont assignées, des mouvements volontaires, le libre exercice de nos membres, des sens & des sensations de l'imagination, & de la mémoire. Au moyen des sens, nous éprouvons les uns & les autres du plaisir & de la douleur, ce qui nous fait désirer certaines choses & en craindre d'autres. Aussi-bien que les animaux, un penchant naturel nous porte à conserver notre vie & à perpétuer notre espèce. Nous sommes enfin sujets aussi-bien qu'eux à ces accidents corporels & généraux que l'enchaînement & les divers rapports des choses, les lois du mouvement, la structure & l'organisation de nos corps ne peuvent qu'occasionner. Relativement au bonheur qui résulte des plaisirs sensuels, les animaux ont diverses prérogati-

tives sur les hommes. L'une des principales, c'est qu'ils n'ont pas besoin de tant d'habillemens, d'armes, & de commodités que nous, & qu'ils ne sont pas obligés d'inventer eux-mêmes, ou d'apprendre & d'exercer les arts nécessaires pour se les procurer. Ils apportent en venant au monde les vêtemens, les armes, & les autres choses dont ils ont besoin; & s'il leur en manque encore quelqu'une, ils n'ont pour y subvenir qu'à suivre l'instinct qui leur est inné, & qui suffit à leur bonheur. Cet instinct ne les trompe jamais; il les conduit toujours sûrement; & dès que leurs appétits sont satisfaits, ils sont parfaitement contens; ils ne désirent rien au-delà, & ils ne se livrent à aucune sorte d'excès. Ils jouissent du présent, sans se mettre en peine de l'avenir; car tout donne lieu de croire que les animaux n'ont pas la faculté de se représenter ce qui pourra arriver dans la suite. Un sentiment actuel les avertit de leurs besoins, & l'instinct les instruit des moyens d'y pourvoir. Ils les emploient avec plaisir; ils se procurent ce qu'ils souhaitent, & en jouissent avec satisfaction. Ils ne pensent jamais au lendemain, ils ne savent ce que c'est que de s'inquiéter pour l'avenir, & la mort même les surprend sans qu'ils aient pu la prévoir ou s'en affliger d'avance.

A tous égards, l'homme le cède aux animaux. Il faut qu'il médite, qu'il invente, qu'il travaille, qu'il s'exerce, & reçoive des instructions, sans quoi il resteroit dans une enfance perpétuelle, & pourroit à peine se procurer les choses les plus indispensables. Ses instincts & ses passions ne sont pas pour lui des guides sûrs, & il deviendroit malheureux s'il s'abandonnoit à leur conduite. La raison seule & ce qui en dépend, met une différence essentielle entre lui & les animaux, supplée à ce qui lui manque, & à d'autres égards lui donne des prérogatives auxquelles les brutes ne fauroident jamais atteindre. Au moyen de cette faculté, non-seulement il se procure le nécessaire, le commode, & le superflu, mais il multiplie encore les plaisirs des sens; il les ennoblit, & les rend d'autant plus touchans qu'il fait mieux soumettre ses désirs à la raison. Son ame goûte des plaisirs qui sont entièrement inconnus aux animaux; la science, la sagesse, l'ordre, la religion, & la vertu en sont les sources;

& ces plaisirs surpassent infiniment tous ceux dont les sens sont l'organe, parce que, bien loin d'être contraires à la vraie perfection de l'homme, ils l'augmentent continuellement; parce qu'ils ne l'abandonnent jamais, pas même lorsque ses sens émoussés par la maladie, la vieillesse, ou quelque autre circonstance, deviennent insensibles à toutes les voluptés animales; parce enfin qu'ils le font de plus en plus ressembler à Dieu, tandis qu'au contraire, plus il se livre aux plaisirs des sens, plus il se dégrade & devient semblable aux brutes. Ajoutons que les animaux sont renfermés dans une sphère fort étroite, que leurs désirs & leurs penchans sont en petit nombre, & que par conséquent leurs plaisirs sont peu diversifiés: au lieu que l'homme a une infinité de goûts; il fait tirer parti de tous les objets, & il n'y a rien qui ne puisse lui devenir utile, de manière ou d'autre. Lui seul enfin se perfectionne de plus en plus, fait continuellement de nouvelles découvertes, acquiert des lumières ultérieures, & fait des progrès illimités dans la carrière de la perfection & du bonheur; au lieu que les bêtes sont toujours renfermées dans leurs étroites bornes, n'inventent & ne perfectionnent jamais, restent toujours au même point, & ne s'élèvent pas par l'exercice & par l'application au-dessus des autres animaux de leur espèce.

C'est donc uniquement la raison & ce qui en dépend, qui nous donne de la supériorité sur les brutes, & c'est en cela que consiste principalement l'excellence de la nature humaine. Faire usage de la raison pour ennobrir les plaisirs des sens, pour goûter de plus en plus les plaisirs intellectuels, pour croître continuellement en sagesse & en vertu, voilà ce qui distingue l'homme, voilà sa destination, & le but que Dieu s'est proposé en le créant. Que notre grande affaire, notre étude constante soit donc de répondre à ce but; car nous ne serons heureux qu'autant que nous rechercherons ce que la raison nous montrera être véritablement utile & bon.

VINGT-QUATRIEME DECEMBRE.

Calcul relatif à la résurrection à venir.

DE quelle foule de créatures humaines ne sera pas couvert au grand jour de la résurrection le lieu où notre ville est située ! Quelle multitude répandue sur toute la surface de la terre ! multitude prodigieuse, mais non pas innombrable, car chacune des morts ressuscités sera connu du Seigneur son juge, chaque nom est écrit dans le livre de l'Éternel. Nul ne manquera, nul ne sera perdu, nul de ceux dont la dépouille a été confiée à la terre ne pourra échapper à l'œil du Très-haut.

En supposant que notre Allemagne n'ait commencé à se peupler que cinq cens ans après le déluge universel, & par conséquent depuis environ quatre mille cinq cent ans, & que depuis la fondation de notre ville à cette époque, jusqu'au jour du jugement (s'il arrivoit cette année) on n'y ait enterré annuellement, en comptant une année parmi l'autre, que deux cents personnes, le nombre des morts se monteroit à neuf cent mille. Si donc notre seule ville peut déjà fournir, au jour de jugement, un nombre de neuf cent mille personnes, combien sera grand le produit de toute l'Allemagne ! En admettant que le nombre des habitans de cet empire est d'environ vingt-quatre millions, nous ne pouvons plus compter notre ville que pour la trois millième partie du tout. Si cela est, on peut supposer, en appliquant ici le calcul précédent, que l'Allemagne fournira deux mille & cent millions. Ce nombre est prodigieux sans doute, & cependant qu'est-il en comparaison du produit de toute la terre, dont le nombre actuel des habitans est estimé environ à mille millions. Si l'on s'en tient à ce nombre, & qu'on y applique aussi le calcul que nous avons fait plus haut, le total de ceux qui sont morts durant l'espace ci-dessus mentionné, doit monter à quatre-vingt-sept mille cinq cent millions. Si l'on y ajoute maintenant ceux qui ont vécu avant le déluge, & ceux qui sont morts après dans l'espace de cinq cent ans, nombre qu'on peut évaluer au quart du précédent, nous aurons alors pour total, cent neuf mille trois cent soixante

quinze millions. Enfin joignez-y encore les habitans de la terre qui feront en vie au jour du jugement, & n'en fixons le nombre comme auparavant qu'à mille millions, le total montera pour lors à cent dix mille trois cent soixantequinze millions.

A présent donne l'essor à ton imagination, & figure-toi, autant qu'il t'est possible, cette prodigieuse multitude qui comparoîtra au dernier jour devant le juge du monde. Qu'elle doit être grande l'intelligence qui sondera l'intérieur de chacun des individus dont cette multitude sera composée, qui connoîtra exactement leurs pensées, leurs paroles, & leurs actions, qui se souviendra parfaitement du jour de leur naissance, de la durée de leur vie sur la terre, du tems, de la manière, & des circonstances de leur mort ; qui faura distinguer les atomes si dispersés de chacun d'eux, les séparer, les rassembler, dût leur corps avoir été réduit en cendres, dissout en des millions de parties, & avoir subi des transformations sans nombre. Quelle œuvre de la toute puissance que de recueillir ces atomes terrestres, de les épurer, de les ensembler, & d'en former des corps immortels ! Dieu nous a révélé que l'armée des anges rassemblera les élus des quatre vents, & que le premier son de la trompette ne réveillera que les corps des saints endormis, parce que "ceux qui sont de Christ," 1 Cor. xv. 23, doivent ressusciter les premiers. Quelle agréable occupation pour les dix mille milliers d'anges, de rassembler & de présenter à Jésus leurs frères bien-aimés ! Et quelle joie ravissante pour des myriades d'esprits bienheureux que Dieu avoit recueillis dans son sein, de retrouver ces corps qu'ils avoient laissés pâles, hideux, minés par les souffrances, ou mutilés par des actes de violence, ou consumés par les flammes, de les retrouver, dis-je, revêtus d'une beauté & d'un éclat céleste, semblables à ceux des anges glorieux, aussi forts, aussi légers, aussi prompts, aussi radieux ! Ces corps ne seront plus comme autrefois des obstacles pour l'Esprit ; mais, à tous égards, ils seront assortis à l'état & aux occupations de l'éternelle béatitude. Avec quelle joie je me représente la surprise & les sentiments ineffables de chacun des élus, à l'aspect de ce changement merveilleux !

VINGT-CINQUIEME DECEMBRE.

Pensées sur la naissance de Jésus.

QUELS sentimens de joie, de reconnoissance, & d'amour s'élèvent dans mon ame, aujourd'hui que nous célébrons la mémoire de la naissance de Jésus ! Mais en même-tems, quelle est ma surprise en méditant sur les circonstances qui accompagnèrent ce grand événement ! Je vois un Fils de l'Homme dans le plus profond abaissement, & ce Fils de l'Homme est aussi mon Dieu ; je vois le Dieu fort, invisible, à la parole duquel les cieux & la terre ont été faits, à la parole duquel ils disparaîtront, & je vois en même-tems un être visible, un être foible & revêtu d'une chair semblable à la mienne. Que cette union est merveilleuse ! Le Roi des rois, que les anges adorent, est sous la forme d'un serviteur ; c'est un enfant foible, dénué, versant des pleurs, couché dans une crèche. Quel prodigieux abaissement ! La nature humaine si bornée, si corrompue, élevée avec Jésus Christ sur le trône éternel de la gloire ! Quel étonnant échange ! Mais puis-je bien comprendre la grandeur de cette miséricorde divine ? ou plutôt l'étonnement & l'admiration qu'elle m'inspire, ne redoublent-ils pas à mesure que je réfléchis sur mon indignité & sur la majesté infinie de celui qui vient à mon secours ? Certes, je découvre ici un amour qui surpasse infiniment tout ce que je puis mériter, un amour qui va même au-delà de tout ce que je pouvois concevoir & espérer, un amour à la pensée duquel je ne puis faire autre chose qu'admirer, adorer, & me taire.

Mais si mon admiration est vive, ma joie, mon espérance ne le sont pas moins. Dans mon Sauveur, devenu homme, je contemple le signe heureux de la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec moi. Ici, je reconnois que Dieu est fidèle dans ses promesses, & qu'il a envoyé son Fils au monde afin que je vive par lui. Et ne dois je donc pas espérer aussi que tout ce qui m'a été promis en son nom sera accompli avec la même fidélité ? Jamais Jésus Christ n'auroit honoré notre nature jusqu'à l'unir si étroitement avec Dieu, s'il n'avoit résolu

de guérir nos infirmités par sa vertu, de nous pardonner nos fautes, d'effacer nos taches, & de rendre ainsi à la nature humaine sa pureté & son innocence primitives. Quelle confiance je puis avoir maintenant dans l'amour de mon père céleste ! Il m'a déjà donné les preuves du plus grand amour qu'on puisse concevoir : non, toutes les grâces inférieures à celle-ci, je ne puis plus les lui demander en vain. Que pourroit me refuser celui qui m'a donné, sans que je l'en eusse prié, ce qu'il avoit de plus cher ? Et ne puis-je pas avoir aussi la plus grande confiance en celui qui s'est fait homme pour moi ? Si Dieu est en Christ, il accomplira certainement tout ce qu'il s'est proposé en venant sur la terre ; il mettra tous mes ennemis sous ses pieds ; il effacera toutes mes iniquités, & sa puissante main me rouvrira les portes du ciel. Si je m'abandonne à sa conduite, il m'arrachera de l'abyme du vice où je m'étois plongé ; il me donnera la force de vaincre le monde & le péché ; je deviendrai un homme nouveau, semblable à lui, saint & glorieux comme lui.

Et quoi de plus naturel & de plus juste que d'être livré tout entier, en ce jour solennel, au sentiment de plus saint amour ! L'amour peut-il se payer autrement que par l'amour ? Il est vrai que celui de Dieu mon Sauveur envers moi est d'un prix inestimable, & que tout celui que je puis avoir ne sauroit égaler le sien. Mais au moins je ferai pour lui tout ce qui dépendra de moi ; je l'aimerai avec toute l'ardeur dont sa grâce me rendra capable. Alors j'espère que cet amour, faible, mais sincère, me rendra agréable à ses yeux. L'amour de Jésus m'excitera à chercher en lui ma joie & mon bonheur, & la méditation de ses bienfaits sera mon occupation la plus chère. Je ne rechercherai rien avec plus d'ardeur que d'entretenir une sainte communion avec lui par la foi. Plein de zèle, je m'efforcerai de purifier mon ame de tout ce qui pourroit déplaire à mon divin Rédempteur. Je veux lui consacrer ma vie, & attirer sa faveur en accomplissant tout ce qu'il m'a prescrit. Oui, mon Sauveur, c'est à toi que je veux me dévouer tout entier, c'est à toi que je veux sacrifier tous mes penchans, c'est auprès de ta crèche que je veux apprendre à

284 VINGT-SIXIÈME DECEMBRE.

renoncer à moi-même, à abjurer tout orgueil, à souffrir, s'il le faut, pour l'amour du prochain, des incommodités, des humiliations, & des peines.

Tels sont les sentimens, Chrétien, avec lesquels tu es obligé de célébrer la fête solennelle de la naissance de Jésus. Chacun d'eux doit avoir sa source dans une vive conviction des vérités de la foi, & être accompagné de divers autres mouvemens. Que ton admiration ne soit pas le fruit de l'ignorance, mais d'une persuasion éclairée. Médite pour cet effet, médite soigneusement les merveilles de la grâce divine, si ce n'est pour en fonder la profondeur, au moins pour en bien connaître la nature & la certitude. Et si la grandeur & la sagesse de Dieu & son immense charité t'étonnent & te confondent, qu'elles excitent aussi dans ton cœur une profonde vénération pour celui qui habite les cieux des cieux, & un humble sentiment de ta foiblesse. Prends garde aussi que ton espérance ne soit pas l'effet d'une persuasion aveugle. Si elle est chez toi l'œuvre d'une foi pure, quelle douce consolation, quelle joie céleste ne répandra-t-elle pas dans ton cœur ! Alors, aidé par sa force victorieuse, tu surmonteras toutes les peines de la vie, parce que rien ne pourra te ravir ta joie, que rien ne pourra détruire ta félicité. Enfin que ton amour pour Jésus ne soit jamais séparé d'une vive gratitude. Travaille, ô Chrétien ! travaille sans cesse à offrir la sacrifice d'un cœur pur & d'une vie sainte, à celui qui a tant fait pour toi. " Que te rendrai-je pour tant d'amour, ô mon grand Bienfaiteur ! C'est toi qui m'as uni à Dieu, c'est toi qui m'as acquis le salut & la vie. Seigneur, agrée l'hommage de tout ce que je possède, de tout ce que je suis ; reçois le sacrifice de mon corps & de mon esprit qui t'appartiennent."

VINGT-SIXIÈME DECEMBRE.

Lieu de la naissance de Jésus.

IL semble d'abord qu'il importe assez peu de savoir quel a été le lieu de la naissance de Jésus. Nous devons toujours l'envisager comme notre rédempteur,

quelles que soient les circonstances dont sa vie mortelle a été accompagnée. Mais puisqu'il avoit plu à Dieu d'annoncer le lieu où le Sauveur du monde devoit naître, il devenoit nécessaire que cette naissance arrivât précisément dans ce lieu, & ce fut-là un des caractères auquel on put reconnoître que Jésus-Christ est le vrai Messie.

C'est aussi par rapport à nous une chose assez indifférente en elle-même, que le lieu où nous vivons, pourvu seulement que nous y trouvions le vrai bonheur. Il n'est point d'endroit sur la terre, quelque pauvre & méprisé qu'il soit, qui ne puisse avoir des habitans meilleurs & plus contens que les citoyens des plus grandes & des plus célèbres villes. Connoissons-nous un seul endroit sur notre globe où les œuvres de Dieu ne frappent nos regards sous mille formes différentes, & où l'on ne puisse éprouver le doux contentement qui naît d'une bonne conduite, d'une vie pieuse & Chrétienne ? Pour un particulier, le lieu préférable à tous les autres est celui où il peut goûter le plus de bien-être, & faire le plus de bien aux autres. Pour un peuple, c'est le lieu qui renferme le plus d'hommes vertueux & sages. Et tout au contraire, chaque pays décheoit à proportion que la justice & la religion y voient diminuer leur empire. Le lieu où un jeune homme aura contemplé l'aurore & la nature rajeunie, avec le plaisir le plus vif, & adoré son Dieu avec tout l'amour, toute la vénération dont son cœur étoit capable ; le lieu où deux époux vertueux ont appris à se connoître, ou bien celui où deux amis se sont donné les preuves les plus nobles & les plus touchantes de leur tendresse ; le hameau où quelqu'un aura vu ou donné lui-même des exemples remarquables de bonté, de justice ou de patience ; un tel lieu, dis-je, ne doit-il pas être cher à leur cœur ? Bethléem, selon cette règle, étoit, nonobstant sa petitesse, un lieu vénérable, puisqu'il avoit servi de demeure à des gens pieux, & que la vertu y avoit été exercée. Déjà le patriarche Jacob s'y étoit arrêté pendant quelque tems pour y ériger un monument à sa bien-aimée Rachel. C'est à Bethléem que l'honnête Nahomi & Ruth, sa modeste belle-fille, donnèrent des preuves de leur foi & de leur vertu ; & c'est là que Booz, ce généreux bienfaiteur, avoit sa demeure.

& ses possessions. A Bethléem séjournoit l'humble Isaï, heureux père de plusieurs fils, dont le plus jeune passa de la condition de berger au trône d'Israël. C'est dans cette contrée que David fit vœu de bâtir une maison au Seigneur, & qu'il se montra vrai pasteur & père de ses sujets; quant à l'aspect de l'ange dont le glaive exterminateur répandoit par-tout la terreur & la mort, il demanda grâce à Dieu pour son peuple. C'est à Bethléem que naquit le prince Zerobabel, ce descendant de David, qui fut le type du dominateur & du pasteur, autour duquel Israël devoit se rassembler un jour pour vivre heureux sous son empire. Enfin parut dans cette ville le Fils de Dieu, qui par sa naissance jeta les fondemens de ce salut qu'il devoit mériter à tous les hommes en qualité de Rédempteur du monde. Ainsi dans un lieu que sa petitesse rend peu remarquable, on voit quelquefois naître des hommes qui dans la suite deviennent les bienfaîteurs du genre humain. Souvent un village inconnu a produit un homme qui, par sa sagesse, sa droiture ou son héroïsme, a été en bénédiction à des villes, à des pays entiers.

C'est à nous maintenant à vivre dans nos villes, ou dans nos hameaux, de manière que le but de la naissance de Jésus s'accomplisse par rapport à nous. Il est certain que la vraie piété feroit les plus rapides progrès sur la terre, si dans chaque lieu où l'on séjourneroit, on tâchoit d'y donner des preuves de l'innocence de ses mœurs, de la ferveur de sa foi, d'y offrir des modèles de patience, d'activité, & de droiture. Si nos villes fournissoient un plus grand nombre d'exemples de vertu, leur influence s'étendroit bientôt sur les habitans des campagnes; & dans le moindre bourg, ou dans le plus petit hameau, on trouveroit des familles qui, comme celles de Marie & de Joseph, se distingueroient par leur droiture & par leur piété, & s'attireroient le respect au sein même de l'abaissement & de la pauvreté. Alors Dieu répandoit sa bénédiction sur la patrie de ces gens de bien; & après quelques générations, on verroit se former un peuple rempli de la crainte de l'Éternel, & attentif à marcher dans ses voies.

Celui qui a le plus parcouru le monde, qui a visité les villes où les rois font leur séjour, & qui a été témoin des crimes de tout genre qu'on y commet, n'aura-t-il pas sujet de rendre grâces à Dieu s'il trouve enfin un bourg, un village, où dans une tranquille cabane, & environné de voisins paisibles, il puisse se consacrer tout entier au service de Dieu, au bien de l'humanité, & parvenir ainsi à goûter le seul vrai contentement, celui qui naît du calme & de la paix de l'ame. Il ne regrettera point alors des lieux, plus superbes à la vérité, mais où le volupté vient tendre tous ses pièges; plus grands, mais où le vice règne; plus riches, mais où l'on vit dans l'oubli de Dieu & de ses devoirs. Il leur préférera l'obscur retraite où, à l'abri de crisans remords, il peut vivre paisible & satisfait.

VINGT-SEPTIEME DECEMBRE.

Soins que Dieu a pour les hommes dès leur naissance.

QUELLE multitude de besoins n'avois-je pas lors de ma naissance! Ce ne fut pas sans peine & sans le secours d'autrui que je vins au monde; & certainement j'aurois bientôt perdu la vie que je venois de recevoir, si on n'avoit pas préparé d'avance ce qui étoit nécessaire pour me nourrir & pour me vêtir, & si je n'avois pas trouvé des hommes qui daignassent prendre soin de moi dans cet état de foibleesse & de dénuement total, ou plutôt si toi-même, Père céleste, n'avois veillé à ma conservation.

Tu as eu soin de moi lorsque j'étois encore dans le sein de ma mère, & que toute la science, toute l'industrie humaine ne pouvoient me secourir. Ce sont tes mains qui m'ont formé, elles ont arrangé & lié tous les membres de mon corps. Tu as marqué à mes veines la route qu'elles devoient tenir, & tu les as remplies de sucs vitaux. " Tu " m'as revêtu de peau & de chair, & tu m'as composé d'os " & de nerfs." Job, x, 11. Je n'étois qu'une masse informe, mais ta toute-puissance l'a façonnée; & l'unissant à un esprit intelligent & raisonnable, tu en as fait une créature digne de porter ton image. Cette même Provi-

dence, qui veilloit sur moi lors de ma formation, m'a continué ses soins paternels, & ne m'a jamais oublié. Dès mon entrée dans le monde, elle m'a procuré de tendres & de fidèles amis, qui m'ont reçu avec une affection extraordinaire, & qui n'ont épargné ni peine ni dépenses pour me faire du bien. Ces amis fidèles, c'étoient mes parens. Quelle misérable créature n'eussé-je pas été, si toi, ô mon Père céleste ! ne leur avois pas inspiré un amour si désintéressé pour moi ! Mais à quoi m'auroit servi cet amour, si mes parens eussent été dénués de tous les moyens de m'assister ! Plus ils m'auroient aimé, plus leur indigence leur eût paru amère, plus ils se seroient trouvés malheureux de ne pouvoir rien faire pour moi. Tu as donc pourvu à ce qu'ils eussent à point nommé tout ce qui leur est nécessaire pour subvenir à mes besoins.

Mais, ô mon Dieu ! tes tendres soins se sont étendus plus loin encore au moment de ma naissance. Dès-lors tu as jeté les fondemens de tout mon bonheur à venir. Foible & chétive créature, je ne favois & ne pouvois pas favoier alors quelle seroit ma destinée. Mais tout t'étoit parfaitement connu ; tu voyois l'ensemble de ma vie ; tu voyois tous les événemens contingens & futurs, avec toutes leurs suites & tous leurs rapports. Tu favois ce qui me seroit le plus avantageux, tu réglas mon sort en conséquence, & tu déterminas en-même tems les moyens dont tu te servirois pour me procurer les biens que ta bonté me destinoit. Dès ma naissance existoient déjà les causes qui devoient influer sur mon bien-être à venir, & elles commençoient déjà à agir conformément à tes vues. Combien le bonheur ou le malheur de ma vie ne dépendoit-il pas de mes parens, de leur façon de penser, de leur état, de leur fortune & de leurs relations ? Combien l'éducation que je reçus dans ma jeunesse, les exemples que j'eus devant les yeux, les liaisons que je formai, les occasions qui se présentèrent d'exercer mes forces & de développer mes talens, combien tout cela n'a-t-il pas influé sur le bonheur de mes jours ! Et n'est-ce pas toi, ô mon Dieu & mon père, n'est-ce pas ta sagesse & ta bonté, qui a réglé toutes ces choses, qui a ménagé & préparé toutes ces circonstances qui m'ont été si avantageuses ? Je ne pouvois pas, avant ma naissance, me choisir à moi-même

des parens, ni déterminer leur état & leur fortune. Le choix des maîtres & des amis que j'ai eus dans ma jeunesse, n'a pas entièrement dépendu de mes parens, & quelle que fût leur attention & leur prudence à cet égard, ils dépendoient eux-mêmes des circonstances & des occasions. C'est toi, ô mon Dieu ? qui as ménagé ces conjectures qui m'ont été si favorables. Si tu as veillé sur mon bonheur, tu as aussi dirigé avec la même bonté les événemens qui ont pu me paroître désagréables & malheureux. Tu les as tous prévus & déterminés, tu me les as dispensés avec sagesse & dans des vues de miséricorde. Tu les as préparés dès ma naissance ; tu favois dès-lors combien les adversités me seroient utiles, quand elles commencerent & quelles en seroient les sources, quelle issue elles auroient, & quels fruits j'en retirerois. Toutes ces causes ont agi quelque tems en secret, peu-à-peu elles se sont développées, & j'ai reconnu que mes disgraces & mes revers étoient nécessaires à mon vrai bonheur. Mais ils n'auroient pas eu ces salutaires effets, sans le concours de plusieurs causes, qui long-tems auparavant agissoient dans l'éloignement, & qui m'étoient inconnues. En un mot, ta sage bonté a dirigé tous les événemens de ma vie de la manière qui m'étoit la plus avantageuse.

Cette méditation doit naturellement remplir mon ame de confiance & de tranquillité. Quoi de plus consolant que d'être persuadé qu'il y a un Etre invisible qui a soin de moi, un Etre infiniment bon, puissant, & sage, qui a veillé sur moi lorsque j'étois encore dans le sein de ma mère, qui dès-lors a déterminé & réglé tout ce dont j'aurois besoin dans tout le cours de ma vie, qui a compté mes jours, qui leur a marqué un terme qu'aucune puissance humaine ne fauroit déplacer, qui dès l'instant de ma naissance a préparé tout ce qui étoit nécessaire à mon bonheur temporel & éternel ? Une paix, une confiance qui repose sur une telle persuasion, ne doit-elle pas être inébranlable ?

VINGT-HUITIEME DECEMBRE.

Terme de la vie humaine.

CHAQUE homme meurt précisément au tems que Dieu a arrêté dans son conseil éternel. Comme le tems de notre naissance est déterminé, celui de notre mort l'est aussi. Mais le terme de notre vie n'est point nécessaire, ou soumis à une fatalité inévitable : il n'y a point de tels événemens dans le monde. Tout ce qui arrive peut arriver plus tôt ou plus tard, ou même ne point arriver du tout. Et il auroit toujours été possible que l'homme qui meurt aujourd'hui fût mort plutôt, ou eût vécu plus long-tems. Dieu n'a compté les jours de personne d'après un décret absolu & arbitraire, & sans avoir égard aux circonstances où cet homme se trouvera. C'est un Dieu infiniment sage, qui ne fait rien sans des motifs dignes de lui. Il faut donc qu'il ait eu de justes raisons pour décréter qu'un tel homime fortiroit de ce monde dans un tems plutôt que dans un autre. Mais quoique le terme de la vie ne soit en lui-même ni nécessaire, ni fatal, il ne laisse pas d'être certain, & jamais il n'est réellement changé.

Quand l'homme meurt, il y a toujours des causes qui amènent infailliblement sa mort, à moins qu'elles ne soient arrêtées par une puissance supérieure. L'un meurt d'une maladie mortelle, l'autre par un accident subit & imprévu. L'un pérît dans le feu, l'autre dans l'eau. Dieu a prévu toutes ces causes, & il n'en a pas été le spectateur oisif & indifférent ; mais il les a toutes examinées avec soin ; il les a comparées avec ses desseins, & il a vu s'il pouvoit les approuver ou non. S'il les a approuvées, il les a par là même déterminées, & il existe un décret divin en vertu duquel l'homme mourra, dans tel ou tel tems, par tel ou tel accident. Ce décret ne fauroit être ni révoqué, ni empêché ; car les mêmes raisons que Dieu pourroit avoir à présent de retirer un homme du monde, lui étoient connues de toute éternité, & il en jugeoit alors comme il en juge à présent : qu'est-ce donc qui pourroit le porter à révoquer ses décrets ?

Mais il se peut que Dieu, en prévoyant les causes de la mort d'un homme, ne les ait point approuvées. En ce cas, il aura au moins déterminé de les permettre, sans quoi elles ne pourroient avoir lieu, & l'homme ne mourroit point. Mais si la permission de ces causes de mort a été résolue, Dieu veut donc que nous mourrions dans le tems que ces causes existeront. A la vérité, il feroit porté à nous donner une vie plus longue, & il n'approuve pas ces causes de notre mort, mais il ne convenoit pas à sa sagesse d'y mettre obstacle. Il voyoit l'univers dans son ensemble, & découvroit des raisons qui l'engageoient à permettre que l'homme mourût en tel tems, quoiqu'il n'approuvât pas les causes, la manière, & les circonstances de cette mort. Sa sagesse trouve les moyens de diriger cette mort à des fins utiles ; ou bien il prévoyoit qu'une vie plus longue dans les circonstances où l'homme se trouvoit, ne pourroit être avantageuse ni à lui-même, ni au monde ; ou bien enfin il voyoit que pour que cette mort pût être prévenue, il faudroit une nouvelle & toute différente combinaison des choses ; combinaison qui ne s'accorderoit pas avec le plan général de l'univers, & qui empêcheroit que d'autres biens considérables n'eussent lieu. En un mot, quoique Dieu désapprouve quelquefois les causes de la mort d'un homme, il a cependant toujours des raisons très-sages & très-justes de les permettre, & d'arrêter par conséquent dans son conseil que l'homme mourra en tel tems & de telle manière.

Ces considérations sont bien propres à nous faire envisager la mort avec des dispositions courageuses & Chrétiennes. Ce qui rend la mort si redoutable, c'est principalement l'incertitude de son heure, & de la manière dont nous sortirons de ce monde. Si nous savions d'avance quand & comment nous mourrons, nous attendrions peut-être la mort avec plus de fermeté, & nous la craindrions moins. Or, rien de plus efficace pour nous rassurer & nous tranquilliser à cet égard, que la persuasion d'une Providence qui veille sur notre vie, & qui, dès avant la fondation du monde, a déterminé avec une sagesse & une bonté infinie, le tems, la manière, & toutes les circonstances de notre mort. Le terme de notre vie est marqué, & personne ne peut mourir plus tôt ou plus tard que Dieu ne

VINGT-HUITIEME DECEMBRE.

Terme de la vie humaine.

CHAQUE homme meurt précisément au tems que Dieu a arrêté dans son conseil éternel. Comme le tems de notre naissance est déterminé, celui de notre mort l'est aussi. Mais le terme de notre vie n'est point nécessaire, ou soumis à une fatalité inévitale : il n'y a point de tels événemens dans le monde. Tout ce qui arrive peut arriver plus tôt ou plus tard, ou même ne point arriver du tout. Et il auroit toujours été possible que l'homme qui meurt aujourd'hui fût mort plutôt, ou eût vécu plus long-tems. Dieu n'a compté les jours de personne d'après un décret absolu & arbitraire, & sans avoir égard aux circonstances où cet homme se trouvera. C'est un Dieu infiniment sage, qui ne fait rien sans des motifs dignes de lui. Il faut donc qu'il ait eu de justes raisons pour décréter qu'un tel homme sortiroit de ce monde dans un tems plutôt que dans un autre. Mais quoique le terme de la vie ne soit en lui-même ni nécessaire, ni fatal, il ne laisse pas d'être certain, & jamais il n'est réellement changé.

Quand l'homme meurt, il y a toujours des causes qui amènent infailliblement sa mort, à moins qu'elles ne soient arrêtées par une puissance supérieure. L'un meurt d'une maladie mortelle, l'autre par un accident subit & imprévu. L'un pérît dans le feu, l'autre dans l'eau. Dieu a prévu toutes ces causes, & il n'en a pas été le spectateur oisif & indifférent ; mais il les a toutes examinées avec soin ; il les a comparées avec ses desseins, & il a vu s'il pouvoit les approuver ou non. S'il les a approuvées, il les a par là même déterminées, & il existe un décret divin en vertu duquel l'homme mourra, dans tel ou tel tems, par tel ou tel accident. Ce décret ne sauroit être ni révoqué, ni empêché ; car les mêmes raisons que Dieu pourroit avoir à présent de retirer un homme du monde, lui étoient connues de toute éternité, & il en jugeoit alors comme il en juge à présent : qu'est-ce donc qui pourroit le porter à révoquer ses décrets ?

Mais il se peut que Dieu, en prévoyant les causes de la mort d'un homme, ne les ait point approuvées. En ce cas, il aura au moins déterminé de les permettre, sans quoi elles ne pourroient avoir lieu, & l'homme ne mourroit point. Mais si la permission de ces causes de mort a été résolue, Dieu veut donc que nous mourrions dans le tems que ces causes existeront. A la vérité, il seroit porté à nous donner une vie plus longue, & il n'approuve pas ces causes de notre mort; mais il ne convenoit pas à sa sagesse d'y mettre obstacle. Il voyoit l'univers dans son ensemble, & découvroit des raisons qui l'engageoient à permettre que l'homme mourût en tel tems, quoiqu'il n'approuvât pas les causes, la manière, & les circonstances de cette mort. Sa sagesse trouve les moyens de diriger cette mort à des fins utiles; ou bien il prévoyoit qu'une vie plus longue dans les circonstances où l'homme se trouvoit, ne pourroit être avantageuse ni à lui-même, ni au monde; ou bien enfin il voyoit que pour que cette mort pût être prévenue, il faudroit une nouvelle & toute différente combinaison des choses; combinaison qui ne s'accorderoit pas avec le plan général de l'univers, & qui empêcheroit que d'autres biens considérables n'eussent lieu. En un mot, quoique Dieu désapprouve quelquefois les causes de la mort d'un homme, il a cependant toujours des raisons très-sages & très-justes de les permettre, & d'arrêter par conséquent dans son conseil que l'homme mourra en tel tems & de telle manière.

Ces considérations sont bien propres à nous faire envisager la mort avec des dispositions courageuses & Chrétien-nes. Ce qui rend la mort si redoutable, c'est principalement l'incertitude de son heure, & de la manière dont nous sortirons de ce monde. Si nous savions d'avance quand & comment nous mourrons, nous attendrions peut-être la mort avec plus de fermeté, & nous la craindrions moins. Or, rien de plus efficace pour nous rassurer & nous tranquilliser à cet égard, que la persuasion d'une Providence qui veille sur notre vie, & qui, dès avant la fondation du monde, a déterminé avec une sagesse & une bonté infinie, le tems, la manière, & toutes les circonstances de notre mort. Le terme de notre vie est marqué, & personne ne peut mourir plus tôt ou plus tard que Dieu ne

l'a déterminé pour le bien de l'homme même : chacun meurt précisément au tems qu'il lui est le plus avantageux de mourir. Une Providence toute-puissante veille sur nos jours : elle les prolonge ou les abrège selon qu'elle juge que cela est plus utile aux enfans de Dieu, tant pour ce monde que pour celui qui est à venir. Persuadés de cette consolante vérité, nous attendrons tranquillement la mort ; & puisque son heure est incertaine, soyons assez sages pour nous préparer à la recevoir à chaque instant. Certainement elle ne nous frappera que lorsque Dieu le jugera convenable. Nous ignorons, il est vrai, quel sera le genre de notre mort, & quelles en feront les circonstances : mais il suffit de savoir que nous ne pouvons mourir que de la manière que ce père bienfaisant, qui gouverne le monde, fait être la plus avantageuse, tant pour nous que pour ceux qui nous appartiennent. Fortifiés par cette pensée, continuons sans inquiétudes notre pèlerinage terrestre, soumettons-nous à toutes les dispensations de la Providence, & ne craignons jamais les périls auxquels notre devoir nous appelle à nous exposer.

VINGT-NEUVIÈME DÉCEMBRE.

Instabilité des choses terrestres.

IL n'est rien dans la nature dont l'état & la manière d'être ne soit sujet au changement. Tout est le jouet de l'inconstance & de la fragilité ; rien n'est assez durable pour demeurer toujours semblable à soi-même. Les corps les plus solides n'ont pas un tel degré d'impénétrabilité, & l'union des parties qui les composent n'est point assez étroite pour qu'ils soient toujours à l'abri de la dissolution & de la destruction. Chaque particule de matière change insensiblement de figure. Combien de changemens mon corps n'a-t-il pas subi depuis sa formation dans le sein de ma mère ! Chaque année il a perdu quelque chose de ce qui faisoit partie de lui-même, & chaque année il a acquis aussi des parties nouvelles, tirées des règnes minéral, végétal, & animal. Tout sur la terre croît & décroît tour-

à-tour ; mais avec cette différence, que les changemens ne s'opèrent pas aussi promptement dans certains corps que dans les autres. Les globes célestes paroissent encore les mêmes qu'au moment de leur création, & ce sont peut-être les plus invariables de tous les corps. Cependant des observateurs attentifs ont vu disparaître du ciel quelques étoiles, & le soleil a des taches qui changent, & prouvent ainsi que cet astre n'est pas constamment dans le même état. D'ailleurs, son mouvement le rend sujet à diverses variations, & quoiqu'il ne se soit jamais éteint, il a été néanmoins obscurci par des brouillards, des nuages, & même par des révolutions internes. C'est-là tout ce que nous en savons dans l'éloignement presque incommeasurable où nous sommes de lui. Combien d'autres changemens, soit externes soit internes s'offriroient à nos yeux, si nous pouvions nous rapprocher davantage de cet astre ! Si l'instabilité des choses terrestres nous frappe davantage, cela vient de ce que nous en sommes si près. Et combien elles sont fragiles ! combien leur état est sujet à changer ! l'objet continue à ressembler à soi-même, & cependant qu'il est différent de ce qu'il étoit ! Journellement nous voyons les choses d'ici-bas sous de nouvelles formes, les unes croître, les autres diminuer & périr.

L'année, qui va se terminer dans deux jours, m'en fournit des preuves incontestables. Combien, en m'arrêtant seulement au petit cercle où je suis, combien elle a été fertile en révolutions. Plusieurs de ceux que je connoissois depuis bien des années ne sont plus. Plusieurs de ceux que j'ai vu riches sont devenus pauvres, ou du moins sont maintenant dans un état de médiocrité. Et si je m'examine moi-même, ne trouverai-je pas aussi que j'ai changé à divers égards ? ma santé, mon activité, n'ont-elles pas souffert de diminution ? & toutes ces altérations ne sont-elles point des avertissements de l'approche de cette grande & dernière révolution que la mort doit opérer en moi ? D'ailleurs, combien de choses peuvent encore changer durant les trois jours qui restent de cette année ! Je puis devenir pauvre, je puis tomber malade, éprouver l'infidélité de mes amis, mourir même dans cet espace de tems. Au moins il est

sûr qu'il peut s'y présenter des cas qu'il m'est actuellement impossible de prévoir.

De pareilles réflexions ne pourroient que m'abattre & même me réduire au désespoir, si la religion n'étoit mon soutien & ma consolation. Mais c'est à toi qu'elle m'ramène, Etre unique, invariable, éternel, qui par ta nature même ne saurois éprouver aucun changement. Etre immuable ! tu seras éternellement ce que tu es ; c'est pourquoi ta gratuité demeure à toujours, & ta justice dure d'âge en âge. Que cette vérité me soit toujours présente, & qu'elle adoucisse les désagrémens attachés aux vicissitudes continues que j'éprouve ici-bas. Heureux de ce que toutes les révolutions qu'amènent pour moi le tems, les années, & les jours, me rapprochent de toi, ô mon souverain bien, & du séjour constant de la gloire & de la félicité. Ainsi, plein de confiance en son invariable bonté, je me soumettrai avec résignation à tous les changemens que je dois éprouver sur la terre ; car mon ame veut se réjouir en toi, Etre immuable, qui es mon rocher, ma lumière, & ma haute retraite.

TRENTIEME DECÈMBRE.

Calcul de la vie humaine.

L'APPROCHE de la fin de l'année m'invite à faire des réflexions qui, tout importantes qu'elles sont, ne m'occupent pas toujours assez vivement. Pour m'exciter à bien sentir combien est court le tems de ma vie, je vais examiner maintenant l'emploi des jours que j'ai vécus, quoique j'aille lieu de croire que ce sera un sujet d'humiliation & de confusion pour moi.

Je me rappelle d'abord ces jours dont il n'a pas été en mon pouvoir de régler l'usage. Combien d'heures, durant l'espace de cette année, j'ai employées à manger, à boire, à dormir, en un mot, à soigner mon corps, à pourvoir à ses divers besoins ! Combien d'autres heures se sont écoulées dans des occupations presque inutiles pour moi, je veux dire sans fruit pour mon ame immortelle ; par exemple, dans des voyages de nécessité, dans des sociétés désagréables, dans de longs

& fatigans repas ! Combien d'heures passées dans l'incertitude, & par conséquent dans l'inaction ; à examiner des questions & des affaires embrouillées, ou à balancer le pour & le contre avant de prendre des résolutions importantes, ou dans l'attente de certains biens. Ainsi, en ne jetant qu'un coup-d'œil rapide sur l'usage que j'ai fait de cette année, je découvre une multitude de jours perdus pour cet esprit immortel qui habite dans ma loge d'argile ; & après une telle déduction, que me restera-t-il que je puisse dire avoir été employé à la vie effective & réelle ? Il est évident que de trois cent soixante-cinq jours, à peine il y en aura cinquante desquels je puisse dire : ceux-là sont à moi ; il est en mon pouvoir de les faire servir aux grands intérêts de mon ame, à l'acquisition d'une félicité éternelle.

Et ce petit reste de jours, combien encore n'est-il pas diminué d'ordinaire par ma propre faute, par un effet de ma faiblesse ! combien de jours ont été sacrifiés au vice & fouillés par le péché ! Dieu de miséricorde ! que cette pensée est humiliante, qu'elle est propre à me confondre ! Ici, il n'y a que la doctrine à jamais salutaire du mérite de ton Fils, qui puisse calmer mon effroi, & m'arracher à une misère éternelle.

Ah ! combien d'heures, que ton amour paternel me confioit pour acquérir l'éternité, ont été prodiguées follement & avec la plus noire ingratitudo ! heures précieuses, durant lesquelles, hélas ! je me suis égaré loin de toi, loin du meilleur, du plus tendre des pères ! O Dieu ! peut-être les ai-je sacrifiées ces heures au monde, à la vanité, à l'oisiveté, à de faux plaisirs ; peut-être les ai-je profanées par l'impureté, l'envie, la jalouſie, la méfiance, & par d'autres vices qui déclèlent un cœur dénué de respect & d'amour pour Dieu, & de charité pour le prochain ; peut-être qu'au lieu de les employer à l'avancement de ton règne, je les ai consumées à m'opposer à tes vues, à combattre tes desseins, à porter le trouble dans la société & dans l'église.—Et même depuis que Dieu m'a rendu meilleur, & m'a inspiré le desir de marcher dans ses voies, combien de mes jours ont été enlevés sans retour à cette vertu qui fait ma seule gloire, ma seule félicité ! Distractions, froideur, sécheresse de l'ame, doutes, inquiétudes,

défaut de douceur, défaut de pureté, toutes ces infirmités & d'autres encore, effets des désordres actuels, de la fragilité de notre corps, de la faiblesse de notre raison, de la force de nos anciennes habitudes ; ces défauts, dis-je, peuvent se rencontrer chez ceux-mêmes qui ont fait de grands progrès dans le bien. Et cependant ma vertu, mon bonheur, en sont nonseulement retardés dans leur accroissement, mais plus ou moins affoiblis ou diminués.— Enfin, avec quelle rapidité s'envole ce petit espace de tems dont nous pouvons disposer ! une année s'écoule presque sans que nous nous en appercevions, & cependant une année importe beaucoup à un être dont la vie effective & réelle peut se calculer par heures.—Avant que j'y aie bien songé, une année se termine, & cela sans qu'il soit possible de la recommencer. Je ne souhaiterois pas de rappeler cette année, ni en toute ni en partie, si je l'avois employée au salut de mon ame. Mais à présent que je vois combien peu j'ai vécu d'une manière conforme à ma destination, je voudrois au moins pouvoir rappeler cette partie de l'année, dont je suis convaincu d'avoir fait un mauvais usage. Mais c'est en vain, l'année qui se termine avec les bonnes & les mauvaises actions dont elle a été marquée, tout est englouti pour jamais dans l'éternité.—Père miséricordieux, avec qui je suis réconcilié par Jésus Christ, ne permets pas que cette année devienne pour moi un sujet d'angoisse lors de ma dernière heure, ni de malédiction durant l'éternité. Efface toutes les fautes que j'ai eu le malheur d'y commettre, & daigne me faire grâce à l'instant de ma mort, grâce au jour du jugement, grâce pendant l'éternité.

TRENTE-UNIEME DECEMBRE.

Cantique de louange pour la clôture de l'année.

SEIGNEUR, tu es le Dieu du tems, tu es aussi le Dieu de l'éternité ! Je veux entonner un cantique d'allégresse à ta louange, & célébrer ton grand nom. Une année va terminer son cours. A qui suis-je redevable de la continuation de mon existence ? à toi seulement, à ta grâce, à ta bonté miséricordieuse.

Eternel, reçois mes adorations. Etre immuable, tu n'es sujet à aucun changement : & nous, foibles mortels, nous sommes, nous avons été, nous fleurissons, & nous retournons en poudre. Toi seul ne peux éprouver aucune variation. Tu as été, tu es, & tu seras d'éternité en éternité.

Seigneur, ta fidélité dure d'âge en âge, & ta bonté se renouvelle sur nous chaque matin. Non, il n'est point d'instant dans ma vie, où tu aies cessé de répandre sur moi de nouveaux dons.

Tu m'as conduit paternellement durant l'année qui va finir : & quand mon cœur étoit en proie au souci, tu m'as préparé des consolations & des secours. Je te loue, je t'exalte du fond de mon ame ; & de nouveau, je m'abandonne à ta sage conduite.

Pardonne, ô mon Dieu, pardonne les fautes si multipliées dont je me suis rendu comptable pendant les jours qui se sont écoulés. Daigne me faire éprouver encore pour l'amour de Jésus ton support paternel. Enseigne-moi à faire ta volonté, enseigne-moi à te plaire durant tout le tems de ma vie.

Le monde passe, & ses plaisirs s'envolent : ce n'est donc point en eux que je dois chercher mon bonheur ; dès ici-bas je puis aspirer à des joies plus nobles. Je suis apparenté aux anges, & le ciel est ma patrie ; fais, Seigneur, que j'y tends sans cesse.

O mon Dieu ! apprends-moi toi-même à racheter le tems, à marcher avec une sainte prudence dans la route qui mène à l'éternité. Daigne m'alléger le poids du jour, jusqu'à ce que j'arrive au terme désiré, au repos que rien ne fauroit interrompre.



T A B L E

Des Considérations contenues dans ce Volume.

<i>CANTIQUE à la louange du Très-haut</i>	pag. 1
<i>Le toute-présence de Dieu</i>	2
<i>Beauté & diversité des papillons</i>	3
<i>Accroissement des arbres</i>	5
<i>Le fourmi-lion</i>	7
<i>Conformités entre les plantes & les animaux</i>	9
<i>Nature & propriétés du son</i>	11
<i>Mystères de la nature</i>	14
<i>Des yeux des animaux</i>	16
<i>Les poissons</i>	19
<i>De la propagation des animaux</i>	21
<i>Influence de la lune sur le corps humain</i>	24
<i>Des feux follets</i>	26
<i>Du règne minéral</i>	28
<i>De quelques-unes des principales plantes exotiques</i>	31
<i>Réflexions sur moi-même</i>	35
<i>Comparaison des forces de l'homme avec celles des animaux</i>	38
<i>Instinct naturel du papillon, relativement à la propagation de son espèce</i>	40
<i>La vigne</i>	42
<i>Cantique pour célébrer les œuvres de la création de la Providence</i>	45
<i>Merveilles que Dieu opère tous les jours</i>	46
<i>De la digestion des alimens</i>	48
<i>La somme des biens l'emporte de beaucoup dans le monde sur celle des maux</i>	50
<i>De la guerre que les animaux se font entr'eux</i>	53
<i>Utilités morales des nuits</i>	55
<i>Sur l'indifférence que l'on a pour les œuvres de la nature</i>	58
<i>Sur divers phénomènes & météores nocturnes</i>	60
<i>Formation de l'enfant dans le sein de sa mère</i>	64
<i>Des animaux amphibiens</i>	66
<i>Perfection des œuvres de Dieu</i>	70
<i>Les fruits</i>	72

<i>Cantique de louange, imité du Pseaume CXLVII.</i>	pag. 75
<i>Hymne à la louange de Dieu</i>	76
<i>Effets du feu</i>	77
<i>De l'instinct & de l'industrie des oiseaux</i>	80
<i>Reproductions animales</i>	82
<i>Des organes du goût</i>	85
<i>Du gouvernement de Dieu à l'égard des événemens naturels</i>	87
<i>Richesses inépuisable de la nature</i>	89
<i>Des pétrifications</i>	91
<i>Tout se fait par degrés dans la nature</i>	94
<i>Chute des feuilles</i>	96
<i>Differentes espèces de terres</i>	98
<i>Le vin</i>	101
<i>Migrations des oiseaux</i>	103
<i>Diverſité entre les arbres</i>	106
<i>De la température dans les différens climats de la terre</i>	109
<i>Atmosphère de la terre</i>	111
<i>Proportion entre les naissances & les morts</i>	114
<i>Ravages & deſtructions dans le règne de la nature</i>	116
<i>De la circulation du sang</i>	119
<i>Proportions de diverses parties du corps humain</i>	122
<i>De la navigation</i>	125
<i>Des bêtes de charge & de somme</i>	128
<i>Les semaines d'hiver</i>	130
<i>Soins de la Providence pour les individus</i>	131
<i>Mefure & division du tems</i>	133
<i>Fin de l'été</i>	136
<i>Magnificence de Dieu dans les œuvres de la création</i>	139
<i>Lois de l'inertie</i>	142
<i>Besoins des hommes</i>	144
<i>Des pressentimens</i>	147
<i>Cantique sur la puissance & la Providence de Dieu</i>	149
<i>Cantique de louange</i>	150
<i>Créatures qui vivent dans la mer</i>	151
<i>Sagesse de Dieu dans la liaison que toutes les parties de la nature ont les unes avec les autres</i>	153
<i>Le lit</i>	156
<i>Réflexions sur l'été qui vient de s'écouler</i>	158
<i>Incommodités de la nuit</i>	161
<i>Méditation sur les bois & les forêts</i>	163
<i>Du sens du toucher</i>	166

<i>Souvenir des biens dont le printemps & l'été nous ont fait jouir</i>	168
<i>De quelques animaux exotiques</i>	171
<i>Diversité des vents</i>	174
<i>La chasse</i>	176
<i>Les songes</i>	178
<i>Tout est lié dans l'univers, & tout concourt à la conservation des créatures</i>	181
<i>Le sel commun</i>	184
<i>Origine des fontaines</i>	186
<i>Les cheveux</i>	188
<i>Système du monde</i>	190
<i>Les écrevisses</i>	193
<i>Situation avantageuse & commode des parties du corps humain</i>	195
<i>Ordre & régularité du cours de la nature</i>	198
<i>L'hiver des contrées septentrionales</i>	201
<i>Des métamorphoses qui se font dans la nature</i>	203
<i>Grandeur de Dieu jusques dans les plus petites choses</i>	206
<i>Le froid augmente par degrés</i>	209
<i>Méditation sur la neige</i>	211
<i>Sommeil des animaux pendant l'hiver</i>	213
<i>Utilités des tempêtes</i>	216
<i>Événemens fortuits</i>	218
<i>Grandeur de Dieu</i>	220
<i>Motif de contentement</i>	222
<i>Souvenir reconnaissant des bienfaits de Dieu</i>	224
<i>Cantique de louange</i>	225
<i>Epoque de l'origine du monde & du genre humain</i>	226
<i>Utilité du bois</i>	229
<i>Observations sur quelques animaux</i>	231
<i>De la formation de la neige & de ses différentes figures</i>	234
<i>Sur les plantes d'hiver</i>	235
<i>Exhortation à se souvenir des malheureux dans cette saison</i>	238
<i>La nature est une école pour le cœur</i>	240
<i>La bonté de Dieu envers nous se manifeste jusque dans les choses qui paroissent nufables</i>	243
<i>Révolutions accidentielles de notre globe</i>	245
<i>Sentimens de reconnaissance à la pensée des vêtemens dont nous sommes pourvus</i>	248

<i>Vêtemens des animaux</i>	pag. 250
<i>Pensées sur les ravages de l'hiver</i>	253
<i>Sagacité des animaux pour se procurer les moyens de subsister pendant l'hiver</i>	255
<i>Avantages de l'hiver</i>	258
<i>Les élémens</i>	261
<i>Actions du soleil sur la terre</i>	264
<i>Pluies d'hiver</i>	266
<i>Prétendue influence des planètes & des étoiles fixes</i>	268
<i>L'étoile polaire</i>	271
<i>Effets de l'air enfermé dans les corps</i>	273
<i>La musique</i>	275
<i>Parallèle entre l'homme & les animaux</i>	277
<i>Calcul relatif à la résurrection à venir</i>	280
<i>Pensées sur la naissance de Jésus</i>	282
<i>Le lieu de la naissance de Jésus</i>	284
<i>Soins que Dieu a pour les hommes dès leur naissance</i>	287
<i>Terme de la vie humaine</i>	290
<i>Instabilité des choses terrestres</i>	292
<i>Calcul de la vie humaine</i>	294
<i>Cantique de louange pour la clôture de l'année</i>	296

Fin de la Table du troisième & dernier Volume.



